LE

JÈHOVAH DE MOISE,

OU LA

DIVINITÉ MÉCONNUE,

OUVRAGE PHILOSOPHIQUE;

PAR M. APCHER, DE SAINT-FLOUR.

A BORDEAUX,

CHEZ LAVIGNE JEUNE, IMPRIMEUR DU ROI ET DE S. A. R. M.GR LE DAUPHIN, FOSSÉS DE L'INTENDANCE, N.° 15.

1830.

AVANT-PROPOS.

QUE se propose l'auteur dans cet ouvrage? D'examiner quelles idées se faisaient de la Divinité les peuples qui vivaient sous le paganisme et le judaïsme, et quelles conséquences ils en tiraient dans l'ordre des mœurs.

Après s'être livré à diverses considérations, il croira pouvoir conclure que ces idées en général étaient fausses, et qu'elles étaient le fruit, ou de l'ignorance, ou de la mauvaise foi des premiers dominateurs des peuples. Il rapportera aux fausses idées de la divinité tous les désordres auxquels les peuples se livraient. Toutes les passions se servaient de la Divinité pour voiler leurs excès en tous genres.

L'auteur ne bornera pas son assertion au paganisme. C'est une vérité reconnue que le paganisme a défiguré la Divinité, et l'a livrée aux saillies de l'imagination. Il s'en est fait un jeu.

Il étendra son assertion au judaïsme, pour lequel nous avons une prédilection toute particulière. Nous le soutenons au moins dans

quelques-unes de ses croyances dogmatiques, quoiqu'elles aient produit les mêmes effets que chez les payens, l'immoralité et ses désordres; quoiqu'elles aient également dégradé la Divinité et avili l'homme. Il suivra Moïse dans tout ce qu'il a fait au nom de Dieu, et il croira pouvoir conclure qu'il a sacrifié et la Divinité et l'homme à ses intérêts et à l'empire des circonstances dans lesquelles il se trouvait, comme ont fait les autres dominateurs de son temps, ou qui sont venus après lui.

Le but de l'auteur est de venger la Divinité des outrages qu'elle a reçus de quelques mortels qui l'ont défigurée dans tous les temps par ignorance, ou de propos délibéré, et de relever la dignité de l'homme, profondément avili par quelques êtres intéressés à son avilissement.

L'auteur passera des peuples anciens aux peuples modernes; il examinera où ils en sont de la connaissance de la Divinité après les idées vraies et sublimes que le Christ leur en a données. Il les considérera tels qu'ils sont, divisés de croyances et de cultes, comme étaient les anciens peuples, et il prouvera que ce sont les fausses idées de la Divinité défi-

gurée par l'ignorance ou la mauvaise foi, qui ont produit ces divisions avec tous les fléaux qui en ont été les suites.

L'ouvrage sera divisé en quarante-six chapitres qui renfermeront autant de propositions diverses, toutes plus au moins intéressantes, et qui se suivront, de manière que l'une soit la conséquence de l'autre. Le lecteur n'aura qu'à regretter que l'auteur n'y développe pas plus de talent et de lumière, mais aussi se recommande-t-il à son indulgence : il ne saurait la refuser à un écrivain qui commence : ce sont là les prémices de son imagination. Si le public ne juge pas à propos de lui accorder ses suffrages, au moins lui tiendra-t-il compte de ses efforts pour les mériter. Il mettra à profit, dans la seconde édition, les réflexions que des personnes sages et désintéressées voudront bien lui communiquer ; il les accueillera avec reconnaissance : tel est l'esprit de l'auteur.

LE
JEHOVAH DE MOÏSE,
OU
LA DIVINITÉ MÉCONNUE.

CHAPITRE PREMIER.

De la religion en général. Qu'est-ce qu'une religion? Que faut-il pour qu'elle exerce une influence propice chez un peuple?

La religion en général est un culte, un tribut d'hommages, d'amour et de reconnaissance que les hommes rendent à la Divinité; au moins tel doit être l'esprit de toute religion. Elle doit être en même temps un code de préceptes moraux pour diriger l'homme dans l'exercice de ses facultés physiques et morales. Voyons si les religions ont toujours offert à l'homme ce code de bonnes mœurs.

Le culte que les mortels ont rendu à la Divinité a

dû nécessairement se sentir des idées qu'ils s'en faisaient ; et comme ces idées ne pouvaient être les mêmes, ainsi que je le prouverai, que tous les peuples ne connaissant pas la Divinité de la même manière, ils n'ont pu lui rendre le même culte il est arrivé souvent que ce qui honorait la Divinité chez un peuple, la déshonorait chez l'autre.

L'homme a toujours adapté ses idées sur la Divinité à ses lumières d'abord, mais surtout à ses intérêts divers et à ses passions....... S'il avait quelque influence sur ses semblables, il leur faisait adopter ses idées et ses opinions. Aussi nous voyons que toutes les religions qui ont divisé et dominé les peuples étaient l'ouvrage d'un seul. Chaque culte ne comptait qu'un fondateur dans son principe, dont il portait ordinairement le nom. Le culte se sentait toujours des lumières et des affections de son fondateur.

Une religion est un gouvernement. Or, tout gouvernement porte toujours dans ses lois l'empreinte de l'esprit de ses législateurs ; et comme cet esprit n'est pas le même dans tous les législateurs, nous voyons aussi que les gouvernemens divers qui dirigent les peuples n'ont pas les mêmes lois, et diffèrent entr'eux, par-là même, de mœurs et d'usages.

Là règne l'esprit pacifique, ici domine l'esprit tyrannique. Les cultes devaient se sentir pareillement de l'esprit de leurs fondateurs, qui ne pouvant être le même chez tous, les cultes devaient aussi différer. Ils se sentaient toujours de leurs diverses passions. Le vindicatif voulait que la Divinité sanction-

nât ses fureurs, et la faisait concourir pour pallier ses haines et ses vengeances ; l'ambitieux, l'impudique en agissaient de même. Le dogme dans toutes les religions est l'appui ou la ruine de la morale. Ainsi, si nous voyons les peuples dans le judaïsme, comme dans le paganisme, méconnaître souvent les droits de la nature et de la décence, et donnant dans des excès monstrueux, c'était une suite de leurs croyances dogmatiques, des fausses idées qu'ils avaient de la Divinité, que des particuliers ignorans ou de mauvaise foi leur en avaient données. Le peuple, en fait de religion, ne croit que ce qu'on lui dit de croire ; et s'il est inculte et ignorant, que ne croira-t-il pas ? que ne lui fera-t-on pas faire au moyen des fausses croyances ? Les excès les plus monstrueux ne lui coûteront rien. Ainsi la conduite des peuples dépend de l'enseignement de ceux qui le dominent dans l'ordre de la religion et de la politique. Ils seront pour eux, ou une lumière trompeuse, ou autant de fanaux pour les diriger dans la vraie voie. Parmi les divers dominateurs des peuples dans l'ordre politique et religieux, il s'en est trouvé d'un esprit pacifique, de mœurs douces, avec des inclinations heureuses et portées au bien ; ils ont été de vrais flambeaux pour leurs peuples : si les idées qu'ils avaient de la Divinité étaient parfois ridicules, au moins n'étaient-elles pas dangereuses pour les mœurs. Mais il en est d'autres qui, ayant des passions immodérées, des vues ambitieuses, ont été obligés de tromper les peuples pour légitimer leurs entreprises, et leur ont sacrifié la Divinité même dont ils

n'ont pas craint de faire des portraits hideux, pour s'excuser à leurs propres yeux et aux yeux de leurs peuples. Ainsi nous voyons les Juifs comme les Payens, piller, voler, massacrer, porter partout le fer et la flamme au nom de la Divinité. Ils sanctionnaient par elle l'infidélité, la fourberie, l'imposture, l'impudicité et tous les excès; la croyance en Dieu a été souvent chez les Juifs, comme chez bien d'autres peuples, le palliatif de tous les crimes et de tous les excès. Quel culte aussi lui rendaient-ils? Qu'il était dérisoire et absurde!... Il allait de pair avec les idées qu'ils s'en faisaient; se le représentant comme un être furieux et implacable, ils lui immolaient des victimes sans nombre pour l'apaiser; ils achetaient au même prix ses faveurs et le droit de tout faire, de donner dans tous les excès impunément.

Ne soyons donc pas surpris que le judaïsme et le paganisme aient disparu; ils portaient dans leurs croyances dogmatiques le principe de leur ruine; et toute religion qui les prendra pour base dépérira de même; elle croulera comme un édifice fondé sur des ruines. Le judaïsme et le paganisme ont dû leur longue existence à l'ignorance et à l'avilissement des peuples : ces deux religions ne convenaient qu'à des esclaves de l'ignorance ou de l'autorité; il fallait que les peuples fussent forcés de croire ce qu'elles enseignaient, comme ils y étaient contraints, ou qu'ils fussent avilis au niveau des bêtes pour embrasser de pareilles croyances et y conformer leur conduite. Nous remarquons dans le cours de l'histoire du genre humain que les

peuples ont refusé leur adhésion aux croyances absurdes, et qu'ils se sont soulevés contre au fur et à mesure qu'ils sont sortis des ténèbres de l'ignorance, et qu'en apprenant à se connaître, ils ont appris à se respecter. Ils se sont crus pendant des milliers de siècles pétris de boue comme les animaux ; faut-il être surpris qu'ils se soient comportés de même ? Il ne faut pas l'être non plus si la plupart de ceux qui sont encore imbus de ces croyances ne se comportent pas mieux.... Malheureusement les mêmes croyances qui ont dégradé la Divinité chez les Juifs et les Payens, et qui ont avili les uns et les autres, n'existent encore que trop de nos jours ; la Divinité y est outragée également ; les mœurs des peuples, le repos et la tranquillité des nations n'en souffrent pas moins, comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage.

L'histoire nous fait remarquer que les peuples ont été les malheureuses victimes de la politique des premiers fondateurs des sociétés, ou plutôt de leurs premiers dominateurs. Ils ont cherché à les avilir à leurs propres yeux, à leur faire concevoir de bas sentimens d'eux-mêmes, pour avoir un prétexte plausible de les traiter en effet comme des êtres avilis qu'ils ne distinguaient pas des animaux ; ils leurs donnaient exprès la même origine pour les traiter avec la même indignité, tandis qu'ils se donnaient, eux, pour des êtres extraordinaires : leur origine était céleste. Les dominateurs, dans l'ordre politique et religieux, se divinisaient mutuellement.

Dii estis, se disaient-ils réciproquement ; mais les

peuples n'étaient qu'une vile poussière, qu'un composé de boue qu'ils foulaient à leurs pieds; et les peuples, à force de l'entendre dire, le croyaient en effet; ils courbaient la tête sous la verge flétrissante du despotisme. Ils étaient asservis par une religion qui bien loin d'exciter en eux de nobles sentimens ne leur en inspiraient que de bas, en leur donnant la même origine qu'aux animaux; par une religion qui leur faisait considérer dans le Dieu qu'ils adoraient, non un père qui aime ses enfans, qui veille à leur conservation, plein d'indulgence pour des faiblesses inséparables de leur nature, mais un être capricieux et tyran qui ne se plaît que dans leur malheur, qui se fait un plaisir de les soumettre à des épreuves qu'il sait surpasser leurs forces. Il ne cherche qu'un prétexte pour exercer sur eux sa fureur et ses caprices : les Dieux de la terre avaient ainsi façonné celui du ciel pour justifier leur conduite par la sienne; malgré leur orgueil et leurs prétentions, ils savaient qu'ils étaient faibles et impuissans par eux-mêmes; ils n'ignoraient pas qu'ils manquaient souvent de sagesse et de prévoyance; ils ne pouvaient se désavouer leurs caprices et leurs fureurs, avec tous les excès qui en étaient les suites; leur conscience leur reprochait leur tyrannie et le mépris qu'ils faisaient de leurs semblables; ils répondaient à ses cris et à ceux que quelques esclaves osaient pousser, qu'ils ne faisaient que suivre l'exemple du Dieu du ciel dont ils étaient les envoyés, les fils, ou bien les égaux. Ils justifiaient leurs folies, leurs inconséquences par celles qu'ils lui

prêtaient ; ils en faisaient de même de tous les excès auxquels ils se livraient. De là les divers portraits de la Divinité, tous plus hideux les uns que les autres, que l'histoire nous a transmis avec les croyances des peuples. Elle nous apprend que plus un peuple était ignorant et misérable, plus on relevait à ses yeux l'ignorance et la pauvreté : elle devait être son partage, son bonheur y était attaché ; gémissait-il dans l'esclavage, sous le glaive tranchant de la liberté ou la verge flétrissante du despotisme ? on lui disait qu'il devait présenter le dos, tendre le cou, et sans se plaindre ; on lui faisait entrevoir au-delà du tombeau un tyran bien plus terrible, bien plus inexorable.

C'est ainsi qu'on le consolait de ce qu'il souffrait ici bas, par la considération de plus grands maux dont on le menaçait s'il osait murmurer.

Les terreurs de l'autorité temporelle et spirituelle ont tenu les peuples dans un état d'ignorance, d'avilissement pendant des milliers de siècles. L'esclavage était sanctionné par la religion ; les peuples étaient vendus comme de vils animaux, et les maîtres qui les achetaient les traitaient de même. On leur faisait un devoir de religion de se laisser conduire au marché comme des bêtes ; ils étaient soumis aux mêmes épreuves. On leur disait que le Dieu qui les avait créés les avait aussi destinés à l'esclavage et à toutes ses horreurs. On faisait des spéculations sur eux comme sur les animaux. On en arrêtait ou favorisait la multiplication selon les calculs de l'avidité. D'un autre côté nous voyons des milliers de malheureux

s'égorger mutuellement pour récréer les regards de leurs dominateurs ; la religion qu'on leur avait enseignée à cette fin, leur en faisait un devoir ; elle n'en faisait pas un moins formel aux victimes de leurs voluptés ; elles devaient leur être respectueuses et soumises ; à ce prix elles devaient plaire au maître du ciel, comme elles plaisaient à celui de la terre. C'était par la religion, comme avec un levier, que les dominateurs, dans l'ordre temporel et spirituel, faisaient mouvoir les peuples et concourir à leurs desseins et à leurs caprices.

C'est par des doctrines aussi avilissantes qu'effrayantes, que les peuples sont restés des milliers de siècles aux caprices de quelques dominateurs, aussi esclaves d'esprit que de corps. On obstruait pour eux la carrière des sciences et de la civilisation, parce qu'on savait bien que les lumières chez un peuple ne peuvent compatir avec l'esclavage : un homme instruit sait s'apprécier, ainsi que ceux qui le commandent ; s'il ne peut méconnaître qu'il n'est qu'un homme, il voit bien aussi que les autres ne sont pas des dieux. Il ne méconnaît pas ses semblables ; qu'ils soient au-dessus ou au-dessous de lui, il respectera ceux qui le respecteront ; il rendra amour pour amour, estime pour estime ; il agira toujours avec discernement, avec noblesse. Il connaîtra ses devoirs comme sujet, et il y sera fidèle : il ne demande que de l'être librement, parce qu'il sait qu'il n'est pas né pour être esclave, et au caprice de ses semblables ; et il ne résistera à l'autorité que lorsqu'elle abusera de ses

droits ; il en appellera à sa raison des doctrines qui lui paraîtront absurdes et contradictoires : il n'embrassera que celles qui contribueront à le rendre heureux dans ce monde, lui offrant une perspective rassurante pour l'autre ; il n'embrassera que celles qui contribueront à l'élever au-dessus de lui-même, à faire germer en lui de nobles sentimens, à éclairer sa raison et développer toutes ses facultés morales ; mais il repoussera loin de lui celles qui n'auront pour objet que de l'avilir et de le soumettre aux caprices et à l'arbitraire de ses semblables ; il ne voudra pas se laisser conduire comme un esclave ; il exigera que les croyances qu'on lui proposera soient adaptées à ses besoins et à ses lumières, qu'elles marchent au moins avec son siècle : un homme libre et civilisé croira-t-il ce qu'a cru l'esclave et l'homme agreste ? La manière de le conduire ne saurait être la même ; cette assertion ne peut éprouver des contestations de la part d'un homme sensé et judicieux.

Une religion, pour exercer une influence propice chez un peuple, doit être nécessairement adaptée à son état dans l'ordre politique et sous le rapport des lumières, de la civilisation et des mœurs. Si l'on ne doit pas prêcher la liberté à un peuple esclave et qu'on veut qu'il soit tel, on ne doit pas non plus prêcher l'esclavage à une peuple libre. Les croyances et les principes de mœurs qui dirigeaient un peuple ignorant et abruti, ne peuvent et ne doivent diriger un peuple éclairé qui a des mœurs ou qu'on veut réformer. Il faut alors prendre un autre plan, suivre d'autres règles.

C'est un contre-sens manifeste que d'en agir autrement : c'est cependant celui que nous faisons depuis dix-huit siècles ; et dans le dix-neuvième où j'écris, nous professons encore quelques-unes des croyances que professait un peuple plongé dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, un peuple sans mœurs comme sans civilisation, un peuple qui n'a fait que passer de la servitude à l'esclavage, ou plutôt qui a toujours été esclave : je veux parler des Juifs dont nous avons adopté certaines croyances, approuvant des actions qui en étaient les résultats. Cependant notre position n'est pas la leur ; il y a une grande différence d'eux à nous, pour les lumières, les mœurs et la civilisation ; nous ne sommes pas conduits comme eux dans l'ordre politique, pourquoi le serions-nous dans l'ordre religieux ?

Toutes les fois qu'une religion n'entre pas en considération avec la position, les mœurs et les lumières de ses sectateurs ou d'un peuple qu'elle veut subjuguer, elle ne pourra produire que de funestes effets, des discordes et des divisions : on ne croira pas à son enseignement, on méprisera ses leçons ; la Divinité présentée sous des idées ridicules qui pouvaient plaire à un peuple ignorant et avili, sera un objet de mépris et de risée chez un peuple éclairé et civilisé. Ses temples seront déserts, ses autels abandonnés, l'homme sensé et judicieux lui refusera son encens ; elle ne recevra que celui de la vile populace qui est partout la même et dans tous les siècles, à quelque chose près. Et voilà, dans le moment où j'écris, où en est la

Divinité envers ses créatures ; elle est abandonnée de celles dont l'encens lui serait plus flatteur et plus agréable, parce qu'on veut les forcer à la reconnaître sous des idées qui la dégradent, qui répugnent à la raison la moins éclairée, et qu'on refuse d'admettre parce qu'elles ont été reçues par un peuple ignorant et avili. La Divinité était façonnée à sa position et à ses mœurs : c'est ainsi que des hommes l'ont fait varier, tout immuable qu'elle est. Les intérêts et les mœurs n'étant pas les mêmes chez tous, on l'a forcée à en suivre la diversité : de là, la diversité de croyances parmi les peuples. Tous les hommes se sont entendus à justifier leur conduite par leur croyance. Le nom de la Divinité leur a été à tous familier ; ils ont tous fait valoir l'intérêt de sa gloire, l'honneur de son culte ; mais chacun l'entendait à sa manière, et ce n'était parmi eux qu'un prétexte pour se quereller et se battre. La Divinité n'a jamais été moins connue et moins bien servie que par le peuple qui en invoquait le plus souvent le nom : c'est celui qui en a le plus abusé pour justifier ses excès en tous genres. Je vais donner les raisons plausibles qui ont divisé les peuples d'idée et de croyance sur la Divinité, et établi la diversité des cultes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Pourquoi les peuples ont-ils été toujours divisés d'idées et de croyances sur la Divinité ?

L'HOMME n'a jamais été plus embarrassé que quand il a voulu s'élever au-dessus de lui-même, et se demander raison de ce qui surpassait son intelligence; il s'est enfoncé par-là dans un labyrinthe de difficultés où il s'est presque toujours perdu; s'il s'en est retiré parfois, ce n'a été qu'avec bien des peines.

La première question qu'il s'est adressée au sortir du berceau, et qui n'est pas la moins épineuse, a été de se demander raison de tout ce qui frappait ses regards au ciel et sur la terre; il a voulu en chercher la cause et l'origine. Ne les trouvant pas en lui-même ni dans ses semblables, forcé d'avouer que le ciel et la terre avec toutes leurs merveilles l'avaient devancé dans la création, qu'il les avait trouvés formés lorsqu'il avait ouvert les yeux pour la première fois à la lumière, se reconnaissant d'ailleurs trop faible pour produire rien de semblable et qui en approchât même, que tous les hommes réunis ne le pourraient pas plus qu'un simple individu réduit à ses propres forces, il se créa une cause inconnue, n'en ayant pas

sous ses yeux qu'il pût connaître : il voyait l'ouvrage et non l'ouvrier ; autant celui-là frappait les yeux du corps, autant celui-ci frappait peu les yeux de l'esprit ; il échappait à la pénétration de la raison ; mais l'orgueil de l'homme s'irrita à proportion des obstacles qu'il trouvait dans ce qu'il voulait connaître et approfondir. Le créateur du ciel et de la terre, et de toutes les merveilles qu'ils renferment, avaient beau se cacher derrière son ouvrage comme un voile impénétrable, l'homme voulût le soulever ; mais ce qu'il cherchait échappant toujours à ses poursuites comme à sa pénétration, il ne voulut pas que ses efforts fussent vains ; il mit en jeu son imagination et ses saillies, et voilà tous les hommes enfantant divers systèmes dont ils ne pouvaient souvent se méconnaître à eux-mêmes l'absurde et le ridicule. Le siècle suivant voyait disparaître ceux que le précédent avait vu naître. Ils se moquaient les uns des autres, et de leurs mumutuelles conceptions : chacun tenait aux siennes avec opiniâtreté et voulait les faire prévaloir sur celles de ses voisins ; voilà les disputes et les divisions : chacun prétendait avoir deviné juste et accusait l'autre d'erreur et de fausseté. Tous les hommes convinrent assez d'une cause créatrice de l'univers, mais le difficile était de qualifier, de définir cette cause ; l'ouvrage provoquait la surprise et l'admiration de l'homme, mais l'ouvrier échappait à sa pénétration. Rien de plus beau que le soleil brillant dans toute sa splendeur, la lune dans tout son éclat ; rien de plus admirable que la terre et ses diverses productions : mais comment raisonner

jutes sur tant de phénomènes? Comment les expliquer? Il a fallu tout l'orgueil de l'homme pour oser le tenter : il aurait dû se rebuter par l'expérience qu'il avait faite si souvent de son impuissance. L'un disait que la terre tournait autour du soleil, l'autre disait que c'était le soleil qui tournait autour de la terre. Je ne décide rien entre l'un et l'autre, mais il est possible que la tête tournât à tous les deux. Le monde a vu beaucoup d'astrologues qui voulaient lire dans les cieux et qui ne voyaient pas le puits dans lequel ils allaient tomber.

L'homme a voulu expliquer tous les phénomènes de la nature, lorsqu'il était à lui-même une énigme inconcevable. Il s'est perdu dans ses raisonnemens et dans les saillies de son imagination. Il a souvent eu le déboire de survivre à ses divers systèmes qui disparaissaient devant d'autres qui n'avaient aussi qu'une vogue passagère. Il n'entre pas dans mon ouvrage de faire mention de tous les divers systèmes qui ont couru le monde sur la nature et ses merveilles. L'homme a essayé de connaître tous les ressorts de la machine, du plus petit jusqu'au plus grand ; et s'il n'a pas toujours dit des choses vraies, il en a dit souvent de plausibles et de spécieuses : on peut dire qu'il a épuisé toute sa sagacité, et que ses tentatives n'ont pas toujours été infructueuses. Il a parfois surpris la nature et lui a souvent prêté ses secours. Il a acquis des droits à la reconnaissance de ses semblables par l'utilité de ses découvertes. D'ailleurs, ses systèmes sur la nature, s'ils ont été souvent faux,

rarement ont-ils été préjudiciables à ses semblables : peu leur importe dans le fait que ce soit la terre ou le soleil qui tourne ; qu'on se soit trompé de quelques toises quand on a mesuré la distance du ciel et de la terre ; qu'il y ait d'autres hommes sous nos pieds, qu'il y en ait au-dessus de nos têtes, ce sont-là autant d'objets dont la curiosité a pu s'occuper et qui ont exercé l'imagination de l'homme ; les mœurs n'en étaient pas blessées, le repos et la tranquillité de la société ni de l'homme pris individuellement n'en étaient pas troublés. Mais les erreurs ont entraîné d'autres conséquences quand elles ont roulé sur la cause créatrice qu'on a donnée à l'univers, qu'on a généralement désignée sous le nom de Divinité, entendant par-là un être distingué de la nature et qui lui était supérieur. Il en a conclu l'existence sur la contemplation de l'univers et de tout ce qui se passait sous ses yeux : ne concevant pas l'ouvrage qu'il voyait, comment pouvait-il concevoir l'ouvrier qu'il ne voyait pas ?... Il échappait à ses regards par son invisibilité et la hauteur de sa position. L'homme a redoublé d'efforts à proportion qu'il échappait à ses poursuites. Il se flattait de l'avoir atteint ; et, comme s'il l'eût vu de ses yeux, s'il l'eût touché de ses mains, il l'a fait parler, il lui a demandé ce qu'il était, quels étaient ses titres et ses qualités, comment il s'y était pris pour créer l'univers, comment il le gouvernait, comment il avait créé l'homme et à quelle fin. Ce n'est pas un seul mortel qui a interrogé la Divinité ; il y en a eu plusieurs qui tous se flattent d'en avoir

reçu une réponse positive. Et cependant aucun ne lui fait tenir le même langage. Que de révélations diverses et toutes contraires les unes aux autres ont couru le monde ! Ce qui suffit pour faire douter l'homme sensé et judicieux si jamais la Divinité a parlé à aucun mortel : car si elle eût parlé à un, elle eût parlé à tous et le même langage ; elle n'eût pas voulu paraître en contradiction avec elle-même. Mais tous ceux qui ont fait parler la Divinité étaient trop intéressés au langage qu'ils lui prêtaient, aux révélations qu'ils se flattaient d'en avoir reçues, pour qu'on ne les soupçonnât pas de supercherie plus ou moins criminelle, selon l'usage qu'ils en faisaient.

D'où les hommes ont-ils pris les premières idées de la Divinité ? Ils n'ont pu les prendre que de la considération du ciel et de la terre et des faibles conceptions de la raison. Or, le ciel, la terre et la raison humaine ne pouvaient établir une identité d'idées sur la Divinité parmi tous les hommes, parce qu'ils ne parlaient pas le même langage pour tous : le ciel et la terre n'offrent pas le même spectacle à tous les mortels.

Ici ils commandent l'admiration et la surprise ; là ils inspirent la crainte et l'horreur. Ainsi la Divinité doit être conçue différemment chez un peuple à qui la nature sourit, offrant presque continuellement le spectacle de l'agréable et de l'utile, tandis que chez les autres elle n'offre qu'horreur, stérilité et misère ; c'est un ciel constamment en courroux, une terre qui menace à chaque instant ses habitans de les en-

gloutir ou de les laisser mourir de faim et de soif. L'expérience justifie souvent les craintes. Quelles idées doit se faire ce peuple de la Divinité ? Il se la représentera comme un être malfaisant, il tremblera à sa seule idée, il la craindra, mais il ne l'aimera point. L'autre peuple, au contraire, se la représentera comme un être bienfaisant; il l'aimera et ne la craindra point, car l'on ne craint que ce qui nous est nuisible ou qui peut le devenir. On aime un prince bon, qui ne fait ou ne veut faire que du bien à ses sujets, et l'on craint un tyran qui ne se plaît qu'à faire souffrir ceux qui l'environnent; ainsi, si l'on peut conclure l'existence d'un Dieu de la considération du ciel et de la terre, il est impossible d'en tirer des idées succinctes, claires et précises, et qui soient les mêmes pour tous les hommes; c'est une vérité qu'on ne saurait me contester; aussi je me crois dispensé de la développer davantage.

On nous dit que la raison suffit pour faire connaître l'existence d'un Dieu; c'est faire ici trop d'honneur à la raison humaine qu'on juge dans d'autres circonstances si faible et si inepte; lorsqu'on veut en appeler à son tribunal pour juger de tel mystère, de l'enseignement d'une religion, de ce qui semble lui répugner, qu'elle juge absurde et opposée à ses conceptions, on lui impose silence, on lui dit qu'elle est incompétente, qu'elle doit croire et ne pas discuter: et maintenant l'on veut qu'elle puisse s'élever par elle-même jusqu'à la connaissance, jusqu'à la découverte de la Divinité!

Mais cette raison n'est pas la même chez tous les peuples ni chez tous les individus d'un même peuple : la raison d'un enfant n'est pas celle d'un homme fait. Or, l'admission ou la connaissance, si l'on veut, d'un Dieu, date de l'époque à laquelle tous les peuples étaient encore enfans, incultes et ignorans : que pouvait leur dire la raison touchant la Divinité ? Des inepties : nous pouvons en juger par les idées qu'ils s'en sont forgées et les portraits qu'ils s'en sont faits, plus absurdes les uns que les autres.

Cicéron nous dit avec emphase qu'il n'y a pas de peuple aussi barbare, aussi ignorant qu'on puisse le supposer, qui n'ait reconnu la nécessité d'un Dieu, et qui n'en ait admis un. Lui aussi en reconnaissait un ; mais qu'était-il ? Un Jupiter et toute sa sequelle dont nous nous moquons de nos jours. Qu'était-ce que l'Apis des Egyptiens ; le Moloch des Chananéens, le Jéhovah de Moïse, etc. etc... ? autant de dieux qui sentaient la sottise et les diverses passions de ceux qui les avaient inventés, comme je le prouverai dans cet ouvrage. Les sages en riaient en secret, n'osant s'en moquer ouvertement, parce qu'ils avaient à craindre la fureur de ceux qui étaient intéressés à maintenir la croyance de ces dieux dont le culte était pour eux une mine d'or : ils vivaient splendidement à l'ombre de leurs autels, abusant de la crédulité et de la simplicité des peuples ; ils ont profité du moment qu'ils étaient encore enfans, pour leur faire adopter des croyances absurdes, en leur inspirant des craintes qu'ils ont conservées jusqu'à l'âge viril, n'osant les se-

couer, toujours intimidés par de nouvelles menaces. Ils étaient comme enchaînés et de corps et d'esprit. Les premiers dominateurs des peuples se sont servis des faux dieux qu'ils avaient inventés pour asservir les peuples et les faire entrer dans leurs vues et leurs projets. C'est là l'unique raison de leur diversité : chaque dominateur façonnait les croyances aux temps, aux lieux et aux circonstances ; il forçait son dieu à plier à ses vues et à la diversité des positions dans lesquelles il se trouvait, comme je le ferai remarquer en parlant de Moïse et de sa politique. Lorsque la licence était nécessaire à ses projets, il faisait intervenir la Divinité pour en sanctionner les excès : abus monstrueux qu'on peut reprocher au judaïsme comme au paganisme. La Divinité, conçue comme elle l'a été chez les peuples, leur a été parfois plus nuisible qu'utile ; elle les a armés les uns contre les autres ; elle a fait répandre des flots de sang ; elle a été le palliatif de tous les crimes. L'usurpateur s'en est servi pour couvrir ses usurpations ; le voluptueux, ses voluptés ; le vindicatif, ses vengeances ; le meurtrier, ses meurtres, etc.....

Un philosophe du dix-huitième siècle, contre lequel on déclame beaucoup parce qu'il a déclamé avec force contre de monstrueux abus, a dit :

> Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer.

C'est une vérité qu'un homme sensé ne saurait méconnaître. Il n'est pas nécessaire d'inventer la Divinité, elle existe; il est dommage qu'elle se tienne si

cachée aux regards de l'homme et surtout à sa raison; ou plutôt dommage qu'elle ne brille pas pour tous les hommes du même éclat, qu'elle ne frappe pas les yeux de l'esprit, comme le soleil frappe ceux du corps, et qu'elle ne commande pas la persuasion à tous les hommes et de la même manière. Mais pour leur malheur, elle s'est tenue tellement cachée, que les hommes l'ont comme surprise; ils ne pouvaient pas s'entendre tous pour l'entrevoir de même : il eût fallu qu'ils eussent les mêmes lumières, qu'ils en éprouvassent les mêmes besoins, qu'ils fussent animés d'un même esprit, qu'ils se fussent entendus afin de donner à la morale une base sûre et inébranlable. La Divinité, conçue et reconnue sous les mêmes idées, eût été servie de même chez tous les hommes. Si ce prodige avait pu avoir lieu, les hommes réunis sous la même profession auraient vécu en paix, en supposant qu'ils eussent reconnu un Dieu qui leur recommandât la concorde et l'union entr'eux, qui leur défendît la guerre, les désunions et tous les fléaux qui en sont inséparables. Mais cet état de choses n'a jamis eu et n'aura jamais lieu, vu la malice de l'homme et toutes les passions auxquelles il est en butte. Ce miracle ne peut s'opérer que par la toute-puissance divine, et d'une manière directe par elle-même : nous ne pouvons connaître le vrai Dieu qu'autant qu'il voudra bien se révéler à nos esprits et à nos cœurs. La Divinité n'a été aussi monstrueusement défigurée par les hommes que parce qu'elle s'est livrée à leurs diverses conceptions. Ce fut d'un mortel que les mortels ont reçu,

dans le principe, la connaissance de Dieu; ce mortel qui s'est érigé en maître de ses semblables, s'est pris lui-même pour terme de comparaison, et il a fait Dieu à sa ressemblance. Il lui a prêté ses folies, ses caprices et tous ses vices. Il l'a représenté comme un être sans sagesse, sans prévoyance, sans suite dans ses desseins, sans dignité dans ses opérations, n'aimant que le trouble; ennemi de ses propres créatures, les soulevant les unes contre les autres; les menaçant de l'éternité de sa fureur au-delà du tombeau, après les avoir accablés de misères dans ce monde. Tel est le Dieu de Moïse, dont je veux parler avec un certain développement, en me permettant des réflexions qui auront pour but de relever des croyances qui dégradent la Divinité, avilissent l'homme et portent atteinte à la saine morale; c'est ce que je vais traiter dans les chapitres suivans.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le Jéhovah de Moïse.

C'EST une bien triste condition pour un écrivain que d'avoir à combattre des préjugés enracinés, des idées reçues, des croyances adoptées depuis des siècles, discutées cependant depuis leur origine, et contre lesquelles la raison ne cesse de se soulever encore; car, ainsi que je vais le prouver, le Jéhovah de Moïse et ses opérations ont été le sujet de continuelles disputes, et de divisions parmi les peuples. Qu'est-ce que le *Jéhovah* de *Moïse?* C'est le Dieu que ce législateur du peuple juif faisait profession de reconnaître, et qu'il annonçait à ce même peuple. La Divinité avait plusieurs dénominations chez les peuples; mais celles que je connais le plus, ou les seules que je me rappelle dans ce moment, sont *Adonaï* et *Jéhovah* chez les Juifs. Elle en avait aussi plusieurs chez les Payens; mais elle est plus connue sous le nom de *Jupiter.* Chaque peuple déclinait, qualifiait son Dieu, selon son génie et son langage. Le portrait qu'il s'en faisait se sentait de ses lumières et de ses mœurs, de sa position heureuse ou malheureuse; il le servait selon qu'il en avait à craindre ou à espérer.

J'ai dit que tous les peuples en général avaient plus ou moins défiguré la Divinité, par ignorance ou exprès, pour la faire servir à leurs passions. Je ne crois pas que *Moïse* l'ait défigurée par ignorance ; il la sacrifie à son astucieuse politique ; il a imité en cela beaucoup d'autres dominateurs de peuples ; mais il est celui qui en a fait le portrait le plus défavorable, et dont le vrai Dieu doit être le moins flatté, en même temps que l'homme y est plus avili. C'est ce que je vais prouver par une simple exposition des croyances que Moïse nous a transmises, ou que nous lui attribuons.

Que nous dit-il de son Dieu ? Quelles idées nous en donne-t-il ? Comment le représente-t-il dans ses œuvres ? Est-ce d'une manière sublime, avec toute la sagesse, la grandeur et la prévoyance qu'on doit supposer dans la Divinité si elle est bien conçue ? Les croyances de *Moïse,* en relevant la grandeur de Dieu, en faisant ressortir toute sa gloire, avec sa toute-puissance, flattent-elles l'homme ? sont-elles de nature à exciter en lui de nobles sentimens ? à éclairer son esprit, à faire germer la vertu dans son cœur ? Avec de telles croyances, l'homme peut-il être honnête, chaste, juste, compatissant, sincère ? y trouve-t-il de beaux modèles à suivre, des exemples édifians à imiter ? Voilà autant de questions que je me propose de traiter.

J'ai dit que je ne ferais qu'exposer les croyances du judaïsme. Je commande à ma plume la plus grande réserve, pour que mon lecteur ne puisse m'ac-

cuser d'infidélité, ni d'indiscrétion. Je ne me permettrai que les réflexions que je croirai nécessaires et utiles dans l'intérêt des mœurs et le bien actuel de la société; je n'aurai en vue que de venger la gloire de Dieu outragée par les fausses conceptions de l'homme ou par sa malice préméditée. Tel est le but de mon ouvrage, ainsi que je l'ai annoncé dans ma préface.

Développons les questions que je viens de poser:

Il y a une grande différence dans le judaïsme comme dans le paganisme de la Divinité représentée en théorie, et de la Divinité représentée en pratique; elle a été bien définie de part et d'autre. C'est un être, dit-on, éternel, indépendant, immense, tout puissant, qui sait tout et qui gouverne tout, etc. Il n'est pas de peuple qui n'ait parlé avec emphase, avec de grands mots de son Dieu, aussi ridicule qu'il fût par le fait. On ne sait lequel du judaïsme ou du paganisme a élevé plus haut le sien. — *Jéhovah* portait dans une de ses mains le ciel et la terre : Jupiter les tenait suspendus à un seul de ses doigts. La mer obéissait à *Jéhovah* : Jupiter lui commandait avec empire, etc. Les déclamateurs de part et d'autre n'ont pas ménagé les hyperboles; mais ils n'ont pas été conséquens; ce qu'ils élèvent d'un côté, ils le détruisent de l'autre; ils font un mélange de vrai et de faux, de grandeur et de bassesse. Que Jupiter me paraît ridicule dans ses diverses métamorphoses pour surprendre une déesse! dans ses incarnations pour tromper une simple mortelle! Les demi-dieux ne

me paraissent pas moins ridicules, avec tous les rôles qu'on leur fait jouer. Le paganisme était inventé pour récréer l'esprit et charmer l'imagination. Nous lui devons des chefs-d'œuvre en prose et en vers : Fénélon, en tirant son Télémaque du paganisme, en fait un éloge complet ; aucune autre religion ne lui eût prêté les sujets, les exemples, les héros dont il avait besoin. Il n'aurait trouvé ailleurs qu'aridité et sécheresse. La vertu avait ses héros chez les payens, comme le vice y avait les siens ; s'il y avait un temple dédié à l'impudicité, il y en avait un consacré à la chasteté et à la pudeur : c'était à celui-là qu'allaient sacrifier les Lucrèce, les Cornélie, les Clélie, les Virginie, etc. ; c'est-à-dire que, dans toutes les religions aussi absurdes qu'elles fussent, professassent-elles ouvertement l'immoralité, les sectateurs qui avaient des lumières et de l'éducation sacrifiaient à l'honneur, et ne se laissaient pas influencer par de fausses croyances. L'homme sensé et judicieux en prenait ce qu'il voulait ; il revenait à la loi naturelle, quand la loi positive l'induisait en erreur ; il a su toujours se tenir en garde contre la fourberie et l'imposture ; il a su soulever le voile derrière lequel elles se cachaient ; il savait distinguer, avec les seules lumières de sa raison, le bien du mal, et se suffire à lui-même. S'il ne pouvait trouver le repos et la liberté de penser parmi ses semblables, en butte à l'erreur, il allait se cacher dans des lieux isolés avec ses lumières et ses vertus.

Le monde a vu parfois des sages qui en ont agi

de même, qui ont essayé de ramener leurs semblables à des idées plus saines, à les préserver des prestiges de l'erreur et à les prémunir contre le fourbe et l'imposteur ; mais que le nombre des sages était petit ! que celui des insensés était grand ! l'erreur l'a toujours emporté sur la vérité. C'est ainsi que les croyances les plus absurdes, les plus dérisoires, et parfois les plus funestes ont traversé des siècles, ne trouvant que de faibles obstacles qu'elles ont franchis aisément. Lorsqu'un sage voulait s'opposer à leurs cours, on lui faisait boire la ciguë. Que de *Socrate* ont été immolés par l'erreur puissante et soutenue !..... Le mensonge a toujours plu à la multitude, et surtout quand les prestiges et le merveilleux l'accompagnent...... Il y a eu dans tous les temps des êtres intéressés à la tromper..... Sous un voile mystérieux, au moyen de quelques promesses spécieuses, de quelques craintes éphémères, on lui a fait croire et faire tout ce que l'on a voulu. C'est ainsi que le paganisme s'est soutenu pendant des milliers de siècles, et qu'il a occupé un empire si vaste. Les sottises de Jupiter et de tous ses subalternes étaient révérées de la multitude comme autant de mystères; il lui était défendu d'en raisonner, sous peine d'aller sous l'empire de *Pluton*, et d'être privée d'une place dans les Champs-Élysées. Ces promesses ou ces menaces faisaient tendre le cou à la victime humaine que les *Calchas* immolaient. Un époux se voyait déshonoré dans son épouse, et il fallait qu'il crût que c'était Jupiter ou tel autre dieu qui était venu la visiter... On lui promettait monts et

merveilles pour l'enfant qui devait naître d'un pareil commerce. C'est un mystère, lui disait-on ; il vous est défendu de vous en occuper, encore moins de vous plaindre, parce que ce serait résister à la Divinité elle-même, ce qu'on ne fait pas impunément... Tels étaient les monstrueux abus qu'enfantait le paganisme ; je n'en donne ici qu'une idée imparfaite, le détail demanderait un *in-folio*. Mon lecteur les connaît peut-être mieux que moi ; je ne lui apprendrais rien de nouveau.

D'ailleurs le paganisme est une religion tombée ; c'est un titre à toutes celles qui l'ont remplacée pour qu'elles en disent du mal, et au-delà même de ce qu'elle mérite, en attendant qu'on les traite de même à leur tour par la suite des temps.

Le judaïsme aussi est une religion tombée ; mais on conserve encore pour lui une espèce de respect, de vénération. Toutes les religions qui existent de nos jours se font un honneur d'y tenir par quelque endroit, d'en professer même quelques croyances principales, tout en le condamnant d'autre part. C'est ainsi que nous sommes inconséquens. Nous nous sommes déclarés pour le Dieu du judaïsme, pour *Jéhovah*. Examinons un instant comment *Moïse* le fait procéder, et nous verrons si les opérations qu'il lui prête, le langage qu'il lui fait tenir en font bien ressortir la grandeur, la sagesse, la toute puissance et toutes les infinies perfections qui font l'essence de la Divinité.

Moïse nous dit d'abord que *Jéhovah*, ou bien le

Dieu qu'il faisait profession de reconnaître, créa le ciel et la terre d'une seule parole, *fiat*. Quoique le paganisme en ait dit autant de Jupiter, il n'est pas moins vrai de dire que cette manière de faire procéder la Divinité (peu importe le nom), est noble et digne d'elle ; il est dommage qu'il lui fasse mettre six jours pour les créer, et qu'il nous la représente se reposant le septième, comme si elle n'eût pu faire dans un instant ce qu'elle fit dans six jours, et qu'elle eut besoin de repos après cette première opération qui ne devait rien coûter à sa toute puissance. *Moïse* rapproche ici la Divinité de la faible humanité qui n'agit que lentement, et dont les forces, bientôt épuisées, demandent du repos. Il n'était pas nécessaire de nous dire que Dieu se reposa après six jours de travail, pour apprendre à l'homme qu'il doit se reposer après six jours de fatigue. La nature le lui commande.... Elle n'est pas toujours active dans les animaux ; ils sentent le besoin du repos, et il n'en est point qui ne se repose. Mais, nous dit-on, Dieu se reposa le septième jour pour apprendre à l'homme qu'il devait lui consacrer le septième de chaque semaine. Je ne viens pas contester ici ce pieux sacrifice que l'homme fait à son Dieu, d'un jour, pour rendre de solennelles actions de grâces à son Créateur ; d'ailleurs il est juste que le même jour où il accorderait à son corps un repos nécessaire, il occupât aussi son esprit de ce qu'il doit à son Créateur, de ce qu'il doit à son prochain, et de ce qu'il se doit à lui-même ; c'est une pratique utile et digne d'éloges.

Mais on pouvait intimer ce devoir à l'homme sans représenter d'une manière ridicule l'Être suprême créant le ciel et la terre en six jours et se reposant le septième, en disant à chaque action qu'il faisait, qu'elle était bonne, comme s'il était capable de faire quelque chose de mauvais, et qu'il fût surpris de faire quelque chose de bon.

Il est vrai que toutes les fois que l'homme a voulu faire parler ou agir la Divinité, il a été très-embarrassé; car il est assez difficile de savoir comment la Divinité agit et parle; mais on devrait au moins lui prêter le langage le plus noble et la manière de procéder la plus majestueuse. Il n'en est pas ainsi : nous lui prêtons un langage puéril et très-souvent ridicule, des actions basses qui provoquent le mépris et la risée tout ensemble, qui éloignent de la Divinité les grandes et sublimes idées qu'on devrait s'en faire, et qui seules peuvent la rendre respectable aux mortels. Continuons l'histoire de la création selon Moïse. Il nous représente la Divinité procédant à la création de l'homme. Comment s'y prend-elle ? C'est ce que nous allons examiner.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la création de l'homme selon Moïse.

Pour croire ce que nous dit Moïse de la création de l'homme, il faut être décidé à méconnaître la Divinité et vouloir entrer dans la conspiration du genre humain pour la dégrader. Je dis conspiration, quand je considère les divers portraits que les hommes en général s'en sont faits, et les divers symboles sous lesquels ils se la sont représentée. Ici c'est un bœuf, là un serpent, ailleurs tel autre animal; mais plus généralement sous une figure humaine monstrueuse, joignant le ridicule à l'indécence. Je demande à mon lecteur quelle idée de la Divinité pouvaient donner de pareils portraits, de semblables figures? Ne soyons pas surpris qu'on l'ait fait parler et agir d'une manière si ridicule. Elle devait aboyer avec le chien, ramper avec le serpent, meugler avec le bœuf, et avoir tous les caprices de l'homme, puisqu'on lui en donnait la figure et tous les traits.....

Moïse nous représente la Divinité prenant de la boue et un peu de *sa salive* pour créer d'abord les animaux; et de ce qui lui reste de boue, il créa le premier homme qu'il nomma Adam.

Je demande à mon lecteur si c'est là une manière de procéder digne de Dieu? si on peut la lui prêter sans le dégrader? Pourquoi Moïse ne fait-il pas sortir les animaux et l'homme de ce mot sublime *fiat*, sans faire salir les mains de son Dieu dans la boue? En supposant qu'il en ait, au moins devait-il supposer que Dieu fit à l'homme l'honneur de le créer le premier, et non après les animaux. La postérité aurait trouvé moins à rire et de son Dieu et de ses actions; car il est impossible de ne pas rire ou de ne pas s'indigner, quand on voit un Dieu prendre de la boue pour créer des animaux et puis l'homme........ C'est ainsi que le paganisme fait procéder Prométhée; il fit une statue d'argile; il déroba un rayon au soleil dont il anima sa statue, et voilà l'homme... Jusques-là, quelle différence y a-t-il du paganisme et du judaïsme? Aucune. Moïse nous dit que son Dieu souffla sur la statue de boue et qu'il l'anima. Ainsi, ce souffle, c'est ce que nous appelons une âme vivante. Mais comment anima-t-il la statue de l'animal, sinon en soufflant dessus? L'esprit dont il anima les animaux et celui dont il anima la statue humaine s'appellent indifféremment âme vivante dans l'Écriture ou l'Ancien Testament. Cependant nous disons qu'il fit l'homme à son image et ressemblance. En quoi l'homme est l'image et la ressemblance de la Divinité, soit qu'on le considère tel qu'il est aujourd'hui, soit qu'on le considère tel qu'il était au sortir des mains toute boueuses du créateur? C'est une question difficile à résoudre, et qu'on ne résoudra jamais. Dans

le principe l'homme était condamné à une ignorance telle, que l'animal devait avoir plus d'intelligence que lui, et il en avait davantage, puisque nous verrons par la suite qu'il se laissa tromper par un serpent ; il lui était défendu de connaître le bien et le mal... Sur quoi devait donc s'exercer l'âme que Dieu lui avait donnée ? et quelle différence existait-il entre l'homme et l'animal ? Celui-ci devait ignorer le bien et le mal moral. L'homme devait donc être une simple mécanique, telle que nous supposons l'animal, malgré toutes les preuves qu'il nous donne parfois de sentiment et d'intelligence, de manière à faire rougir l'homme dans bien des circonstances. Si l'homme devait ignorer le bien et le mal, comment pouvait-il mériter et démériter? Il était donc condamné, comme l'animal, à parcourir une certaine carrière ici bas, réduit aux simples besoins physiques, et puis à rentrer dans la boue dont il avait été tiré, à moins que cette statue inerte dût être transportée ainsi au ciel. On ne sait comment concilier les absurdités de Moïse : vouloir le tenter, c'est perdre son temps et ses peines. De grands hommes y ont perdu les leurs pour faire des commentaires in-folio, qui pourrissent la plupart dans la poussière ; ils n'occupent que le loisir d'une certaine classe qui se plaît dans les ténèbres, qui se pique de vouloir concilier les contradictions et les absurdités, et soutenir de vieux systèmes où la Divinité est autant méconnue que défigurée. Mais continuons. Adam, le premier homme, était seul avec les animaux, par conséquent bien isolé. Dieu

s'aperçut combien cet état devait être triste pour Adam !.... Nous ne savons pas combien de temps il fut à s'en apercevoir, et combien Adam resta seul. Moïse ne finit jamais ce qu'il commence ; nous le verrons plus d'une fois, ainsi que je le ferai remarquer.

Dieu ayant donc pitié du premier homme dans un tel état d'isolement, sans personne pour le relever, s'il venait à tomber, il résolut de lui donner une compagne pour le soutenir et pour le relever s'il venait à tomber. Moïse compromet ainsi la Divinité d'une manière sensible ; il la représente sans prévoyance et sans sagesse. Pourquoi d'abord n'avait-elle pas donné à l'homme assez de force pour se soutenir et pour se relever quand il serait tombé ? Et s'il lui fallait un appui, elle devait lui en donner un qui pût le soutenir ; pas du tout, il lui donna un tuteur qui devait l'entraîner et le faire tomber.

Nous disons qu'il lui créa une femme qu'il appela Ève ; et comment la forma-t-il ? D'une côte qu'il arracha à Adam pendant qu'il dormait ; il l'avait assoupi exprès pour lui arracher cette côte. Nous disons que Dieu en agit ainsi pour mieux attacher l'homme à la femme et la femme à l'homme. C'est une raison qui peut en imposer à celui qui est disposé à tout croire sans preuve, qui ne demande aucun ordre, point de justesse ni la moindre vraisemblance dans ce qu'on lui rapporte, qui aime le merveilleux, ne faisant pas compte de l'absurde et des contradictions qui le composent.

L'homme et la femme se seraient recherchés par la force des besoins réciproques, par l'entraînement de la nature qui agit dans tous les animaux mâles et femelles. Il n'était pas nécessaire que la femme fût tirée d'une côte d'Adam pour qu'ils s'aimassent mutuellement. Le ver de la concupiscence se faisait déjà sentir dans Adam : il lui fallait un objet qui pût le satisfaire, et lui fournir un aliment continuel, parce qu'il devait être continuellement affamé. Mais hélas! la boue dont fut créé l'homme produisit bien des vers par la suite!..... Au ver de la concupiscence se joignirent les vers de l'orgueil, de l'ambition, de la jalousie, de la vanité, de la vengeance, etc., qui ont rendu l'homme, et qui le rendent encore le plus malheureux des êtres; et nous voulons que Dieu l'ait fait à sa ressemblance! Je pense que c'est plutôt l'homme qui a fait Dieu à son image, en lui prêtant avec sa figure ses travers et ses caprices, avec toutes les passions dont il est l'esclave involontaire, au moins très-souvent. C'est une grande injure que nous faisons à la Divinité de la croire l'original d'une si mauvaise copie. C'est là un trait de la méchanceté de l'homme pour justifier ses excès, comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage.

Moïse a façonné la Divinité selon ses vues et ses intérêts ; il l'a faite à son image et ressemblance. Poursuivons son récit.

Voilà donc Adam et Ève, le premier homme et la première femme, créés, non pour se soutenir l'un l'autre, mais pour tomber tous les deux. Le Dieu

de Moïse donna à l'arbre chancelant un roseau pour le soutenir. C'est ainsi qu'il devait empêcher Adam de tomber et le relever de ses chutes; il prépara tout au contraire pour le faire tomber, lui faire un crime de sa chute et l'en punir. Ou il prévit les suites funestes de cette union, ou non ; s'il les prévit, ou il pouvait les prévenir, ou non; s'il ne les prévit pas, il manqua de sagesse. Il avait donc la vue bien courte? Si les prévoyant il ne pouvait les empêcher, il manquait de puissance; s'il ne l'a pas fait en ayant le pouvoir, il manqua de volonté. Il ne voulut donc que le malheur de l'homme; pourquoi le créa-t-il donc? Pour alimenter sa fureur dans le temps et l'éternité !

Je ne vois pas ce qu'on peut répondre à cet argument. Il y a des siècles qu'on le fait; on le fera toujours, et il restera sans réponse. On dira ce qu'on a dit dans tous les temps, que c'est un mystère, pour imposer silence aux réflexions les plus justes. Nous avons emprunté cette réponse au paganisme; il n'en donnait pas d'autre quand on attaquait ses absurdités et ses contradictions.

Cette réponse en a imposé à la populace, à l'homme ignorant et timide qui n'en remarquait pas le faible et l'astuce, ou qui tremblait devant les menaces qu'on lui faisait s'il osait approfondir ce qu'on lui défendait d'examiner ; il lui était ordonné de croire et de faire ce qu'on lui commandait. Son esprit et sa raison étaient pour lui deux facultés inutiles ; il ne devait pas s'en servir. Cette défense a été de toutes les reli-

gions ; elle y est encore reçue, elle en fait toute la force.....

Nos premiers parens créés ainsi que nous venons de le dire, furent placés quelque part, je pense ; et où ? Moïse nous dit que Dieu les plaça dans un jardin planté de toutes sortes d'arbres, arrosé par plusieurs ruisseaux dans un des cantons les plus chauds de *l'Orient*. Il ne pouvait les mieux placer que dans un jardin où ils trouvaient de l'ombrage et de la fraîcheur, ce qui est bien précieux dans les pays chauds. Ils étaient dans ce jardin comme des enfans, ignorant le bien et le mal ; ils n'avaient d'autres soins, d'autres inquiétudes que de cueillir des fruits sur les arbres ; c'était là tout leur bonheur. Manger des fruits, se coucher à l'ombre, respirer le frais sur les bords des ruisseaux, c'était là leur félicité. Les animaux pouvaient bien la partager avec eux, ou plutôt ils la partageaient, car ils mangeaient aussi des fruits ou autre chose ; ils se couchaient à l'ombre et buvaient le long des ruisseaux. Les sauvages qui errent dans les bois jouissent du bonheur de nos premiers pères ; ignorant comme eux le bien et le mal moral. C'est là ce qui constituait l'état de sainteté de nos premiers parens. On est encore à concevoir cet état de félicité et de sainteté, et l'on ne le concevra jamais. Il n'en coûtait pas beaucoup alors pour être heureux et saints ; nous avons beaucoup de nos semblables qui voudraient l'être à ce prix ; ils regrettent, ils craignent tant de se voir soumis à des bienséances, à des contraintes ; ils voudraient vivre comme les animaux.

Des hommes à talens et à grands moyens ont relevé l'excellence de cet état. Jean-Jacques a terni sa réputation par de semblables systèmes. N'envions pas un tel bonheur.

Mais enfin, en supposant que nos premiers pères fussent heureux et saints dans cet état, ils durent le conserver; Dieu les mit-il à même de s'y maintenir? Non, ils le perdirent, et c'est Dieu qui le permit, comme je vais le rapporter, l'ancien Testament à la main. Si mon lecteur me demande combien de temps ils restèrent dans cet état de félicité et de sainteté, je lui dirai que je n'en sais rien : personne ne le sait. Les commentateurs se sont épuisés en vain; ils ont donné de leurs idées, comme Moïse a donné des siennes. Moïse, comme à son ordinaire, ne finissant jamais ce qu'il a commencé, ne dit rien du temps que nos premiers pères conservèrent leur état de félicité et de sainteté; il n'est pas possible de le savoir. Nous n'avons pas de leurs contemporains pour nous l'apprendre; ils sont trop éloignés de nous; il y a six mille ans qu'ils n'existent plus : nous pourrions le savoir par tradition; mais nos premiers pères ne nous ont rien transmis là-dessus par la voie de Moïse. Il paraît qu'ils goûtèrent à peine de ce prétendu bonheur. Ils ne furent pas plutôt placés dans ce jardin, qu'ils furent obligés d'en sortir accablés de malédictions et de maux; ils ne goûtèrent pas long-temps du prétendu bonheur qu'ils y trouvaient. Voyons comment ils le perdirent.

CHAPITRE CINQUIÈME.

La chute de nos premiers pères.

S'IL fallait s'en rapporter à ce que nous dit Moïse, Dieu, en créant l'homme, avait résolu de le rendre malheureux avec toute sa postérité ; il mit sous ses pas des pierres d'achoppement pour le faire tomber ; il le soumit à des épreuves au-dessus de ses forces, à des tentations auxquelles il devait succomber. Il avait planté dans le jardin un arbre appelé l'arbre de la science du bien et du mal ; c'était le plus beau du jardin, les fruits en étaient vermeils et d'un goût exquis ; cependant il était défendu à nos premiers pères d'y toucher, sous peine de mort. Comment pouvaient-ils apprécier cette défense, ignorant le bien et le mal ? C'étaient de vrais enfans qui se plaisent à faire ce qu'on leur défend. Les beaux fruits de cet arbre étaient pour eux une trop forte tentation pour qu'ils pussent y résister. Cependant ils restèrent quelque temps sans y toucher ; mais nous en ignorons la durée. Nous pouvons conjecturer seulement qu'ils n'enfreignirent pas la défense, et qu'ils auraient persévéré à la garder, si Dieu ne les eût comme poussés à l'enfreindre. Il suscita un ser-

pent tel qu'on n'en a jamais vu de pareil; il parlait le langage de la séduction la plus fine. Il sut bien profiter du moment où Ève était à l'écart, loin de son époux, qui sans doute était couché au pied d'un arbre, sur le bord d'un ruisseau. Le serpent s'adressa de préférence à Ève, parce qu'il la connaissait plus accessible à la séduction.

Voilà un combat inégal. L'innocence, l'inexpérience aux prises avec l'astuce et la malice la plus consommée. Le serpent fait entrevoir à Ève les précieux avantages de la science du bien et du mal; il lui démontre la futilité de la défense, et que son bonheur et celui de son époux étaient attachés à la dégustation de ce fruit. Il ne fut pas en peine d'en vanter le goût et la beauté. Ève, après avoir résisté en vain pendant quelque temps au langage séducteur du serpent, se laissa tenter et toucha à l'arbre défendu; elle en cueillit un fruit qu'elle courut partager avec son époux; car elle ne voulait pas être heureuse toute seule : le bonheur du compagnon de sa solitude lui tenait plus à cœur que le sien propre. Mais, ô funeste pomme! elle se tourna en poison pour tous les deux. Dieu attendait dans le jardin qu'ils eussent enfreint sa défense pour les charger de sa malédiction. Il s'y promenait, lorsque Ève était en bute à la séduction du serpent; il la voyait chancelante et incapable de résister, et il n'intervient pas pour la défendre; il n'envoie pas un ange de lumière pour la protéger contre l'esprit de ténèbres?....... Quel Dieu que celui de Moïse!.. ... le

paganisme ne nous en offre pas un qui lui ressemble, qui veuille avec autant de détermination le malheur de ses créatures!..... Voilà donc nos premiers pères coupables d'un grand crime...... Ils ont mangé une pomme qui se présentait comme d'elle-même à leur curiosité et à leur sensualité, si toutefois il y en avait à manger une pomme!..... Les voilà coupables du crime d'avoir voulu connaître le bien pour le faire et le mal pour l'éviter. Ils ont enfreint une défense; mais ce fut à l'instigation d'un serpent dont ils ne se méfiaient pas; ils ignoraient s'il y avait du mal à l'enfreindre, et si c'était bien de la garder. Ils avaient droit à la commisération du Créateur; cependant il n'en eut pas pour eux. Il va les trouver derrière le buisson où ils se tenaient cachés: là il leur adressa les reproches les plus sanglans. Les malheureux se jetèrent à ses pieds. Le lecteur sait bien que nous donnons à la Divinité des pieds, des mains, une langue, et toutes nos facultés physiques, parce que nous la faisons à notre image. Nos premiers pères se jetèrent donc à ses pieds, lui demandant grâce, s'excusant sur la force de la tentation, sur les insinuations du serpent. Le Dieu de Moïse se montra inexorable; l'humble aveu de leur faute, le repentir qu'ils témoignent, rien ne peut le désarmer; il prononce sur eux une sentence terrible de réprobation. Il commence par le serpent; il le condamne à ramper sur le ventre : sans doute qu'auparavant il marchait debout.... ; il établit entre lui et la femme une inimitié telle, qu'elle écrasera la tête au serpent : sans doute

qu'auparavant il y avait de l'amitié entre les deux, ce qui fut la cause que notre première mère succomba.... Les femmes n'ont pas encore écrasé la tête au serpent; il en séduit encore beaucoup; il leur apprend la science du bien et du mal; il leur fait manger souvent des pommes amères qui paraissent toutes vermeilles et d'un goût exquis, comme celle qui fut présentée à Ève, notre première mère, sortant toute neuve des mains du Créateur....

Le serpent condamné, Dieu se tourna du côté d'Adam, et lançant sur lui un regard de fureur : « Tu mangeras, lui dit-il, le pain à la sueur de ton » front; tu travailleras la terre avec peine, et elle ne » te produira que des ronces et des épines. Tu seras » en butte aux infirmités, aux maladies et à la mort ». Ève fut enveloppée dans la même sentence; elle fut condamnée en outre à enfanter avec douleur, comme tous les animaux. Nous ne savons pas comment elle enfantait auparavant, puisqu'elle n'eut pas d'enfant dans le jardin des délices, elle n'en eut qu'après avoir mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.......

Nos premiers pères condamnés, Dieu les fit chasser du paradis par un ange armé d'un glaive étincelant. Il se mit à la porte pour les empêcher de rentrer. Je pense qu'ils n'eurent pas cette tentation : ils avaient les dents trop agacées de la première pomme, pour avoir envie d'en manger une seconde... Ces malheureux proscrits furent se fixer loin du jardin d'où ils venaient d'être chassés, déplorant amèrement le mal-

heur de leur existence. A peine en avaient-ils goûté le bienfait, qu'ils furent condamnés à le perdre, si toutefois, ainsi que je l'ai fait remarquer, on peut appeler heureuse leur existence au milieu d'un jardin, vivant tout nus, se nourrissant de fruits, se désaltérant dans le courant des ruisseaux qui serpentaient dans le jardin, ignorant le bien et le mal, état dont on ne peut se faire une idée qu'en le comparant à celui des animaux dans les bois; car les sauvages de nos jours, vivant dans les pays que nous ne connaissons pas, sont moins stupides et moins à plaindre que l'étaient nos premiers pères dans ce jardin que nous appelons paradis, pour donner une idée des délices dont on y jouissait, et que personne ne regrette, je pense. La belle société que nous formerions, si nous étions comme nos premiers pères, nus, sans aucune intelligence, ignorant comme les animaux, le bien et le mal, grimpant comme eux sur les arbres pour y cueillir les fruits! Nous n'aurions pas eu besoin d'écoles, d'académies, de fabriques, de manufactures; les sciences et les arts nous eussent été inutiles. Oh! que nous serions heureux! Pour moi, je n'envie pas ce bonheur; ce serait vouloir se mettre au niveau de la bête. L'homme, il est vrai, considéré physiquement, est un animal; c'est ainsi que la philosophie le reconnaît; il en a toutes les facultés physiques; il est soumis aux mêmes besoins; il entre dans la vie et il en sort par la même voie et les mêmes moyens. La carrière de l'homme comme celle de l'animal, est semée d'infirmités et de maladies; la

mort les termine chez l'un comme chez l'autre. Ce rapprochement, ou plutôt cette parfaite similitude, a fait conclure certains philosophes que l'homme était un pur animal; qu'il n'avait rien qui l'en distinguât; qu'il n'agissait que par un instinct qui répondait à ses besoins; qu'il n'y avait pas plus de moral en lui que dans l'animal, et que sa carrière se terminait ici bas, etc...... Ceux qui ont mis au jour de telles idées étaient sans doute des sauvages vivant dans les bois comme les animaux, ou bien s'ils vivaient en société, ils en redoutaient les lois, les gênes et les bienséances qu'elle impose; ils portaient envie à l'animal, à la liberté dont il jouit, pour se livrer à la brutalité de leurs passions, sans règle, comme sans pudeur. Ces écrivains, telle que soit leur conduite, ne sauraient mériter de la société; ils en sont la honte et le fléau. Parmi ces philosophes il en est qui ont de grands talens, des lumières très-étendues, et même des mœurs assez pures. Une pareille doctrine, de telles leçons ne me surprennent que davantage de leur part; ils sont pour moi une énigme inconcevable; car, par-là même qu'ils sont maîtres de leurs passions, qu'ils ont fait sortir de leur cerveau des ouvrages si profonds, ils doivent voir aussi qu'ils sont quelque chose de mieux que de vils animaux; qu'ils ont quelque chose de mieux que l'instinct qui les fait agir. Les animaux ne sont pas maîtres de leurs passions, et ne sauraient l'être; ils sont encore à dire ou à faire quelque chose qui sente l'esprit et le jugement, rien qui sente la réflexion; tout est physique

chez eux ; tout aboutit à satisfaire des besoins physiques. Quelques traits de sagacité qui nous surprennent de leur part ne s'élèvent jamais au-dessus de l'animalité. L'homme le plus sot, le plus stupide peut en faire autant ; mais il fera en outre des choses que l'animal, quel qu'il soit, ne pourra jamais égaler. L'homme sait s'élever au-dessus de son animalité physique ; il devient esprit réfléchi, raison, intelligence ; il forme des calculs, conçoit des opérations, exécute des entreprises où la matière ne saurait entrer : elles ne sont que du domaine de l'esprit et de l'intelligence la plus étendue. L'homme spirituel faisant un bon emploi de ses facultés intellectuelles est le chef-d'œuvre de la nature et de son auteur ; s'il a tant tardé à en faire usage, s'il a resté si long-temps dans la sphère de l'animalité, c'est qu'il s'est laissé dominer par des êtres qui rabaissaient sa nature à proportion qu'ils élevaient la leur. Ils se donnaient pour des dieux, tandis que le reste des hommes n'était à leurs yeux qu'un vil composé de boue, se réservant à eux seuls la faculté de manger les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal..... La plupart des dominateurs des peuples ont fait consister leur politique à les laisser dans l'ignorance la plus crasse. La carrière des sciences était fermée pour eux. Il leur était défendu d'y entrer ; ils trouvaient leurs plus grands intérêts à ce que les peuples ne se reconnussent pas ; ils auraient secoué plus tôt le joug de l'esclavage, brisé le glaive tranchant de la liberté. Le despotisme n'aurait pas appesanti si long-temps

son sceptre sur les peuples s'ils avaient plutôt reconnu leurs droits. Nous voyons encore les princes d'Orient, les successeurs de Mahomet surtout, tenir les peuples dans l'ignorance par la même raison. Ils s'opposent à ce que l'instruction et la civilisation s'introduisent parmi eux, pour les dominer avec plus d'empire. Ils les tiennent pour ainsi dire dans un état d'animalité relativement aux mœurs ; ils s'en servent comme de vils animaux et les traitent avec le même mépris. Quand ils ont soumis des peuples éclairés, ils n'ont eu rien de plus empressé que d'éteindre le flambeau qui les éclairait. Nous pouvons citer les Grecs. Que sont-ils devenus sous l'empire Mahométan ? Un peuple abruti qui se sent de la verge sous laquelle il gémit. Il a voulu plusieurs fois essayer de la rompre : nous voyons les efforts de leurs maîtres pour resserrer le joug de ce malheureux peuple. Les Grecs et les Mahométans sont conduits comme les Juifs par Moïse, dans l'ordre politique ; c'est à peu près le même gouvernement ; c'est la même licence pour les mœurs. Tout y est fait comme exprès pour tenir les peuples dans l'avilissement. Le lecteur réfléchi qui connaît à fond le judaïsme et le mahométisme trouvera ma comparaison juste et mes réflexions saines.

Moïse est de tous les dominateurs celui qui a le plus avili l'espèce humaine, parce qu'il y était le plus intéressé ; au moins il l'y était autant. Sa conduite nous le prouve. Il a donné l'exemple aux dominateurs de son temps, ou il l'a reçu d'eux ; il a beaucoup outragé l'homme en lui donnant une origine si vile que de

le faire sortir de la boue comme les animaux; et pour ne pas partager la honte d'une pareille dégradation, il se disait envoyé de Dieu; il s'en serait dit le fils, que les Juifs l'en auraient cru; et nous l'en croirions aussi: les prodiges, les miracles que nous lui attribuons, nous les donnerions pour preuves de sa divinité, comme nous les donnons pour celles de sa mission divine. Il n'en coûtait pas beaucoup, dans ces temps-là, pour prendre ces qualités et les faire valoir auprès des peuples, vu l'état d'ignorance, ou plutôt d'enfance dans lequel on les tenait. Tous les dominateurs de son temps se sont fait respecter comme des Dieux; ils ont même forcé les peuples à leur rendre les honneurs divins, même de leur vivant. Les empereurs d'Orient mettaient en tête de leurs décrets: « Notre divinité ordonne et commande............ ». L'histoire vient à l'appui de mon assertion; je me crois dispensé de la développer. Elle nous apprend ce que c'étaient que ces dieux; des destructeurs des peuples; ils façonnaient le Dieu du ciel à leur image et ressemblance pour justifier leurs excès. Nous venons de voir comment Moïse la dépeint, punissant nos premiers pères pour avoir mangé une pomme qui devait leur communiquer la science du bien et du mal. C'était là un grand crime de leur part, sur-tout étant à peine sortis du berceau de la création, en butte aux insinuations d'un serpent plein d'astuce et de malice.

Quelle idée Moïse entend-il nous donner de la divinité? sinon celle d'un être capricieux et tyran qui se plaît à faire des victimes de ses sujets, en les sou-

mettant à des épreuves qu'il sait être au-dessus de leurs forces. Nous disons qu'il est défendu à l'homme de tenter Dieu qui est tout puissant, qui n'a rien à craindre des épreuves de l'homme, et nous voulons que Dieu se soit fait un plaisir de tenter l'homme qui est si faible, que la moindre pierre d'achoppement fait tomber, qui recule devant la moindre difficulté. Quelle devait être sa faiblesse lorsqu'il n'avait pas encore de l'expérience, qu'il était dans l'enfance? Et cependant, d'après Moïse, Dieu l'aurait soumis à des épreuves auxquelles il lui était impossible de résister. L'arbre par lui-même était assez tentant : et il suscite encore un serpent pour le porter à enfreindre une défense qui devait entraîner des suites aussi funestes. Moïse nous représente ici la divinité sous l'idée d'un père, ou bien d'une mère qui mettrait son enfant sur les bords d'un précipice en lui ordonnant d'y marcher d'un pas assuré sans y tomber, et qui enverrait cependant quelqu'un pour l'y précipiter. Moïse nous représente son Dieu comme un père qui cacherait du poison dans une pomme vermeille, pour la mettre ensuite entre les mains de son enfant, en lui défendant d'y toucher; la défense piquerait la curiosité, irriterait la sensualité de cet enfant; il mangerait la pomme et surtout s'il y était poussé par un de ses camarades, plus méchant et plus astucieux que lui. Que penserions-nous de ce père, s'il chassait son enfant de chez lui pour avoir mangé la pomme? Nous dirions que c'est un mauvais père qui n'a mis au monde des enfans que pour en faire l'objet de ses caprices

et de ses fureurs. On pourrait faire mille et mille suppositions ou comparaisons qui feraient toutes ressortir la méchanceté, l'injustice du Dieu de Moïse, s'il est vrai qu'il en ait agi ainsi. Dans cette hypothèse, j'aurais raison de dire qu'il ne reconnaissait pas le vrai Dieu, non plus que les rois d'Egypte, de Syrie, des Perses, des Macédoniens, et de quelque peuple que ce soit; car il en est aucun d'entr'eux qui ait représenté la Divinité sous des traits plus ridicules, et qui inspirent plus la haine et le mépris aux peuples. Aussi nous allons voir que le Dieu de Moïse est celui de tous les Dieux que les divers peuples ont reconnu, qui a eu le moins d'adorateurs. Les peuples l'ont toujours abandonné pour s'en donner un autre. Le peuple juif qui l'avait adopté sur l'enseignement de Moïse, l'a abandonné plusieurs fois, et ne lui a jamais été bien fidèle; c'est ce que je développerai dans cet ouvrage. Je prouverai que Moïse n'a fait que consulter les intérêts de sa politique dans le bizarre portrait qu'il en fait. Il avait besoin quelle fût comme il l'a dépeinte. Il chercha à persuader à son peuple qu'elle était, en effet, telle qu'il la leur dépeignait.

Mon lecteur me demandera peut-être si Dieu borna sa vengeance à nos premiers pères; si leurs enfans se sentirent de leur faute et de ses suites : comme ils n'avaient pas touché à la pomme, puisqu'ils n'étaient pas encore nés, ils ne pouvaient et ne devaient pas être responsables de la faute de leur père. Les hommes mettent en principe que les fautes étant

personnelles, les peines doivent l'être de même. Ainsi, le père ne punira pas ses petits-enfans pour la faute d'un seul : un prince, pour peu de justice qu'il ait, n'enveloppera pas tous les habitans d'une ville dans une proscription, pour un crime de lèze-majesté qu'un d'entr'eux aurait commis.

On a bien vu des dominateurs, des peuples qui en ont agi de même en assouvissant leur fureur, satisfaisant leurs caprices dans des flots de sang qu'ils faisaient répandre, et souvent sous leurs yeux ; l'un, parce qu'on avait insulté à ses statues, défiguré une de ses images ; l'autre pour des prétextes qui n'étaient pas souvent plus plausibles.

Les Caligula, les Néron, les *Dèce*, etc., punissaient bien les pères dans les enfans, et les enfans dans les pères; mais aussi c'étaient des monstres d'inhumanité. On a vu un prince (je ne juge pas à propos de le nommer) faire mettre sous l'échafaud où devait périr le père, ses enfans et son épouse, afin que son sang réjaillit sur eux ; leur ôter leurs lettres de noblesse, et les livrer à la misère la plus affreuse!...... Il pàraît que c'est sur de pareils modèles qu'on a façonné la divinité ; car nous disons, avec Moïse, comme s'il disait bien, que Dieu enveloppa toute la postérité dans la sentence qu'il porta contre nos premiers pères, ce que je vais développer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le genre humain proscrit avec Adam et Ève.

J'AI dit que l'homme avait formé la Divinité à son image et ressemblance : il est dommage que celui qui lui a prêté ses traits, ait été si difforme, parce que la Divinité s'est sentie de ses difformités. S'il eût été un homme compatissant, bon et juste, il aurait représenté la Divinité sous des traits plus avantageux et plus consolans pour l'humanité. Il l'aurait représentée comme un être juste et miséricordieux envers ses créatures. Mais malheureusement la plupart de ceux qui ont parlé de la Divinité, qui ont voulu la concevoir et communiquer leurs idées, étaient de ces hommes passionnés et intéressés à la défigurer ; des hommes pleins d'eux-mêmes, entichés de leur prétendu mérite, qui ne se croient jamais assez craints ni assez respectés, qui regardent comme un grand crime la moindre offense commise à leur égard, que les plus grands supplices peuvent à peine expier ; leur vengeance s'étend de génération en génération ; elle

n'aurait pas de bornes, si le tombeau n'ensevelissait le vindicatif et ses fureurs ; c'étaient des hommes ambitieux, ne respirant que pouvoirs et dominations ; pour se satisfaire, il fallait nécessairement commettre des injustices, des usurpations, et par conséquent des meurtres et des massacres. Tels ont été les premiers peintres de la Divinité ; est-il surprenant qu'ils nous en aient transmis des portraits si hideux ; qu'ils nous aient représenté la Divinité irascible jusqu'à ne mettre aucune borne à ses fureurs, et pour la moindre offense, en étendant la vengeance des pères aux petits-enfans, et la mesurant, non sur la faiblesse et l'ignorance de celui qui l'a offensée, mais sur son pouvoir et l'éternité de son être. C'est ainsi qu'ils raisonnent de l'Être-Suprême : il est infini, donc il doit mesurer ses vengeances sur son infinité. La malice de l'offense ne se tire pas de son objet, mais de la majesté, de la qualité de celui qui est offensé. Ainsi, la moindre offense envers la Divinité n'attaque pas moins un Être infini, une Majesté infinie ; donc elle ne doit pas mettre de bornes à sa fureur ni à sa vengeance ; mais elle l'étend des pères sur les enfans ; elle manque de justice ; en ne pardonnant pas la moindre offense, elle manque de bonté ?........ Quel est donc ce Dieu qu'on offre à nos adorations ?

Ce Dieu est tel, nous répondent ceux qui le fabriquent à leur ressemblance ; il ne doit aucun compte de ses volontés ni de ses opérations. Il est défendu à l'homme de sonder la profondeur de ses conseils ; il doit se prosterner devant sa redoutable grandeur et

en craindre le courroux. L'homme est son ouvrage ; il peut en disposer à son gré...... Qui ne remarque à ces traits le langage et la conduite d'un despote ?.... N'en agit-il pas de même envers ses sujets ?.... Pour justifier son orgueil qui s'offense de rien, il suppose que la Divinité s'offense de peu de chose ; pour justifier ses fureurs et ses vengeances, qu'il ne manque pas de mesurer sur son pouvoir, il suppose que la Divinité mesure sa vengeance sur sa puissance ; et comme un despote ne pardonne jamais, qu'il voudrait être éternel pour se venger éternellement, il suppose que l'Être-Suprême mesure sa fureur et ses suites sur l'éternité de son essence ; et comme un despote vindicatif étend ses fureurs du père aux enfans pour faire durer plus long-temps le plaisir qu'il trouve à se venger, il suppose que la Divinité savoure aussi le plaisir de la vengeance ; il lui prête de même ses autres passions. Voilà le pinceau qui a tracé les traits hideux avec lesquels on représente la Divinité. On ne saurait trouver un terme plus juste de comparaison que le despote le plus furieux, le plus injuste, et qui se livre à tous ses caprices envers ses sujets.

Si on avait tiré le portrait de la Divinité sur le modèle de quelqu'un de ces princes dont l'histoire nous a conservé le glorieux souvenir, tels qu'un *Tite*, un Louis XII, un Louis XVI et ses successeurs, qui ont montré tant de générosité et de clémence envers ceux qui les avaient si outrageusement offensés ; si on avait, dis-je, modelé la Divinité sur ce que l'humanité avait de plus accompli, au lieu de la mo-

deler sur ce qu'elle a de plus vicieux, nous n'aurions pas pour Dieu un Être qui est la copie ou le modèle du plus furieux despote, du tyran le plus cruel, qui est sensible à l'offense d'un enfant. Car, qu'étaient-ce que nos premiers pères à l'égard de l'Être-Suprême ? Des enfans, puisqu'ils ignoraient le bien et le mal ; qu'ils se laissèrent tromper par un serpent. La défense qu'il leur fait de manger des pommes d'un arbre, n'est-elle pas puérile ? Et la menace dont elle est suivie pourait-elle être bien sincère de la part de Dieu ? On fait tous les jours de pareilles menaces à un enfant qui entre dans un jardin ; on lui défend de toucher à tel arbre, à telle fleur, sous peine d'être mis en prison, et on lui fait croire que ce fruit donne la mort ; si on veut au contraire qu'il en mange, on lui dit qu'il le fera vivre long-temps ; c'est ainsi qu'on emploie tour à tour les promesses et les menaces fictives envers les enfans. .... S'ils font quelques sottises, on les excuse, parceque, disons-nous, ils n'ont pas la connaissance du bien et du mal. On leur inflige à regret quelques petites peines ; c'est ainsi qu'en agissent les pères les moins déraisonnables ; c'est ainsi au moins qu'on devrait supposer que l'Être-Suprême en a agi envers nos premiers pères ; s'il leur fit une défense pareille, il dut les traiter comme des enfans quand ils l'eurent violée ; il dut les punir en père tendre et compatissant ou plutôt, il ne devait pas les punir du tout, divinement agissant, puisqu'il les avait mis dans le cas d'une indispensable infraction. Ce n'était pas nos premiers pères

qui étaient coupables, mais bien le serpent auquel il aurait dû écraser la tête, sans attendre des milliers de siècles pour la lui faire écraser par son fils. C'était vouloir laisser tous les hommes pendant ce long intervalle en butte aux morsures du serpent et à ses séductions.

Pour rendre la désobéissance de nos premiers pères criminelle, et leur punition juste, il eût fallu que les ordonnateurs des cultes et des croyances nous eussent dit : « Que Dieu avait donné d'abord à nos » premiers pères le degré de connaissance nécessaire » du bien et du mal; qu'il les avait prévenus d'avance » contre les séductions du serpent ; qu'il les avait » munis de tous les secours nécessaires pour y résis- » ter ».... Il fallait qu'on nous représentât l'Être-Suprême renouvelant plusieurs fois ses exhortations, se tenant près de nos premiers pères, les menant comme par la lisière pendant leur enfance ; il fallait supposer qu'il ne leur avait fait des défenses que lorsqu'ils étaient à même d'en sentir l'importance. Il devait, au contraire, leur apprendre d'abord la connaissance du bien et du mal ; avant cette connaissance, il ne pouvait leur faire de défense sans vouloir exiger d'eux une chose impossible ; et dans tous les cas, la première infraction devait trouver grâce auprès de son infinie bonté. Les hommes entr'eux ont égard à la première faute, surtout quand elle est commise sans préméditation, par faiblesse ou par ignorance, ou par séduction : dans ce cas, un crime de lèze-majesté ne mériterait qu'une simple réclu-

sion et non la peine de mort. On dit à un empereur qu'on avait mutilé ses statues, défiguré ses images; il porta la main sur sa figure : ce fut toute la réponse qu'il donna, et il en est loué. Il fut plus sévère par la suite, lorsqu'on manqua de respect à sa dignité; il avait donné d'abord un exemple de bonté et de modération; mais crainte que l'impunité n'enhardit les insolens, il donna quelques exemples de sévérité et de justice. C'est ainsi, au moins, que nous devrions faire procéder la Divinité envers nos premiers pères; puisque nous faisons Dieu à l'image et ressemblance de l'homme, nous devrions au moins prendre pour modèle, parmi les hommes, celui qui réunit le plus de qualités et le moins de vices. Mais il n'en est pas ainsi; on a pris pour terme de comparaison ce qu'il y avait de plus capricieux et de plus mauvais parmis les hommes, un tyran, un despote, etc.

Les dieux de la terre se sont toujours piqués d'imiter celui du ciel; ils ne manquaint pas de s'en dire les envoyés ou les fils, pour mieux justifier l'orgueil ou la témérité de leur entreprise. Il faut avouer que la plupart d'entr'eux n'ont usurpé une pareille qualification et n'en ont mésusé que par les insinuations de la flatterie la plus basse. On avait soin de les élever dans ces idées de grandeur; on leur disait, encore au berceau, qu'ils n'étaient pas comme le reste des hommes; qu'ils ne devaient rendre compte de leur conduite qu'à Dieu seul, après l'avoir façonné selon leurs intérêts et leurs diverses passions. Ainsi, c'était leur dire qu'ils ne devaient rendre compte à qui que

ce soit, pas plus à Dieu qu'aux hommes ; en effet, nous voyons qu'ils n'en rendaient aucun...... Ceux qui faisaient des destructeurs des peuples autant de dieux, s'en constituaient les ministres, et ils exploitaient ensemble la crédulité et la faiblesse des peuples. Ne croyons pas que les *Dèce*, les *Néron*, les *Caligula* eussent été des monstres si affreux d'inhumanité, si on ne les eût gâtés par la flatterie. On leur disait si souvent qu'ils étaient des dieux, qu'ils pouvaient disposer des peuples, de leur liberté et de leur vie, qu'ils finissaient par le croire. Ils avaient autour d'eux des êtres vils qui canonisaient leurs fureurs et tous les excès de leurs passions. Ils leur faisaient rendre les honneurs divins. Les peuples, après avoir si long-temps vénéré ces divinités pendant leur vivant, les adoraient après leur mort ; et voilà comme se sont formés les dieux du paganisme, etc. Cependant, l'on a vu de ces dieux terrestres, les élèves de la flatterie, reconnaître leur faible humanité ; ils rougissaient de leur apothéose, et crainte qu'ils oubliassent qu'ils n'étaient que des hommes, ils se faisaient accompagner d'un censeur qui le leur rappelait. D'autres mettaient dans leur chambre un cercueil, ou bien un drap noir au pied de leur lit, etc. C'étaient des leçons muettes qui faisaient parfois impression, et leur rappelaient qu'ils étaient des dieux mortels comme le reste des hommes. Mais qu'il en est peu qui aient été sensibles aux cris de la nature et de la conscience, qui aient écouté les leçons de l'expérience ! Ils ont abaissé leurs semblables à proportion qu'ils s'élevaient au-dessus d'eux ;

ils s'élevaient jusqu'aux cieux, tandis qu'ils plongeaient les autres dans la boue ; ils se réservaient l'arbre de la science du bien et du mal ; ils voulaient que l'ignorance fût le partage des peuples pour les conduire comme de vils animaux, en supposant que le Dieu du ciel, dont ils partageaient la puissance, ne les avait pas distingués dans la création, comme je viens de l'exposer au commencement de cet ouvrage. Que de maux n'ont pas fait les dieux de la terre au nom de celui du ciel ! Ils portaient partout le fer et le feu ; ils ont répandu des flots de sang ; ils n'ont été, la plupart, que les destructeurs du genre humain. Qu'était-ce que cet Alexandre, ce dieu des Macédoniens ? sinon un destructeur de peuples. Il se disait fils de Jupiter ; sa mère en avait reçu la visite, et elle en avait conçu un fils. Il voulut qu'elle fût reconnue comme une divinité ; il la fit déifier, afin d'être lui-même fils de Dieu, et du côté du père et du côté de la mère !.... Que de dieux le monde à vus de cette espèce, auxquels des hommes sensés ne voudraient pas ressembler ? Nous n'avons que le Christ qui n'ait pas mésusé de la qualité de fils de Dieu, et qui se soit montré digne de l'être, s'il ne l'eût pas été, ce que je développerai dans la suite de cet ouvrage.

Gardons-nous de confondre le Christ avec tous les imposteurs que le monde a vu naître. Le Christ était sans retour sur lui-même, dans tout ce qu'il dit, et tout ce qu'il fit pendant sa carrière mortelle ; il n'était pas intéressé à défigurer la Divinité, à la représenter

comme favorisant la licence, la fraude, le vol, les usurpations, les meurtres, parce qu'il n'était lui-même ni licencieux ni usurpateur. Il ne voulait point commettre de vol, de fraude, encore moins de meurtres et des massacres, etc.; il s'est annoncé comme la douceur et la bonté même. Il recommandait à tous ceux qui voulaient l'entendre d'être bons et miséricordieux à l'exemple de son père : telles sont les saines idées qu'il donnait de la Divinité.

Elles étaient bien opposées à celles qui étaient reçues lors de son avènement, et qui le sont encore par les mêmes raisons qui les ont enfantées, ainsi que je le développerai dans un chapitre à part.

Moïse ne pouvait pas, non plus que les dominateurs des peuples de son temps, parler de la Divinité en homme désintéressé; il ne disait pas, comme le Christ, que son royaume n'était pas de ce monde; au contraire, il ne visait qu'à y établir le sien; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, n'a pour but que de se donner une puissance, de se procurer un empire étendu. Il se crée d'abord un peuple auquel il donne pleine licence pour qu'il se propage plus vite. Il fait la guerre à tous les peuples qui habitent un pays riche, pour s'en emparer. Il fait de sanglantes exécutions de ses sujets quand ils refusent d'entrer dans ses vues, et qu'ils enfreignent ses ordres.

Moïse, dans la position où ils se trouvait, se croyait obligé de faire entrer la Divinité dans ses projets, il se servait de son nom pour justifier toutes ses entreprises aux yeux de son peuple.

Moïse a fait violence à la Divinité comme à sa conscience. Entrons dans de longs détails, parcourons tout ce qu'il nous apprend de son Dieu et de ses opérations ; parcourons l'histoire qu'il nous a transmise de son peuple, son origine, ses aventures et sa fin.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Les malheurs de nos premiers pères après leur expulsion du jardin.

J'AI dit, conformément au texte de l'écriture, que nos premiers pères furent chassés du jardin et condamnés à toutes sortes de maux et de misères dans le pyhsique et le moral , pour avoir désobéi au Seigneur , en prenant une pomme contre sa défense. La matière ne pouvait être plus légère , nous en convenons ; mais nous disons que l'offense prenant sa malice de la personne offensée , il s'ensuit qu'elle devient infinie , puisqu'elle attaque en Dieu un Être infini. D'après ce principe appuyé de l'exemple de nos premiers pères , il s'ensuivrait que nous ne péchons jamais véniellement , aussi légère que soit la matière ; on n'en peut pas supposer de plus légère que celle d'une pomme mangée , et encore par les insinuations d'un serpent. Où en sommes - nous donc avec l'Être - Suprême ? Ce n'est pas surprenant si les chaires retentissent de damnations éternelles , et si on nous dit que le nombre des élus est si petit ; ce sont là les conséquences qui se déduisent comme d'elles-mêmes , des fausses idées de la Divinité. Tout le genre humain ,

perdu pour une faute si légère ! quel dogme, qu'il est désespérant ! Je prouverai dans un des chapitres suivans, que ce dogme a nui à l'admission du Dieu de Moïse chez les peuples, et qu'il a été contesté dans tous les temps comme déshonorant pour la Divinité et désespérant pour l'homme. Le christianisme a bien un peu adouci l'amertume de la pomme par le sacrement de baptême ; mais il eût mieux fait de ne pas la prendre pour base et de partir d'un autre principe ; il paraîtrait que l'admission, la croyance de ce dogme a produit dans tous les temps de pernicieux effets dans l'esprit et le cœur des hommes.

Adam et Ève eurent des enfans auxquels ils devaient transmettre en héritage les malédictions, les peines et les maux attachés à leur existence. Ils devaient leur transmettre tous les malheurs auxquels ils avaient été condamnés. Le germe de la pomme ne tarda pas à se développer dans le cœur des enfans de nos premiers pères. La jalousie se mit parmi eux. Caïn et Abel offrent des présens au Dieu de leur père, sans doute pour tâcher de désarmer sa colère encore tout enflammée du vol de la pomme. Il agréa les présens d'Abel, et il rejeta ceux de Caïn. Ce malheureux était ainsi repoussé et de Dieu et de ses pères qui avaient une prédilection toute particulière pour *Abel*. Cette partialité, d'un côté, cette jalousie de l'autre, furent les premiers fruits des pepins de la pomme empoisonnée. Il furent autant de semences de haine, d'injustices, de jalousies, de meurtres et de toute sorte d'excès parmi les hommes. Le premier meurtre qui fut

commis, fut celui de Caïn sur son frère Abel. Ce malheureux, pour son malheur, n'entrevoyait pas l'horeur de son crime avant de le commettre ; il en sentit les remords après l'avoir commis. Le voilà errant, fugitif dans un monde inhabité. Cependant on ose nous dire qu'il craignait d'être reconnu pour le meurtrier de son frère, et qu'on ne le fit périr. Mais, de qui avait-il à craindre ? Il s'éloignait de sa famille qui était si peu nombreuse, et la seule sur toute la terre. Ces craintes nous font conjecturer qu'il y avait d'autres habitans, et qu'un séducteur tel qu'on en trouve encore que trop, s'introduisit dans la demeure d'Ève, encore innocente, et qui lui communiqua la science du bien et du mal. Un séducteur était alors, comme encore de nos jours, un vrai serpent ; il en imite la souplesse ; il se plie et se replie dans tous les sens pour séduire l'innocente jeunesse, et la plus forte vertu, malgré son expérience. Eh ! qu'il y a de ces serpens, et que de pommes amères ils font manger à des familles entières !.........

C'est ainsi que des faits qui se passent journellement parmi les hommes ont pris dans les temps un air de mystère dont on a jeté l'odieux et le ridicule sur la Divinité, pour les faire mieux passer avec leurs pernicieuses conséquences. Les religions ont donné aux actions les plus communes un caractère sacré qu'elles n'avaient pas et qu'elles ne sauraient avoir.

Les religions, en général, ont trop compté sur l'ignorance et la docilité des peuples, dont la raison a fini par se rebuter à force d'être surchargée de croyan-

ces inutiles et absurdes, au moins en apparence, si elles ne l'étaient pas en effet. Il en est de la raison de l'homme comme d'un arc qui casse à force d'être tendu.

Les religions, dans tous les temps, ont été se perdre dans un labyrinthe de tours et de détours, où l'on a cherché à égarer l'homme et à le faire tomber dans les piéges qu'on lui tendait. La Divinité a toujours été mise en jeu par les méchans pour tromper leurs semblables ; et c'est là le plus criminel abus qu'ils en ont fait. Mais aussi que de contradictions, que d'absurdités, que de faussetés n'ont-ils pas été obligés d'avancer, qui ont toutes tourné au déshonneur, à la dégradation de la Divinité? Ils ont été jusqu'à la compromettre avec un serpent. Ils en font de tous les êtres le plus inconséquent, ainsi que nous le voyons dans la création de l'homme et sa chute.

Maintenant on nous dit qu'il marqua Caïn au front, qu'il y imprima la défense de lui faire du mal. Mais qui pouvait lui en faire, puisqu'il était seul dans le pays où il portait ses pas errans ? Mais en le marquant, c'était au contraire un vrai moyen de le faire reconnaître. S'il n'y avait pas d'autres habitans sur terre que sa famille, Caïn n'avait rien à craindre puisqu'il s'en éloignait. S'il y avait eu d'autres habitans, Caïn n'eût pas été leur dire qu'il avait tué son frère ; d'ailleurs c'est supposer que Dieu favorisait le meurtre de Caïn : on lui prête beaucoup de sollicitude pour un fratricide, tandis que, d'un autre côté, on le représente si furieux contre nos premiers pères pour avoir mangé

une pomme contre sa défense. Ce sont là autant de contradictions que nous essayerions vainement de concilier. Ce n'est pas tout : nous disons que Caïn, après avoir erré je ne sais combien de temps, bâtit une ville ; comment le pouvait-il s'il était seul ? Il faut bien du monde et des ressources pour bâtir une ville, puisqu'il faut tant d'ouvriers pour construire une seule maison. Tout concourt à justifier mon assertion, qu'Adam et sa femme n'étaient pas seuls au monde quand ils mangèrent la pomme ; qu'il y avait bien d'autres habitans qui ne furent pas coupables de ce vol, puisque nous ne parlons que d'Adam et d'Ève et de leur postérité ; reste à savoir maintenant si nous qui vivons dans le dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, six mille ans et plus après la création, si nous descendons d'Adam et d'Ève qui ont mangé la pomme, ou d'une autre famille qui n'en mangea pas ; dans ce cas, nous ne serions pas coupables de la désobéissance : nous aurions acquis la connaissance du bien et du mal à moins de risques..... Nous aurions une raison de moins, ou plutôt nous n'en aurions pas du tout, de nous plaindre de la Divinité et de sa fureur. Car ce que nous appelons le péché originel est une source de plaintes, de murmures, et pour ainsi dire de blasphèmes contre elle. Ainsi nous pouvons dire avec raison que Moïse a livré la Divinité à la risée, au mépris et à la haine des peuples. Je dis plus, l'athéisme prend sa source dans les idées ridicules qu'on nous a transmises de la Divinité, et les divers rôles qu'on lui fait jouer, tous plus absurdes les uns

que les autres. Cependant l'homme sage et de bonnes mœurs a su dans tous les temps discerner le vrai du faux, et la Divinité en elle-même, des sottes et malicieuses conceptions de quelques mortels intéressés à la défigurer, comme à avilir leurs semblables. C'est ce que j'ai développé dans les chapitres précédens ; j'aurai souvent occasion d'y revenir dans le cours de cet ouvrage.....

Il est des vérités qu'on ne saurait trop développer....

Nous en sommes toujours à Caïn construisant une ville à lui seul; il la construisit sans doute par enchantement. Les temps fabuleux étaient féconds en merveilles de cette espèce ; on y croyait cependant jadis. Les fables de nos jours étaient données comme autant de vérités à nos pères simples et ignorans ; gardons-nous de les blâmer, un temps viendra qu'on se moquera de nous comme nous nous moquons des autres. Pense-t-on qu'on croira toujours que Caïn a bâti une ville tout seul, et on dira que Caïn était un des habitans de la terre qui a joué son rôle comme tant d'autres ; on dira qu'il a fait comme Romulus : son frère Abel voulant lui disputer la souveraineté, il le fit périr ; il s'associa quelques compagnons d'infortune ; les femmes ne lui manquèrent pas plus qu'à Romulus ; il surprit celles de ses voisins.... Nous ne voyons pas que Dieu lui ait fait comme à Adam, qu'il lui ait arraché une côte pour lui créer une femme. Nous lisons dans l'écriture qu'il se maria ; donc il trouva une femme, et il en trouva aussi pour ses com-

pagnons. Seth, qui remplaça Abel, se maria aussi de son côté et épousa sa sœur, ce qui lui était permis selon l'ordre naturel, et dans le cas surtout qu'il ne pût trouver de femme ailleurs. Les mariages en lignes directes ont été d'usage chez bien des peuples et pendant très-long-temps. Maintenant les lois humaines s'y opposent; elles sont sages en cela et de toute nécessité chez un peuple civilisé. L'occasion entre frères et sœurs est si prochaine, qu'il s'ensuivrait souvent des désordres, dans la seule espérance de les sanctionner par l'union conjugale.

Les deux frères Seth et Caïn se virent bientôt les chefs de deux grandes familles; nous leur attribuons la propagation de l'espèce humaine.

La terre ne tarda pas à se remplir d'habitans. La tradition de la manducation de la pomme et de ses suites se communiqua de génération en génération, et n'y fit pas d'heureuses impressions; ce n'était pas un titre pour Jehovah à l'amour des peuples, et pour lui faire des adorateurs. L'histoire vient à l'appui de mon assertion. L'ancien testament nous apprend que tous les peuples abandonnèrent Jehovah, méprisant ses défenses et ne tenant aucun compte de ses préceptes. Ils se donnèrent à d'autres dieux plus généreux qui leur permettaient de manger des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est-à-dire qu'ils réformèrent les idées qu'on leur avait transmises de la Divinité. Ils s'en firent de plus favorables qui allaient mieux de pair avec leurs intérêts et avec leurs désirs; mais je doute si elles étaient plus

vraies et plus saines. Tous les peuples ont trop bien suivi leur génie, leurs mœurs et leurs divers intérêts pour qu'ils n'aient pas défiguré la Divinité dans les idées qu'ils s'en sont données et les divers portraits qu'ils en ont faits. Ils n'avaient raison que quand ils se moquaient les uns des autres ; car ils ont tous donné plus ou moins dans le ridicule et l'absurde quand ils ont parlé de la Divinité ; ils l'ont fait parler et agir comme ils le souhaitaient, selon les temps, les lieux et les circonstances. Aussi nous voyons qu'elle n'est pas conçue de même chez tous les peuples ; on ne lui prête pas la même conduite ; chaque peuple lui en prête une toute particulière, parce qu'il s'en fait un portrait qui n'est pas celui de son voisin. Aussi ne paraissent-ils pas reconnaître le même dieu ; chaque peuple en reconnaissait un à part, lui prêtait des prétentions de régner exclusivement ; il se disait le peuple chéri de son dieu, et chargé d'établir ses droits et son empire sur l'univers entier ; c'était un dieu jaloux de tous les autres dieux. Il voulait que leur culte fût aboli, et qu'il fût le seul reconnu, adoré sur la terre. Son peuple était chargé de faire valoir ses prétentions par les armes ; il s'en déclarait le chef ; il prenait le titre de dieu des armées ; il donnait à son peuple chéri tous les pays où ils pourraient établir son culte et sa croyance ; il ordonnait principalement d'exterminer tous les sectateurs des autres divinités, des Apis, des Moloch, des Jupiter, etc. Ceux-ci en ordonnaient de même à leurs adorateurs respectifs, de manière que tous les peuples se sont battus, égor-

gés pour l'honneur de leurs dieux. C'est ainsi que la Divinité mal conçue par l'ignorance ou défigurée par les diverses passions des hommes, a été le flambeau de discorde parmi eux, la cause ou le prétexe de mille désordres ; c'est-à-dire, que la Divinité mal connue a fait autant de mal parmi les hommes qu'elle y eût fait de bien si on avait cherché à en utiliser la connaissance et l'admission, en en donnant des idées saines de manière à produire la paix, le bon ordre et les bonnes mœurs parmi les hommes. Mais chaque peuple croyait au contraire faire grand honneur à son dieu de la destruction de ses voisins : nous faisons honneur au nôtre de celle du monde entier, de tout le genre humain ; il le submergea : c'est ce qu'on appelle le déluge universel. Cette lessive générale eut lieu seize cents ans après la création. Il dut y périr bien du monde, puisque la terre était déjà très-peuplée. Pourquoi Jehovah perdit-il ainsi tout le genre humain ? Je l'ai déja dit en peu de mots, je vais le répéter avec un peu plus de développement.

CHAPITRE HUITIÈME.

Réflexions sur le déluge universel.

Le déluge universel est une de nos croyances religieuses. Ce n'est pas le Christ qui nous l'a enseignée ; nous l'avons empruntée du judaïsme avec beaucoup d'autres, et ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux ; nous avons ainsi paralysé le ministère de ce grand réformateur de fausses idées sur la Divinité, que les peuples avaient professées depuis des siècles pour leur malheur et au détriment de la gloire de l'Être-Suprême, de manière que le christianisme de nos jours est aux yeux de l'homme sensé et judicieux un amalgame de judaïsme et de paganisme, tandis que le Christ voulait que la religion qu'il venait établir n'empruntât rien de l'un ni ne l'autre ; et s'il revenait sur terre il verrait que la religion qui porte son nom a emprunté les cérémonies, presque tout le culte extérieur du paganisme. Nos temples sont tapissés d'images, de tableaux et décorés de statues de diverses figures, comme on représentait chez les payens les déesses et les dieux, les demi-déesses et les demi-dieux. Les autels de part et d'autre ont été chargés d'offrandes et de présens ; il trouverait les mêmes abus

sous des noms divers et des formes différentes ; il trouverait les mêmes passions qui les ont enfantées dans le paganisme, l'ambition de ses ministres ; ils ont fait de la religion comme d'une mine d'or dont ils se sont réservés à eux seuls l'exploitation. Ils ont chargé la religion de pratiques qui ne sont utiles qu'à eux, comme je le prouverai dans un autre ouvrage où je traiterai cette matière un peu plus au long que dans celui-ci.

Nous mettons donc le déluge parmi nos fastes religieux, et nous nous en faisons honneur ; nous nous épuisons pour en chercher les preuves, nous formons des conjectures que nous donnons ensuite pour autant de faits, pour en prouver un autre, la fureur d'un dieu implacable qui prend la résolution de perdre le genre humain, de le noyer dans un déluge, parce qu'il n'en est pas servi comme il le désire, qu'il se voit déserté de tous les peuples. Il leur fait des menaces terribles, et ce sont ces menaces mêmes qui indisposent les esprits et les cœurs des peuples. Ils n'ont pas perdu le souvenir de la pomme et de ses suites : ce souvenir n'est pas de nature à lui concilier l'amour des peuples, mais bien à le lui faire perdre. Ils voient ce qu'ils ont à espérer d'un dieu qui a si maltraité leurs pères pour une chétive pomme qu'ils ont prise dans son jardin, et encore par les insinuations d'un serpent qu'il a suscité exprès pour les tenter ; il les punit ensuite d'une désobéissance qu'il leur a rendue inévitable. Sa fureur est sans bornes ; elle s'étend sur tout le genre humain par la faute d'un

seul. Il ne fait alors ni preuve de bonté ni de justice.

Comment les peuples pouvaient-ils s'attacher à un Dieu dont on leur faisait un portrait si défavorable? Ils en ont agi à son égard comme envers un tyran ici bas. Les sujets qu'il vexe le craignent et le respectent moins à proportion qu'il développe ses fureurs : il aigrit les esprits, il aliène les cœurs, et les sujets finissent par lui rendre mépris pour mépris, haine pour haine, et fureur contre fureur. Ils conspirent contre sa vie, comme il a conspiré contre la leur. Combien de tyrans, de despotes n'avons-nous pas vu déchirés par leurs sujets, horriblement égorgés avec toute leur famille ; l'histoire nous en a transmis des exemples sans nombre chez tous les peuples. Nous voyons comment Sparte, Lacédémone, Syracuse, Rome, etc., se sont délivrées parfois de leurs oppresseurs.

Si les peuples n'ont pas voulu de la Divinité sous le nom de Jéhovah, c'est qu'on la leur représentait comme un vrai tyran d'autant plus à craindre qu'on lui accordait plus de puissance. Ils gémissaient déjà sous la tyrannie de ceux qui se disaient ses émissaires ici bas, et on leur donnait encore un maître au-dessus de leur tête, qui abusait de son invisibilité et de la hauteur de sa position pour les écraser, ne consultant que son caprice et son aveugle fureur. Ils en secouaient le joug, au moins croyaient-ils pouvoir le secouer. Ils abandonnaient ses autels pour se donner à un autre Dieu ; ils quittaient Jéhovah pour Apis,

ou Moloch ou Jupiter. C'est ainsi qu'en ont agi les Juifs plusieurs fois, comme le prouve leur histoire.

Moïse commettait un grand contre-sens lorsqu'il croyait attacher les Juifs à son Dieu, ou bien à la Divinité, sous le nom de Jéhovah, en leur en faisant un portrait si défavorable. Il leur dit d'abord, comme on nous dit encore, que tout ce qu'ils souffraient de maux dans le physique et le moral, ils le devaient à la désobéissance de leurs premiers pères et à la fureur de leur Dieu, qui les punissait si cruellement d'une faute qu'ils n'avaient pas commise, et d'ailleurs si légère et si innocente, vu les circonstances qui l'accompagnent, qu'elle ne devait pas mériter une punition de la part d'un Dieu, mais plutôt sa compassion et son indulgence pour une créature qu'il avait formée avec tant d'ignorance et de faiblesse. Cette première tradition devait nécessairement indisposer les Juifs contre le Dieu que Moïse offrait à leurs adorations. La tradition du déluge est-elle de nature à ramener les Juifs et les peuples en général au culte d'un Dieu qu'on dit en être l'auteur? Non assurément. L'histoire vient à l'appui de mon assertion; et Moïse lui-même nous dit que les peuples ne furent pas meilleurs après le déluge qu'avant; ils ne voulurent pas non plus de Jéhovah, au risque de passer encore par une seconde lessive.....

Nous prouvons donc le déluge par la colère et la fureur que nous prêtons à la Divinité; nous nous servons du déluge pour justifier la vengeance qu'elle avait tirée du genre humain, quoiqu'il soit très-dif-

ficile de concevoir comment un être faible comme l'homme puisse offenser un être aussi puissant que la Divinité, dont l'invisibilité, l'indépendance et la toute-puissance devraient, ce me semble, la mettre hors d'atteinte de toute insulte de la part de l'homme qui, d'ailleurs, ne se propose jamais, s'il n'est insensé ou dans le délire, d'offenser la Divinité qu'il ne saurait jamais atteindre. Ses traits sont impuissans; il ne saurait lui faire du tort ni de la peine. C'est comme si un ciron voulait s'attaquer à un éléphant.

Si dans les actions que fait l'homme il s'en trouve qui déplaisent à la Divinité, l'homme ne saurait être grandement coupable auprès d'elle. Il ne fait que suivre le penchant momentané de la nature ou la force de l'habitude, ou bien il se laisse entraîner par l'empire des circonstances dont il n'est pas maître : c'est alors l'animalité qui agit en lui; ce n'est plus l'être moral; la société le traite comme un animal dangereux lorsqu'elle en fait justice. Tant pis pour l'homme qui perd la moralité de son être dans certains momens; il est puni parfois comme s'il la perdait pour toujours; il sera condamné aux galères perpétuelles, ou bien à la peine de mort. Si la Divinité est outragée avec la société, elle est vengée avec elle par la peine qui est infligée au coupable, quelle qu'elle soit; elle est proportionnée à la faute. La société ne condamne pas à la mort un homme coupable d'infraction à ses lois; il y est condamné d'avance par la nature avec le reste des hommes; elle ne fait qu'en accélérer le moment. Peut-être la nature devait-elle exécuter son

arrêt un jour après celui qu'a porté la société. Le coupable est puni comme il le mérite, mais non pas plus. Il eût été bien aise de jouir de ce jour de vie que la nature lui ménageait, mais il l'a perdu par sa faute au tribunal de la société qui se voit obligée, dans ses intérêts, de prévenir la nature. S'il ne dépendait que de la société de réformer le coupable, de redresser les erreurs de son esprit, de corriger les affections déréglées de son cœur, si elle pouvait s'assurer que l'impunité d'une grave faute ne l'enhardira pas à en commettre d'autres, il est sûr qu'elle n'infligerait aucune peine, elle aimerait mieux réformer le coupable que de le faire périr. Mais ce qu'elle ne peut pas, la Divinité est censée le pouvoir et le vouloir en même temps, à moins qu'elle manque de tous les deux, de la puissance et de la volonté, ou qu'elle ait l'une sans l'autre : dans l'une et l'autre hypothèse elle serait conçue différemment, dans la théorie et dans la pratique, puisque nous disons qu'elle est un être tout puissant et infiniment bon. Où est cette toute puissance, où est cette infinie bonté, si nous admettons le déluge universel? Était-il plus facile à la Divinité de perdre le genre humain que de le réformer? Cependant elle devait disposer de son propre ouvrage, de la matérialité et de la spiritualité de l'homme, de ses facultés physiques et morales, puisqu'elle les avait formées et qu'elles constituaient l'homme. De simples promesses, de simples menaces ne suffisant pas, il fallait qu'elle agît d'une manière plus directe et plus efficace pour redresser

l'homme et lui donner le mouvement et la direction qu'elle souhaitait ; l'homme devait être entre les mains de la Divinité, comme une mécanique entre celles d'un mécanicien. Si elle ne va pas selon ses idées, il ne se bornera pas à s'épancher en plaintes, en menaces ; il examinera par où manque sa mécanique, il en corrigera les défauts, ou bien il la refera tout entière sur un nouveau plan. C'est ainsi qu'on devrait faire procéder la Divinité, si on n'affectait de la représenter comme un être dépourvu de puissance ou de sagesse. S'il faut en croire ceux qui se sont mêlés de donner des croyances religieuses à leurs semblables et d'organiser des cultes, l'Être-Suprême n'a eu de puissance que pour détruire son propre ouvrage, et non pour en corriger les défauts sans le détruire ; et s'il le refait, c'est sur le même plan et avec les mêmes irrégularités : il ne sera pas plus content du second ouvrage que du premier, il voudrait encore le détruire une seconde fois ; mais, désespérant de pouvoir le refaire mieux, il l'abandonne. C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant ; mais avant de le commencer, insistons sur les frivoles raisons qu'on donne d'un déluge universel. D'où en a-t-on pris les premières idées ? De la considération de la terre : quelques observateurs à vue courte et d'un esprit rétréci ont cru remarquer des monstruosités, des défectuosités dans ce bas monde ; ils y ont trouvé partout à blâmer, à censurer, ou bien ils s'extasiaient à la vue de quelques effets de la nature qu'ils ne pouvaient comprendre. Une dent d'éléphant trouvée entre

deux rochers, dans un pays où cet animal n'habite pas, suffisait pour faire naître mille conjectures; on s'épuisait en raisonnemens.

Mais voilà encore ici un poisson pétrifié entre deux rochers; voilà là des ossemens de divers animaux dans un pays qui n'en engendre pas de cette espèce. Comment ce poisson s'est-il transporté sur cette montagne? D'où sont venus ces animaux dont nous trouvons ici les ossemens? Nos voyageurs se font mille et mille questions, élèvent des doutes, forment des conjectures dans lesquelles ils se perdent et se confondent sans s'entendre eux-mêmes; et ils finissent par noyer tout le genre humain dans un déluge, en prêtant à la Divinité leurs travers d'esprit, leurs caprices, et peut-être leur propre fureur. C'est ainsi qu'ils dégradent la Divinité en méconnaissant la sagesse de ses ouvrages, au lieu de se prosterner devant l'impénétrable profondeur de ses conseils. Rien n'est dans l'univers qui ne soit ce qu'il doit être: les collines et les montagnes, les rochers et leurs cavités, tout ce que nous appelons les monstruosités de la nature, entraient nécessairement dans la création de l'univers, et développaient la sagesse de son auteur. Elle nous conserve dans les montagnes et les rochers des réservoirs d'où découlent les rivières, d'où jaillissent les fontaines d'eau vive. Ces montagnes et ces rochers offrent des repaires aux animaux destinés à notre usage. Représentons-nous la terre comme un plain-pied, la perspective en sera monotone et triste, et l'homme qui l'habite y regrettera mille choses utiles et agréables.

Toutes les raisons qu'on nous a données jusqu'ici en preuves d'un déluge universel, ne font que développer le peu d'esprit et de jugement de leurs auteurs; que de peine ils se sont données, que d'efforts ils ont faits pour dégrader la Divinité et pour désespérer l'homme ! Quelle découverte pour nous ! qu'elle est satisfaisante ! Tout y aboutit à nous prouver que nous sommes coupables et criminels envers la Divinité, et que, pour se venger, elle a bouleversé l'univers entier ! Ils vont se rattacher à une pomme mangée par le premier homme, que lui présente un serpent. Voilà, disent-ils, la cause des maux que nous endurons, la raison du bouleversement général qu'ils supposent dans l'univers : et, après nous avoir noyés dans un déluge d'eau, ils nous menacent d'un déluge de feu dans un autre monde. Que de consolations nous offrent ces doctrines ! qu'ils méritaient bien d'être payés ceux qui nous les ont transmises, qui ont fait des voyages à grands frais pour nous prouver que l'Être-Suprême avait détruit son propre ouvrage ! qu'il était revenu sur son plan de création, et qu'il ne l'avait refait que pour y laisser des monstruosités qui nous effraient !....... Que de sagesse ils lui prêtent, et que de bonté ils lui supposent envers l'homme ! Ah ! ce sont eux, et eux seuls qui sont coupables d'avoir touché à l'arbre de la science du bien et du mal, par l'abus criminel qu'ils en font; ils s'en servent contre Dieu même, qui leur avait permis d'y toucher pour exalter sa grandeur et sa sagesse, pour instruire et consoler leurs semblables. Ils en ont fait

un tout autre usage ; c'est ce que je viens d'insinuer, au moins dans tout ce que jai dit, si je n'en ai pas donné une preuve complète ; d'ailleurs, j'aurai occasion dans les chapitres suivans de développer les pensées que je n'ai fait que toucher précédemment.

Nous venons de voir dans ce chapitre le genre humain submergé dans un déluge , et la futilité des raisons qu'on allègue en preuves de cette lessive générale ; maintenant considérons la Divinité, *selon Moïse,* procédant à une seconde création.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Le genre humain après le déluge.

L'ÊTRE-SUPRÊME, s'il faut toujours s'en rapporter à Moïse, fit exception d'une seule famille, de celle de Noé, dans la destruction du genre humain ; c'est-à-dire qu'il en agit envers l'homme comme envers tous les animaux, dont il conserva une paire de chaque espèce pour les repeupler ensuite. Il conserva donc la famille de Noé pour repeupler la terre de nouveaux habitans.

Moïse nous dit comment il la sauva du déluge, ainsi que les diverses espèces d'animaux. Il ordonna à Noé de construire une Arche, espèce de bâtiment, assez grande pour s'y renfermer avec sa famille et tous les animaux qu'il voulait se réserver. C'est ainsi que Noé surnagea pendant les quarante jours et quarante nuits que dura le déluge. Les eaux s'élevèrent de plusieurs coudées au-dessus des plus hautes montagnes; ce qui nous prouve qu'elles ont précédé le déluge, et qu'on ne saurait s'en servir pour constater cette inondation et ses ravages. Il faut faire divorce avec l'esprit et la raison pour penser autrement.

Noé sortit de l'Arche avec sa famille et tous les animaux, quand le déluge eut cessé. On dit que l'Ar-

che s'arrêta dans l'Arménie. Ce fut donc dans l'Arménie que Noé se fixa avec sa famille ; il avait sa femme et trois fils, qui avaient chacun leur épouse ; ils étaient donc huit dans l'Arche. Je ne sais quel était le nombre des animaux : Moïse n'en dit rien ; il ne nous apprend pas non plus comment Noé fit pour réunir les diverses espèces de tous les animaux mâles et femelles pour les faire entrer dans l'Arche et les y contenir ; il nous laisse libre de penser là-dessus tout ce que nous voudrons

Ceux qui ont intérêt à soutenir les traditions de Moïse, coupent court à toutes les difficultés qu'on leur présente sur tant de contradictions et d'absurdités qu'il nous a transmises ; ils disent que c'est un mystère. C'est ainsi qu'ils se tirent d'affaire auprès de l'homme qui n'en demande pas davantage, qui aime mieux se laisser tromper, et croire aveuglément, que de prendre la peine de démêler les plis et les replis dans lesquels s'enveloppent l'erreur, la fourberie et l'imposture. Le paganisme mettait sous le même voile mystérieux tous ses dieux, leurs déesses et les divers rôles qu'il leur faisait jouer. Le judaïsme, ainsi que toutes les religions, se servit de ce même voile pour faire passer toutes les croyances qu'il nous a transmises, et contre lesquelles la raison de l'homme judicieux s'est toujours révoltée et se révoltera toujours. Ce que je dis ici du voile mystérieux, et de l'abus qu'en ont fait le paganisme et le judaïsme est sans conséquence pour le christianisme ; il professe aussi des croyances mystérieuses qui regardent le Christ, son humanité,

sa divinité, sa mort, sa résurrection, et tous les sacremens; je suis plein de respect pour l'esprit de ces croyances; elles n'ont rien de dangereux, elles tournent même à l'avantage de l'homme; elles sont pour lui une source de consolations, quand elles sont *bien conçues et bien enseignées*.... Je n'attaque ici que les mystères qui renferment évidemment des absurdités où la Divinité est méconnue et outragée, où l'homme est avili et déshonoré. Tel est l'esprit de cet ouvrage et de tous ceux qui sortiront de ma plume. Je n'ai en vue que de rendre à la Divinité l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et à l'homme le respect qu'il mérite. Je suis ennemi déclaré de l'erreur, autant que zélé partisan de la vérité; et Moïse ne me fera jamais croire que la Divinité ait fait autant de bruit là-haut pour une pomme, et qu'elle ait perdu tout le genre humain pour un seul homme qui l'a mangée : je partage ici le sentiment de tout ce que les siècles ont enfanté d'hommes judicieux, et qui n'avaient aucun intérêt à soutenir des croyances évidemment absurdes et dangereuses, ce que je développerai dans un chapitre sur le pélagianisme.

Moïse ne fera jamais croire que la Divinité ait conservé une semence empoisonnée pour renouveler l'espèce humaine, sans prévoir qu'elle ne produira que des fruits empoisonnés : car, qu'était-ce que cette famille de *Noé?* Un rejeton d'une souche empoisonnée. Il descendait d'Adam et d'Ève; la malédiction s'étendait sur lui comme sur toute sa postérité, avec toutes ses suites; il devait communiquer à ses descendans

le germe de la pomme empoisonnée. C'était un mauvais arbre qui ne pouvait produire que de mauvais fruits, et il n'en produisit que de tels, comme Moïse a la bonhomie de nous le rapporter; et nous avons la simplicité de le croire, sans penser que nous compromettons l'honneur et la gloire de l'Être-Suprême; car, s'il en avait agi comme nous le raconte Moïse, il eût agi sans prévoyance, ou bien il se serait ménagé tout exprès des raisons et des prétextes pour détruire une seconde fois le genre humain, ou pour exercer partiellement ses vengeances sur les hommes.

Si l'Être-Suprême avait détruit le genre humain, sous prétexte qu'il n'en était pas content, il eût procédé à une nouvelle création de manière à en être plus satisfait. Il devait être maître de son ouvrage, disposer de l'esprit et du cœur des mortels, et les tourner selon son bon plaisir et ses vues.

C'est ainsi que nous le ferions procéder, si nous ne prenions à tâche, comme Moïse, de défigurer la Divinité, sans doute pour avoir un prétexte de lui refuser nos hommages, ou bien pour la livrer au mépris des uns et à la haine des autres. Soyons-en persuadés, le libertinage, l'incrédulité se repaissent des fausses idées des portraits ridicules qu'on nous a transmis de la Divinité; l'homme sensé, et qui a des mœurs, se contente d'en gémir sans s'en prévaloir pour donner dans le déréglement; il se fait de la Divinité des idées plus saines qu'il renferme en lui-même et dont il fait la règle de sa conduite, s'il ne peut les communiquer aux autres sans courir le risque de per-

dre sa liberté et peut-être la vie. Il n'est pas donné à tous les hommes sages d'avoir assez de courage et de générosité pour braver les persécutions en voulant l'instruction de leurs semblables ; ils s'effraient à la vue des tortures, des bûchers, des échafauds et de tant d'autres supplices qui sont les armes et le soutien des plus absurdes croyances ; il y a eu dans tous les temps des êtres intéressés à les soutenir, et qui ont fait d'illustres victimes. Cet ouvrage que je mets au jour, eût conduit, il y a moins de deux siècles, son auteur au bûcher ou bien à l'échafaud ; au moins il eût été traîné dans les prisons, ou bien condamné à aller mourir de faim et de soif loin de sa patrie, dans quelque pays inconnu. Cependant mon ouvrage n'est qu'esprit et vérité ; on ne peut pas me soupçonner de mauvaises intentions, puisque je ne me propose que de faire ressortir la gloire et la sagesse de l'Être-Suprême ; de le venger des outrages qu'on lui fait, en lui prêtant des plans, des opérations et une conduite qui en font méconnaître l'existence, ou qui en rendent la croyance et l'admission dangereuses et préjudiciables à la société où elles peuvent mettre le désordre, comme elles l'y ont mis, ainsi que je le prouverai dans la suite de cet ouvrage.

Je n'ai pas à craindre les mêmes persécutions, grâce à la saine philosophie qui est montée sur le trône, et a étendu de là la lueur de son flambeau sur tout ce qui l'environne.

Je dis donc qu'il n'est pas probable que la Divinité bien conçue ait procédé, comme nous le dit

Moïse, quand elle repeupla la terre de nouveaux habitans; elle ne dut pas se servir de Noé et de ses enfans : c'était une mauvaise semence qui ne pouvait produire que de mauvais fruits.

> Un arbre desséché, dessèche ses rameaux ;
> Une source infectée, infecte ses ruisseaux.

En supposant vrai ce que nous rapporte Moïse, la Divinité n'aurait pas tardé à s'apercevoir de sa méprise.

Nous disons que les enfans de Noé, après avoir mis pied à terre du côté de l'Arménie, n'eurent rien de plus empressé que de se partager la terre ; Sem prit l'Asie ; Cham, l'Afrique, et Japhet s'adjugea l'Europe; il ne fut pas mention de l'Amérique, sans doute qu'elle n'était pas encore connue pour le bonheur de ses habitans : ils eussent gagné à rester toujours ignorés ; ils vivaient heureux dans la simplicité de leurs croyances et de leurs mœurs.....

Les enfans de Noé s'étant donc partagé la terre, encore toute trempée des eaux du déluge, voulurent, avant de se séparer, élever un monument qui fît époque dans leur histoire : c'était une pyramide; il paraît qu'ils l'élevèrent si haut, que Jéhovah, craignant sans doute qu'ils n'escaladassent les cieux, confondit leur langage; il fit de manière que les ouvriers, ne s'entendant plus, furent forcés de discontinuer leur entreprise. Lorsque les uns demandaient des pierres, les autres faisaient passer de la chaux; tout allait au rebours.

On parle beaucoup de cette tour, appelée la tour de Babel. Je me demande à moi-même comment les trois enfans de Noé purent seuls élever cette tour ? C'était la seule famille qui se sauva du déluge ; il n'y avait pas d'autres habitans sur terre ; ils avaient tous péris dans l'inondation universelle. Et si les enfans de Noé étaient seuls, ils parlaient le même langage ; ils devaient toujours s'entendre ; Jéhovah aurait donc donné à chacun un langage à part, de manière qu'ils ne pussent s'entendre ; mais alors il mettait la confusion dans leurs familles : les épouses n'entendaient plus leurs époux, les enfans n'entendaient plus leurs pères ; c'était vraiment une confusion. Que de difficultés ne pourrait-on pas faire sur de pareilles traditions, où il y a autant de désordre et de confusion que dans la tour de Babel ?.... Mais enfin nous faisons bâtir une ville au seul Caïn, il n'est pas surprenant que nous fassions construire une tour aux trois enfans de Noé. D'après nous, les souris enfantent des montagnes et sans effort..... Quelle violence ne faudrait pas faire à la raison pour la soumettre à de pareilles croyances ?....

Les enfans de Noé ne justifièrent pas d'abord le choix que Jéhovah en avait fait pour repeupler la terre de nouveaux habitans. Ils donnèrent des preuves de leur orgueil et de leur présomption en élevant cette tour, puisque Jéhovah les désapprouva. Le germe de la pomme fermentait en eux et produisait déjà de mauvais fruits. Jéhovah, n'eût-il été *Dieu qu'à demi*, devait pressentir ce que serait leur postérité Les en-

fans devaient hériter des vices de leurs pères. Jéhovah prévoyant d'avance que la seconde génération ne vaudrait pas mieux que la première, devait en arrêter le développement pour s'épargner l'horreur d'une seconde destruction, ou le repentir d'avoir repeuplé la terre de nouveaux habitans qui ne lui seraient pas plus fidèles.

Mais nous voulons que la Divinité ait vu avec indifférence une seconde génération se préparer à mériter les effets de sa fureur ; nous la supposons sans prévoyance et sans volonté pour prévenir le mal ; et lorsque le mal est incurable, nous nous plaisons à la représenter en fureur contre l'espèce humaine et projeter une seconde destruction : nous lui faisons prononcer le *quos ego* de Neptune. Elle se retient cependant, en avouant qu'il serait inutile d'envoyer un second déluge ; que l'espèce humaine est incorrigible et qu'elle ne saurait en retirer rien de bon. Tel est le langage qu'on prête à l'Être-Suprême ; il désespère de tirer rien de bon de son propre ouvrage.

Voilà la Divinité confondue pour la seconde fois dans ses projets. Deux fois elle crée l'espèce humaine, deux fois elle s'en repent ; et l'on peut toujours dire que si l'espèce humaine ne répond pas à ses vues, c'est par sa faute, ou parce qu'elle n'a pu la créer meilleure, ou qu'elle n'a pas voulu : dans l'une et dans l'autre hypothèse, l'honneur et la gloire de la Divinité sont compromis.

On dirait ici que l'ouvrage donne le démenti à l'ouvrier, et qu'il l'accuse d'incapacité, tandis qu'on

devrait représenter l'ouvrier maître de son ouvrage, le tournant et le reformant à volonté. Il n'en eût rien coûté à ceux qui dans le principe ont parlé de la Divinité, de la représenter dirigeant ses plans d'une manière stable et suivie, les exécutant avec sagesse et discernement, avec dignité et noblesse ; il ne leur aurait pas beaucoup coûté de prêter à la Divinité un langage noble des opérations où auraient brillé sa toute-puissance, son infinie majesté et tous les attributs de son essence ; de manière que l'homme le plus puissant, le plus accompli, enfin, eût été forcé de se prosterner devant son créateur, en qui il eût trouvé un modèle pour diriger les opérations de son esprit et les affections de son cœur ; de manière qu'il fût forcé d'avouer que ses lumières ne sont que ténèbres, sa force que faiblesse, sa sagesse que folie auprès des attributs de son Créateur ; il faudrait que la Divinité fût représentée de manière que la raison de l'homme n'y trouvât aucune prise ; qu'elle fût forcée de l'admirer dans tous les discours, toutes les actions qu'on lui prête.

Mais ce prodige ne pouvait avoir lieu. Ceux qui ont donné les premières idées de la Divinité aux peuples, étaient ou des ignorans, des hommes sans esprit, sans jugement, qui avaient des travers et des caprices ; la Divinité devait se sentir du pinceau qui la traçait, ou bien c'étaient des êtres intéressés à la défigurer : ils s'en servaient pour légitimer leurs passions et l'iniquité de leurs entreprises, comme nous le verrons en parlant des usurpations de Moïse sur le

pays de Chanaan. Ce que je dirai de Moïse, je l'appuyerai de l'exemple de bien d'autres conquérans qui ont fait intervenir la Divinité pour sanctionner leurs injustices et les excès des diverses passions qui les dominaient. C'est ce que je développerai dans un chapitre à part.

Ne soyons donc pas surpris que la Divinité ait été si défigurée, puisque chaque peuple suivait son génie, son caractère, ses mœurs, et mille autres considérations dans les idées qu'il s'en faisait. De là cette pluralité, cette diversité de Divinités qui se partagent l'univers, et dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Elle nous apprend que tous les peuples se moquaient les uns des autres, et c'est en cela qu'ils avaient raison : ils n'étaient pas plus sages les uns que les autres quand ils parlaient de la Divinité; ils donnaient tous dans l'absurde et le ridicule. Le juif se moquait du payen, le payen se moquait du juif, et l'homme sage trouvait à rire chez tous les deux.....

L'histoire nous apprend que les peuples se moquaient réciproquement de leurs Divinités et du culte qu'ils leur rendaient. Encore s'ils s'étaient bornés à rire et à se plaisanter; mais ils passaient de la plaisanterie aux disputes les plus vives, qui avaient souvent des suites meurtrières. Nous avons vu les peuples s'égorger pour l'honneur et la gloire de leurs Divinités respectives, au moins étaient-elles le prétexte apparent des guerres qu'ils se faisaient. Chaque peuple voulait dominer sur son voisin; il prétextait la gloire de son Dieu, dont il voulait établir l'empire, disait-

il, mais, dans le fait, il ne pensait qu'à établir le sien.

Aucune Divinité n'a occasionné autant de disputes et de discorde parmi les peuples que celle de Moïse; ses sectateurs ont toujours été en guerre entr'eux ou avec les autres peuples; aucune Divinité n'a provoqué autant de plaisanteries; aucune n'a autant aliéné les esprits et indisposé les cœurs. Je m'explique : la Divinité en elle-même n'aurait jamais provoqué les plaisanteries, les mépris et la haine des peuples, s'ils l'eussent bien connue ou qu'ils eussent voulu s'en faire des idées saines, et en faire tourner la connaissance et l'admission à la conservation de la paix et du bon ordre parmi eux; mais ils se sont tous entendus pour la défigurer et la faire servir à leurs divers intérêts et à leurs diverses passions. Il n'est donc pas surpenant que la Divinité ait été si généralement défigurée. Ici c'est l'ignorance, là la fourberie et l'imposture qui en tracent les divers portraits; mais il paraît que celui de Moïse est de tous le plus ridicule et contre lequel on s'est le plus déchaîné; aussi son Jéhovah, ou bien la Divinité connue sous ce nom, a eu toujours peu de peuples qui l'aient reconnue. La fureur qu'on lui prêtait pour une pomme mangée par nos premiers pères; la terrible vengeance qu'elle en tira sur eux et leur postérité; le déluge universel, toutes ces traditions et plusieurs autres, en éloignèrent les peuples. Aussi, nous voyons qu'ils se forgèrent d'autres dieux, ou plutôt ils changent les idées qu'on leur a transmises de la Divinité, ils s'en font d'autres qu'ils

croient plus saines et plus adaptées à leurs mœurs et à leurs intérêts. Car c'est parler improprement que de dire que les peuples ont adoré plusieurs dieux ; ils ont tous adoré le même Dieu sous des idées différentes ; chacun en faisait un portrait à part selon son génie, ses lumières et ses mœurs. Il ne pouvait en être autrement, la Divinité se tenant cachée derrière un voile impénétrable. Les peuples ont toujours été envers la Divinité ce qu'ils sont maintenant, divisés dans les idées qu'ils s'en faisaient. On pourra dans les temps dire de nous ce que nous disons des autres, que nous reconnaissions plusieurs dieux, et tous différens les uns des autres. On dira que les luthériens, les calvinistes, les grecs, les catholiques, les mahométans avaient chacun leur Dieu qu'ils cherchaient à faire prévaloir sur celui du voisin, dans les guerres sanglantes qu'ils se sont faites avec un acharnement qui ne trouve guères d'exemple dans l'histoire.

Dans le moment que j'écris, le 24 Octobre 1829, je jette un coup-d'œil sur la face de la terre : je considère où en sont tous les peuples sur la connaissance de Dieu et le culte qu'ils lui rendent. Je les vois tous divisés de croyances et d'idées sur la Divinité, si divisés, qu'on croirait que ce n'est pas le même Dieu qu'ils reconnaissent. Les uns lui accordent ce que d'autres lui refusent. Les uns veulent bien digérer la pomme, d'autres ne le veulent pas. Les uns veulent bien en légitimer les suites, toutes terribles qu'elles sont, d'autres s'y refusent ; ici on lui accorde une bonté sans bornes, là une fureur sans limites, etc. Autant

de peuples, autant de sentimens. Le même peuple, soumis au même gouvernement, tel qu'en France et dans d'autres royaumes, n'a pas les mêmes idées de la Divinité et ne lui rend pas le même culte. Ainsi, avec des idées si différentes, des portraits si divers, peut-on reconnaître le même Dieu? Non assurément; les peuples de nos jours en sont avec la Divinité au même point que les anciens. Nous justifions très-bien ce qu'a dit un philosophe, écrivain du dix-huitième siècle, et avec vérité :

> L'univers est un temple où siége l'Éternel;
> Là, chacun à son gré lui dresse des autels;
> Chacun vante sa foi, ses saints et ses oracles,
> Elève ses martyrs, exalte ses miracles....

En peu de mots, cet illustre écrivain nous représente quel est l'état du genre humain dans l'ordre de la religion. Des volumes entiers n'en diraient pas davantage, et peut-être pas autant. D'ailleurs, l'expérience met cette vérité dans la plus grande évidence. Les peuples ne sont-ils pas divisés de croyances? ont-ils les mêmes idées de la Divinité? lui rendent-ils le même culte? n'ont-ils pas chacun leurs prétentions exclusives? ne se condamnent-ils pas les uns les autres? Ils ne s'égorgent pas maintenant pour soutenir leurs prétentions; mais ils se sont égorgés; mais ils se haïssent encore; mais c'est un feu caché sous la cendre : une étincelle produirait aisément un incendie. Le tout dépend des circonstances, et je vois de part et d'autre que la Divinité est le palliatif de toutes

les passions qui ont armé les anciens peuples, et nous la méconnaissons comme ils l'ont méconnue; c'est ce que je développerai dans la suite de cet ouvrage.

Mais nous sommes plus coupables que nos pères, en ce que nous avons eu pour maître le modèle des sages, le Christ, qui était venu nous réunir tous sous la même profession, et nous donner des idées saines et vraies de la Divinité, en corrigeant tout ce que l'erreur et la malice y avaient mis de ridicule et d'absurde. Mais les passions ont paralysé l'esprit de ses leçons; c'est ce que je développerai dans un chapitre à part.

Je viens d'exposer dans celui-ci le genre humain après le déluge, et l'embarras dans lequel Moïse nous représente la Divinité. Tous les peuples l'abandonnent encore une fois, c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas de la Divinité selon Moïse. S'en firent-ils des idées plus saines et plus vraies? J'en doute. D'après la faible notion que j'ai de l'histoire universelle, je ne vois pas un peuple qui ait été plus sage et plus raisonné dans ses croyances. On ne voit que quelques êtres privilégiés qui aient eu des idées vraisemblables de la Divinité, parce qu'ils n'étaient pas intéressés à la défigurer : c'étaient des hommes qui vivaient dans la retraite, étrangers aux passions qui agitent le monde. Le judaïsme et le paganisme en ont enfanté parfois. Nommer le Christ, c'est faire l'éloge le plus complet du premier; nommer les Pythagore, les Aristide, les Socrate, etc., ce n'est pas peu flatteur pour le second; mais leur voix n'a pas été entendue; elle a été

étouffée par les cris confus de la multitude qui se laissait conduire par des fourbes et des imposteurs. C'est ainsi que l'erreur a prévalu et a passé d'âge en âge, infectant tous les siècles de son souffle destructeur de toute saine doctrine et de toute morale.

Voyons maintenant quel parti Moïse fait prendre à la Divinité lorsqu'elle se voit abandonnée de tous les peuples.

CHAPITRE DIXIÈME.

Jéhovah se choisit un peuple.

S'IL faut en croire Moïse, Jéhovah se voyant encore abandonné une fois de tous les peuples, et désespérant de les ramener à lui, prit la résolution de s'en choisir un, que nous appelons le peuple juif, qui se dit l'objet de sa prédilection. Tous les peuples en disaient autant. Le Dieu que chacun d'eux reconnaissait était un Dieu exclusif; il bornait ses attentions, ses soins et toute sa bienveillance à son seul peuple; il l'avait choisi de préférence; il rejetait les autres peuples; il n'avait pour eux que de la haine et du mépris; mais souvent il n'était pas payé de retour; il arrivait parfois que ce peuple qu'il avait choisi l'abandonnait pour le Dieu du peuple voisin. Les Juifs sont coupables de bien de désertions envers le leur; souvent ils lui ont été infidèles, comme leur histoire nous l'apprend.

Quelle est l'origine du peuple juif? C'est Abraham. Jehovah l'aurait choisi pour en être la souche: c'est de lui que devait sortir le peuple d'adorateurs. Mais quand Jéhovah le choisit, il était vieux; il avait soixante-dix ans, et Sara, son épouse, quatre-vingts

et plus ; nous concluons qu'ils ne pouvaient avoir des enfans que par un miracle. Cependant Abraham n'était pas vieux à soixante-dix ans ; il n'était qu'à la fleur de son âge, puisqu'il en vécut cent-soixante-quinze, et Sara autant. Abraham n'était pas impuissant, puisqu'après la mort de Sara il épousa Séthura, dont il eut six garçons. Les hommes ne vivent pas si long-temps de nos jours, et l'on voit bien des vieillards de soixante-dix ans qui engendrent des enfans. Il faut être prodigue de miracles pour en mettre dans la naissance d'Isaac. Sara le conçut après avoir été visitée par des anges sous la figure de beaux garçons. Sara était si belle femme, que le ciel et la terre se la disputaient ; les anges l'emportèrent sur les princes d'Egypte, qui recherchaient ses faveurs. C'était une croyance reçue chez les païens comme chez les Juifs, que la Divinité se mêlait par elle-même ou par ses émissaires de donner des enfans aux vieillards et aux impuissans, enfin à tous ceux qu'elle voulait bien. Cette croyance était chez les uns et chez les autres la source de mille abus, le palliatif de toutes sortes de désordres. Que d'enfans on donne à Jupiter et à ses émissaires ! Ces enfans voulaient se faire reconnaître comme des dieux sur la terre ; il fallait bien qu'ils se disent fils de Jupiter. Il avait honoré leur mère d'une visite sous diverses métamorphoses ; il prenait souvent une figure humaine. Les femmes le craignaient moins que quand il leur apparaissait sous la figure d'un éléphant, d'un taureau, ou d'autre animal semblable. Mais ces apparitions, n'importe

sous quelle figure, entraient dans les croyances dogmatiques de ces temps-là : c'étaient autant de mystères qui voilaient bien des infidélités chez les femmes, et de turpitudes chez les filles. L'orgueil et l'ambition s'en servaient pour acquérir du pouvoir parmi les peuples ; c'est ainsi que les intrigans, les ambitieux leur commandaient le respect, s'en faisaient craindre et redouter ; il en est qui se sont servis de cette qualification de fils de Jupiter pour donner plus de poids à leurs lois ; ils n'usaient de cet artifice que pour le bien des peuples qu'ils conduisaient Quand Numa dit au peuple romain qu'il tenait ses lois de la déesse Egerie, c'était alors un oracle infaillible qui leur parlait ; telle était alors l'ignorance des peuples et le peu de confiance qu'ils avaient dans ceux qui les commandaient : ils les croyaient incapables de leur dicter de bonnes lois, et de les bien conduire, s'ils ne se disaient envoyés ou fils de Dieu. Mais prenaient-ils cette qualité ? savaient-ils leur en imposer par des airs de grandeur et des prestiges? Alors ils pouvaient leur commander tout impunément. Les impudicités, les fraudes, les supercheries, les vols, les usurpations, les meurtres ne leur coûtaient rien ; c'étaient au contraire de bonnes œuvres ; elles entraient dans les desseins de la Divinité ; elle se servait du mal pour faire le bien ; c'était un principe reconnu et qu'on professe encore. Quand l'homme sensé et judicieux se récrie contre telle action qui lui paraît évidemment mauvaise et d'un mauvais exemple pour la société, quel qu'en soit l'auteur, que l'in-

fluence n'en est que plus pernicieuse ; quand c'est Dieu qui la permet ou l'ordonne, on lui répond que c'est un mystère, et qu'il n'a qu'à se taire. Je vais citer des exemples en preuve de ce que j'avance ; je les prendrai tous du judaïsme, dont nous avons adopté quelques croyances, les moins vraisemblables et les plus dangereuses. Telle est notre prévention : le bien était mal, au moins d'aucun mérite chez les païens, et le mal était bien chez les Juifs, au moins il n'était pas blâmé.

Commençons par citer l'exemple de Jacob, enfant d'Isaac.

Nous disons qu'il disputait à son frère Esaü le droit d'aînesse dans le sein de sa mère ; il devait naître le premier, mais Esaü le retint par un pied, et ne sortit qu'après Esaü du sein de sa mère. C'est ainsi que nous nous y prenons pour justifier la conduite de Jacob envers Esaü, dont il surprit la simplicité et la bonne foi ; il ambitionna toujours ce droit d'aînesse, parce que mille biens, mille bénédictions y étaient attachés. Mais comment l'avoir ? Il n'était pas l'aîné par la nature, puisqu'il était né après Esaü. Il usa de fraude et de supercherie ; il ne craignit pas d'être cruel et inhumain envers son frère ; il surprit même la religion de son père. Comment ? Un jour, que son frère revenait de la chasse, fatigué et mourant de faim, il lui présenta un plat de lentilles, mais il ne lui permit d'y toucher qu'autant qu'il lui céderait son droit d'aînesse. Esaü refusa d'abord, mais prenant cette proposition pour une simple plaisanterie, il

mangea le plat de lentilles, et revint à la chasse, en promettant à son père, infirme et aveugle, un chevreau pour le régaler.

Je pense que Jacob n'était pas exclu de la fête. Esaü lui faisait bien part des prémices de la chasse; il paraît qu'il n'avait pas mauvais cœur.

Cependant Jacob crut ou affecta de croire réelle et sincère la cession forcée qu'Esaü venait de lui faire de son droit d'aînesse; il se regarda comme l'aîné dès ce moment; mais il fallait faire confirmer ce droit d'aînesse; il fallait, pour cela, la bénédiction de son père, qui ne la donnait qu'à l'aîné selon la nature. Il la réservait à Esaü qu'il regardait comme son premier né. Comment tromper ce père? Le voici :

Esaü était tout vélu, principalement les mains; il avait le ton de voix très-fort; que fit Jacob? Il s'enveloppa les mains dans des gants de peau; il contrefit la voix de son frère; il suivait, en cela, les conseils de sa mère, et il demanda ainsi déguisé la bénédiction à son père; il l'obtint. Il paraît que le père Isaac n'y voyait pas plus clair de l'esprit que des yeux, sans cela il ne se serait pas laissé tromper; Jacob aurait eu beau contrefaire la voix d'Esaü, et présenter ses mains artificieusement vélues, il aurait bien reconnu Jacob. Je n'aurais vu et entendu les deux frères que deux ou trois fois, l'on m'eût bandé les yeux, Jacob ne m'eût jamais trompé. Il ne faut rien de moins que l'intervention du dieu de Moïse, pour rendre ce fait plausible et vraisemblable; c'est lui, osons-nous dire, qui conduisait cette trame d'iniquité et de superche-

rie. Il avait aveuglé exprès Isaac pour se laisser tromper, et permis qu'Esaü fût consumé par la faim pour céder son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Il aurait inspiré à Rebecca une prédilection pour Jacob contre Esaü, prédilection injuste. Il aurait inspiré à Jacob toute la malice dont il fit usage pour tromper son père et son frère.

Que de suppositions pour justifier un fait dont l'iniquité perce à travers le voile le plus mystérieux. Nous disons qu'il y a des mystères cachés dans la conduite de Jacob. Il y en a pour l'homme pour qui tout est mystère, ou qui en a besoin pour couvrir l'iniquité de ses actions, à l'exemple de Jacob.

Le monde compte encore bien des Jacob mystérieusement méchans et mauvais frères qui rapportent tout à eux, qui voudraient tout avoir et ne rien laisser aux autres; avoir tout, titres, priviléges et le bien avec, tandis qu'ils laisseraient volontiers leurs frères dans la misère.

Le monde compte encore bien des Rebecca et des Isaac; aveugles pour quelques-uns de leurs enfans, ils n'ont de bénédictions que pour eux et des malédictions pour les autres. C'est ainsi qu'ils sèment la jalousie et ses fureurs parmi leurs enfans, qui passent d'une génération à l'autre. On a vu beaucoup d'Esaü poursuivre leurs frères Jacob pour se faire rendre ce qu'ils leur avaient usurpé, se plaindre de se voir réduits à la misère, condamnés à mener une vie pauvre et cachée; tandis que leurs frères étaient dans l'abondance et vivaient avec éclat! Voilà ce que nous

avons vu il n'y a pas encore cent ans. L'on se modelait sur les exemples que nous ont transmis les Isaac, les Rebecca et bien d'autres. On s'autorise dans un temps de ce qui a été fait dans un autre. Il y a des exemples dont l'influence traverse des siècles ; tant mieux s'ils sont bons, tant pis s'ils sont mauvais ; mais les premiers trouvent moins d'imitateurs. Le nombre des méchans l'emporte pour imiter les mauvais exemples. Il y a tant de cœurs disposés au mal !... Il faudrait qu'on ne trouvât que de bons exemples à puiser dans une religion, pour porter les hommes à la vertu et à la pratique du bien. Ce n'est pas toujours ce qu'on y trouve ; nous en voyons une preuve dans l'exemple de Jacob, que nous regardons comme un saint de l'ancien testament, et qui est un des héros de nos croyances. Je viens d'exposer un trait de sa conduite ; est-il édifiant ? Je laisse mon lecteur à en juger, mais je ne lui conseille pas de l'imiter ; qu'il ne fasse pas acheter un plat de lentilles si cher à son frère quand il sera consumé par la faim au retour de la chasse ; qu'il le lui offre au contraire, et quelque chose de meilleur s'il l'a ; son exemple sera aussi édifiant que celui de Jacob l'est peu. Nous ferons honneur à la Divinité de la générosité de ses sentimens, de sa charité et de son désintéressement.

Mais quand on me dira que Jacob en a bien agi envers son frère, ou pour l'excuser que c'est Dieu qui l'a dirigé dans une pareille conduite, je dis que c'est une absurdité, que c'est méconnaître la Divinité et l'outrager. Il n'y a que des êtres intéressés dans la

conduite de Jacob qui puissent l'approuver.........
Elle ne peut trouver d'approbateurs que parmi des frères qui cherchent à se surprendre les uns et les autres.

Ce que je ne puis concevoir, que l'on se déchaîne contre Esaü, tandis qu'on loue tant Jacob, et je n'en vois pas la raison...... On traite Esaü de gourmand ; je ne vois pas qu'il y ait de la gourmandise à manger des lentilles ; on le traite de vorace, parce qu'il en mangea beaucoup ; un chasseur est toujours affamé, et il mange précipitamment. Il tardait à Esaü de retourner à la chasse pour régaler son père d'un chevreau. Ainsi, je ne pense pas qu'Esaü ait mangé de ces lentilles avec tant de sensualité et d'avidité qu'on veut bien nous le dire ; d'ailleurs, Jacob ne serait jamais excusable de les lui avoir vendues si cher, au prix de son droit d'aînesse. Mais ce fait est-il vraisemblable ? Esaü vivait dans la maison de son père aussi bien que Jacob ; il avait autant de droits que lui de manger dans la maison de tout ce qu'il pouvait y trouver ; il n'avait que faire du consentement de Jacob pour manger les lentilles ; il les aurait bien prises malgré lui ; d'ailleurs, il y avait bien autre chose que des lentilles dans la maison de son père. Je suis à concevoir comment on peut consigner de pareils faits dans les fastes religieux : c'est vouloir faire rire les uns et provoquer l'indignation des autres.

Cependant le judaïsme, comme le paganisme ne nous offrent que des faits semblables ; la différence, que nous condamnons d'un côté ce que nous approuvons

d'un autre. Que le paganisme nous offre, je suppose, un second Jacob, qu'il excuse sa conduite au nom de Jupiter, nous pousserons les hauts cris; nous dirons, comme nous le disons, que cette religion autorise le mal, canonise le vice; que Jupiter est un faux dieu, et qu'il ne mérite pas d'avoir des adorateurs parmi les hommes, puisqu'il autorise leurs fraudes, leurs supercheries et toute leur inconduite. Nous prononcerons anathême au paganisme et à ses dieux. Mais pour le judaïsme, c'est une religion où tout est permis. Le Dieu qu'il reconnaît, Jehovah, pouvait permettre le mal et le tourner en bien. Malheur à celui qui oserait blâmer la conduite de Jacob; elle est toute mystérieuse. Jehovah y cache ses vues et ses desseins; mais pourquoi blâmerait-on ceux qui imitent Jacob? Ne pourrait-on pas dire aussi que la Divinité y cache ses vues et ses desseins, et qu'il y a du mystère dans leur conduite? Que d'impudens qui l'ont dit, sans compter ceux qui le diront!..... Jacob aura toujours des imitateurs dans la suite des siècles; il ne saurait en manquer; son exemple est sacré.

Nous allons raconter un second trait de la conduite de Jacob. Nous venons de voir quelle était sa délicatesse, comme il était bon frère. Nous allons voir où il en était de la vertu de continence.

CHAPITRE ONZIÈME.

Le mariage de Jacob.

ESAU, de retour de la chasse, fut bien surpris de voir et d'entendre Jacob se prévaloir de la cession dérisoire qu'il lui avait faite de son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; il n'y avait plus pensé à la chasse, tant il y mettait peu d'importance ; il croyait que son frère n'avait fait que plaisanter en lui demandant une telle cession, mettant à ce prix un plat de lentilles ! Quand il eut acquis la pleine conviction de cette injustice, et que son père l'avait confirmée en donnant sa bénédiction à Jacob, il ne put contenir son indignation ; il s'exhala en plaintes et en murmures ; il menaça même l'usurpateur de sa fureur. Jacob ne voulut point lui rendre son droit d'aînesse ; il aima mieux quitter la maison de son père, et laisser à son frère le temps d'exhaler sa fureur ; il fut en Mésopotamie chez son oncle Laban ; il se chargea de la garde de ses troupeaux. Laban avait deux filles, l'une appelée Rachel, et l'autre Lia. La première était d'une beauté ravissante ; elle fixa les yeux de Jacob ; il la demanda en mariage ; Laban la lui promit ; mais il ne devait l'avoir que quand il aurait gardé sept ans ses

troupeaux. Jacob se soumit à la condition ; elle n'était pas trop dure : on était alors moins scrupuleux que de nos jours.

Enfin les sept ans s'écoulèrent, et Jacob vit le jour auquel il devait entrer en possession publique de sa Rachel ; il lui donna son consentement, et il reçut le sien en présence de Laban : il n'y avait pas alors d'autres formalités pour le mariage. On ne connaissait ni curé ni notaire ; les cousins se mariaient sans demander dispense. Autre temps, autres mœurs, je n'insiste pas là-dessus.

Jacob avait bien eu le temps de connaître Rachel pendant sept ans qu'il resta chez Laban ; cependant, le croira-t-on ? le jour de ses noces on substitua Lia à Rachel, sans que Jacob s'en aperçût ; on ne sait si ce fut le lendemain ou quelques temps après qu'il reconnut sa méprise et qu'on l'avait trompé ; il réclama contre la supercherie ; il se plaignit à Laban qu'il avait été trompé, et qu'il entendait avoir épousé Rachel ; c'est-à-dire, qu'il voulait avoir les deux sœurs, et il les eut. Il n'eut besoin pour cela que de garder encore sept ans les troupeaux de Laban ; à ce prix, il devait avoir Rachel ; en attendant il garda Lia, preuve qu'il n'en était pas trop mécontent, puisqu'il l'amena avec lui, lorsqu'il eut encore gardé les troupeaux sept autres années pour avoir Rachel. Il partit donc avec les deux sœurs ; mais il eut soin auparavant de faire sa part et portion des brébis et des agneaux. Il paraît qu'il retira la dot de ses deux femmes, et qu'il prit plus qu'il n'avait été convenu en-

tre lui et son beau-père. Laban se mit à sa poursuite, cria au voleur de ses troupeaux et de ses filles.

C'est ainsi que le bonhomme Jacob se tirait d'affaire ; il ne s'oubliait jamais. Il voulait tout avoir, le droit d'aînesse, les troupeaux de Laban et ses deux filles, et il réussissait toujours, et tout ce qu'il faisait était bien. Dieu l'approuve encore dans sa conduite chez Laban : il nous est défendu de l'examiner de près, de la critiquer ; elle renferme des mystères, il faut bien se garder de les pénétrer. Dieu avait ses vues et ses desseins dans la conduite qu'il laisse tenir à Jacob. C'est l'objet de ses prédilections, l'enfant de ses promesses ; il a des vues sur lui ; il le destine à être le père d'un grand peuple ; sa postérité doit égaler le nombre des étoiles du firmament ; aussi, Jacob, pour justifier sa promesse, prend deux femmes à la fois : il épouse les deux filles de Laban : s'il en eût eu plusieurs, il les aurait emmenées toutes. Il paraît que deux femmes ne suffisaient pas à sa *continence ;* il eut des commerces avec ses servantes ; il mit à l'épreuve leur fécondité ; il en eut des enfans, et en grand nombre. Ses deux femmes lui en donnèrent douze, ainsi, il s'y prenait bien pour accomplir les vues de Jéhovah, et justifier ses promesses. Mais quel exemple Jacob laisse-t-il à la postérité ? L'exemple d'un homme qui jette sur la Divinité toute la honte de sa conduite, qu'il voudrait pouvoir cacher sous un voile mystérieux ; mais il ne le pourra jamais aux yeux de l'homme qui a du bon sens et des mœurs, qui ne se laisse pas aveugler par des croyances aussi

fausses qu'absurdes, et dont l'admission ne peut qu'être préjudiciable aux bonnes mœurs La licence pourrait par elles couvrir et légitimer ses excès..... Les Juifs ainsi que les païens en ont bien mésusé; c'est par ces croyances qu'on peut expliquer les déréglemens et les désordres dans lesquels ils donnaient tête baissée et sans honte : ils trouvaient dans la religion un remède, un préservatif contre les remords de la conscience et le respect public. Ils se permettaient tout au nom de la Divinité : les fraudes, les supercheries, les excès de la licence, les vols, les injustices, les usurpations et les meurtres qui en étaient les suites. Ces actions prenaient un caractère de sainteté quand elles étaient faites au nom de la Divinité, ou qu'on pouvait les expliquer par l'intérêt de sa gloire et de son culte. C'était toujours un ennemi de Dieu qu'on dépouillait ou qu'on égorgeait : l'action était sainte et méritoire. Le vindicatif légitimait ses vengeances, l'ambitieux ses entreprises, au nom de la Divinité. Toutes les passions en faisaient de même. La Divinité a été le palliatif de tous leurs excès; c'est par elle que nous excusons Jacob, ses supercheries et ses incontinences; c'est par elle que nous excusons Moïse et ses usurpations; c'est par elle que nous sanctionnons le meurtre d'Olopherne par Judith; la vengeance d'Esther et de Mardochée contre Aman, etc. Nous célébrons encore ces actions comme autant d'actions louables; nous plaçons au ciel ceux qui les ont faites; elles sont données pour exemple; elles n'ont eu que trop d'imitateurs! Je développerai

ma pensée dans un autre chapitre, ou plutôt dans la suite de cet ouvrage : un chapitre ne suffit pas pour de tels sujets, il faudrait des volumes entiers. Je ne donne ici qu'une analyse succincte de mes idées que je crois les plus intéressantes. Je ne me propose que de relever les erreurs les plus pernicieuses qui dégradent la Divinité et outragent la morale, dont elles renversent les principes ; car la morale n'a plus de base fixe, si l'on approuve chez l'un ce qu'on désapprouve chez l'autre. Jacob a bien fait en profitant de la faiblesse de son frère, du besoin pressant où il était de manger, pour lui surprendre son droit d'aînesse ; il profita de la cécité de son père pour dépouiller son frère ; il fit entrer sa mère dans le complot ; il va chez Laban, il lui enlève ses troupeaux avec ses deux filles : tout cela est très-bien de la part de Jacob. Il est donc permis de l'imiter ? Non pas toujours : il en est qui ne feraient que la centième partie de ce qu'a fait Jacob, ils seraient criminels ; on les menacerait de l'enfer et de ses horreurs. Dieu serait alors cruellement offensé ; sa colère s'allumerait pour ne plus s'éteindre ; il ne faudrait rien moins que l'éternité de sa fureur pour le venger.

Je demande à mon lecteur si, avec des croyances aussi versatiles, la morale a des bases fixes, des principes assurés, et si ce n'est pas ouvrir la porte à tous les abus et à tous les crimes. L'homme astucieux ou puissant se mettra dans le cas d'une exception ; il dira que Dieu l'a autorisé pour faire telle ou telle action ; c'est ainsi qu'il se permettra tout insensible-

ment. L'histoire nous offre de tels exemples sans nombre. Nous voyons des hommes qui ont commis toutes sortes de crimes, qui ont inondé la terre du sang des peuples, en se disant autorisés de Dieu et ses envoyés. Oh ! que ces fausses idées de la Divinité, que ces croyances absurdes ont été funestes à la société, à la tranquillité et au repos des peuples !...... Tant qu'elles seront admises, elles ne feront et ne pourront faire que du mal : le prince comme le sujet en a tout à craindre. Si Judith a pu assassiner Olopherne, Clément a cru pouvoir et même devoir assassiner Henri III, etc... Toutes les passions ont raisonné de même dans tous les temps ; il y a eu plusieurs Judith, comme il y a eu plusieurs Jacob, et il y en aura toujours; mais beaucoup moins, si ces actions illicites n'étaient pas sanctionnées par les croyances religieuses. Pour en arrêter la funeste influence, il faudrait les anathématiser, les taxer d'erreur, les renvoyer au temps où elles ont pris naissance, temps d'ignorance, de superstition et de fanatisme. Il faudrait prononcer que ces temps n'étaient pas propres à enfanter de saines croyances qui puissent trouver créance chez un peuple éclairé, qui a des mœurs, et qui vit sous un gouvernement où la supercherie et la prétendue méprise des Jacob ne seraient jamais admises, où l'on regarderait avec horreur une seconde Judith qui s'introduirait dans la chambre d'un général voluptueux pour l'assassiner ensuite, quand il serait ivre de vin et de volupté ; on la verrait avec horreur porter la tête de ce général, toute sanglante entre ses mains, comme en

triomphe. Nous admirons ce trait, nous en faisons retentir les chaires; il n'est à mes yeux que l'effet d'une imagination exaltée par de fausses croyances. D'ailleurs, l'envie de se distinguer, un faux honneur, suffisaient pour l'enfanter.

On a vu des femmes dans le paganisme qui ont fait des coups de main bien plus hardis; il est vrai qu'on les attribuait aussi à Jupiter, comme on en faisait honneur à Jéhovah dans le judaïsme.

Les peuples n'ont fait que donner divers noms à la Divinité; mais dans le fait ils lui prêtent les mêmes ridicules, et jettent sur son compte tout le mal qu'ils font. Les méchans ont été partout les mêmes; ils ont employé les mêmes moyens pour couvrir leurs actions iniques. L'homme sensé et judicieux ne s'y laisse pas prendre; il sait distinguer le méchant sous le voile mystérieux dont il s'enveloppe : s'il ose le soulever, il découvre derrière le fourbe et l'imposteur qui s'y cachent.

On ne devrait admettre dans une religion que des croyances simples, évidemment bonnes et utiles, qui seraient plus ou moins à la portée de l'esprit et de la raison de l'homme, puisqu'elles ont pour but d'en régler les opérations; si elles sont incompréhensibles en elles-mêmes. elles doivent être sensibles dans leurs effets, et n'en produire que de bons dans l'ordre des mœurs, du repos et de la tranquillité publique; s'ils sont mauvais, et qu'ils ne puissent s'allier avec les lois du gouvernement, les lumières et les mœurs de la société, il faut rejeter la croyance qui les engendre, toute mystérieuse qu'elle puisse être. Si on avait

admis ce principe, les religions n'eussent pas été l'occasion, ou plutôt la cause de tant de crimes et de désordres. Mais des croyances simples telles que je les conçois et que je les souhaiterais, n'entraient pas dans les vues de la plupart de ceux qui ont organisé les cultes dans le principe; ils ne visaient qu'à leurs intérêts; ils n'avaient en vue que de satisfaire leurs passions; ils voulaient en voiler les excès aux yeux des peuples; ils se servaient pour cela de croyances religieuses qu'ils avaient rédigées à cet effet; ils forçaient les peuples à les embrasser, en leur défendant d'y apporter un œil scrutateur, sous peine d'être poursuivis et punis sévèrement. La raison du plus fort a toujours été la meilleure, et le sera toujours: jusqu'à ce que la vérité et la justice pourront s'élever au-dessus de l'injustice et de l'erreur, et que le plus grand nombre se rangera de leur côté pour en faire la force, alors la raison du plus fort sera la meilleure, parce qu'elle sera vraie et juste; mais la seule force ne rend pas un parti, ni un homme juste et honnête; celui qui a la force en abuse souvent pour se prévaloir sur le faible, et faire passer ses entreprises, toutes iniques qu'elles peuvent être. Mauvaise raison que celle de la force. Les despotes et les tyrans ne la faisaient que trop valoir dans les temps; ils faisaient courber l'esprit des peuples sous leurs conceptions, comme leur corps sous la verge dont ils les frappaient. Ils se servaient de la religion comme d'un levier pour faire agir et tourner les peuples dans leur sens; c'est ainsi qu'ils ont sacrifié la Divinité même à leurs intérêts.

Pourquoi Moïse raconte-t-il aux Juifs, et avec éloge, la sévérité de Jéhovah envers nos premiers pères? C'est parce qu'après s'en être dit l'envoyé, il voulait l'imiter. Pourquoi loue-t-il la conduite de Jacob usurpant un droit qui ne lui appartenait pas, et s'en emparant par des supercheries? C'est parce qu'il voulait disposer les Juifs à en agir de même envers les autres peuples. Pourquoi loue-t-il son incontinence avec ses deux femmes et ses servantes? C'est parce qu'il voulait établir la pluralité des femmes chez les Juifs, afin qu'ils s'accrussent et lui fournissent bientôt un peuple assez nombreux pour exécuter ses desseins sur les Egyptiens et les Chananéens, dont il voulait usurper les terres avec leurs richesses. Il avait jeté exprès de l'opprobre sur la virginité, et de la honte sur la stérilité, tant il visait à augmenter le nombre de ses sujets; il avait établi exprès des croyances qui n'aboutissaient pas peu à cette fin. J'ai dit un mot de ces croyances; je ne juge pas à propos de développer mes pensées. C'est le cas d'appliquer l'axiome (toute vérité n'est pas bonne à dire); il faut encore des siècles pour que la philosophie montre à découvert son flambeau et le laisse briller dans toute sa splendeur.....

Je viens d'exposer la conduite de Jacob, un des saints de l'Ancien Testament; je me suis permis quelques réflexions où j'ai été amené par le sujet : je ne me suis proposé que de garantir mon lecteur contre l'influence de ses exemples; ils en eurent une bien funeste sur ses enfans; c'est ce que je vais exposer.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Les enfans de Jacob, leur conduite.

Les mauvais exemples ont passé dans tous les temps des pères aux enfans. Jacob trouva des imitateurs dans les siens; ils imitèrent ses fraudes, ses supercheries, et surtout son incontinence. Les bons exemples ne se transmettent pas si aisément; tant de circonstances en paralysent l'heureuse influence! Il y a des exceptions; mais elles ne sont pas communes: on voit parfois des enfans se bien comporter, malgré les mauvais exemples de leurs pères; mais ces exceptions confirment mon assertion par leur rareté. Le fruit se sent toujours de l'arbre qui le produit: les enfans de Jacob ne démentent pas ce principe; ils furent de très-mauvais fruits; l'arbre qui les produisit n'était pas bon, comme je viens de le prouver en exposant la vie de Jacob, avec toute la discrétion possible, de crainte de scandaliser mon lecteur. C'est pour la même raison que je ne ferai que couler sur les désordres des enfans de Jacob, quoique je n'apprendrais rien à mon lecteur, puisque leur conduite est exposée à découvert dans l'Ancien Testament, où la prudence et la discrétion n'ont pas présidé quand on

l'a écrit et rédigé. Un cœur chaste ne peut le lire sans danger.

Je me borne donc à dire que les enfans de Jacob furent le scandale de leur siècle, et que leur mauvaise conduite a fait époque dans l'histoire; ils vécurent en guerre entr'eux, se livrèrent à tous les excès de la licence la plus effrénée; leur propre sœur fut pour eux une pomme de discorde; elle alluma chez eux des flammes impures; ils se la disputaient; la fureur de la jalousie les porta jusqu'à s'égorger les uns les autres. Il ne restait à Jacob que de gémir sur les désordres de ses enfans; ne pouvant y opposer l'édification de sa conduite, ses avertissemens étaient méprisés; ils se riaient de ses conseils; toutes ses leçons allaient heurter contre des cœurs endurcis au crime. Ils lui reprochaient ses fautes et l'irrégularité de toute sa conduite : le droit d'aînesse qu'il avait extorqué à son frère, sa méprise préméditée chez Laban, les troupeaux qu'il avait volés, et son incontinence avec ses servantes, etc.

Nous voyons comme Jéhovah avait bien choisi pour se donner un peuple qui lui serait fidèlement attaché.

Les commencemens ne devaient pas lui faire pressentir une fin satisfaisante, et nous ne devons pas être surpris que le peuple juif ait été si licencieux, qu'il ait donné dans toutes sortes de désordres, et que Jéhovah en ait éprouvé tant de désertions. Ce peuple ne voyait que de mauvais exemples dans ses patriarches, dans ceux mêmes qui devaient le diriger

et le conduire. Je pense que si Jéhovah avait voulu se choisir un peuple à l'exclusion des autres, il l'eût fait sortir d'une source plus pure que d'un Jacob et de ses enfans ; il devait prévoir quel pouvait être le peuple qui en sortirait: il en eût arrêté le développement, bien loin de le favoriser; il devait prévoir ses infidélités, ses désordres, et tous les sujets de mécontentement qu'il en éprouva par la suite.

Mais nous nous opiniâtrons à supposer que la Divinité, sous le nom de Jéhovah, n'avait aucune prévoyance, ou bien qu'elle se faisait un plaisir de faire des ouvrages défectueux pour se procurer celui de les détruire ; car nous voyons qu'elle poursuivit le peuple juif avec la même fureur que les autres peuples; et maintenant, ce même peuple qui était l'objet des complaisances de Jéhovah, se trouve l'objet de ses dédains et de ses fureurs ; nous disons que c'est un peuple réprouvé, digne d'être maudit et du ciel et de la terre ; il est chargé de crimes à nos yeux ; il a été un temps qu'on le poursuivait avec une fureur qui tenait de la rage ; on épuisait à son égard tous les genres de supplices : il n'y a pas long-temps qu'il jouit de quelque tranquillité. On a eu bien peu de ménagement pour le peuple chéri de Jéhovah ; il est puni pour avoir suivi les exemples de ses pères et les leçons de ses maîtres. Il a ses lois qu'il regarde comme sacrées, qu'il croit être un présent de Jéhovah ; il y est attaché; et on lui fait un crime de sa fidélité, tandis que nous excusons tout dans les patriarches. Les Abraham, les Isaac, les Jacob, les Moïse, etc. sont pour

nous des modèles de vertu, dont les noms sont consignés dans nos fastes religieux. On les donne pour exemple aux jeunes fiancés qui sont aux pieds des autels pour recevoir la bénédiction nuptiale. On dit à l'épouse d'être chaste comme Sara, aimable comme Rachel; à l'époux d'être fidèle comme Abraham, Isaac, Jacob, etc., qui avaient plusieurs femmes, sous différentes qualifications, sans préjudice des servantes, tandis que les épouses avaient de *chastes* relations avec les anges qui leur apparaissaient sous la figure de beaux garçons........ Ne sont-ce pas là de beaux modèles à présenter à de jeunes époux? Ne sont-ils pas de nature à les porter à la chasteté et à la fidélité? Je demande à mon lecteur quels fruits peuvent produire de telles exhortations, de pareils exemples? De très-mauvais, je pense.

Ainsi tout contribuait à faire du peuple juif un peuple vil et abruti. D'un côté les mauvais exemples, les leçons pernicieuses de ceux qui le dirigeaient, qui lui faisaient un crime de la continence et une obligation de piller, de voler et de massacrer; d'un autre côté, les croyances religieuses étaient rédigées de manière à sanctionner tous les désordres et les excès de tous genres.

Les fausses croyances religieuses n'ont pas influencé seulement sur la populace, mais bien sur ceux qui la dirigeaient. L'exemple descendait des premières classes aux dernières : je parle ici en général. Les exceptions ne font que confirmer la règle ; elles sont cependant très-restreintes chez les Juifs et les Payens.

L'histoire nous apprend quel était le genre de vie de ceux qui dirigeaient le peuple juif.

Citer les Salomon, les David, c'est citer tout ce que le judaïsme comptait de plus respectable. Nos chaires retentissent à chaque instant de leurs éloges; nous les élevons jusqu'aux cieux ; nous les qualifions de sages : mais nous sommes encore à pouvoir les qualifier de continens ; ils ont au moins égalé tout ce que les Perses, les Babyloniens, les Égyptiens, les Assyriens, etc., ont pu voir de princes voluptueux ; ils ont porté l'orgueil et le faste au suprême degré. Hé bien ! les croyances religieuses qu'ils avaient rédigées selon leurs intérêts et leurs diverses passions, étaient pour eux une raison de sécurité : ils avaient l'air de transiger avec la Divinité, et d'échanger la liberté de tout faire contre des sacrifices. C'est ainsi qu'ils se rassuraient contre les remords de la conscience, s'ils en avaient, et qu'ils en imposaient aux peuples qui fermaient les yeux sur tant de licence et d'inconséquences pour les ouvrir sur quelques pratiques extérieures, sur quelques milliers de beliers, de brebis, de bœufs, de génisses, et qu'ils offraient à Jéhovah, comme les Payens en offraient à Jupiter. Les idées qu'on se faisait chez les Juifs et les Payens étant les mêmes, on ne pouvait que l'honorer de la même manière ; elles devaient produire les mêmes effets dans les mœurs chez les uns et les autres.

Les Juifs l'ont disputé à tous les autres peuples de corruption et de licence, si toutefois ils ne les ont pas surpassés. Ils étaient pillards, voleurs, voluptueux et

féroces ; leur propre histoire nous les donne comme tels. C'est ainsi qu'on les traite encore aujourd'hui ; je parle de ceux qui ont vécu du temps de Moïse, et de ses successeurs. Je me garderais bien de traiter de même ceux qui vivent de nos jours, sous un bon gouvernement. Ils ont des mœurs comme les autres sujets Dans les cas que leurs croyances religieuses sanctionneraient la licence, les lois civiles viendraient à l'appui des mœurs ; mais chez les Juifs et les Payens les lois civiles allaient de niveau avec les croyances religieuses, à quelque chose près. La licence était telle chez eux, que des traits dont nous leur faisons honneur, ne feraient aucune sensation parmi nous, à peine les remarquerions-nous. Le paganisme élevait au rang des dieux des hommes qui étaient distingués pour leur temps, et que nous élèverions à peine au rang des grands hommes. Il était aisé de se distinguer dans ces temps d'ignorance où les peuples étaient plongés dans les ténèbres les plus épaisses, comme aussi il l'était de leur faire croire les choses les plus contradictoires et les plus absurdes. C'est dans ces temps, à l'ombre des ténèbres, que prit naissance le paganisme, avec toutes les sottes croyances qu'il professe.... Il fallait que le vice fût bien hideux pour inspirer l'horreur ; et encore y avait-il des circonstances fixées par la religion et la politique, où le vice était sans honte et sans pudeur. Au nom de Dieu tout était permis ; c'était un jour de fête, on pouvait se livrer à la débauche. Au nom de Dieu, on pouvait piller, voler, assassiner. L'homme qui savait mettre

des bornes à ses passions, dans certaines circonstances, passait pour un phénomène : il ne lui fallait pas beaucoup de lumière ni de sagesse. La politique en faisait un grand homme, et la religion un demi-Dieu. Je laisse à mon lecteur le soin de développer ma pensée....

Un des personnages dont le judaïsme se glorifie le plus, c'est Joseph ; et dans le fait il mérite quelque attention pour ces temps-là. Cependant que ne trouve-t-on pas à blâmer dans sa conduite, sans porter la censure trop loin ? Il est bien difficile de ne pas le taxer d'orgueilleux, de vindicatif, et de dureté envers ses frères et son père....

Jetons un coup-d'œil sur ce qu'on admire le plus en lui ; examinons un peu sa conduite.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Examen réfléchi de la conduite de Joseph.

Je doute si, parmi ceux qui me feront l'honneur de me lire, il s'en trouvera un seul qui ne connaisse l'histoire de Joseph, et qu'il n'en ait entendu parler avec grand éloge : il sera surpris et peut-être indigné que je vienne attaquer sa prévention et ses sentimens en faveur de ce saint de l'Ancien-Testament.

Je ne viens ici attaquer les sentimens de personne. Chacun est libre de penser ce qu'il veut et comme il le veut, sur des choses qui n'intéressent nullement le repos et la tranquillité publique ; il lui est loisible d'émettre son sentiment sur des croyances religieuses qui n'ont aucun rapport avec celles qui sont professées de son temps ; ou si elles en ont, il ne fait que les examiner et se permettre des réflexions qui ont pour objet, non de les détruire, si elles sont bonnes, mais au contraire d'en démontrer l'excellence, et de les recommander à l'amour et au respect de mes lecteurs.

Tel est l'esprit de mon ouvrage, comme je l'ai annoncé dès les premières lignes. Je ne m'y propose que de faire voir le danger de certaines croyances re-

ligieuses dans l'ordre des mœurs et de la sécurité publique, et qui sont souvent un outrage pour la Divinité. C'est ce que j'ai fait voir en exposant quelques-unes des croyances du judaïsme et du paganisme.

D'ailleurs, en parlant de Joseph, je ne parle que d'un homme. Sa vie appartient à l'histoire ; je ne fais qu'examiner si les actions qu'on loue en lui sont en effet louables, et si on peut les donner comme des modèles à suivre. Je lui rendrai toute la justice qu'il mérite.

Qu'était-ce que Joseph ? Un des enfans de Jacob et de Rachel, et l'objet des prédilections de l'un et de l'autre. Ses autres frères en étaient jaloux. Joseph irritait cette jalousie par l'affectation de ses manières et la jactance de ses propos ; c'était un grand rêveur, mais il ne rêvait que puissance et supériorité au-dessus de ses frères ; leurs gerbes se tenaient courbées devant les siennes ; il concluait de là qu'il devait un jour s'élever au-dessus d'eux.

Ses frères aussi superstitieux que lui, s'offensaient d'avance de ces rêves de puissance et de supériorité ; ils lui avaient fait sentir plusieurs fois qu'ils ne voulaient pas de lui pour leur supérieur ; ils se moquaient de ses rêves dont ils ne craignaient pas moins l'accomplissement. Joseph en avait toujours de nouveaux à leur communiquer ; ses frères ne lui répondaient que par des sentimens d'indignation ; à la fin, poussés à bout, ils projetèrent de se défaire du rêveur pour n'être plus fatigués du récit de ses rêves et des craintes qu'ils en concevaient.

Un jour qu'il fut les trouver aux champs, ils exécutèrent leurs résolutions préméditées depuis longtemps; ils conclurent à le jeter dans une fosse pour l'y laisser périr. Un d'entr'eux, moins furieux que les autres, fut d'avis de le vendre à des marchands Ismaélites qui vinrent à passer dans cet intervalle. Le marché fut bientôt conclu, je pense; dans ces temps-là le plus faible était vendu par le plus fort, et il se trouvait toujours quelqu'un qui l'achetait. Le vainqueur vendait le vaincu, s'il ne lui plaisait pas de le tuer, avec moins de ménagement que si c'eût été une bête.

L'histoire vient à l'appui de ce que j'avance : il n'y a pas encore cent ans qu'on voyait des bâtimens chargés de malheureux, d'hommes comme nous, qu'on avait été prendre dans leurs bois et leurs déserts pour les vendre; on les exposait par milliers dans les marchés comme des animaux, les soumettant aux mêmes épreuves......

Les frères de Joseph ne dirent pas à leur père qu'ils l'avaient vendu, crainte qu'à force de perquisitions, il ne vînt à découvrir le lieu de son existence, et qu'il ne le rachetât. Ils lui dirent qu'une bête féroce l'avait dévoré; ils lui montrèrent sa robe teinte du sang d'un chevreau qu'ils avaient égorgé exprès.

Nous ne devons pas être surpris de ces procédés, si nous nous transportons dans les temps où ils avaient lieu, et surtout de la part des enfans de Jacob; ils ne devaient pas craindre de se vendre entr'eux, puisqu'ils ne craignaient pas de s'égorger : il ne res-

tait à Jacob que de gémir sur de pareils désordres. Ses exhortations allaient échouer contre ses exemples ; elles étaient sans force et sans vigueur ; ses enfans vivaient mal entr'eux, comme il avait mal vécu avec son frère. Lui n'avait pas respecté sa belle-sœur ; eux ne respectaient pas leur propre sœur ; il avait eu commerce avec ses servantes, ils en avaient avec les leurs ; ils ne firent que le surpasser dans leurs désordres....

Joseph, livré à des marchands Ismaélites, fut par la suite vendu à des marchands Egyptiens, et tomba au service de Puthiphar, un des premiers officiers de Pharaon, roi d'Égypte. Il paraît que Joseph avait des mœurs douces et une certaine pénétration, avec un caractère liant et souple ; il sut plaire à son maître et se concilier son affection; il l'honora de beaucoup de confiance dans sa maison. Il faut croire aussi que Joseph avait été privilégié de la nature : à des mœurs douces, il joignait les agrémens de la figure ; il fixa les regards de la femme de Putiphar, qui ne put se défendre de l'aimer ; elle eut la faiblesse de lui faire des déclaration passionnées, et dans le délire de son amour, elle saisit un jour Joseph par le manteau.

Voilà une forte tentation pour Joseph, tout jeune encore, surtout se voyant recherché par sa maîtresse, une des plus belles femmes de son temps, d'après une note que j'ai vue, je crois, dans l'histoire universelle.

Joseph eut bien la force de résister à tant de raisons de succomber. Il aima mieux abandonner son manteau entre les mains de Puthiphar, et il prit la la fuite : on ne résiste pas impunément à la passion

d'une femme, et surtout quand elle a du pouvoir sur l'objet de son amour. Elle se livre à une passion contraire, l'amour fait place à la haine ; il faut qu'elle se venge, quoi qu'il lui en coûte. La perte de celui qu'elle aimait la veille, ne lui coûte rien le lendemain ; son plaisir serait de le voir souffrir ; elle lui plongerait volontiers le poignard dans le sein. L'histoire nous rapporte assez de traits de ce genre : je puis me dispenser d'en citer.

Joseph apprit par expérience combien est à craindre la passion d'une femme qui n'a pu se satisfaire.

Putiphar, honteuse de se voir repoussée par un simple esclave, reconnaissant qu'elle s'était compromise, voulut prendre les devans sur Joseph, de qui elle craignait des révélations ; elle fut se plaindre auprès de son mari contre Joseph, lui disant qu'il devenait familier et audacieux à proportion qu'il lui accordait de confiance, qu'elle avait à s'en plaindre, et que sa vertu était en danger auprès de lui.

Putiphar, sans de plus amples informations, fit mettre Joseph en prison et dans un étroit cachot : il y trouva deux serviteurs de Pharaon, qui avaient démerité auprès de lui. La confiance s'établit entre les trois prisonniers ; ils se racontaient mutuellement leurs rêves ; car, que peut-on faire dans un cachot, que des rêves ?...... L'on y doit rêver souvent sur la liberté et ses charmes ; d'ailleurs, dans ces temps-là, on ne parlait que de rêver, comme j'aurai occasion de le rapporter dans ce chapitre. S'il y avait beaucoup de rêves, il y avait aussi nécessairement des

hommes *ad hoc* pour les interpréter. On supposait souvent des rêves pour le plaisir de se les faire interpréter d'une manière favorable ; c'était surtout la manie des grands dans ces temps-là......

Les deux officiers de Pharaon que Joseph trouva dans la prison, rêvaient beaucoup, il paraît ; ils firent deux rêves qui les inquiétaient. Joseph, qui ne rêvait pas moins, interprétait avec les siens les rêves des autres ; il interprétait toujours favorablement ceux qu'il faisait ; il n'y voyait que prospérité, élévation et fortune.

Il interpréta les rêves des deux officiers, mais d'une manière bien différente ; il prédit à l'un sa délivrance et son retour dans les bonnes grâces de Pharaon ; et à l'autre des malheurs, la mort même par les ordres de Pharaon. Nous disons qu'il prédit juste. Je veux bien le croire, si toutefois la prédiction ne vint pas après l'événement ; c'était le vrai moyen de ne pas se tromper ; il y a eu bien des prophètes de ce genre. D'autres renvoyaient l'accomplissement de leurs prophéties si loin, et les enveloppaient de tant de ténèbres, qu'on ne savait ce qu'ils disaient ni ce qu'ils voulaient dire. Quelle importance devait-on mettre à des prophéties qui ne devaient s'accomplir que dans plusieurs siècles, ou plutôt on ne savait quand ? Et lorsque le prophète était mort depuis des siècles, on lui faisait prévoir tout ce qu'on voulait. On tournait, on retournait le sens de ses prophéties, selon les circonstances et les besoins des temps.......

L'ambition s'en servait pour faire valoir ses entreprises. Celui qui voulait parvenir à dominer ses semblables, se disait annoncé par les prophètes depuis des siècles, par conséquent avant qu'il fût né; il avait à sa disposition des gens payés tout exprès, ou qui étaient de société avec lui, pour expliquer des prophéties anciennes, et les appliquer conformément aux instructions qu'ils avaient reçues. Celui qui expliquait la prophétie en était souvent l'auteur; elle datait d'un jour, on lui donnait des siècles.

Les prophètes ont été très en vogue sous le judaïsme et le paganisme. On ne parlait que de prophéties, de prédictions, d'interprètes, d'oracles, de devins, etc. C'est dans ces temps-là que les plus grandes erreurs ont été accréditées, et qui ont traversé des siècles, victorieuses et triomphantes; elles ont été autant d'enclumes qui ont usé bien des marteaux, sans compter ceux qu'elles useront encore.

Les prophètes, les oracles, les interprètes de rêves étaient très-bien auprès des princes et des grands, tant qu'ils savaient ménager leurs passions et parler toujours dans leur sens. Mais, lorsqu'ils manquaient d'adresse, ou qu'ils étaient trop francs pour exposer leurs conjectures, toute défavorables qu'elles fussent au prince, ils s'attiraient sa haine, et par suite des persécutions, et même la mort la plus affreuse. Le paganisme et le judaïsme en ont vu périr beaucoup. Si parmi eux il y en avait qui méritaient le mépris par leur ignorance ou leurs fourberies et leurs impostures, il y en avait aussi qui avaient du mérite, de

grandes lumières et de bonnes vues. Ils tournaient leur art à l'utilité publique ; le judaïsme et le paganisme en ont compté quelques-uns de ce genre.

Il paraît que Joseph, comme interprète de rêves et de songes, était assez adroit et avait soin de ne pas se compromettre auprès des grands ; la réputation qu'il s'était acquise dans cet art, lui valut la liberté, grâce à un rêve tout original qu'eut Pharaon, et qui l'inquiétait beaucoup. Il vit en songe sept épis pleins et sept autres qui ne l'étaient pas ; sept vaches grasses et sept maigres. Un pareil rêve ne nous inquiéterait pas, nous en ririons à notre réveil ; combien de nos lecteurs qui en ont fait de pareils et même de plus imposans sans s'en inquiéter! Mais dans les temps dont je parle, on s'inquiétait de tout. Un oiseau perché sur le toît d'une maison, inquiétait celui qui l'habitait ; il en tirait de bons ou de mauvais augures. Comment Pharaon ne se serait-il pas inquiété d'avoir vu en rêve tant de vaches maigres ou grasses, des épis pleins et d'autres qui ne l'étaient pas? Un esprit superstitieux ou fanatique s'alarme bien à moins. Pharaon fit venir tous les interprètes de son royaume, pour deviner le sens de ce rêve. Chacun se tirait d'affaire comme il pouvait ; il paraît que le despote capricieux ne fut content d'aucun d'eux.

Ayant entendu parler qu'il avait dans ses prisons un esclave qui interprétait bien les rêves, il le fit venir. Joseph lui dit très-adroitement que les épis et les vaches maigres signifiaient qu'il y aurait dans toute l'Égypte et les environs sept années de disette ; elles

seraient précédées de sept autres d'abondance, représentées par les vaches grasses et les épis pleins ; il lui conseilla de faire de grandes provisions pendant l'abondance, pour parer aux fléaux de la disette qui devait durer sept ans.

Joseph ne courait aucun risque en interprétant ainsi le songe de Pharaon ; il n'y avait rien qui pût l'offenser. Il ne dut pas être surpris que Joseph lui prédît une disette ; l'Égypte y était assez exposée. Sa prospérité dépendait du flux et reflux du Nil ; s'il n'inondait pas en temps et lieu tout le pays, l'Égypte était exposée aux fléaux de la disette, ce qui arrivait souvent. Joseph ne fit que conjecturer une disette plus grande et plus étendue. On faisait d'ordinaire des provisions ; il y avait toujours des greniers pleins en cas de besoin ; il ne fit que conseiller à Pharaon de les mieux remplir. Il n'y a donc là rien d'extraordinaire dans la prédiction de Joseph, ni dans sa prévoyance.

L'événement justifia ses conjectures et ses songes en même temps. Nous avons dit qu'il ne rêvait toujours que puissance et supériorité au-dessus de ses frères ; en effet, il leur devint bien supérieur.

Pharaon le nomma intendant de ses états ; il fut chargé de la distribution des grains. Tous ses sujets allaient puiser dans ses greniers ; sa bienveillance s'étendait jusqu'à ses voisins ; il leur était permis de recourir aux grandes provisions qu'il avait faites. Il les leur faisait vendre à un prix très-médiocre.

Le pays qu'habitait Jacob et sa famille se sentit de la grande disette, il en éprouvait les fléaux. Ayant

appris que Pharaon cédait des grains à ses voisins, il lui adressa ses enfans, qui partirent pour l'Égypte avec des sacs et de l'argent. Il ne se doutait pas de la grand fortune de Joseph, et qu'il était dans l'abondance, tandis que lui souffrait la faim avec sa famille.

Les frères de Joseph ne se doutaient pas non plus de son élévation, et que c'était à lui qu'ils s'adresseraient comme au gouverneur de l'Égypte. Ils se doutaient encore moins qu'ils achèteraient quelques sacs de grain au prix de mille humiliations, et que leur frère garderait l'*incognito* pendant long-temps pour les alarmer à plusieurs reprises, et jouir du spectacle de leur misère. C'est là cependant le sort qui les attendait.

Je vais exposer cette entrevue dont on parle tant.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Entrevue de Joseph et de ses frères.

La position de Joseph fournit une belle occasion d'apprécier ses sentimens et sa conduite. S'il était bon fils et s'il avait de la tendresse pour ses frères, il était dans une position à en donner des preuves sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Il me semble que sa première sollicitude devait être pour son père et puis pour ses frères ; il n'ignorait pas que la famine étendait ses ravages hors de l'Egypte, dans les pays voisins. La simple crainte que le pays qu'habitait son père n'en fût atteint, devait l'inquiéter et lui inspirer des démarches pour lui faire passer des secours, ou bien le mander auprès de lui, s'il en avait la faculté : mais pas du tout. Nous ne voyons pas qu'il ait la moindre sollicitude pour sa famille ; il ne s'intéresse nullement pour son pauvre père. Il est dans l'abondance, les honneurs et la prospérité ; il ne s'inquiète pas si sa famille est dans la misère : il faut qu'elle vienne à lui ; il n'irait jamais à elle : encore la recevra-t-il bien quand elle viendra implorer ses secours? Non ; il affectera de ne point la connaître. Ce sont ses frères qui viennent avec des sacs et de l'argent,

pour acheter du grain ; ils s'adressent à lui, honteux et timides. Il paraît qu'ils n'osaient le regarder, puisqu'ils ne le reconnurent point, tant il avait un air imposant et un extérieur composé. Il les reconnut bien, lui, mais il ne se fit pas connaître d'abord ; il voulut auparavant leur faire sentir le poids de son autorité, savourer le plaisir de la vengeance, jouir du spectacle de leur misère, et entendre le récit des infirmités et des infortunes de son pauvre père. Il veut leur faire acheter le grain par des humiliations, des craintes et des alarmes ; il veut auparavant contrister son père, le séparer de son cher Benjamin, sa seule consolation et tout son bonheur, qui le consolait de l'absence de tous les autres. Joseph veut bien l'en séparer ; il exige que ses frères le lui amènent, et pour les y contraindre il garde un d'eux en ôtage.

Après les avoir tenus long-temps en haleine, il fit remplir leurs sacs ; mais, par une réflexion qu'on ne saurait interpréter en bien, il fit mettre dans un des sacs l'argent qu'ils avaient donné pour prix du blé. Il le fit à leur insu. Quelle fut leur surprise quand ils l'y trouvèrent ! Ils craignaient que le gouverneur ne les traitât de voleurs, quand ils reviendraient chercher du grain ; aussi ne voulaient-ils plus y retourner ; Jacob eut de la peine à les y déterminer. Il leur conseilla de rapporter l'argent qu'ils avaient trouvé dans le sac, en s'excusant comme ils pourraient auprès de l'intendant. Mais quelle fut sa peine, quel fut son chagrin, quand il fallut se séparer de son cher Benjamin ; il ne pouvait avoir du grain

que par ce sacrifice, quelque dur qu'il fût. Il le laissa partir, forcé par la nécessité. Il fut donc en Egypte avec ses frères, qui se présentèrent devant Joseph. Il éprouva quelque émotion en voyant Benjamin. Il remplit encore une seconde fois les sacs de ses frères; mais il voulut les soumettre à de nouvelles épreuves. Il fit mettre une grande coupe d'argent dans un des sacs, et quand ils furent un peu loin, il fit courir après eux comme après des voleurs. On les lui amena; il les couvrit de confusion; enfin, après avoir joué ces divers rôles et s'être satisfait, il se fit connaître : il renvoya ses frères, en leur permettant de venir se fixer auprès de lui avec son père. Livrons-nous maintenant à quelques réflexions sur la conduite de Joseph.

Je viens d'exposer la conduite de Joseph telle que l'histoire nous l'a transmise ; je n'y ai rien ajouté d'odieux. Les réflexions que je me suis permises et celles que je vais me permettre ne sentent nullement la passion. Pourquoi en aurais-je pour ou contre lui ? Nous sommes si éloignés l'un de l'autre !

La vie de Joseph appartient à l'histoire, comme celle d'un personnage qui a fait beaucoup de bruit; et j'ai toujours cru que notre civilisation et nos mœurs ne pouvaient s'allier avec la conduite de Joseph, et que c'est un ridicule dont nous nous couvrons lorsque nous en faisons l'éloge. De nos jours, un enfant qui se comporterait de même envers son père et ses frères, serait traité d'orgueilleux, d'inhumain; on le taxerait de dureté et même de vengeance, car sa con-

duite sent toutes ces passions ; on ne peut l'expliquer autrement. Je ne vois pas à quoi bon ces épreuves humiliantes qu'il fait supporter à ses frères. N'était-ce pas pour se venger des mauvais traitemens qu'il en avait reçu ? Il voulait leur prouver qu'il était aussi élevé au-dessus d'eux que ses gerbes au-dessus des leurs, et que tous ses rêves s'étaient accomplis. Il voulait leur prouver qu'il pouvait disposer d'eux comme ils avaient disposé de lui ; c'est ainsi que j'interprète sa conduite envers ses frères, et on ne saurait lui donner une autre interprétation.

Si Joseph n'avait eu tout l'orgueil d'un parvenu et le fiel d'un vindicatif, il eût mieux reçu ses frères, et leur eût épargné toutes les humiliations dont il les abreuva, et hors de propos : s'il ne voulait pas se venger, à quoi bon faire courir après eux comme après des voleurs ? A quoi bon mettre dans leurs sacs, tantôt de l'argent, tantôt une riche coupe ? Il n'en agissait pas de même à l'égard des autres étrangers qui venaient lui acheter des grains. Pourquoi ces exceptions envers ses frères, sinon parce qu'il avait des motifs particuliers ? et ces motifs ne peuvent se déduire que de ses sentimens de vengeance.

Oui, une pareille conduite a quelque chose d'odieux qui frappe toute ame sensible et généreuse. Celle qu'il tient à l'égard de son père est affreuse à mes yeux ; il se joue de sa vieillesse et de ses misères ; il ne cherche qu'à lui faire de la peine, à le chagriner. Quel ordre inhumain ! Il veut qu'on lui amène Benjamin ; en attendant, il garde un autre de ses

frères pour ôtage. Le malheureux Jacob pleure et gémit de se voir séparé de ses enfans ; il n'en gardait qu'un pour le consoler de l'absence des autres, et on le lui enlève par l'ordre du gouverneur d'Egypte ; il en garde déjà un pour ôtage, en attendant qu'on lui amène le seul qui lui restait, lorsque les autres allaient chercher des provisions au loin. Il ne pouvait que concevoir de justes alarmes pour ses enfans ; il devait craindre qu'on n'en fît des esclaves. Joseph se représentait sans doute le triste état dans lequel il mettait son père, et le danger auquel il l'exposait, de mourir d'ennui et de chagrin. La conduite de Joseph envers son père n'est rien moins que celle d'un enfant qui a de la tendresse pour l'auteur de ses jours. On voit beaucoup de Joseph parvenus en agir de même envers leurs parens quand ils sont pauvres, et qu'ils ne leur font pas honneur, ils les méprisent : s'ils leur tendent quelques secours, ce n'est qu'après les avoir abreuvés de reproches et d'humiliations. S'ils les ont auprès d'eux, ils ont l'air d'en rougir ; ils les négligent et les traitent avec dédain....

Joseph finit par faire venir toute sa famille en Egypte ; mais il ne la garda pas auprès de lui, il la plaça dans un canton de l'Egypte, dans la terre de Gessen.

Pharaon accueillit très-bien la famille de Jacob, à la considération de Joseph. En lui donnant la terre de Gessen, il lui faisait don d'un des meilleurs cantons de ses états. Fit-il bien en permettant à Jacob de se fixer dans son royaume avec sa famille? Ne

manqua-t-il pas de prudence et de politique ? La bonté de son cœur ne lui fit-elle pas perdre de vue ses plus chers intérêts ? C'est ce que nous examinerons dans le chapitre suivant.

Je viens d'exposer dans celui-ci la conduite de Joseph envers son père et à l'égard de ses frères ; je l'ai traitée d'odieuse, et elle l'est, si nous consultons les sentimens de la nature et les règles de la bienséance. Cette conduite me paraît si extraordinaire, si inouie, que je serais tenté de regarder l'histoire de Joseph comme supposée. Tout ce que nous venons de dire n'est pas vraisemblable. Comment est-il possible que les frères de Joseph ne l'aient pas connu, ou à sa voix, ou à ses manières? Il avait toujours cet air de famille qu'on quitte difficilement : il y avait eu tant de relations entre eux, ils s'étaient vus pendant tant de temps et de si près, qu'ils ne pouvaient jamais s'oublier et se méconnaître : l'amour ou la haine ont un pinceau qui grave en caractères ineffaçables. On se représente toujours ce que l'on a aimé ou haï. L'objet de nos passions est toujours présent à nos yeux. Joseph reconnut bien ses frères ; pourquoi n'en eût-il pas été reconnu ! Lui seul les reconnaît tous, et aucun d'eux ne l'aurait reconnu, ce qui n'est pas possible. A sa voix seule quelqu'un d'entr'eux devait le reconnaître, à plus forte raison, puisqu'ils lui parlaient en répondant aux diverses questions qu'il leur adressait. Ils eurent une entrevue avec lui assez longue ; ils devaient nécessairement le reconnaître. Les questions qu'il leur adressait suffisaient pour leur inspirer

des doutes; ils devaient se demander à eux-mêmes : Pourquoi ce gouverneur s'informe-t-il de notre père? Il apprend avec une certaine surprise qu'il vit encore; il veut que nous lui amenions notre frère Benjamin. Il me semble qu'il devait s'élever dans leur esprit des doutes, d'autant qu'ils n'étaient pas sûrs que Joseph fût mort. Ainsi, pour peu qu'ils entendissent et qu'ils regardassent Joseph, ils devaient le reconnaître. Il y aurait eu cent ans qu'ils ne l'auraient vu, après avoir passé leur jeunesse ensemble, après s'être querellés si souvent, il est impossible qu'un d'eux au moins n'ait pas reconnu Joseph; il faudrait, comme on veut bien nous le faire entendre, que Jéhovah n'eût ouvert que les yeux de Joseph, et qu'il eût fermé ceux de ses frères exprès pour qu'ils ne le vissennt pas; qu'il eût bouché leurs oreilles pour qu'ils ne l'entendissent point. Je me perds dans ce labyrinthe de contradictions, qu'on ne saurait jamais concilier. Il est difficile de concevoir un Joseph tel que celui dont nous parlons, se jouant de son père et de ses frères d'une manière si indigne. Il est difficile aussi de concevoir des frères tels que ceux de Joseph, qui méconnaissent un frère qu'ils voient et qu'ils entendent à plusieurs reprises et pendant un long intervalle. Ainsi, quand on dirait que l'histoire de Joseph est inventée à plaisir, ou qu'elle a été falsifiée, on ne ferait que raisonner juste; et dans tous les cas, en en supposant la vérité, on ne saurait approuver Joseph, encore moins le donner pour modèle; c'est la conclusion que je tire de tout ce que je viens de dire dans ce chapitre.

Mais, me dira-t-on, je passe bien légèrement sur le plus beau trait de la vie de Joseph, sa chasteté, sa belle conduite envers la femme de Putiphar : comme il fut maître de lui-même!... quelle victoire ne remporta-t-il pas sur la faiblesse si ordinaire à un jeune homme !

Je réponds que Joseph est admirable dans cette circonstance, mais non pas autant qu'on pourrait le croire et qu'on veut bien le dire. Peut-être que Joseph était continent pas tempérament ; il y en a beaucoup qui le sont : il n'y a pas là un grand mérite..... La crainte, d'un autre côté, pouvait bien agir sur Joseph dans la conduite qu'il tint envers madame Putiphar. Pour peu d'esprit et de jugement qu'il eût, il devait bien présumer que la passion de cette femme était un moment de délire qui ne serait pas de durée, et qu'elle le sacrifierait tôt ou tard aux regrets et à la honte qu'elle éprouverait de s'être livrée à un esclave qu'elle mépriserait après ce délire. La prudence dictait à Joseph la conduite qu'il tint dans cette occasion : s'il eût eu l'intendance des états de Pharaon, peut-être se fût-il comporté différemment..... ; il eût eu moins à craindre ; madame Putiphar se serait crue flattée d'être payée de retour d'un intendant !

Et savons-nous comment il se comporta dans ce poste si éminent? Les sentimens et les mœurs de l'homme ne sauraient être les mêmes dans l'adversité et la prospérité ; on ne reconnaît plus le pauvre quand il est devenu riche; il est moins timide, parce qu'il

est plus indépendant Joseph se mit au niveau de sa position. S'il ne fut pas chaste par nécessité, on peut bien penser qu'il le fut par prudence ; il y allait de ses plus chers intérêts de se comporter comme il fit Peut-être avait-il rêvé qu'il devait passer de la prison aux premières dignités de l'état ; et comme il croyait aux rêves, il préféra, et avec raison, sacrifier un instant d'ivresse à des années de prospérité ; et encore cet instant d'ivresse eût eu pour lui des suites funestes, comme je l'ai insinué dans ce chapitre. Ainsi, tant de raisons qu'avait Joseph d'être chaste dans cette occasion, peuvent faire douter s'il le fut par vertu ; je lui fais cependant un mérite d'avoir été sage et prudent.

Je passe à la seconde question : si Pharaon agit en bon politique en recevant Jacob et sa famille dans ses états. Je vais la traiter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Pharaon accueille la famille de Jacob dans ses états ; son imprévoyance.

Je doute si jamais cette question a été posée, et dans le cas qu'elle l'ait été, je doute si on a conclu pour la négative. Il est vrai que je ne suis guère familier avec les philosophes écrivains qui ont traité ces sortes de matières d'une manière contradictoire ; je pense qu'ils avaient trop d'esprit et de jugement pour approuver Pharaon lorsqu'il acccueillit la famille de Jacob dans ses états, à moins qu'il ignorât ses prétentions et ses croyances. Joseph n'était pas le seul qui ne rêvât que puissance et supériorité. Ces rêves passaient des pères aux enfans ; ils les prenaient pour des promesses formelles de leur Dieu ; mais l'événement prouva que ce n'était que des rêves, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

Si Pharaon connaissait les prétentions de Jacob et ses croyances, il ne devait pas le recevoir dans ses états ; il introduisait d'abord deux cultes qui s'excluaient mutuellement ; deux Dieux jaloux l'un de l'autre, qui armeraient leurs adorateurs respectifs,

les soulèveraient les uns contre les autres, et mettraient toute l'Egypte dans le désordre et la confusion; ce qui arriva en effet, car nous voyons les Egyptiens et les Juifs s'égorger horriblement, les uns au nom de leur dieu *Apis,* les autres au nom de Jéhovah. Les enfans au berceau sont les tristes victimes de leur fureur. Les Juifs, par suite de leurs prétentions, voulaient dominer en Egypte et de là dans tous les pays. Ils disaient que leur Dieu était le seul vrai Dieu; qu'il devait avoir à lui seul l'empire de tout l'univers; qu'ils étaient chargés d'établir cet empire; qu'il les avait choisis pour son peuple privilégié, et qu'il devait récompenser leur zèle pour sa gloire, de la possession de toute la terre.

Nous voyons que la famille de Jacob fait valoir ses prétentions au fur et à mesure qu'elle s'étend et se développe par les bienfaits de Pharaon, qui la plaça dans un des meilleurs cantons de ses Etats; il ne pensait pas qu'il préparait à ses successeurs une source de maux. Sa bonté l'aveugla sur ses plus chers intérêts.

Mais Pharaon est excusable jusqu'à un certain point, s'il ignorait les prétentions et les croyances de Jacob; c'était une famille malheureuse qu'il accueillait dans ses Etats, à la considération de Joseph. Il croyait, par ses bienfaits, se l'attacher, et qu'elle lui donnerait des sujets fidèles; peut-être ne tirait-il pas à conséquence la diversité de croyances. S'il connaissait ses prétentions, il les regardait comme chimériques; il pensait qu'il n'avait rien à craindre d'une famille qui formait un nombre de soixante individus

environ ; il pensait que ses successeurs sauraient bien la contenir, aussi nombreuse qu'elle devînt. L'événement a prouvé qu'il était dans l'erreur. Les prétentions de Jacob n'étaient pas de nature à être méprisées : si Pharaon pouvait dans le moment ne pas les craindre, parce que Jacob n'était pas à même de les faire valoir, il devait craindre pour la suite du temps; il ne pensait pas que la famille de Jacob, dans deux cents ans, formerait un peuple nombreux, à même de mettre six cent mille hommes sous les armes. Si les Egyptiens s'étaient multipliés à proportion, il est vrai qu'ils n'auraient pas eu beaucoup à redouter les Juifs; mais les partisans des Juifs accordent à leur dieu Jéhovah le don exclusif de multiplier son peuple d'une manière extraordinaire. Il faut avoir recours au mystère pour expliquer cette prodigieuse multiplication. Il faudrait que, pendant ces deux cents ans, il ne fût mort aucun enfant juif, et que les Egyptiens ne se fussent pas multipliés pendant ce même espace de temps : ce sont là autant de suppositions chimériques; Pharaon ne les faisait pas. Il eût laissé la famille de Jacob où elle était; il se fût borné à lui faire passer quelques sacs de blé, et ne l'eût jamais appelée dans ses Etats, s'il eût pu soupçonner qu'elle se fût multipliée à ce point. Il n'aurait pas regardé ses prétentions comme chimériques; il aurait craint avec raison que cette famille ne s'emparât par la suite de l'Egypte : six cent mille hommes qui devaient en sortir dans l'espace de deux cents ans étaient plus que suffisans pour inspirer des craintes,

surtout s'il eût connu leurs dispositions à se rendre maîtres d'un pays où il ne les recevait que par grâce. Le prince qui nous gouverne a l'âme aussi belle et aussi généreuse que pouvait l'avoir Pharaon ; je ne crois pas qu'il reçût une seconde famille de Jacob dans ses Etats, s'il pouvait la soupçonner de vouloir y faire un peuple à part, et y établir une domination. Il l'en soupçonnerait s'il pouvait prévoir que dans deux cents ans elle formerait un peuple de six cent mille hommes en état de porter les armes : il n'en faut pas tant pour faire une révolution dans un pays, et le bouleverser. Six cent mille hommes en Egypte, qui n'était pas aussi étendue que la France, ni aussi forte, en aurait chassé les habitans sans excepter leur *Dieu à deux cornes*. Mais l'histoire nous apprend que les Egyptiens furent maîtres chez eux, et qu'ils ne furent pas en peine de chasser les étrangers quand ils voulurent trop s'agiter et faire les insolens dans un pays où ils n'avaient été reçus que par grâce..... Ils auraient eu plus de peine si les étrangers, je veux dire les Juifs, avaient été aussi nombreux.

C'est le cas d'appliquer l'axiome :

Qui dit trop, ne dit rien....

Il ne fallait rien moins que la toute-puissance de Jéhovah pour opérer une multiplication si innombrable : six cent mille hommes en état de porter les armes, sans compter les femmes, les enfans, les vieillards, dans le seul espace de deux cents ans !....... Mais nous verrons que si on accorde tant de puis-

sance à Jéhovah pour multiplier si prodigieusement son peuple, on la lui refuse ensuite pour le conserver en Egypte, où il voulait tant rester. C'est ainsi qu'on ôte d'un côté à Jéhovah ce qu'on lui accorde de l'autre; c'est ainsi qu'on fait tomber la Divinité dans des contradictions qui la dégradent.

Nous disons que la Divinité, sous le nom de Jéhovah, se choisit un peuple qu'elle appelle son peuple privilégié, et elle le laisse mourir de faim, exposé à toutes les horreurs de la disette; elle permet qu'il reçoive des secours d'un prince qui ne la reconnaît pas sous le nom de Jéhovah, mais bien sous celui d'Apis. Le culte que le prince d'Egypte lui rend sous la figure d'un bœuf, ne lui est pas agréable. Les Egyptiens ne sont point compris dans l'alliance qu'il fait avec son peuple; et Jéhovah permet bien qu'il aille demander du pain en Egypte auprès de Pharaon qu'il regarde comme son ennemi; il va compromettre la gloire de son peuple et la sienne en Egypte : celle de son peuple qu'il laisse aller mendier chez un peuple qui ne veut pas le reconnaître; la sienne, puisqu'il sera obligé avec son peuple de fuir devant le Dieu d'Egypte, un bœuf à deux cornes... Peut-on prêter plus d'inconséquence à la Divinité? peut-on lui faire jouer des rôles plus ridicules?

On dirait que les hommes, dans tous les temps, ont conspiré contre la Divinité pour lui prêter, sous diverses dénominations, des actions indignes d'elle. Je crois qu'ils ne l'ont reconnue que dans les intérêts de leur politique, pour en cacher les replis tortueux.

Les Juifs n'ont fait que ce que faisaient tous les autres peuples : ils s'étaient donné un Dieu à part qu'ils emmenaient partout avec eux, pour couvrir de son ombre leurs entreprises : ils entrent en Egypte au nom de Jéhovah ; les Egyptiens les chassent au nom d'Apis. Où trouver le vrai Dieu ? de quel côté est-il ? est-ce Apis ? est-ce Jéhovah ? Je crois que ce n'est ni l'un ni l'autre ; je vois la Divinité méconnue sous les deux dénominations. Les peuples lui donnaient divers noms, lui prêtaient des opérations contraires pour avoir un prétexte spécieux de se faire la guerre, de se déposséder, de s'égorger au nom de leur Divinité respective ; et tout en ayant l'air de vouloir établir son empire, ils ne pensaient et ne visaient qu'à établir le leur ; et quand ils étaient parvenus à leurs fins, il arrivait souvent qu'ils abandonnaient leur Dieu comme n'en ayant plus besoin. Souvent aussi ils l'abandonnaient quand ils ne pouvaient, à son ombre, réussir au gré de leurs désirs. Je n'ai qu'à citer les Juifs en preuve de mon assertion. Que de fois Jéhovah a eu à se plaindre de leurs infidélités ! qu'il se plaint souvent d'avoir mal placé ses prédilections ! Aussi nous verrons qu'il l'abandonnera à son tour : nous le disons au moins, car nous établissons entre l'homme et Dieu un combat comme entre deux égaux ; nous prêtons à l'un et à l'autre les mêmes inconséquences avec les mêmes caprices ; tantôt c'est Jéhovah qui abandonne les Juifs, parce qu'il n'en est pas content, tantôt ce sont les Juifs qui abandonnent Jéhovah, parce qu'il ne tient pas ses promesses.

Les plaintes de part et d'autre paraissent fondées. Si on les entend séparément, Jéhovah a raison et les Juifs n'ont pas tort. Voilà en peu de mots l'histoire de tous les peuples ; ils sont tous en opposition avec la Divinité, parce qu'ils lui demandent des choses contradictoires, qu'elle juge à propos de leur refuser, et ils croient qu'elle est en opposition avec eux par la même raison, en ce qu'elle n'entre pas dans leurs divers projets selon leurs vœux et leurs désirs. Il ne faudrait rien moins que la toute-puissance de Dieu pour concilier les divers intérêts des hommes et satisfaire leurs différentes passions. Ce serait de tous les miracles le plus grand qu'elle n'a pas encore jugé à propos de faire. Nous avons vu et nous verrons toujours les peuples divisés entre eux, et réclamer dans leurs discussions une Divinité que dans le fait ils méconnaissent, par la raison seule qu'ils veulent la faire entrer dans leurs diverses entreprises où elle refuse de prendre part ; elle ne pourrait souvent favoriser un peuple sans être injuste envers l'autre.

Pourquoi voyons-nous dans l'histoire des peuples qui font profession de reconnaître plusieurs Dieux, comme le paganisme, par exemple ? C'est afin d'en trouver un parmi le nombre qui leur soit favorable. Quand ils n'étaient pas contens de l'un ils recouraient à l'autre ; la vertu se donnait un Dieu pour la consoler et l'encourager ; le vice s'en donnait un pour l'approuver.

On supposait à Jupiter des enfans, on en supposait aussi aux autres Dieux qui lui étaient inférieurs, on les associait à des épouses ; c'étaient autant de

médiateurs. On gagnait l'époux par l'épouse, le père par le fils, et *vice versâ*. Nous voyons comment le paganisme savait utiliser ses dieux et ses demi-dieux, ses déesses et ses demi-déesses.

L'histoire ne nous offre pas un seul peuple qui ait adoré un seul Dieu, un être simple sans associés, qui ne soit environné d'une nombreuse cour. On n'a fait que changer les noms des courtisans, des médiateurs qu'on lui associe ; le but, de la part des peuples est le même : ils sont bien aises que le Dieu qu'on offre à leurs hommages ait un père et une mère, et par la suite des enfans; c'est pour eux un motif de consolation. On les adresse à l'un quand ils ne sont pas contens de l'autre..... Le protestantisme a opéré là-dessus une réforme très-sage, et selon l'esprit du Christ. Les passions se sont opposées à ce que la Divinité fût enseignée aux peuples comme un être simple, puissant par lui-même, toujours disposé à être entendu des peuples, et disposé à leur faire du bien sans qu'ils aient besoin de médiateurs auprès de lui : étant immense, tout-puissant, indépendant, ayant tout créé par lui-même, il n'a que faire de médiateurs; c'est vouloir l'assimiler à un simple mortel. Mais l'homme dans tous les temps a voulu des médiateurs auprès de son Dieu, et il en aura toujours ; d'ailleurs, il n'en voudrait pas, qu'il serait forcé à en reconnaître... Les peuples qui vivaient sous le paganisme en reconnaissaient un grand nombre. La politique avait ses vues, et trouvait ses intérêts dans cette pluralité de Dieux et de médiateurs. Les calchas

y trouvaient les leurs ; la naissance ou le mariage de quelque Dieu était une occasion d'établir une nouvelle fête, de prescrire des sacrifices pour mériter ses faveurs, ou pour échapper à ses fureurs. Ce Dieu était tout bon ou tout mauvais ; quelquefois il était l'un et l'autre ; mais il lui fallait toujours des sacrifices, de manière que la Divinité, dans tous les temps, a pris aux hommes d'une main ce qu'elle leur donnait de l'autre.

Mon lecteur, quel qu'il soit, ne sera pas surpris que je donne ici deux mains à la Divinité. Nous la faisons à notre ressemblance. Moïse nous dit que Jéhovah promenait dans le jardin quand Ève était aux prises avec le serpent. Il avait donc des pieds.

Le paganisme disait que Jupiter tenait l'univers entier d'une de ses mains ; nous disons que Jéhovah le tient suspendu à un de ses doigts ; d'un coup d'œil il mesure le ciel et la terre, etc.

Comment représentait-on la Divinité dans le paganisme ? et comment la représente-t-on encore de nos jours ? Sous une figure humaine, avec les traits les plus grossiers et parfois les plus indécens. L'homme, après avoir supposé à la Divinité son physique avec ses difformités, lui prête aussi son moral avec ses vices.

C'est ainsi que la Divinité a été défigurée dans tous les temps et chez tous les peuples ; on dirait qu'ils ont été tous d'accord pour en faire des portraits hideux, et ils ont tous bien réussi, trop bien pour le déshonneur de la Divinité, et au détriment de la saine morale.

Mon lecteur m'accusera d'avoir fait une digression qui lui paraîtra n'avoir aucun trait au sujet que j'avais énoncé dans ce chapitre : que Pharaon avait manqué de prudence et de sagesse; en accueillant la famille de Jacob, s'il en connaissait les prétentions et les croyances.

Je réponds à mon lecteur, que je ne me suis pas éloigné de mon sujet autant qu'il pourrait le croire ; je me suis proposé de prouver dans cette digression que tous les peuples ayant fait servir la Divinité à satisfaire leurs passions, se servant de son nom pour légitimer la témérité de l'injustice de leurs entreprises, Jacob défigurait aussi la Divinité pour sanctionner ses prétentions, et il leur donnait un caractère sacré pour y tenir avec plus de constance. Je dis donc que si Pharaon les connaissait, il ne devait pas les mépriser, toutes faibles qu'elles étaient dans leur principe. Il devait penser que la famille de Jacob se fixant dans ses États, s'y développerait par la suite, et qu'elle serait plus entichée de ses prétentions à mesure qu'elle deviendrait nombreuse et puissante. Si l'Égypte avait été un pays pauvre et malheureux, Pharaon eût eu moins à craindre ; il n'aurait pas tenté l'avidité de la famille de Jacob et de ses descendans ; elle aurait porté ailleurs ses prétentions, comme elle les y porta quand elle ne put les faire valoir en Égypte, ainsi que nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

Pharaon devait bien penser que la famille de Jacob ne renoncerait jamais à ses prétentions d'une domination universelle, et qu'elle commencerait par

l'Égypte, lorsqu'elle serait à même de les faire valoir. Si elle était vraiment persuadée que son dieu Jéhovah lui avait fait une pareille promesse, elle devait y tenir opiniâtrement. Pharaon avait tout à craindre de son fanatisme pour peu qu'elle se développât par la suite. Il n'ignorait pas quelle est l'influence des croyances religieuses chez un peuple ; à quelles extrémités elles pouvaient le porter. Il devait juger de tous les peuples par le sien ; on n'avait qu'à lui parler du dieu *Apis*, d'*Anubis*, etc. ; au nom de ces faux Dieux, et par leur ordre, il n'y avait pas d'entreprise qui leur parussent difficile. Les Égyptiens s'étaient rendus maîtres de ce beau pays, et en avaient chassé les anciens possesseurs, en faisant valoir une donation de la part de leur Dieu. Tous les peuples conquérans en ont usé de même ; l'histoire et l'expérience devaient dessiller les yeux à Pharaon, et lui faire craindre les prétentions de la famille de Jacob, pour ses successeurs qui eurent tant à souffrir de sa fausse politique. Il ne leur fallut rien moins que toute leur puissance pour contenir les descendans de Jacob qui prirent le nom de Juifs, d'un de leurs principaux.

Les Pharaon souffrirent beaucoup de la bonté d'un de leurs prédécesseurs. Ces étrangers, devenus orgueilleux et fiers de leur multitude et de leurs forces, ne tardèrent pas à vouloir se rendre indépendans et à exhiber leurs prétentions signées de Jéhovah ; de là leur révolte et les troubles qu'ils causèrent dans toute l'Égypte. Leurs croyances et leurs prétentions ne leur permettaient pas de rester en repos ; ils se flattaient

d'être le seul peuple qui reconnût le vrai Dieu, et qu'il en était exclusivement le peuple privilégié, chargé de faire valoir ses drois à une domination universelle sur tous les autres Dieux de l'Univers, qu'ils traitaient de dérisoires et de faux. Ils se moquaient par conséquent du dieu *Apis* que reconnaissaient les Egyptiens ; ils se moquaient du culte qu'ils lui rendaient ; ils étaient à la vérité payés de retour. Les Égyptiens tournaient en ridicule le Jéhovah des Juifs et le culte qu'ils lui rendaient. Dans tous les temps les peuples se sont moqués les uns les autres, de leurs croyances respectives ; ils en sont encore au même point, comme je le ferai remarquer dans la suite de cet ouvrage. Je n'apprendrai rien de nouveau à mon lecteur, il en est témoin aussi bien que moi.

Si les peuples se fussent bornés à de simples plésanteries sur leurs croyances respectives, le mal eût été moins grand ; mais ils ont passé des plaisanteries aux injures, et de là aux guerres les plus meurtrières, comme l'histoire nous l'apprend. Le fanatisme de part et d'autre aiguisait les poignards et les dirigeait au nom de la Divinité. C'est lui qui égorgeait en Égypte les enfans des Juifs par les mains des Égyptiens, et ceux des Égyptiens par les mains des Juifs. Les uns et les autres se disaient les vengeurs de la Divinité et les exécuteurs de ses ordres, tandis qu'ils ne faisaient que suivre leurs passions et l'impulsion d'une aveugle fureur. La Divinité bien conçue les condamnait les uns et les autres.

Cependant, les Égyptiens avaient pour eux le droit naturel. Ils devaient être maîtres chez eux, et ne pas

souffrir que des étrangers qui leur devaient tout, vinssent leur faire la loi, se moquer de leurs croyances et prétendre à la possession de leur pays dont ils leur avaient cédé un canton par grâce; ils étaient forcés de réprimer leur audace. Mettons-nous à leur place, supposons que les familles turques, ou autres, que nous recevons en France, veuillent par la suite nous faire la loi, s'emparer de nos contrées, et nous chasser du pays qui nous a vu naître, en prétextant l'excellence de leurs croyances sur les nôtres, exaltant leur Dieu tandis qu'ils se moqueraient du nôtre, sans doute que nous nous défendrions, que nous ferions tous nos efforts pour chasser ces étrangers ingrats et insolens. S'ils se servaient de leur Dieu pour nous battre, nous nous servirions du nôtre pour les repousser, et le vrai Dieu serait présumé du côté du plus fort....

Voilà au fait le cas des Égyptiens : ils se virent forcés de se défendre chez eux contre des étrangers qui se servaient de leurs propres bienfaits contr'eux-mêmes; ils n'étaient pas contens de la terre de Gessen qu'ils leur avaient cédée. A mesure qu'ils augmentaient en nombre, ils élevaient plus haut leurs prétentions; à la fin ils voulaient être les maîtres dans un pays où ils avaient été reçus par grâce. Les Égyptiens furent forcés de réprimer leur insolence et de leur faire rabattre quelque chose de leurs vaines prétentions; ils humilièrent leur orgueil, et leur firent sentir qu'ils étaient leurs maîtres. Les Pharaon furent forcés par la suite des temps de leur imposer quleques-unes des servitudes de l'esclavage; je dis

quelques-unes, car il paraît que cet esclavage n'était pas bien dur, puisqu'ils témoignèrent tant de regrets d'être sortis d'Égypte, et qu'ils voulaient y revenir, ainsi que nous allons le voir dans les chapitres suivans.

Les Juifs, entichés de leurs prétentions, et pleins de confiance dans les promesses de leur dieu Jéhovah, furent bien humiliés de se voir réduits à la condition d'esclaves, eux qui voulaient être les maîtres partout. Ils ne se résignèrent pas à leur sort, quoiqu'il ne fût pas bien triste

Ils se soulevèrent avec plus de fureur que jamais, au risque d'appesantir leurs fers au lieu de les alléger. C'étaient tous les jours des révoltes à comprimer, des désordres à arrêter : toute l'Égypte était dans la confusion par le fait des Juifs : ce qui n'est pas difficile à concevoir, s'il est vrai que les Juifs s'étaient multipliés dans l'espace de deux cents ans, jusqu'à former un peuple de deux millions environ d'individus, en comptant les femmes, les enfans et les vieillards. Il n'est pas surprenant qu'ils aient fait tant de bruit en Égypte ; je suis même surpris qu'ils n'en aient pas chassé les Égyptiens, surtout étant protégés, comme ils le disaient, du vrai Dieu, tandis que les Égyptiens n'avaient qu'un faux Dieu dont un bœuf à deux cornes représentait la force. Il paraît que ce Dieu fut assez fort pour faire fuir Jéhovah, et que les Juifs n'étaient pas aussi nombreux qu'on veut bien nous le dire, puisqu'ils furent mis en fuite par les Égyptiens. Nous allons parler de leur sortie d'Égypte et des principales raisons qui la provoquèrent.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Les Juifs quittent l'Égypte par l'impulsion de Moïse.

DANS l'énoncé de ce chapitre je dis, en deux mots, à quelle impulsion les Juifs obéirent quand ils sortirent d'Égypte. Ce ne fut qu'à l'instigation de Moïse; sans lui ils y seraient restés; ce que nous font au moins conjecturer les regrets et les plaintes qu'ils laissent éclater quand ils en sont sortis, et dont je ferai mention quand je les représenterai dans les déserts de l'Arabie.

Tout un peuple souffre souvent des fautes ou de l'ambition d'un seul. Moïse prit sur lui d'effectuer les prétentions des Abraham, des Isaac, des Jacob, etc., et de faire valoir les promesses que Jéhovah leur avait faites. Il se dit son envoyé exprès pour donner aux Juifs la liberté et les délivrer de l'esclavage; c'est-à-dire qu'il voulut s'établir une domination. Il se mit à la tête des Juifs, exalta leur imagination, flatta leur orgueil; il leur fit sentir l'état d'humiliation dans lequel ils étaient en Égypte, en exagéra la honte et la servitude. Il leur disait qu'ils étaient faits pour être les maîtres et non les esclaves des Égyptiens;

que Jéhovah, leur Dieu, le seul vrai Dieu, les destinait à une domination universelle ; que tous les peuples devaient leur être soumis et leur servir de marche-pied, et qu'ils devaient commencer par les Égyptiens : à eux était réservée la gloire de détruire l'empire des faux Dieux, pour faire régner sur l'univers entier Jéhovah, le seul vrai Dieu. Pour prix de leur zèle pour sa gloire, il le destinait à être son peuple privilégié, et l'objet de ses faveurs et de ses complaisances.

Par ces propos et divers autres que l'ambition dictait à Moïse, il portait les Juifs à l'insubordination, à la révolte; ils se permettaient, au nom de Jéhovah, toutes sortes d'excès et de désordres dans l'Égypte. Moïse les sanctionnait ; ils ne faisaient toujours qu'exécuter les ordres de Jéhovah ; ils étaient ses vengeurs contre les Égyptiens et leur dieu Apis, dont il était jaloux. Tous les maux qui affligeaient l'Égypte, c'était Jéhovah qui les envoyait. Nous exagérons beaucoup ces maux, comme pour faire plus d'honneur à Jéhovah. Ici c'est une pluie de sang ; là ce sont des moucherons qui désolent tout le pays ; tantôt c'est la peste, tantôt c'est la famine, etc. ; enfin tout le monde connaît les dix fameuses plaies d'Égypte, ce sont autant de traits dont nous faisons l'honneur à notre Dieu : nous ne lui en attribuons pas d'autres. Détruire les peuples en gros ou en détail ; les soulever les uns contre les autres ; en choisir un tout exprès pour exterminer les autres, ce sont là les traits que nous célébrons à sa gloire....

Mais les Égyptiens sont-ils de notre avis ? Parta-

gent-ils nos sentimens ? Je ne le crois pas. Si on lisait leurs fastes, on y lirait, au contraire, que leur Dieu Apis, beaucoup plus fort que Jéhovah, avait tellement affligé les Juifs, avait fait pleuvoir sur eux tant de maux, qu'il les avait forcés à sortir de l'Égypte, avec leur dieu Jéhovah. C'est ainsi qu'ils prennent le dessus et qu'ils le donnent à leur Dieu. Qui croire maintenant des Juifs et des Égyptiens ? Si les Juifs avaient chassé les Égyptiens de leur pays, ou bien qu'ils y fussent restés malgré eux, nous pourrions présumer en faveur des Juifs et de leur dieu ; mais il n'en est pas ainsi. Ce sont les Égyptiens qui, maîtres chez eux, chassent les Juifs ; ils sont donc les plus forts ; leur raison était donc la meilleure ? Jéhovah n'aurait eu alors de pouvoir que pour affliger l'Égypte de dix plaies, mais non pour chasser les Égyptiens, et placer les Juifs, son peuple chéri, dans leur pays? A quoi bon ces dix plaies ? Ce n'était qu'une vengeance passagère de la part de Jéhovah, qui pouvait bien alarmer un instant les Égyptiens, mais non les amener à lui. Ces dix plaies ne purent qu'irriter les Égyptiens contre le Dieu des Juifs, et les porter à le chasser de chez eux avec ses adorateurs. Ils ne durent que s'attacher davantage à leur dieu Apis qui ne leur envoyait jamais, disaient-ils, de tels fléaux : la chose arriva ainsi que je le dis, ou plutôt ainsi que nous l'apprenons de l'histoire. C'est un fait avéré, et que nous avouons, que les Juifs furent chassés de l'Égypte ; au moins ils en sortirent malgré eux et à regrets, puisque dans la suite ils voulaient y revenir.

Moïse eut beau faire jouer toutes sortes de ressorts, et tous les prestiges qui en imposaient dans ces temps d'ignorance, et dont on se rirait de nos jours, il fut obligé de déloger avec les Juifs et son Jéhovah, et d'aller chercher fortune ailleurs. Il ne fit pas honneur à sa mission ; j'ai toujours été très-embarrassé quand j'ai voulu faire l'éloge de Moïse ; je n'ai jamais pu trouver une base solide dans toute sa conduite.

Le voilà obligé de sortir de l'Egypte avec le peuple privilégié de Jéhovah ; il s'en était établi le chef au nom de son Dieu, dont il se disait l'envoyé, et ce même peuple, il ne peut le soutenir en Egypte ; il est obligé de le soustraire à la fureur des Egyptiens, qu'il a provoquée en portant les Juifs à des traits de violence contr'eux, et à la rébellion contre les Pharaon, leurs bienfaiteurs ; il leur fait quitter un pays, où ils avaient vécu pendant long-temps heureux et tranquilles, et où ils seraient toujours restés, si Moïse n'avait pas quitté la houlette pour se faire une domination, croyant qu'il pourrait gouverner un peuple comme un troupeau et le traiter de même.

Nous allons voir dans le chapitre suivant comment il s'y prit pour faire sortir les Juifs d'Egypte, quand il vit qu'il ne pouvait s'y établir : la manière dont il s'y prend ne lui est rien moins qu'honorable, non plus qu'à Jéhovah ; il compromet ici la Divinité comme il l'a compromise pendant tout le temps qu'il a vécu, et dans toutes ses entreprises.

Nous allons voir Jéhovah autorisant les vols des Juifs ; ils veulent, avant de sortir de l'Egypte, y lais-

ser des monumens de leurs rapines et de leurs infidélités, et nous approuvons encore leur conduite ; c'est encore la Divinité, sous le nom de Jéhovah, qui les dirige et les conduit dans toutes les supercheries qu'ils emploient à l'égard des Egyptiens.

Je vais me permettre quelques réflexions sur la sortie des Juifs de l'Egypte, et prouver qu'il est impossible qu'elle se soit effectuée comme elle est rapportée dans l'ancien Testament.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Même sujet. — Les Juifs sortant d'Égypte.

Il paraît que l'histoire a pris à tâche de faire passer les rois d'Égypte, les Pharaon pour des princes sans jugement et sans prudence. L'un, ainsi que nous l'avons vu, reçoit la famille de Jacob sans tirer à conséquence ses prétentions et ses croyances; l'autre ne s'inquiète nullement de la sortie de deux millions environ d'étrangers, qui lui appartiennent à titre d'esclaves, s'ils n'étaient pas devenus ses sujets par les bienfaits qu'ils avaient reçus de lui et de ses prédécesseurs pendant deux cents ans. Il est forcé de les faire sortir de son royaume. Supposons même qu'ils sortent de leur plein gré, comme nous le prétendons, il n'ignore pas que les Juifs et les Égyptiens sont divisés et désunis. Les esprits ne sauraient être plus aliénés. Ils ont été jusqu'à s'égorger. Les enfans mâles, de part et d'autre, ont été les tristes victimes des fureurs de leurs pères. Ils sont égorgés d'un côté au nom d'Apis, et de l'autre au nom de Jéhovah. Pharaon gémit de tant de désordres; il voit tous ses États dans la confusion; il n'ignore pas que les Juifs qui les provoquent sont sur leur départ; ils doivent quitter l'Egypte, c'est convenu avec Moïse; et nous prétendons bien que Pharaon ne se soit pas inquiété d'un

pareil départ, de la sortie de ses États de deux millions d'hommes ! Qu'il n'en ait pas averti tous ses sujets pour qu'ils se tinssent sur leurs gardes ; qu'il n'ait pas pris toutes les précautions possibles pour que cette séparation s'effectuât sans troubles et sans voies de fait de part et d'autre ! Nous voulons que les Égyptiens n'aient pas connu les résolutions des Juifs de sortir de l'Égypte ; qu'ils n'aient pas tenu l'œil sur leurs préparatifs, et qu'ils ne se soient pas attendus au jour de leur départ ! Nous disons au contraire que les Égyptiens n'en savaient rien, et qu'ils prêtèrent aux Juifs tous les effets qu'ils leur demandèrent à emprunter, entr'autres des instrumens aratoires : les Égyptiens les leur prêtèrent sans méfiance. Nous voyons comme les Juifs étaient à plaindre en Égypte et s'ils étaient mal avec les Égyptiens ; ceux-ci leur prêtent loyalement tout ce qu'ils leurs demandent. Il paraît que les Égyptiens n'étaient pas des maîtres bien durs, et que l'esclavage des Juifs n'était pas un véritable esclavage; des esclaves n'ont rien en propre, et les Juifs avaient des terres à eux, puisqu'ils empruntèrent des instrumens aratoires aux Egyptiens ; ils leur empruntèrent même des dorures, des bijous, de l'argenterie, ainsi que j'aurai occasion de le dire dans le chapitre suivant, en parlant du veau d'or.

Que font les Juifs quand ils ont emprunté tous ces divers effets des Égyptiens ? Attention, lecteur, à ce trait de leur part : ils prennent la fuite, et tous ensemble, hommes, femmes, enfans et vieillards, tous chargés des effets qu'ils volaient aux Égyptiens. Que

mon lecteur conçoive comme il pourra un pareil départ, avec un tel embarras; pour moi, je ne l'ai jamais conçu et ne le concevrai jamais; et comme je ne crois d'ordinaire que ce que je conçois vrai ou vraisemblable, réel ou possible, il s'ensuit que je ne croirai jamais le départ des Juifs avec toutes les circonstances dont on l'assortit, parce que je ne le conçois ni vrai ni vraisemblable: je ne suis pas le seul. Il y a bien des siècles que ce départ est contesté par tout ce qu'il y a d'hommes sensés et judicieux qui ne veulent pas croire en aveugles des traditions qui leur paraissent ou contradictoires ou absurdes. Ils ont une raison, c'est pour s'en servir; ils jugent de ce qui s'est passé dans les temps par ce qui se passe de nos jours. Je suppose que les anciennes guerres renaissent entre les catholiques et les protestans, et que ceux-ci soient obligés de sortir de France tous ensemble à une époque convenue. Assurément ils ne sont pas aussi nombreux en France que les Juifs en Égypte; je demande si le Roi ne se tiendrait pas sur ses gardes, et s'il ne donnerait pas à ses sujets des instructions adaptées aux circonstances. Quelle rumeur ce serait dans toute la France! Nous pouvons nous en faire une idée par ce qui s'est passé à la révocation de l'édit de Nantes. Je renvoie mon lecteur à ce trait de l'histoire; il verra si le départ des protestans et leurs préparatifs n'ont pas fait du bruit dans toute la France. Les protestans avaient assez affaire d'emporter leurs effets les plus précieux, sans en emprunter aux catholiques, et surtout des instrumens aratoires,

sans doute pour être plus lestes dans leur fuite !.....
Les cœurs étaient trop ulcérés de part et d'autre pour qu'on se rendît le moindre service. Ils se poursuivaient au contraire avec fureur. Je pense qu'il en était de même des Égyptiens et des Juifs ; les raisons de se haïr étaient les mêmes, la diversité des croyances religieuses, des vengeances, des représailles, le souvenir des maux faits ou endurés, tels que le massacre des enfans mâles de part et d'autre, et mille autres violences. Et l'on viendra nous dire que les Égyptiens ignoraient le départ des Juifs ; qu'ils leur prêtèrent des instrumens aratoires et divers objets précieux !.......
En supposant cette mutuelle confiance et ces bons procédés réciproques, on donne à entendre, ou plutôt on dit formellement que les Juifs et les Égyptiens vivaient en bonne intelligence, et qu'ils se séparèrent amis. Si on établit une assertion, on détruit l'autre ; et dans tous les cas que les Juifs et les Égyptiens se soient séparés amis ou ennemis, il n'est pas probable que les Juifs aient emprunté des instrumens aratoires ; ils étaient assez embarrassés de leur personne et de leurs effets les plus précieux ; ils durent vendre au lieu d'emprunter ; et ceux qui supposent que les Égyptiens et les Juifs vivaient très-mal entr'eux, et qu'ils se séparèrent ennemis, augmentent la difficulté, puisqu'alors ils mettent les Juifs dans le cas d'une fuite précipitée. Ce n'était pas un moyen de fuir plus vîte que de se charger d'instrumens aratoires : cependant, à la honte de la saine raison, on veut que les Juifs aient emprunté de tels effets pour les empor-

ter en fuyant. L'histoire offre-t-elle des faits plus contradictoires et plus absurdes ? Non assurément.

Si dans quelques siècles on rapportait à nos neveux que les protestans s'enfuirent de France chargés d'instrumens aratoires et de divers autres effets qu'ils auraient empruntés aux catholiques, je doute s'ils le croiraient ; et nous voulons le croire des Juifs dont on porte le nombre à deux millions environ, y compris les femmes, les enfans et les vieillards ! Mais les Égyptiens virent-ils de bon œil les Juifs emporter leurs effets ? Car, s'il ne s'aperçurent pas des préparatifs du départ des Juifs, ils durent bien les voir partir. Il n'est pas possible qu'ils aient disparu comme des éclairs. Nous ne le prétendons pas non plus ; nous n'osons pas le dire, c'est un miracle de moins que nous refusons à Jéhovah ; mais dans un instant nous lui en ferons opérer un qui ne sera pas moins merveilleux, et dont je vais parler dans le chapitre suivant.

Nous disons que les Égyptiens s'apercevant que les Juifs étaient partis avec leurs effets, se mirent à courir après eux, en criant : *aux voleurs ! aux voleurs !* Pharaon, instruit de la perfidie des Juifs, sortit de sa léthargie, et se mit à leur poursuite à la tête de ses troupes.

Est-il possible de se représenter le désordre, la confusion de cette multitude innombrable, embarrassée comme elle l'est, et poursuivie par Pharaon ? Que de traînards dût-il trouver sur la route ? Que d'instrumens aratoires ? et comment cette multitude put-elle échapper à Pharaon et à ses troupes ? C'est ce que nous allons examiner.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Le passage de la mer Rouge.

MOISE essaie de relever la gloire de Jéhovah, bien flétrie par la fuite précipitée de son peuple privilégié, et de sauver en même temps son honneur; car il n'était pas glorieux pour lui de fuir de l'Égypte devant Apis et ses sectateurs. Mais pour donner une fois le dessus à Jéhovah, et se le donner à lui-même, il dit qu'ayant dirigé sa fuite du côté de la mer Rouge, et se voyant pressé par Pharaon, et dans l'alternative de se laisser prendre ou de se noyer dans la mer, il invoqua son dieu Jéhovah : il n'eut qu'à lever sa baguette au-dessus des eaux, et de suite elles se séparèrent, lui laissant un chemin où il pût passer à pied sec avec son escouade. Pharaon voulut passer par le même chemin pour les atteindre à l'autre bord; mais Moïse ayant levé une seconde fois sa baguette, les eaux reprirent leur cours, et voilà Pharaon englouti avec son armée. Si le dieu Apis y eût été, qu'il se fût mis à la tête des Égyptiens, comme Jéhovah se mit à la tête des Juifs, il aurait peut-être péri dans la mer Rouge; nous n'osons pas le dire, cela

n'est pas venu à l'idée de Moïse ; il ne le pouvait pas, les Égyptiens ayant toujours adoré Apis....

Quel triomphe c'eût été pour Moïse si, au lieu d'être poursuivi par Pharaon, il eût été à sa poursuite, et qu'il l'eût chassé de l'Égypte ! Comme il aurait exalté la gloire de son Jéhovah s'il eût pu établir son empire en Égypte sur les ruines de celui d'Apis ! Mais il est forcé d'avouer qu'il sortit d'Égypte avec le peuple juif et son Jéhovah, poursuivi par Pharaon et son armée. Il exhala son dépit, en disant qu'il passa la mer Rouge à pied sec, et qu'il y fit périr Pharaon et son armée. Mais ce fait dont on parle tant, est-il vraisemblable ? Je ne demande pas s'il est vrai ; s'il l'est, il manque de vraisemblance.

Je ne viens pas ici contester le souverain empire de l'Être-Suprême ; je crains toujours que mon lecteur ne saisisse pas bien l'esprit de mon ouvrage. Je reconnais l'Être-Suprême avec toutes ses perfections, sa toute-puissance, son immensité, son infinie bonté, avec son intelligence sans bornes. C'est parce que je suis pénétré de ses divins attributs, que je me récrie tant contre ceux qui les ont méconnus et qui les méconnaissent encore ; ils lui prêtent leurs caprices, la faiblesse de leurs lumières, leur folie et toutes leurs passions ; ils croient en faire beaucoup ressortir la gloire en lui prêtant parfois des actions éclatantes, mais qui n'ont aucun but, qui manquent de sagesse, et qui seraient autant de taches à sa gloire.

Moïse ne nous apprend rien d'extraordinaire quand il nous dit que son Jéhovah divisa la mer pour le

laisser passer ; il n'est point de peuple qui n'en dise autant de son Dieu. Éole commandait aux vents, Neptune à la mer ; Jupiter disposait des quatre élémens en faveur des peuples qui lui étaient fidèles.

S'il fallait en croire les fastes de chaque peuple, que d'absurdes merveilles n'aurions-nous pas à croire ? Les Égyptiens nous disent que leur dieu Apis plaçait et déplaçait les étoiles du ciel à volonté ; qu'il commandait au Nil, en réglait le flux et le reflux ; il était maître de tous les élémens. Chaque peuple en dit autant du Dieu qu'il reconnaît ; il conclut du pouvoir de son Dieu à l'action, s'inquiétant fort peu qu'il le fasse agir avec sagesse ou non. Est-il de son intérêt que la Divinité dérange l'ordre établi ? Il ne craint pas de conclure qu'elle l'a fait pour le contenter. A-t-il réussi dans quelque entreprise aussi inique que téméraire ? Pour en couvrir l'odieux, il dira que la Divinité lui a donné des preuves de son approbation dans un miracle qu'elle a fait tout exprès pour lui. Ainsi elle revient contre l'ordre physique ou moral qu'elle a établi, pour faire plaisir à un individu poussé par l'ambition ou quelqu'autre passion. Pour celui-ci, il arrête la mer ; pour celui-là, il interrompt le cours du soleil, etc. Ainsi, pour deux individus il met tout l'univers dans les ténèbres ; il interrompt le cours de la navigation, répand partout le désordre et la confusion ; il n'y aura plus de règles fixes et immuables d'après lesquelles l'homme puisse agir avec quelque certitude ; de là mille conséquences toutes plus alarmantes les unes que les autres. L'homme

n'aura plus de règles fixes dans l'ordre des mœurs; aujourd'hui l'Être-Suprême permet aux uns ce qu'il défend aux autres ; c'est par sa permission que les Juifs surprennent la confiance des Égyptiens ; c'est par ses insinuations qu'ils emportent leurs effets qu'ils n'avaient fait qu'emprunter ; et pour mettre les voleurs à l'abri des poursuites des Égyptiens , il arrête le cours de la mer , il ouvre un passage aux premiers et fait noyer les autres. Dans ce cas , l'Être-Suprême aurait fait un miracle pour sanctionner les vols des Juifs et justifier leurs perfidies; l'action des Juifs est donc une action à imiter ? C'est une question qu'on doit se faire dans toute religion , quand elle approuve une action qui paraît évidemment mauvaise , mais qu'elle justifie parce que, dit-elle, c'est Dieu qui l'a permise à tel peuple. Je réponds que Dieu ne fait exception de personne , encore moins d'un peuple , et il ne peut en faire ; il y a des principes de mœurs contre lesquels il ne saurait faire agir sa toute-puissance, sans manquer à tous ses autres attributs ; il y a aussi des règles, des lois établies dans l'ordre physique , qu'il ne peut enfreindre sans manquer à sa sagesse. Ainsi , d'après ces notions, la Divinité, peu importe sous quel nom, de Jéhovah , de Moloch , de Jupiter ou tel autre qu'il plaira lui donner, ne pouvait arrêter le cours du soleil ni celui de la mer, pour légitimer les vols des Juifs , leurs guerres et leurs perfidies par ces miracles. La Divinité ne fait des miracles que pour une bonne cause.

Que me répond-on à cette objection? Que Jéhovah

est maître de tout, et qu'il peut bien, quand bon lui semble, transporter la propriété de l'un à l'autre : c'est d'après ce droit qu'il a donné les effets des Égyptiens aux Juifs. Mais cette assertion est des Juifs ; ce sont eux qui font ce raisonnement ; tous les voleurs en diront bien autant, et se feront croire s'ils ont la force en main. Mais, me dira-t-on, Jéhovah justifia l'action des Juifs par le miracle de la mer Rouge dont il sépara les eaux pour sauver les Juifs, c'est-à-dire les voleurs ; et pour mieux assurer leurs vols, il aurait fait périr Pharaon et son armée !.....

Mais si l'on veut que la Divinité, sous le nom de Jéhovah, ait eu des attentions particulières pour les Juifs, et qu'elle eût voulu leur faire du bien, pourquoi lui prêter des procédés qui sentent l'injustice ? N'avait-elle pas dans ses trésors des effets à donner aux Juifs sans leur faire prendre ceux des Égyptiens ? Ne pouvait-elle pas les enrichir autrement que par des vols ? Elle compromettait sa gloire et la réputation de son peuple chéri, qui a toujours été et sera toujours traité de voleur. Ne pouvait-elle pas le placer dans un coin de la terre, sans l'envoyer en Égypte, pour l'en laisser sortir ensuite ? On fait prendre à la Divinité des tours et des détours qui sentent plutôt la faiblesse humaine que la sagesse et la toute-puissance d'un Dieu. Mais que la malice de l'homme perce aisément à travers les nuages dont elle cherche à s'environner ! On voit bien que c'est Moïse qui parle et qui agit, et que la Divinité n'y est pour rien dans toutes ses opérations ; qu'il en reçoit même un démenti

formel. C'est ce que je vais prouver dans les chapitres suivans; du moins j'établirai des doutes très-forts sur tout ce que Moïse nous raconte des dix plaies dont fut affligée l'Égypte, des massacres des enfans mâles des Égyptiens, des guerres intestines entre les Juifs et les Égyptiens, des vols des Juifs, de leur passage de la mer Rouge à pied sec. J'établirai des doutes sur le désastre de Pharaon et de son armée ; je me servirai des Juifs eux-mêmes ; ils seront mes témoins ; ils déposeront en ma faveur. Je vais les représenter après le passage de la mer Rouge, au milieu des déserts de l'Arabie. Si mon lecteur n'est pas trop prévenu, il sentira la force de mes raisons.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Moïse, après le passage de la mer Rouge.

MOISE, après avoir passé la mer Rouge à pied sec, ou à pied mouillé, s'arrêta sur ses bords, et fit éclater sa joie et sa satisfaction d'avoir échappé à Pharaon et à ses troupes. Il chanta, dans les premiers élans de son triomphe, son *In exitu Israel de populo barbaro.....* Il se moquait des Égyptiens; il tournait en ridicule leurs simulacres; ils ont des oreilles, dit-il, et ils n'entendent pas, des pieds sans mouvement, une langue qui ne parle pas, des cœurs insensibles, etc. Nous chantons tous les jours ce psaume, et nous nous moquons avec Moïse des Égyptiens, qui se moquent de nous à leur tour; ils se rient de nos statues qui ont aussi bien que les leurs, des oreilles, et qui n'entendent pas plus clair; des pieds, et qui ne marchent pas mieux; des cœurs, et qui ne sont pas plus sensibles; ils nous voient prosternés devant nos statues, comme ils se prosternaient devant les leurs; ils dirigeaient leurs intentions vers la Divinité qu'ils se représentaient comme ils pouvaient; ils ne faisaient que suivre en cela les instructions de leurs prêtres; ils ne croyaient que ce qu'on leur faisait croire.... Ce que je dis des Egyptiens peut s'appliquer à tous les peuples.

Ainsi Moïse n'était pas bien fondé à se moquer des Épyptiens; mais le dépit s'en prend à tout et se satisfait de même : il ne faisait que se venger. Les Égyptiens de leur côté chantaient aussi leur *In exitu Israel barbaræ gentis;* ils se moquaient du Jéhovah des Juifs, comme eux se moquaient de leur Apis.

Ainsi, dans tous les temps, les peuples, après avoir défiguré la Divinité, chacun à leur manière, et selon leurs vues, se raillaient les uns les autres, se tournaient en ridicule, comme ils le font encore. C'est par-là que toutes les religions sont tombées dans le discrédit. Les prêtres des cultes opposés se déchiraient les uns les autres, comme ils se déchirent encore; c'est par-là qu'ils ont perdu la confiance, l'estime et l'amour des peuples qui s'aperçoivent de ces haines; ils concluent qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres; que leurs jalousies ne sont que des jalousies de métier. Je développerai cette assertion dans un autre ouvrage.

Enfin les Juifs et les Égyptiens, après s'être bien moqués les uns des autres, après avoir bien chanté, et peut-être dansé, se livrèrent, je pense, à d'autres soins. Je n'ai pas beaucoup d'inquiétude pour les Égyptiens; ils sont chez eux, riches et heureux sous le gouvernement des Pharaon et de leurs dieux Apis et Nubis, etc. Ma sollicitude se tourne toute du côté des Juifs; je les vois dans une bien triste position. Ils sont dans un désert qui n'offre qu'aridité; ils ont faim, et ils n'y trouvent pas à manger; ils ont soif, et ils n'y trouvent pas à boire; ils y sont condamnés

à mourir de faim et de soif. Telle est la position des malheureux Juifs après leur sortie d'Égypte..... Elle est bien triste pour un peuple privilégié de Jéhovah. Il se disait destiné à régner sur l'univers entier, et il n'a pas un pouce de terre qui lui appartienne, sinon les déserts de l'Arabie; encore faut-il qu'il les dispute aux Arabes qui les habitent, épars çà et là. Il ne tarda pas à sentir les maux de sa position. Quand il en eût vu toute l'étendue, et qu'il avait quitté un excellent pays pour aller mourir de faim et de soif dans un désert, il fit éclater ses plaintes et ses murmures; il s'en prit à l'auteur de ses maux; il en attribua la cause à Moïse; il lui reprocha sa sortie d'Égypte, la perte des biens et des plaisirs dont il y jouissait; il lui demandait les ognons, les melons, les concombres, etc. qu'il trouvait en abondance en Égypte. Moïse, en adroit politique et en habile magicien, sut pendant quelque temps en imposer aux Juifs; il les nourrissait de promesses. Mais des promesses sans effet ne pouvaient contenter environ deux millions d'hommes. Moïse, à force de parcourir le désert et de faire creuser les rochers, trouvait parfois quelque source d'eau qui ne suffisait pas à tant de monde. Il leur procurait parfois quelque nourriture. Il savait tirer parti des faibles ressources que peuvent offrir des déserts arides. Il fallait livrer combat aux hordes arabesques qui les parcouraient. Une source d'eau, le moindre aliment devenait l'enjeu des querelles. Comme nous voulons faire de Moïse un homme extraordinaire, un homme à miracle, nous disons

qu'il n'avait qu'à frapper les rochers avec une baguette, et il en faisait sortir de l'eau. Il n'avait qu'à lever ses mains au ciel, implorer Jéhovah, et de suite les grives tombaient toutes rôties ; mais il paraît que l'eau ne sortait pas assez abondamment ; que les grives et les cailles étaient trop clair-semées. Les Juifs murmuraient toujours ; ils auraient voulu qu'il fût tombé du ciel des melons, des concombres, des ognons, etc., qu'ils eussent trouvé dans les déserts toutes les jouissances qu'ils trouvaient en Egypte. Ils murmuraient plus que jamais contre Moïse ; ils lui reprochaient toujours la sortie d'Egypte et la perte des biens qu'ils y trouvaient en abondance. Moïse, après avoir épuisé toutes les ressources de son esprit et de son art, employa la violence et la sévérité des châtimens ; il faisait taire les murmures par la mort des murmurateurs ; il ne craignait pas de faire périr les Juifs par milliers ; l'histoire n'offre pas de despote qui ait autant sacrifié de sujets, puisque nous disons que dans l'espace de quarante ans il immola tous les Juifs qui étaient sortis d'Egypte ; il n'y eut que leurs enfans qui entrèrent dans la terre de Chanaan, dont nous allons parler dans ce chapitre et le suivant. Mais il avait beau en immoler, les Juifs murmuraient toujours, et faisaient des menaces à Moïse. Il n'était pas trop en sûreté au milieu de cette multitude affamée, dont les besoins étaient sans cesse renaissans. Les maladies, la faim et la soif durent en faire périr autant que le glaive de l'ange, car nous disons que c'était un ange envoyé par Jéhovah qui exterminait les Juifs murmu-

12

teurs ; c'est ainsi que nous jetons sur la Divinité les exécutions sanguinaires qu'ordonnait Moïse : la Divinité est le surtout de toutes ses sottises. Il n'est pas le seul malheureusement qui en ait fait un si criminel abus !..... La plupart des ambitieux et des méchans s'en sont servis comme d'un voile pour couvrir leurs manéges. L'homme judicieux et sensé n'en est pas dupe ; il n'y a que des ignorans, des gens prévenus et aveugles qui s'y laissent prendre. Que ce soit l'ange ou bien Moïse qui fît périr les Juifs par milliers, ils n'étaient pas moins à plaindre ; ils ne souffraient que de l'ambition de Moïse. S'il ne les eût engagés à sortir de l'Egypte, ils y seraient restés. Les regrets qu'ils témoignent d'en être sortis en sont une preuve qu'on ne saurait contester; leur détermination pour y revenir porte la vérité de mon assertion jusqu'à la dernière évidence. Je tire une conséquence toute naturelle de ces regrets d'un côté, et de ces désirs de l'autre, que tout ce que nous rapporte Moïse est faux, ou bien n'est pas vraisemblable. Je raisonne ainsi:

Ou les Juifs avaient provoqué le ressentiment des Egyptiens, ou non. Dans le premier cas, il n'est pas vraisemblable qu'ils voulussent revenir en Egypte ; ils ne devaient au contraire rien tant craindre que d'y revenir ; ils devaient se représenter la fureur, la colère des Egyptiens contre eux, pour avoir égorgé leurs enfans mâles, attiré sur leur pays toutes sortes de maux, les dix plaies surtout, dont on parle tant, et que les Egyptiens n'avaient pas oubliées ; le sou-

venir devait leur en être tout récent. Il n'y avait pas si long-temps que les Juifs étaient sortis d'Egypte ; n'oublions pas surtout le désastre de Pharaon et de son armée qui avaient péri dans la mer Rouge par suite de la vengeance de Jéhovah et de son envoyé : ils devaient être tout transportés de fureur contre l'un et l'autre. Les Juifs avaient à craindre qu'ils ne s'en vengeassent contre eux ; cependant ils ne craignent rien de la part des Egyptiens ; on dirait qu'ils ont vécu toujours en bonne intelligence. Nous voulons, disent-ils revenir en Egypte, y aller manger des melons, des ognons, des concombres, y jouir de tous les biens que nous regrettons tant et avec raison ; nous mourons de faim et de soif dans ces déserts ; nous sommes de tous les peuples le plus malheureux ; nous qu'on a bercés dans de si belles espérances, à qui on promet monts et merveilles de la part de Jéhovah, et qui nous laisse errans dans les déserts!...

Telles étaient les plaintes que les Juifs répétaient sans cesse à Moïse, et tels étaient en même temps leurs désirs empressés de retourner en Egypte. Je ne fais que répéter à mon lecteur ce qu'on lit formellement dans l'histoire des Juifs, du peuple-dieu. Si, comme il est plus vraisemblable, rien de ce que nous rapporte Moïse n'avait eu lieu en Egypte, il n'est pas surprenant que les Juifs voulussent y revenir ; ils devaient naturellement souhaiter de retourner dans un pays où ils avaient été élevés, où ils avaient resté deux cents ans comblés des bienfaits des Pharaon, dans un des plus beaux cantons d'Egypte ; ce sont de

ces choses qui ne s'oublient pas, surtout dans la position où étaient les Juifs. Mais continuons.

Les Juifs, disons-nous, avaient passé la mer Rouge à pied sec par un miracle. Or, il n'est pas vraisemblable que le chemin restât toujours à sec pour les laisser passer quand ils voudraient, puisqu'elle avait repris son cours pour engloutir Pharaon et son armée. Les Juifs ne s'inquiètent pas du chemin ; il paraît qu'ils en avaient un dont ils étaient sûrs, autre que celui de la mer. D'ailleurs, on pouvait aller en Egypte sans traverser la mer Rouge. La famille de Jacob y alla bien mendier du pain auprès de Pharaon ; assurément elle ne passa pas la mer Rouge : on pouvait en sortir comme on pouvait y entrer.

Pourquoi nous opiniâtrons-nous à dire que Moïse dirigea sa fuite du côté de la mer Rouge? Pour lui prêter un miracle de plus et rétablir sa gloire et celle de Jéhovah, bien flétrie par une telle fuite..... Mais malheureusement mille raisons s'élèvent pour faire douter de ce miracle. Je viens d'en exposer une partie ; elles sont assez sensibles pour qu'elles fassent impression sur mon lecteur : je les livre à ses réflexions.

Comment s'y prit Moïse pour détourner les Juifs de toute idée de revenir en Egypte? C'est ce que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Moïse fait valoir une promesse de Jéhovah.

MOISE trouva un moyen efficace pour faire diversion aux plaintes et aux murmures des Juifs. Il y avait à l'extrémité du désert, en tournant, je crois, du côté de l'Orient, un beau pays appelé le Chanaan ; il pouvait fort bien le dédommager de la perte de l'Egypte ; mais il fallait le conquérir, chose qui n'était pas facile : le peuple qui l'habitait n'était pas d'humeur à le céder au premier venu ; il y avait tant de siècles qu'il l'occupait, qu'il croyait y avoir des droits imprescriptibles. Moïse ne pouvait faire valoir que le droit du plus fort, celui des conquérans. Mais comment sanctionner son entreprise aux yeux des Juifs? Il ne fut pas embarrassé. Il eut recours à la ressource connue alors, et qui l'a été dans tous les temps, et dont nous avons fait parfois usage, comme je le dirai dans cet ouvrage. Il dit aux Juifs que ce pays lui avait été donné par Jéhovah ; qu'il l'avait promis à leurs ancêtres Abraham, Isaac, Jacob, etc., et qu'il était chargé de faire valoir cette promesse. Il commença, comme d'ordinaire, par attaquer le culte des Chananéens ; il tourna en ridicule leur Dieu Moloch :

c'était un faux Dieu dont il fallait détruire le culte, et y substituer celui de Jéhovah, le seul vrai Dieu qu'il y eût sur terre. Il les chargeait des intérêts de sa gloire; il leur donnait pour tâche de détruire les Chananéens jusqu'à un seul, leur roi surtout; et pour prix de leurs travaux il leur donnait le Chanaan, pays très-riche, où coulait le miel, où abondaient tous les biens et les plaisirs; qu'ils n'avaient qu'à mettre la main à l'œuvre.

Les Juifs affamés furent, du premier coup, enchantés de cette découverte, et du moyen que leur offrait Moïse de s'emparer du bien des autres sans commettre une injustice; au contraire, on leur disait que c'était une bonne œuvre; ils ne faisaient qu'exécuter les ordres de Jéhovah qui, étant le seul vrai Dieu, pouvait bien disposer des pays les plus riches en faveur de qui il voulait. Ils étaient son peuple chéri, l'objet de ses prédilections; était-il surprenant qu'il leur donnât le pays de Chanaan avec toutes ses richesses, et le droit même d'en égorger les habitans? En travaillant pour leur profit ils travaillaient pour sa gloire....; ainsi ils se rendaient des services réciproques. Jéhovah laissait cependant beaucoup à faire aux Juifs; il leur donnait bien à la vérité le pays de Chanaan, mais à condition qu'ils le conquerraient par la force des armes. Les clauses de la donation les contrariaient beaucoup: ils auraient voulu entrer tout de suite dans Chanaan; il y avait si long-temps qu'ils souffraient la faim et la soif. Moïse ne leur disait pas dans quel temps ils entreraient à Chanaan; Jéhovah n'en di-

sait rien; il faisait des promesses, mais n'en garantissait pas l'accomplissement à une époque désignée. Il y avait bien des siècles que Jéhovah promettait une terre de Chanaan aux Juifs, où le miel coulait avec abondance; cependant ils avaient été obligés d'aller mendier du pain en Egypte, d'où ils sortent poursuivis par Pharaon et son armée; et nous les voyons maintenant mourir de faim et de soif dans les déserts de l'Arabie; ils ne sont pas loin, il est vrai, d'une terre de Chanaan, pays riche et abondant dans tout genre de productions; mais en attendant qu'ils s'en emparent, que de peines à endurer! que de maux à souffrir! L'histoire de la prise de Chanaan en fait mention; elle nous apprend que les Juifs se rebutèrent souvent, et voulaient se désister de leur entreprise; ils auraient bien préféré retourner en Egypte. Ils savaient ce qu'ils avaient perdu; ils n'avaient aucune connaissance de ce qu'on leur promettait, et qui devait leur coûter tant de peines. Ils murmuraient toujours contre Moïse, lui reprochaient tous les maux qu'ils souffraient : ils lui en attribuaient la cause. Moïse employait toutes les ressources de son esprit pour les calmer et ranimer les courages abattus. Lorsqu'il ne pouvait réussir par insinuation auprès des Juifs, il employait la terreur des châtimens; il ordonnait des supplices, commandait des exécutions. Aaron, son frère, qu'il avait nommé grand-prêtre, ne lui était pas d'un faible secours auprès des Juifs; il interprétait les promesses de Jéhovah et les expliquait d'une manière conforme aux vues de son

frère ; ils s'entendaient tous les deux pour dominer ce malheureux peuple, l'un dans l'ordre politique, et l'autre dans l'ordre religieux. Moïse était puissant par son bras, Aaron par sa langue......

Nous voyons une preuve de cette intelligence nécessaire à l'occasion du veau d'or : je vais rapporter ce trait.

Il paraît que les Juifs, comme beaucoup d'autres peuples, reconnaissaient un Dieu en qui ils n'avaient pas beaucoup de confiance, si toutefois ils y croyaient ; ils en avaient plus dans Apis, qui leur avait fait tant manger de melons, d'ognons, de concombres, etc., tandis que Jéhovah les laissait mourir de faim et de soif dans un désert. Ils étaient tellement persuadés qu'Apis les avait nourris en Egypte, qu'ils s'en firent une image. La Divinité était représentée en Egypte sous la figure d'un bœuf. De là notre croyance que les Egyptiens adoraient un bœuf ; nous prenons de là occasion de tourner en ridicule leur culte et leurs dogmes. Mais sommes-nous bien fondés ? Nos neveux ne le seront-ils pas autant à se moquer de nous, si jamais la saine philosophie les éclaire ? Avons-nous bien raison de représenter la Divinité sous la figure d'un homme, d'un agneau, d'un pigeon, etc. La Divinité est-elle plus un homme, un pigeon, qu'un bœuf, un chien, un serpent ? Je voudrais qu'on me répondît à cette question avant de se moquer des Egyptiens et de leurs figures symboliques. Les Egyptiens interprétaient les leurs comme nous interprétons les nôtres. Au moyen des distinctions, des expli-

cations forcées, nous affectons de trouver du vrai, du sensé, où d'autres croient ne remarquer que du faux et du ridicule, parce qu'ils n'expliquent pas comme nous nos symboles et nos croyances. C'est là l'erreur où nous tombons à l'égard des autres. Nous nous moquons du bœuf des Egyptiens, et les Egyptiens reconnaissaient sous cette figure le symbole de la puissance et de la force de la Divinité. Les deux cornes du bœuf, qu'ils appelaient cornes d'abondance, leur représentaient l'immense libéralité de l'Être-Suprême. Ne nous moquons donc pas des Egyptiens ni d'aucun peuple; ne tournons pas en ridicule leurs idées sur la Divinité, et la manière dont ils l'honoraient. Ils n'ont pas plus défiguré la Divinité que nous le faisons : ils l'ont mal conçue. La concevons-nous mieux? Ils en ont mésusé. En avons-nous fait un meilleur usage?

Ainsi, les Juifs, en se représentant la Divinité sous la figure d'un bœuf, à l'imitation des Egyptiens, n'étaient pas aussi sots, aussi répréhensibles que nous voulons bien le dire ; ils ne s'éloignaient pas plus des idées de la Divinité en se la représentant sous la figure d'un bœuf, que nous croyons nous en rapprocher en nous la représentant sous une figure humaine, souvent aussi indécente que ridicule... Comment s'y prirent les Juifs pour faire le veau d'or dont on parle tant? C'est ce que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

Le veau d'or des Juifs dans le désert.

Le veau d'or que se firent les Juifs dans le désert, les hommages qu'ils lui rendirent un instant, leurs cris, leurs danses autour de ce même veau ont fourni pendant des siècles matière à de vifs et sanglans reproches contre les Juifs. On les traite d'apostats, d'infidèles envers Jéhovah. Ils abandonnèrent, disons-nous, le vrai Dieu pour prostituer leur encens et leurs hommages à un faux Dieu. Que dis-je? on les traite d'idolâtres, parce qu'ils se firent un simulacre devant lequel ils se prosternaient, à la manière des Egyptiens.

Ces reproches, pour être si vifs, sont-ils bien fondés? Voilà la question : je crois qu'ils ne le sont pas. Les Juifs n'abandonnèrent pas leur Dieu lorsqu'ils se firent un veau d'or ; ils n'en changèrent que le symbole ; ils l'adoraient sous la figure d'un séraphin ; ils imitaient en cela tous les peuples qui se sont fait de la Divinité des images sensibles. Chacun suivait là-dessus son génie, ses lumières et ses mœurs ; toutes ces diverses figures étaient plus ou moins ridicules ; chacun était content des siennes,

et les expliquait comme il voulait, et selon les diverses circonstances. Les Juifs ne firent que changer les images sous lesquelles ils se représentaient la Divinité. Ils lui donnaient des ailes, ils pouvaient bien lui donner des cornes pour en exprimer la force. Ainsi, les Juifs n'étaient pas plus idolâtres que nous ne voulons l'être, malgré nos prosternations journalières devant diverses figures qui représentent ici un homme, là un animal, tel qu'un agneau, un pigeon, etc. Les Juifs ne purent se représenter la Divinité sous la figure d'un bœuf; ils n'eurent pas, je pense, assez d'or pour faire une image aussi grande; ils ne firent qu'un veau d'or, et pour cela ils sacrifièrent leurs bijous et toutes leurs dorures. Il fallait qu'ils en eussent beaucoup pour faire ce veau d'or qui était assez grand pour qu'on le vît de loin, et qu'on dansât tout autour. On rapporte qu'il égalait en hauteur et en grosseur un veau de trois mois. Ce qui nous prouve qu'il était de grande taille, c'est que Moïse l'ayant fait réduire en poudre, il y en eut assez pour que chaque Juif en bût une dose par *l'exprès commandement de Moïse,* ainsi que nous l'allons voir dans ce chapitre.

Je me demande à moi-même, d'où les Juifs avaient-ils tiré tout cet or pour faire cette figure? Il paraît que les femmes juives étaient richement mises; elles avaient des bracelets, des colliers, des bagues d'or, qu'elles sacrifièrent pour avoir un veau d'or. Cependant nous disons que les Juifs étaient esclaves en Egypte!... Quel esclavage était-ce donc que le leur?

Ils étaient pour le moins aussi riches que les maîtres de nos jours. Il paraît que les femmes juives étaient toutes éclatantes d'or et de pierreries, à l'instar des Egyptiennes et des femmes des Perses; nous pouvons conclure de là comme les Juifs étaient malheureux en Egypte, et s'ils étaient bien fondés à regretter ce beau pays et à vouloir y revenir. Ce n'est pas surprenant si, par reconnaissance, ils voulaient adorer la Divinité sous la figure d'un veau d'or : ils croyaient, dans leur simplicité, que c'était parce qu'on l'adorait en Egypte sous cette figure, qu'elle y répandait ses faveurs avec tant d'abondance. Voilà ce qu'étaient les Juifs; hélas! ce qu'étaient tous les peuples, et ce qu'ils sont encore de nos jours vis-à-vis la Divinité, des enfans au berceau, à qui on fait croire tout ce que l'on veut...... L'ignorance, la simplicité d'idées et de mœurs, la bonne foi excusaient les Juifs et tous les peuples de ces temps-là. L'erreur qu'ils professaient était presque toujours le résultat des leçons de ceux qui les gouvernaient dans l'ordre politique ou religieux. Les peuples, dans tous les temps, ont eu des maîtres qui n'étaient pas tous animés du même esprit : il y en avait qui les dirigeaient dans la voie de la vérité; c'était le plus petit nombre; d'autres, qui formaient le plus grand, les dirigeaient dans le sentier de l'erreur, ou par ignorance, ou par malice.

Quand les Juifs firent ce veau d'or, et qu'ils dansèrent tout autour, ils n'agirent pas de leur propre mouvement; ils ne firent que suivre les insinuations d'Aaron, frère de Moïse; c'est lui qui leur conseilla

de faire ce veau d'or et de le fêter ; il donna l'exemple le premier ; il était tout naturel que les Juifs le suivissent. Ils n'étaient pas fâchés de revoir parmi eux l'image du Dieu des Egyptiens, qui leur avait fait tant manger de melons, de concombres et d'ognons. On aimait dans ces temps-là, comme dans d'autres, la Divinité par intérêt. Si Jéhovah avait fait trouver aux Juifs dans le désert les biens et les jouissances qu'ils avaient trouvés en Egypte, ils lui eussent été fidèles, et ils n'auraient jamais murmuré contre lui ni contre Moïse, son envoyé Ils ne murmuraient que quand ils avaient faim ou soif; ils n'étaient contens que quand ils étaient pleinement rassasiés. Ce fut l'excès de leurs maux et de leur misère qui les porta si souvent à abandonner leur dieu Jéhovah, qui ne leur prodiguait que des promesses. Aaron, le grand-prêtre des Juifs, ou qui était destiné à le devenir, ne fut pas plus fidèle à Jéhovah; il dansa bien comme les autres autour du veau d'or : c'était son ouvrage. Les Juifs n'agirent que par imitation ; ils n'étaient donc pas répréhensibles, cependant Moïse ne sévit que sur eux ; il ne fit que quelques reproches à son frère, pour ne pas avoir l'air de l'approuver entièrement. Il déchargea toute son indignation sur les Juifs ; il les condamna à prendre chacun une dose du veau d'or, après l'avoir fait réduire en poudre. Il fallait que ce veau d'or fût bien grand, pour que chaque Juif pût en prendre une dose....... Ce trait est-il vraisemblable? c'est ce que je laisse à examiner à mon lecteur. Dans tous les cas, il ne fait

pas honneur à Moïse. Il laissa éclater trop d'indignation pour un faute si légère ; et si elle était grave, il ne devait punir que celui qui en était la cause morale, Aaron, son frère. Il montra là deux passions, l'indignation, des transports de fureur, et puis de la partialité ; mais il était intéressé à ménager son frère qui parlait pour lui. Moïse parlait avec peine ; il était bègue ; il n'avait de force dans ses bras que quand on les lui tenait élevés en l'air....... Aaron n'était fort que de la langue.

Ainsi les deux frères se prêtaient leurs mutuelles ressources pour faire agir les Juifs dans leur sens et selon leurs divers intérêts. Ça été la politique de tous les temps chez tous ceux qui ont gouverné les peuples, les uns pour leur bonheur, d'autres pour leur malheur. Les Juifs souffrirent beaucoup de l'ambition de leurs maîtres; ils furent en butte à leurs caprices. Moïse parut irrité de la prétendue prévarication des Juifs ; il les traita d'idolâtres, et les punit d'une manière exemplaire : il leur fit boire le veau d'or, et il ordonna le massacre de ving-quatre mille d'entr'eux. Mais, quelle inconséquence de sa part ! il leur fait un crime de se prosterner devant un veau d'or, et quelques temps après il offre à leurs hommages un serpent ! Il l'avait suspendu à une potence ; les Juifs étaient obligés de le regarder, de se prosterner à ses pieds. Je demande quelle différence il y avait entre un serpent et un bœuf? Si les Juifs étaient idolâtres en se prosternant devant un bœuf, ne l'étaient-ils pas en se prosternant devant un serpent ?

Le serpent devait être en horreur à Moïse pour avoir séduit nos premiers pères et causé tous nos malheurs. Le bœuf ne nous a fait aucun mal, ni le chien non plus; le serpent, au contraire, nous en a fait beaucoup, s'il faut en croire la tradition. Moïse, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, se comporta en vrai despote qui se moque des volontés de ses sujets pour leur faire faire les siennes, toutes capricieuses qu'elles puissent être ; nous en voyons ici un grand exemple dans la conduite de Moïse. Il fait aujourd'hui un crime aux Juifs parce qu'ils ont adoré le veau d'or d'Egypte, et demain il leur fait adorer le serpent, et pour la même raison qu'il était adoré en Egypte. Elle était infectée de serpens; les Egyptiens croyaient se mettre à l'abri de leurs morsures et désarmer leur rage en rendant les honneurs divins à l'image d'un de ces reptiles. Ils en avaient un d'airain d'une grandeur énorme.

Celui que fit élever Moïse était aussi d'airain, et d'une grandeur prodigieuse. Il disait aux Juifs qu'ils n'avaient qu'à regarder ce simulacre, se prosterner à ses pieds pour être à l'abri des morsures des serpens, dont le désert était infecté, et qu'ils guériraient de celles qu'ils avaient reçues. Telle était l'opinion des Egyptiens et l'erreur générale de tous les peuples d'alors. Un animal qui faisait du mal dans les environs était un mauvais génie qu'il fallait apaiser par des sacrifices. Moïse était aussi sot que les autres ; et nous voulons en faire un sage, le héros de nos croyances ! Telle est notre prévention, qu'elle nous aveugle ; mais

nous avons quelque intérêt à défendre Moïse dans toute sa conduite, parce que nous l'avons imité parfois, ainsi que j'en ferai la remarque dans cet ouvrage. Nous avons abusé de la Divinité comme lui ; nous l'avons méconnue à son exemple ; nous avons sanctionné nos entreprises, légitimé nos passions à l'ombre de la Divinité, comme Moïse a légitimé les siennes ; nous avons imité ses inconséquences; nous sommes donc intéressés à le soutenir. L'éloge que nous en faisons, les suffrages que nous lui accordons sont donc suspects.

Toute la conduite de Moïse n'est qu'une série d'inconséquences comme celle de tous les ambitieux conquérans; je viens d'en citer deux preuves. Les commandemens que nous disons tenir de lui et dont nous lui faisons honneur, viennent à l'appui de mon assertion. Que la théorie de Moïse est belle ! mais que sa pratique est mauvaise ; il défend aux Juifs d'adorer aucun ouvrage fait de main d'homme, et il leur fait adorer un serpent d'airain !.... Il leur défend de voler, et il leur a commandé de prendre les effets des Egyptiens après avoir surpris leur confiance, et il les conduit maintenant au pillage de Chanaan ! Il leur défend de tuer, et il les conduit aux meurtres et aux massacres des Chananéens ! Il leur défend les désirs impurs, et il leur fait un crime d'être vierge. La stérilité est un opprobre, et la virginité une infamie. Il permet aux Juifs la pluralité des femmes : ainsi il n'y avait pas de place pour les désirs impurs, etc. Qu'avaient-ils à désirer les bons patriarches de l'An-

cien-Testament, les Abraham, les Isaac, les Jacob? etc. Ils avaient plusieurs femmes, et encore se livraient-ils à leurs servantes.....

Ainsi, les préceptes que nous attribuons à Moïse sont autant de monumens de ses inconséquences; il défendait la veille ce qu'il commandait le lendemain. Il défendait les mauvais désirs, et il permettait ou il en prescrivait les actes. Il n'est pas surprenant que la législation de Moïse ait fait du peuple juif le peuple le plus dissolu qu'on ait jamais vu ; ses mœurs faisaient horreur aux nations. Il était voleur et meurtrier par religion et par le vice de la politique de Moïse qui sacrifiait à ses vues la Divinité et ses attributs. Il a laissé à la postérité de pernicieux exemples qui n'ont eu que trop d'imitateurs : il ne prêchait à ses peuples que la théorie de la vertu ; il les dispensait de la pratique ; il rapportait tout à ses intérêts; il n'entretenait son peuple que d'objets temporels ; les biens spirituels n'entraient pas dans son enseignement: on lui reproche, avec raison, de ne l'avoir pas entretenu de l'immortalité de l'âme et d'une vie à venir.

Il était conséquent dans son enseignement. Il établissait que l'homme avait été créé de boue comme les animaux ; il concluait qu'il devait être traité de même. Un de ses successeurs disait formellement que les jumens et l'homme devaient avoir la même fin. *Unus interitus jumentorum et hominis*. Ne soyons donc pas surpris que les Juifs n'aient vécu que par les sens ; qu'ils n'aient respiré que pour les biens temporels ; on ne leur parlait jamais des biens spirituels,

parce que ceux qui les dirigeaient dans l'ordre politique et religieux, n'en respiraient pas d'autres.

Qu'étaient-ce que les Moïse et ses successeurs, les David, les Salomon, etc.? On parlera de tous les temps de leur orgueil, de leur ambition et de leur sensualité; ils avaient un sérail; et les Urie avaient tout à craindre pour l'honneur de leurs femmes..... Il leur fallait des vierges de dix-huit ans pour irriter leurs passions, échauffer leur vieillesse et forcer la nature..... Et l'on cite encore ces hommes comme autant de modèles!.... Nos déclamateurs ne montent pas une fois en chaire, qu'ils n'en fassent l'éloge!... Quelle profanation de leur ministère! Comme ils montrent peu d'esprit et de jugement! Nos chaires retentissent plus des noms des Salomon, des David et de leurs sentences, que de celui du Christ, de ses leçons et de ses exemples. La pratique soutenait chez lui la théorie; la théorie chez les Salomon et les David était démentie par la pratique; ils ne doivent donc pas être cités pour modèles.

Qu'étaient-ce que les prêtres du judaïsme? Des hommes sensuels qui condamnèrent à mort le Christ, parce qu'il prêchait contre la sensualité.... C'est faire l'éloge de tous, quand on dit que le Grand-Prêtre choisissait pour lui la plus accomplie des vierges; il fallait qu'elle n'eût que dix-huit ans, et qu'elle fût la plus belle, sans compter bien d'autres priviléges qu'il se donnait......

Les prêtres du judaïsme, comme ceux du paganisme, se nourrissaient des sacrifices qu'ils établissaient

sous prétexte de désarmer la colère de l'Être-Suprême et de mériter ses faveurs.......... Ils induisaient les peuples en erreur : s'ils l'entretenaient d'un Sauveur à venir, c'était un Sauveur conquérant qui devait les combler de biens, les faire régner sur l'univers entier ; ils ont été cause que le peuple Juif a méconnu le Christ et ses belles leçons. Je n'apprends rien ici de nouveau à mon lecteur ; on lui prêche journellement la haine et le mépris contre le peuple Juif, tout innocent qu'il est ; car il n'est coupable que des fautes de ses maîtres ; il n'a fait que suivre leurs leçons et leurs exemples. S'il a attaché le Christ à la potence, ce sont ses maîtres qui l'ont dressée.

Le peuple Juif avait auparavant pillé les Egyptiens, égorgé leurs enfans ; ils avaient manqué à la reconnaissance qu'il devait aux Pharaon, etc. ; ce ne fut que par l'enseignement de Moïse, qui se prévalait d'une prétendue mission de Jéhovah, d'un Dieu qu'il avait forgé selon ses vues et les intérêts de sa politique. Il va maintenant à Chanaan y répandre l'horreur et la confusion ; c'est encore Moïse qui le conduit ; encore s'il disait n'agir que de son propre mouvement, n'obéissant qu'au désir de s'élever, de se faire un nom, on le taxerait d'ambition comme tous ceux qui ont cherché à dominer leurs semblables. Ce que je blâme dans Moïse, c'est d'avoir cherché à jeter sur la Divinité l'odieux de ses entreprises ; il est vrai qu'il ne peut en imposer qu'à l'homme qui se fait de la Divinité de fausses idées par ignorance ou bien par une malice préméditée, à l'imitation de Moïse.

L'autorisation divine dont il revêtait toutes ses entreprises aux yeux des Juifs, les enhardissait à tout oser ; le crime, tel que le vol, le meurtre, etc., leur était tellement familier, qu'ils s'en faisaient comme un titre de recommandation auprès de Dieu et des hommes. Ils croyaient mériter auprès de Jéhovah, en allant piller et égorger les Chananéens et les autres peuples. Ils avaient juré une haine mortelle à toutes les nations qui ne reconnaissaient pas Jéhovah ; ils les auraient toutes détruites, s'ils avaient pu, pour régner à son ombre ; aussi, toutes les nations leur rendirent haine pour haine, mépris pour mépris ; s'ils poursuivaient tous les peuples, ils en étaient poursuivis à leur tour. Ils conspirèrent tous la ruine du peuple Juif ; et malgré qu'il se dît fort de la protection de Jéhovah, il n'a pas moins été de tous les peuples le plus malheureux ; il n'a fait que passer de l'esclavage à la servitude. C'est ce que je développerai dans cet ouvrage. Je vais parler maintenant de la prise de Chanaan, et de la fin de Moïse, qui reçut un démenti formel de la Divinité, comme tant d'autres ambitieux.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

La prise de Chanaan par les Juifs. — Moïse meurt dans le désert.

LES Juifs restèrent quarante ans dans le désert de l'Arabie, y périssant par milliers, les uns de faim et de soif, les autres par la verge du despotisme, que nous appelons le glaive de l'ange ; car nous ne voulons pas professer que ce soit Moïse qui ait fait périr les Juifs, mais bien Jéhovah, ou un de ses émissaires. Cependant, nous disons que les Juifs, à force de résistance, s'emparèrent de Chanaan ; mais il n'y eut que les enfans de ceux qui étaient sortis d'Egypte qui y entrèrent. Ainsi, le désert fut le tombeau de deux millions environ de Juifs, dans l'espace de quarante ans. Nous disons que c'est Jéhovah qui les fit tous périr pour se venger de leur infidélité et de leurs murmures, quand ils souffraient la faim et la soif. C'est ainsi que Jéhovah traitait son peuple privilégié ! Il le laissa sortir d'Egypte, pays riche et fortuné, pour le mener périr de faim dans un désert. Gardons-nous bien, lecteur, de croire que jamais la Divinité se soit jouée de la vie des hommes, et qu'elle ait jamais choisi un peuple pour le traiter aussi mal. Si la

Divinité avait fait exception du peuple Juif, qu'elle eût eu pour lui des vues de prédilection, elle l'aurait conduit par des voies différentes ; elle lui aurait fait un bonheur à part qui se serait senti de sa puissance et de son infinie bonté ; elle n'aurait pas voulu conduire son peuple au bonheur par des vols, des pillages et des massacres. Ces moyens-là appartiennent à l'humanité qui tend à ses fins *per fas et nefas*.

Le peuple Juif n'est pas le seul qui ait cherché à s'établir sur les ruines de quelqu'autre ; les plus grandes monarchies ne se sont pas établies différemment. Les Perses s'étaient établis sur les ruines des Mèdes ; les Macédoniens sur celles des Perses, et les Romains sur plusieurs royaumes et empires. D'autres sont venus ensuite, qui se sont établis sur leurs ruines ; chaque peuple a été conquérant et conquis à son tour; c'est ce que nous apprend l'histoire, et nous ne voyons guère de peuple qui ne se soit autorisé du nom de son Dieu pour justifier ses entreprises. Nous blâmons tous les autres peuples qui ont jeté sur la Divinité tout l'odieux de leurs actions, et nous soutenons les Juifs qui en ont fait le plus criminel abus. Ils se sont couverts de son ombre pour sanctionner ce qu'elle défend formellement, tels que les vols, les pillages et les massacres. D'ailleurs, la manière dont finit Moïse est toute naturelle ; il n'y a rien qui sente une prédilection particulière de la part de Jéhovah. La manière dont finit le peuple Juif est toute ordinaire ; je n'y remarque rien qui sente une prédilection divine.

Moïse mourut sous les murs de Chanaan ; il n'eut pas l'avantage d'y entrer, malgré qu'il dise que ce beau pays lui avait été promis ; il finit donc comme beaucoup de conquérans qui meurent aux portes des villes qu'ils ont tenues en état de siége pendant longtemps ; les portes leur sont ouvertes, et ils trouvent la mort au premier pas qu'ils font pour y entrer. Combien d'exemples de ce genre l'histoire ne nous offre-t-elle pas ? Mon lecteur les connaît peut-être mieux que moi ; il est inutile que je les lui rappelle. D'ailleurs l'expérience ne vient-elle pas à l'appui de mes réflexions ?.....

La mort de Moïse est celle d'un ambitieux frustré dans ses espérances ; mais nous prétendons que sa mort ne fut pas comme celle des autres mortels ; elle fut miraculeuse, disons-nous : Moïse fut enlevé dans les nues ! et il doit revenir à la fin du monde pour assister au jugement général. C'est là ce qu'on débita au sujet de *Romulus ;* nous ne doutons pas qu'il n'ait été assassiné au milieu du sénat, où il comptait des ennemis. Les sénateurs qui l'avaient fait périr, débitèrent parmi le peuple, pour le calmer, qu'il avait été enlevé dans les nues, et qu'il devait revenir bientôt. Tout en attendant le retour de Romulus, la fureur du peuple se calma ; il s'habitua peu à peu à l'absence de son premier maître.

La croyance du retour de Moïse peut s'expliquer par les mêmes raisons. On peut faire deux hypothèses sur la mort de Moïse. Je croirais que Moïse mourut victime d'une fureur populaire ; le peuple Juif

murmurait contre lui depuis long-temps ; il lui reprochait si souvent sa sortie d'Egypte et la perte des biens dont il jouissait ; il se voyait périr de misère, dans un désert. Moïse avait tant sacrifié de Juifs à ses vues politiques et à ses diverses passions, serait-il surprenant que le peuple Juif, se rebutant à la fin, ait fait éclater sa fureur contre l'auteur de ses maux ? Que de généraux, que de princes, que d'empereurs ne voyons-nous pas dans l'histoire, périssant par suite de commotions populaires ? Les soldats mutinés assassinaient leurs généraux ; la populace soulevée déchirait son empereur. L'histoire ancienne ne nous raconte qu'assassinats de ce genre. Je doute si jamais général, jamais prince a plus provoqué la fureur de son peuple que ne l'a fait Moïse : celui qui dirait qu'il a été assassiné, n'avancerait point une absurdité, il dirait une chose très-plausible. Dans cette hypothèse, les assassins de Moïse auraient fait courir le bruit qu'il avait été enlevé dans les nues par quelque ange ; qu'il n'avait disparu que pour quelques instans ; Moïse pouvait bien avoir des partisans disposés à venger sa mort, ces faux bruits les désarmaient.

Et dans la supposition que Moïse soit mort d'une mort naturelle, il peut se faire que le peuple se voyant sans chef, sans celui qui se disait le dépositaire des promesses de Jéhovah, perdît courage, et qu'il se désistât de la conquête de Chanaan : alors Josué, qui était le bras droit de Moïse, aurait bien pu, d'accord avec les autres principaux du peuple, débiter qu'il n'avait fait que disparaître, et qu'il ne tarderait pas

à revenir. C'est ainsi qu'ils encourageaient les peuples, et qu'ils lui firent faire les derniers efforts pour s'emparer de Chanaan.

Le peuple demandait de temps en temps quand Moïse reviendrait. Après qu'on eut assez souvent renvoyé l'époque de son retour, on finit par lui dire qu'il ne reviendrait qu'à la fin du monde ; c'était dire aux Juifs qu'il ne reviendrait jamais, et qu'ils ne devaient plus l'attendre. Nous ne voyons pas en effet que les Juifs s'en soient plus occupés. Ils nous ont fait passer leur attente ; c'est nous maintenant qui attendons Moïse avec Elie, pour assister à notre jugement ; ils seront chargés de faire la séparation des boucs et des brebis. Nous prétendons donc que Moïse est justifié. Il me semble que s'il l'est, le nombre des élus ne doit pas être aussi petit qu'on veut bien le dire, pour notre consolation..... Je suis embarrassé pour trouver les droits de Moïse à la sanctification. Il faut supposer à l'Être-Suprême deux mesures ; mais ne faisons pas une telle supposition, elle serait un vrai blasphême contre ses divins attributs ; la justice fait son essence.

Je viens d'exposer la fin de Moïse ; voyons maintenant celle du peuple Juif après la prise de Chanaan.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Les Juifs après la prise de Chanaan. — Leurs guerres avec toutes les nations.

Ce n'est pas tout pour un conquérant de prendre des villes, de s'étendre au loin ; le difficile est de conserver ses conquêtes. Les difficultés augmentent à proportion de leur étendue. Quand il sait mettre des bornes à son ambition, il règne avec plus d'empire, et plus long-temps. Un royaume s'affaiblit à mesure qu'il s'étend ; il faut qu'il divise ses forces pour contenir les pays vaincus, qui se remuent, qui s'agitent pour secouer le joug qu'on leur a imposé. Ils font cause commune entr'eux contre l'ennemi commun ; ils finissent par reprendre leurs droits, et quelquefois par soumettre à leur tour celui qui les avait soumis ; nous voyons assez d'exemples de ce genre dans l'histoire; nous n'avons qu'à citer les Romains, qui s'étaient rendus maîtres de tous les pays connus. Hé bien ! leurs ennemis égalaient le nombre de leurs conquêtes, et la décadence de l'empire romain date de sa grande étendue. Citons un exemple plus récent. Pourquoi Bonaparte, cet illustre parvenu dont je ne dis ni bien ni mal, parce qu'il a fait trop de l'un et

de l'autre, pourquoi, dis-je, est-il tombé et a-t-il failli nous ensevelir sous ses ruines? C'est parce qu'il avait trop d'ambition; nous l'avons vu s'affaiblir à proportion qu'il étendait son empire. L'univers entier n'aurait pu bientôt le contenter. Hé bien! il a fini par perdre ce qu'il avait conquis, et il s'est perdu lui-même, ne laissant après lui que de tristes monumens de son passage; il a fini par ne pas avoir un pouce de terre en propre. Les désastres et les maux que son ambition belliqueuse nous a amenés, doivent nous faire apprécier l'esprit pacifique et bienfaisant de la famille qui a repris ses droits.

Il n'est donc pas surprenant que le peuple Juif prélude à sa ruine par son ambition; nous le verrons plus malheureux encore que dans les déserts de l'Arabie. Il est maître de Chanaan; il en égorge les habitans pour mieux assurer ses conquêtes, conformément aux instructions de Moïse. Les Juifs ne purent pas égorger tous les Chananéens, malgré leur bonne volonté; ils conservèrent les femmes, au moins le plus grand nombre. Ils conservèrent quelques habitans pour travailler la terre; beaucoup d'autres s'échappèrent du carnage, et allèrent porter leur haine et leur fureur contre les Juifs, chez leurs voisins, leur inspirant des alarmes sur l'ambition de leurs vainqueurs. En effet, les Juifs ne se bornèrent pas à la possession de Chanaan et de ses richesses; ils étendirent bien plus au loin la donation qu'ils disaient tenir de leur dieu Jéhovah. Il entrait dans leur esprit de faire la guerre à tous ceux qui ne reconnaissaient

pas leur dieu, sous le spécieux prétexte d'en établir l'empire sur toute la terre ; ils voulaient établir le leur à l'ombre du sien. C'est ainsi qu'ils sanctionnaient d'avance les ravages et les meurtres qu'ils étaient obligés de commettre pour contenter leur ambition. Mais c'était alors la manie des peuples ; ils se battaient tous au nom de leur Dieu respectif ; ils ne travaillaient, disaient-ils, que pour sa gloire, et dans le fait ils ne travaillaient que pour la leur : l'œil philosophiquement observateur ne s'y laisse pas méprendre. Les Juifs se sont plus autorisés du nom de Dieu pour légitimer leurs entreprises, que n'ont fait tous les autres peuples ; aussi en ont-ils reçu un démenti plus formel. Ils disent qu'ils ont reçu de la Divinité le pays de Chanaan et ses richesses ; cependant nous avons vu qu'ils ne l'ont conquis qu'à la force des armes. Quelle différence y eût-il eu s'ils se le fussent donné eux-mêmes ? Je ne vois pas à quel dessein nous prétendons que l'Être-Suprême ait donné le pays de Chanaan aux Juifs, vu qu'ils l'ont conquis comme les Perses conquirent la Médie, les Macédoniens la Perse et les Romains toute la terre connue, c'est-à-dire, par la force des armes ; nous ne sommes pas plus fondés à dire que la Divinité avait donné le pays de Chanaan aux Juifs, que si nous disions qu'elle avait donné la France à Napoléon, de triste mémoire ; qu'elle lui avait donné en outre l'Italie, la Saxe, l'Espagne, etc. ; il n'y avait pas plus de droit que les Juifs sur Chanaan : leurs droits comme le sien était le droit du plus fort. L'ambitieux croit avoir des droits

sur tout ce qu'il convoite. Que de *Te Deum* Napoléon n'a-t-il pas fait chanter pour pallier l'injustice et la témérité de ses entreprises !... Il aveuglait ainsi les peuples ; il se servait de la religion et de la Divinité qui en est l'objet, comme d'un levier pour les faire agir dans son sens et selon ses vues ; il était l'élève de Moïse sous ce rapport. Le législateur des Juifs a laissé des exemples qui trouveront dans tous les temps des imitateurs ; les passions y trouvent tant leur compte !...... Et comme elles sont de tous les temps, elles se justifieront toujours à l'ombre de Moïse; elles se serviront de son exemple pour sanctionner leurs excès. Il n'a pas été plus perdu pour les ambitieux que celui des Judith assassinant Holopherne, et d'Esther se vengeant d'Aman.

Les Juifs prirent toujours les instructions de Moïse à la lettre, et les suivirent de même. Dès qu'ils furent maîtres de Chanaan, ils portèrent leurs vues sur les pays voisins. Ils attaquèrent tous les peuples qui les environnaient ; ils faisaient toujours valoir l'acte de donation qu'ils disaient tenir de Jéhovah ; ils avaient toujours l'air de faire la guerre à quelque faux Dieu ; ils regardaient comme tel celui qu'adorait le peuple qu'ils voulaient déposséder. Ce prétexte spécieux était alors à la mode. Il n'y a pas encore bien long-temps que les peuples, et souvent les sujets du même prince, s'en servaient pour se déchirer les uns les autres, pour s'égorger mutuellement comme des bêtes féroces ; c'est ce que je développerai dans un autre chapitre, en parlant des guerres entre les catholiques et les pro-

testans. La Divinité en était le prétexte, et servait de voile aux diverses passions qui les provoquaient.

Les peuples que les Juifs attaquaient, se servaient aussi du même prétexte pour se défendre, et puis pour attaquer à leur tour.

Les Chananéens combattirent pour Moloch, comme les Juifs pour Jéhovah, ainsi de tous les autres peuples; et de part et d'autre, les victoires succédaient aux défaites, et tour à tour les défaites aux victoires. Ainsi, la Divinité était tantôt vaincue, et tantôt victorieuse chez le même peuple. Ainsi, d'un côté on chantait un *Te Deum*, et de l'autre un *Miserere*. Souvent la Divinité était louée chez les uns, et maudite chez les autres; car il arrivait que le peuple vaincu s'en prenait à son Dieu de ses défaites, et l'abandonnait pour se donner à un autre. Les Juifs ont souvent abandonné le leur pour suivre celui des autres peuples. Ils revenaient à lui par les insinuations de leurs maîtres. Cependant ils finirent par se séparer; c'est ce qui préluda à leur ruine. Le peuple Juif formait douze tribus; dix se séparèrent des deux autres, sous la conduite de Jeroboam; c'est ce que nous appelons le schisme des Juifs, qui dura toujours. Les dix tribus refusèrent d'aller sacrifier au temple de Jérusalem; elles s'en construisirent un sur une montagne; elles ne voulurent plus de Jéhovah, c'est-à-dire, qu'elles ne reconnurent plus la Divinité sous le même nom, et qu'elles l'adorèrent à leur manière.

La Divinité s'est toujours sentie des divisions des peuples; ils l'ont forcée, ou plutôt ils ont voulu la

forcer à se plier à leurs divers intérêts ; ils croyaient qu'elle se divisait selon leur multiplicité et leur opposition. De là, les divers noms qu'ils lui donnaient, pensant sans doute que la Divinité se multiplierait à proportion des qualifications qu'on lui donnait et qu'elle serait opposée à elle-même ; mais les peuples ne s'inquiétaient pas de ces contradictions ; ils étaient esclaves de leurs idées comme de leurs intérêts et de leurs diverses passions. La Divinité était le cri de guerre de tous, et le surtout de tous leurs excès. Aussi, quand je blâme les Juifs de l'abus formel qu'ils ont fait de la Divinité, je n'entends pas faire exception des autres peuples ; ils se sont rendus tous coupables de la même profanation ; je m'attache aux Juifs principalement, parce que nous approuvons en eux les mêmes abus que nous condamnons dans les autres.

Les Juifs se battaient pour leurs propres intérêts, comme tous les autres peuples ; ils se disaient précédés de leur Dieu, comme les autres se disaient précédés du leur. Quand les Juifs se flattaient que leur Dieu se mettait à la tête de leurs armeés, les autres peuples se vantaient d'avoir le leur à la tête de leurs bataillons. Ainsi, dans tous les temps, s'il faut en croire les peuples, la Divinité leur a mis les armes à la main pour s'entre-égorger comme des bêtes féroces. Nous voyons les Juifs divisés, se faisant la guerre entr'eux au nom de la Divinité ; ils se sont divisés de croyances parce qu'ils le sont d'intérêts ; c'est ainsi qu'ils se donnent des prétextes spécieux de se faire la guerre, et ils se la firent aussi opiniâtrément que s'ils n'a-

vaient jamais été unis, et qu'ils ne se fussent jamais connus. Israël se battait contre Juda et Juda contre Israël, avec autant d'opiniâtreté qu'ils se battaient contre les Chananéens, les Moabites, les Assyriens et tous les autres peuples avec lesquels ils ont été en guerre. Les ennemis ne leur ont pas plus fait de mal qu'ils s'en sont fait eux-mêmes. On peut conclure la perte des Juifs de leur propre division. Israël, abandonné à ses propres forces, lutta pendant quelques temps contre les Syriens ; mais il finit par succomber ; le royaume d'Israël disparut devant leur puissance. Celui de Juda lutta aussi pendant long-temps contre les Assyriens ; il fut, comme le royaume d'Israël, réduit plusieurs fois en esclavage : ses vainqueurs retardèrent sa ruine par commisération, ou dans les intérêts de leur politique. Les Juifs trouvèrent quelque protection auprès des Cyrus et des Alexandre, mais ils finirent par disparaître devant la puissance romaine dont ils subirent la loi, comme tous les autres peuples, tels que les Egyptiens, les Babyloniens, les Perses, les Macédoniens, etc. La Judée fut divisée en provinces romaines, soumises à divers gouverneurs que Rome déléguait.

C'est ainsi que les Juifs éprouvèrent la protection spéciale de Jéhovah, dont ils se glorifiaient tant!... Il leur avait promis puissance et domination sur l'univers entier ; tous les peuples devaient leur servir de marche-pied, et ils en servirent à tous les peuples ; ils n'ont fait que passer de la servitude à l'esclavage ; ils sont restés plus de soixante-dix ans esclaves des As-

syriens. S'ils brisèrent leur esclavage, s'ils revinrent à Jérusalem et rebâtirent leur temple, ils durent tant de faveurs à Cyrus, roi des Perses, qui, ayant vaincu les Assyriens, renvoya les Juifs et les rétablit dans leur puissance, moyennant quelques tributs qu'il leur imposa. On loue beaucoup Cyrus de cette générosité, qui ne fit que suivre les vues de sa politique. Un vainqueur gagne plus à ménager un peuple vaincu qu'à l'exterminer ou à lui imposer des lois trop dures. Telle fut la politique des Romains, qui leur attachait les peuples qu'ils avaient vaincus. Ils avaient soin de ne pas toucher à leurs Dieux ni à leur religion; ils leur donnaient au contraire une place au Capitole, à côté de Jupiter; les peuples vaincus étaient flattés de cet honneur; ils se faisaient une gloire de dépendre de la puissance romaine, d'être leurs alliés et leurs amis. Nous savons comme le droit de bourgeoisie leur tenait à cœur; Rome l'accordait comme une grâce; il était le prix de la fidélité. Les Juifs n'eurent pas à se plaindre dans le principe de la puissance romaine; ils étaient soumis à des gouverneurs romains; mais d'ailleurs ils vivaient selon leurs lois; ils avaient leur Jéhovah et leur temple, dont ils étaient si orgueilleux; ils devaient aux Romains respect et obéissance, et quelques tributs. Les Romains ne faisaient que soumettre les peuples, et ne les opprimaient pas pour peu qu'ils trouvassent en eux de la souplesse et de la soumission. Mais les Juifs n'étaient pas de caractère à se soumettre. Leurs croyances religieuses ne le permettaient pas. Ils étaient

orgueilleux et indépendans par esprit de religion, et l'on ne compose pas avec cet esprit. Les Juifs ne rêvaient que puissance et domination; d'ailleurs ils avaient parmi eux des intrigans, des ambitieux, qui les nourrissaient de ces vaines espérances; ils leur rappelaient sans cesse leurs anciennes prétentions; ils leur prêchaient révolte et insubordination; ils les tenaient continuellement en haleine, en leur faisant entrevoir un libérateur, un sauveur, qui devait briser leurs chaînes, rompre leurs fers et les rendre les maîtres de ceux dont ils étaient les esclaves. Souvent il s'élevait parmi eux quelque téméraire qui se donnait pour le sauveur promis; il les portait à la révolte et s'en établissait le chef; il faisait du bruit un instant, et, par la suite, beaucoup de mal aux Juifs, parce que les Romains appesantissaient leur puissance sur eux à proportion qu'ils faisaient d'efforts pour s'y soustraire.

Les Juifs ont été, de tous les peuples soumis aux Romains, des plus maltraités, parce qu'ils ont été des moins soumis, et c'est ce qui les a rendus malheureux dans tous les temps. Leur esprit de révolte et d'insubordination consomma leur ruine : c'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Les Juifs consomment leur ruine par leurs révoltes continuelles.

Nous disons, en parlant de Jérusalem, que sa ruine fut son propre ouvrage : *Perditio ex te*. C'est vrai dans un sens religieux comme dans un sens politique ; elle se perdit par sa faute sous le premier rapport, en ce qu'elle ne voulut point reconnaître le Christ, son sauveur dans l'ordre surnaturel. Il n'est pas de cet ouvrage de développer cette proposition ; cependant j'en dirai un mot dans celui-ci en parlant du Christ.

Je dis que Jérusalem se perdit par sa faute dans l'ordre politique, par ses révoltes et ses insubordinations. Les Juifs forcèrent les Romains à jurer leur entière destruction. L'empereur Tite fit brûler leur temple, Adrien fit raser leur ville ; depuis cette époque, les Juifs ont été vivement persécutés et poursuivis par les Romains ; ils leur étaient un objet d'horreur, ainsi qu'à toutes les autres nations ; on leur impute toutes sortes de vices et d'abominations ; on en faisait autant de monstres. Je pense que la prévention a été un peu loin à leur égard ; je doute s'ils ont été aussi abominables qu'on les dépeint dans

l'histoire. Les Juifs de nos jours se ressentent encore un peu de cette prévention défavorable. La qualité de Juif n'est pas un titre de recommandation ; c'est au contraire un titre au mépris et à la haine. On traite les Juifs de déicides, imputation dont ils ne se laveront que dans la suite des siècles, lorsqu'on sera bien convaincu qu'ils ne pouvaient faire mourir un être qui était immortel. Si, en faisant mourir le Christ, ils croyaient faire mourir un Dieu, ils étaient des insensés ; on ne peut les traiter que de tels ; mais, au contraire, ils ne firent mourir le Christ que parce qu'il se disait Dieu : ils le traitaient de blasphémateur quand il prenait cette qualité. Ils croyaient défendre les intérêts de la Diviuité, ne pouvant souffrir que celui qui leur paraissait un pur homme usurpât la qualification de Dieu, et se donnât pour son fils. On ne doit taxer les Juifs que d'aveuglement de ce qu'ils ne remarquaient pas dans le Christ les preuves qu'il donnait de sa Divinité ; ils étaient si préoccupés de leur grandeur future, de la puissance sans bornes qu'on leur promettait depuis tant de siècles, qu'ils méconnurent le Christ qui ne leur donnait rien de ce qu'ils en attendaient, ou plutôt de ce qu'on leur en faisait attendre. Les prêtres leur disaient que le sauveur qui devait venir serait pour eux un libérateur à l'imitation des Cyrus et des Alexandre ; qu'il viendrait rompre leurs liens, et leur soumettre ceux à qui ils étaient soumis ; on leur annonçait un sauveur dans l'ordre politique, sous le rapport du temporel, et le Christ ne se disait leur sauveur que

dans l'ordre surnaturel. Il venait pour les diriger dans l'ordre religieux et moral ; il venait leur prêcher l'amour de la pauvreté, de l'esclavage et des humiliations qui l'accompagnent ; il leur prêchait obéissance et respect pour leurs maîtres, etc. : ainsi le Christ et les Juifs étaient loin de s'entendre. Le Christ ne parle que d'humilité, de pauvreté, d'amour des humiliations et de l'esclavage ; il veut qu'on s'y plaise et qu'on se fasse un mérite de souffrir et d'obéir à ses maîtres, quelles que soient leur dureté et leur conduite. Les Juifs, au contraire, ne respirent qu'orgueil, insubordination, richesses et puissance ; ils ne veulent reconnaître pour sauveur que celui qui les sauvera en effet, qui les mettra à l'abri des humiliations, rompra leurs chaînes, et les élèvera autant qu'ils se voient abaissés. Le Christ n'abondant pas dans leur sens, insistant au contraire à leur prêcher des vertus dont ils n'avaient jamais entendu parler, commença par se rendre importun auprès d'eux, et finit par provoquer leur haine. Mon lecteur n'ignore pas quelles en furent les suites.

Le Christ prêchait aux Juifs les vertus qui convenaient à leur position : s'ils l'eussent écouté, et qu'ils eussent suivi ses leçons, il est sûr qu'ils auraient retardé leur ruine ; ils pouvaient vivre heureux et tranquilles sous la domination des Romains, comme ils l'auraient pu sous celle des Egyptiens ; mais des fourbes et des imposteurs qui voulaient s'élever les ont conduits à leur ruine ; elle fut consommée soixante ans environ après la mort du Christ.

D'ailleurs, les Juifs ne formaient jamais qu'une faible puissance; elle devait disparaître devant une plus formidable. Les Juifs ont disparu comme tous les autres peuples de leur temps ; ils ont fait place à d'autres ; ce qui en reste n'étant pas assez fort pour former une puissance à part, s'est incorporé dans divers états qui ont bien voulu les recevoir, quoique avec peine ; on en a toujours craint le caractère et les mœurs, leurs croyances surtout. Ils attendent toujours un prétendu sauveur dans leur sens, de manière que s'ils pouvaient se réunir un certain nombre, un audacieux qui se mettrait à leur tête occasionnerait encore bien du trouble dans un état. Les Juifs doivent inspirer de la méfiance par suite de leurs croyances; ils en ont inspiré dans tous les temps, et leur opiniâtreté à tenir à ces croyances a fait leur malheur.

Nous tirons de grandes conséquences de la ruine des Juifs et de leur dispersiou, malgré que tout ce qui leur est arrivé soit amené par les circonstances...... Les sceptres ne restent pas toujours dans les mêmes familles : le plus fort s'élève sur le plus faible ; les états s'affaissent comme ils s'élèvent, par l'empire des circonstances ; il ne faut qu'un mauvais chef pour en provoquer la ruine. A quoi a-t-il tenu que nous n'ayons éprouvé le même sort des Juifs, à quelque chose près ? Nous avons vu des étrangers chez nous ; s'ils se fussent bien entendus, qu'ils eussent mis de la témérité dans leurs entreprises, ils se seraient peut-être partagé la France, et nous aurions autant

de maîtres que les Juifs. L'antique respect que les puissances étrangères portaient à la famille des Bourbons nous a sauvés. Fasse le ciel que ce soit pour bien des siècles !...... Je ne crois pas devoir étendre plus loin mes réflexions là-dessus, c'est-à-dire sur les conséquences que nous tirons des malheurs des Juifs. Je m'étendrai davantage dans la seconde édition, si les circonstances le demandent.

Je continue à faire voir le faible des espérances que les Juifs avaient conçues d'une domination sans bornes ; ils se prévalaient tant du *fœdus sempiternum* que Jéhovah avait fait avec eux. Cette alliance n'a pas duré long-temps ; les Juifs ont presque toujours été esclaves ; ils n'ont jamais été tranquilles chez eux, et ils ont fini, comme nous venons de le voir, par ne plus former un état ; et nous les voyons maintenant dispersés et vivans épars dans tout l'univers, comme l'on y eût vu des Grecs si l'empire ottoman eût eu le dessus ; il aurait appesanti sur eux le sceptre du despotisme. Les Grecs s'agitent comme les Juifs ; ils voudraient redevenir ce qu'ils étaient, et jusqu'ici ils n'ont fait qu'aggraver leur position ; ils seront forcés de reculer pour avoir voulu trop se hâter. Il est difficile à un état de se relever une fois qu'il a été miné dans ses fondemens.

Tous les états, quand ils sont florissans, se croient fondés sur des bases inébranlables ; à les entendre chacun en particulier, la Divinité a fait avec eux une alliance sempiternelle : *fœdus sempiternum*. Les Egyptiens, les Assyriens, les Perses, les Macédo-

niens et les Romains surtout se regardaient comme des puissances qui ne devaient jamais finir ; chacun d'eux se disait le peuple privilégié de son Dieu, qui avait fait avec lui une alliance éternelle contre tous les autres peuples. Ses espérances eussent été fondées jusqu'à certain point, s'il avait mis des bornes à son ambition, et que chaque peuple en eût fait de même de son côté ; mais les uns voulant empiéter sur les autres, ils se ruinaient souvent tous ensemble, ou bien l'un s'élevait sur les ruines de l'autre, et voilà le *fœdus sempiternum* rompu ; voilà la puissance qui ne devait pas avoir de fin, déjà en décadence et sur son précipice ; encore une secousse, et elle y tombera pour ne s'en relever jamais. Il en est des états comme de deux particuliers dont les terres se touchent : ils conserveront bien leur aisance respective tant qu'ils vivront en paix et sans ambition, qu'ils n'empiéteront pas l'un sur l'autre ; mais si l'ambition s'empare de l'un, l'autre a tout à craindre ; peut-être se ruineront-ils tous les deux. L'expérience vient à l'appui de ce que j'avance. Ainsi, il n'est rien arrivé aux Juifs qui ne soit dans le cours des choses ordinaires ; il n'y a rien de surprenant dans tous les événemens qui ont établi ou détruit leur puissance. Tout passe ici bas ; et quand l'empire romain est tombé, nous ne devons pas être surpris de la décadence de la faible puissance des Juifs. Jéhovah n'avait pas fait avec eux une alliance éternelle, parce qu'ils le disaient : c'est une jactance qui était ordinaire à tous les peuples. Les Romains se disaient aussi forts de leur Ju-

piter que les Juifs de leur Jéhovah. Il avait fait aussi avec eux une alliance éternelle ; il leur avait promis l'empire universel ; mais l'événement a justifié que toutes ces promesses étaient supposées chez les Romains comme chez les Juifs. Les Romains, il est vrai, ont pu soutenir, non pas la vérité, mais la vraisemblance des leurs ; ils ont été en effet les maîtres de presque tout l'univers ; ils l'ont possédé pendant un certain temps ; mais ils ont fini par le perdre. Jupiter rompit la prétendue alliance qu'il avait faite avec eux, et qui devait être éternelle ; il aurait, dans ce cas, manqué à sa parole, comme Jéhovah à la sienne.

C'est ainsi que tous les peuples ont fait tomber la Divinité en contradiction avec elle-même, et l'ont fait passer pour infidèle dans ses promesses ; ils se sont tous revêtus de son autorité pour faire valoir leurs entreprises, et couvrir leurs usurpations ; à son ombre ils ont commis toutes sortes de crimes et d'abominations. Les démentis formels qu'ils recevaient de temps en temps de la Divinité, pour leurs instructions, ne les corrigeaient pas, ils conservaient toujours leurs prétentions, parce qu'ils ne voulaient rien rabattre de leur orgueil.

Jamais peuple a-t-il reçu de la Divinité un démenti plus formel que le peuple juif ? Non, assurément. Nous le voyons, avec ses belles prétentions, passer huit fois au moins sous le joug ; ils sortent de l'esclavage pour tomber dans la servitude. Hé bien ! ils prétendent toujours être le peuple privilégié de la Divinité sous le nom de Jéhovah, comme les Ro-

mains croyaient l'être de leur Jupiter, etc. Le Juif a conservé ses prétentions jusqu'à ce que, profondément abattu et humilié, il s'est vu totalement déchu de ses espérances; et encore, dans le moment que j'écris, la populace juive, endoctrinée par ses rabins, conserve-t-elle la vanité de ses espérances; mais les savans, les philosophes en reconnaissent la dérision et la vanité; ils n'attendent plus rien, ennuyés d'une si longue attente. On les a tenus si long-temps en haleine, qu'ils ont fini par se désespérer : c'est une si triste position que celle d'attendre et de ne voir rien arriver! on risque toujours de se voir déchoir de ses espérances, quand on les porte trop loin. Je doute si le sauveur tel qu'ils l'attendent arrivera jamais; ce serait un malheur pour tous les autres peuples, parce que ce sauveur les soumettrait aux Juifs, qui se vengeraient sur eux de tout ce qu'ils ont éprouvé d'humiliations et enduré de misère; ce sauveur répandrait partout le désordre pour favoriser un seul peuple. Faisons des vœux pour qu'il ne vienne jamais; il serait à souhaiter que les Juifs et nous, et tous les peuples de la terre, nous nous en tenions à celui qui s'est présenté dans les temps, comme étant le sauveur promis par les prophètes, annoncé par les oracles, et qui était l'attente des nations; je veux parler du Christ, qui est venu pour relever le monde des erreurs dans lesquelles il avait été bercé depuis des milliers de siècles; il est venu lui faire entrevoir la fausseté de ses idées sur la Divinité, et le reprendre de l'abus criminel qu'il en avait fait; il ne s'est pas

adressé à un seul peuple comme l'auraient souhaité les Juifs, mais à tous les peuples..... Il s'est donné pour être le docteur, le maître de tous ; il a joint à la plus sublime doctrine les exemples les plus édifians. Mais nous qui nous flattons de l'avoir reconnu, et qui nous moquons tant des Juifs qui n'ont pas voulu le reconnaître, sommes-nous plus sages qu'eux? Avons-nous bien mis en pratique, sa doctrine et ses préceptes? Avons-nous bien suivi ses exemples? Les suivons-nous encore, et le Christ doit-il être plus content de nous, qui faisons profession de le reconnaître, que des Juifs qui le méconnaissent? N'avons-nous pas abusé et n'abusons-nous pas de la Divinité pour sanctionner l'injustice de nos entreprises, l'irrégularité de nos procédés, la honte de nos passions, à l'exemple des Juifs et des Payens? C'est ce que je vais examiner dans la suite de cet ouvrage.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Du Christ ; la fin qu'il se proposait pendant le cours de sa vie mortelle.

JE crois devoir prévenir mon lecteur qu'il n'entre pas dans le but de cet ouvrage d'exposer les preuves de l'humanité et de la Divinité du Christ. Je reconnais comme éclatantes celles qu'il a données de l'une et de l'autre ; je suppose que mon lecteur les admet et qu'il y adhère.

D'ailleurs, si je parle à un incrédule, ou il est ignorant ou il est instruit : dans l'une et l'autre hypothèse, je tenterais en vain de le convaincre, puisqu'il a résisté à tous les raisonnemens, à tous les ouvrages qu'on a faits depuis dix-huit siècles. D'ailleurs, plus on fait d'efforts pour réduire un incrédule, plus il se roidit ; il met plus d'importance à sa conversion à proportion qu'il se voit recherché. Et en matière de croyances dogmatiques, il faut la liberté de l'adhésion, c'est ce qui en fait tout le mérite. Rien de plus absurde que de vouloir forcer quelqu'un à croire ; rien de plus injuste que de vouloir l'y contraindre au prix de sa liberté, de ses biens, et surtout de sa vie ; désordres que l'on a vus dans les temps, et dont je dirai un mot dans cet ouvrage.

PREMIÈRE QUESTION. — Qu'était-ce que le Christ? C'était un Juif de nation, qui réunissait, disons-nous, la nature divine à la nature humaine. Il a prouvé la première par ses miracles; sa naissance, sa vie et sa mort ont été toutes mystérieuses ; il a prouvé qu'il était homme parce qu'il avait tout ce qui constitue la nature humaine.

DEUXIÈME QUESTION. — Que se proposait le Christ? De réconcilier le ciel avec la terre, qu'il croyait divisés. Il pensait, et avec raison, que la Divinité était offensée des divers rôles que les hommes lui prêtaient, et des actions qu'ils s'étaient permises à son ombre ; il la supposait tellement courroucée contre les hommes, qu'elle ne voulait point leur pardonner, quelques sacrifices qu'ils fissent pour désarmer sa colère. Il s'annonçait pour être le fils de Dieu, et comme tel, il devait mieux connaître ses volontés qu'aucun mortel. Or, il disait qu'il n'y avait que lui qui pût l'apaiser par l'effusion de son sang, et qu'il venait exprès pour le répandre en faveur de tous les mortels qu'il voulait réconcilier avec Dieu, son père.

Le Christ partageait la croyance commune à tous les peuples, que la Divinité était susceptible de fureur et de colère contre les mortels ; ils en étaient tellement persuadés qu'ils lui offraient des sacrifices comme pour l'apaiser. Les Juifs en offrirent autant à Jéhovah, que les Payens à Jupiter. Lors de la consécration du temple que Salomon éleva à l'honneur de Jéhovah, il immola vingt-quatre mille brebis, sans compter les beliers, les génisses et les taureaux. Que

d'agneaux d'un an, que de tourtereaux, de tourterelles n'a-t-on pas offert à Jéhovah et à tous les subalternes dont on composait sa cour? Le capitole des Payens n'a pas vu couler plus de sang que le temple des Juifs; c'étaient de vrais abatoirs, de vraies boucheries que les temples du judaïsme et du paganisme. On ne commençait, on ne finissait une action, qu'on n'offrît des sacrifices; il en fallait pour mériter les faveurs de Jéhovah et de Jupiter; il en fallait pour détourner les effets de leur fureur. Cette pieuse erreur fut poussée jusqu'au fanatisme; les peuples finirent par croire que le sang humain serait d'une odeur plus agréable pour la Divinité; ils immolèrent des hommes; ils croyaient que la Divinité agréait de tels sacrifices, et qu'elle les demandait même.....

Les Juifs offraient Jepté, lorsque les Grecs offraient Iphigénie; leur jeunesse et leur beauté les sauvèrent cependant du couteau. Les prêtres les réservèrent pour entretenir le feu sacré dans les temples; c'était ce qu'on appelait des vestales chez les Payens. On choisissait, pour entretenir le feu sacré, des jeunes filles d'une beauté éclatante; il fallait qu'elles fussent vierges. Celle qui avait le malheur de succomber aux violentes tentations auxquelles elles étaient exposées, même dans le temple, si c'était connu, on la faisait brûler toute vive. Quelquefois son séducteur attisait le feu...... Qui ne connaît les abominables sacrifices des Druïdes dans leurs souterrains?........ Je tire le rideau sur tant de désordres, le lecteur me saura gré de ma réserve. Les temples, dans tous les temps, ont

recélé beaucoup de désordres qui s'y commettaient à l'ombre de la Divinité qui les voyait avec horreur.

Le Christ, ce sage par excellence, qui avait étudié pendant trente ans dans la retraite le cœur humain et ses faiblesses, qui avait fait une étude particulière du judaïsme et du paganisme, vit d'un œil observateur tant d'abus et de désordres. Il les attribuait, avec raison, aux prêtres du judaïsme et du paganisme ; car c'étaient eux qui avaient établi tous ces sacrifices, dont ils avaient la meilleure part ; c'étaient eux qui avaient semé toutes ces absurdes croyances parmi le peuple, et qui lui donnaient de si fausses idées de la Divinité.

Le Christ se déchaîna contre eux avec tout le zèle dont il était animé. Il les traitait de sépulcres blanchis d'hypocrites, d'imposteurs qui induisaient le peuple en erreur.

La Divinité, leur disait-il, n'a que faire de tous vos sacrifices ; elle ne se nourrit ni de sang ni de graisse. Ce n'est pas à elle que vous offrez des sacrifices, c'est à votre sensualité : vous vous engraissez à l'ombre des autels ; au lieu de vous sacrifier pour les peuples, vous sacrifiez les peuples à vos diverses passions. Vous divisez la Divinité ; vous offrez aux hommages des peuples autant de Dieux que vous avez de passions à satisfaire..... Vous favorisez l'impunité et l'audace du crime par tous vos sacrifices. La Divinité les rejette ; elle ne demande que les vertus du cœur, l'humilité, la chasteté, la compassion, le désintéressement, la charité surtout ; elle demande de vous que vous

soyez des flambeaux allumés, à la lueur desquels les peuples puissent marcher dans la voie de la vérité et de la vertu. Toutes vos actions doivent être pour eux des modèles à imiter....... Jusqu'ici vous n'avez été qu'une lumière traîtresse qui les conduisait dans l'abyme.

Le Christ fit aux prêtres Juifs, et par eux à tous les prêtres du paganisme, d'autres reproches qui n'étaient pas moins fondés. Il leur développa tout le plan de sa mission qui était une réforme complète du sacerdoce juif et payen. Il donna de la Divinité des idées saines, parce qu'elles étaient vraies et justes; il enseignait que la Divinité était un Être simple qu'on ne pouvait diviser ni multiplier comme avaient fait les peuples jusqu'à ce moment. Chacun s'était fait de la Divinité des idées particulières, de manière que chacun croyait avoir un Dieu à part; de-là cette multiplicité de Dieux qui étaient si différens les uns des autres, parce que le même génie n'avait pas présidé à leur invention. Ils avaient cela de commun, en ce qu'ils étaient tous capricieux, bizarres et méchans comme ceux qui les avaient fabriqués. Ils prêtaient à leurs Dieux toutes leurs passions, et ils supposaient qu'il fallait employer les mêmes moyens de les satisfaire.

Le Christ voulait établir l'unité de Dieu sur toute la terre. Un seul et même Dieu bien conçu devait suffire à tous les peuples. Tous devaient lui rendre le même culte; tous devaient s'adresser à lui directement, point d'intermédiaire entre Dieu et l'homme.

Il détruisait par-là tous les demi-dieux du paganisme, les divers émissaires qu'on donnait à Jupiter, comme s'il ne pouvait tout voir et tout faire par lui-même; on le comparait à un simple mortel chargé de gouverner ses semblables; il lui faut des aides, parce que sa puissance, sa sagesse et ses vues sont bornées. On supposait qu'il en était de même de la Divinité, le judaïsme n'en avait pas des idées plus saines. Il associait à Jéhovah bien d'autres puissances inférieures qu'il députait pour exécuter ses ordres, comme Jûpiter députait ses demi-dieux pour gouverner différens cantons de l'univers. Mais c'étaient de part et d'autre des médiateurs intéressés; il fallait des sacrifices pour obtenir leur protection auprès de Jéhovah ou de Jupiter. Ils étaient très-exigeans, au moins on le disait, et on le faisait croire au peuple qui fournissait les sacrifices, on le renvoyait riche d'espérances et les mains vides.

Le Christ, en prêchant aux prêtres l'amour de la pauvreté, le dépouillement de toutes choses, l'humilité et l'amour des mortifications, leur ôtait par-là tout prétexte et toute occasion de prévarication; car les prêtres n'avaient inventé tous ces demi-dieux et ces divers émissaires, que comme autant de mines d'or qu'ils exploitaient à plaisir. Ils s'engraissaient et s'enrichissaient à l'ombre de la Divinité et de ses subalternes.

Le Christ, cet unique réformateur, le plus sage que le monde ait jamais enfanté par l'étendue et la pureté de ses vues, se proposait de couper racine à

tous ces désordres, par la simplicité de son culte et les humbles vertus qu'il prêchait aux ministres du nouveau sacerdoce

Le culte qu'il voulait établir devait être simple et tout intérieur ; qu'il ne fût qu'esprit et vérité comme la Divinité qui en était l'objet ; il voulait qu'il fût dépouillé de tout ce qui frappe les sens au préjudice de l'esprit ; de ces décorations dans les temples, qui en font autant de théâtres, de cette ostentation dans les cérémonies où éclatent plutôt le faste et l'orgueil des ministres, que leur piété et leur foi. Il voulait que les temples fussent de simples oratoires ; les vertus des ministres, la piété et la modestie des fidèles devaient en être l'ornement.

Tous les sacrifices du judaïsme et du paganisme devaient faire place à la simple oblation d'un pain mystique, comme un témoignage de reconnaissance pour tous les biens dont la Divinité nous comble ici bas. Tous les peuples de la terre réunis sous la même profession, reconnaissant le même Dieu et lui rendant le même culte, devaient lui offrir avec pureté de cœur le même sacrifice. Que d'abus tranchés par cette institution ! Comme le culte extérieur du judaïsme et du paganisme devait être indécent et dégoûtant ! Toujours des animaux égorgés dans l'enceinte ou dans le vestibule du temple ! Les ministres étaient toujours armés du couteau, et nageaient dans le sang! C'étaient les bouchers de la Divinité défigurée par leurs sottes conceptions, ou plutôt par leur malice préméditée. Ils sacrifiaient la Divinité à leurs diverses

passions. Aussi ne s'accommodèrent-ils pas de la réforme que le Christ voulait leur prescrire. Les prêtres du judaïsme et du paganisme refusèrent d'abord de s'y soumettre. S'ils s'y soumirent par la suite, ils en modifièrent tant la lettre et l'esprit, qu'ils ont su y trouver puissance et fortune. Les prêtres sales et dégoûtans du judaïsme et du paganisme firent place à des prêtres fastueux et opulens, qui s'étant divisés entr'eux sur la doctrine du Christ, ont divisé les peuples et paralysé la mission du grand réformateur, comme je vais le faire remarquer dans les chapitres suivans.

Quelle est la prière que le Christ enseignait à ses disciples ? Elle est aussi expressive qu'elle est simple. Elle s'adresse directement à l'Être-Suprême :

« Notre père qui êtes dans les Cieux, qui remplis-
» sez tout l'espace de votre immensité, que vous soyez
» connu et adoré de tous les mortels ! Faites-nous
» connaître vos volontés, afin que nous puissions y
» soumettre nos esprits et nos cœurs ! Vous connais-
» sez nos besoins, votre bonté y pourvoira avec la
» sollicitude d'un père tendre et compatissant. Que
» votre indulgence s'étende sur nos ignorances et nos
» erreurs. Accordez-nous la grâce de rien faire ja-
» mais qui puisse vous déplaire. Dirigez nos cœurs
» et nos esprits vers le bien, et qu'ils ne soient ja-
» mais complices du mal qui pourrait échapper à
» notre faiblesse » !

Telle est la prière que le Christ enseignait à ceux qui voulaient l'entendre, et que nous appelons l'O-

raison dominicale. Elle n'est qu'esprit et vérité, elle est courte et très-expressive en même temps. Le Christ disait qu'elle suffisait : il n'en était pas pour les longues prières. Il voulait qu'elles fussent courtes, mais récitées avec componction de cœur. Renfermez-vous dans vos chambres, et là, prosternés d'esprit et de cœur devant l'Être-Suprême, dites-lui : « Notre père qui êtes dans les Cieux, etc. ».

Le Christ aimait mieux les bonnes actions avec de courtes prières, que de longues prières sans les bonnes actions.

C'était la manie des Juifs et des Payens de prier beaucoup et de faire peu. Quand ils avaient resté plusieurs heures dans les temples, chantant des hymnes ou des cantiques en l'honneur de Jéhovah ou de Jupiter, quand ils avaient présenté leurs pompeuses offrandes, offert leurs riches sacrifices, ils se croyaient tout permis. Celui qui se purifiait le plus souvent, n'était pas toujours le plus pur.... Peut-on supposer une religion qui fût plus chargée de cérémonies, de pratiques difficiles, qui demandât plus de sacrifices que le judaïsme et le paganisme? Non assurément. Hé bien ! a-t-on jamais vu un peuple plus dissolu et de mœurs plus corrompues que le Juif et le Payen en général ? Il croyait acheter le droit de tout faire au moyen de quelques pratiques aussi pénibles qu'elles étaient insignifiantes, et de quelques sacrifices contre lesquels on échangeait le droit de tout faire.

Les mêmes abus, les mêmes désordres se sont communiqués au christianisme, bien dégénéré de l'esprit

du Christ : dans les temps que nous osons regretter, parce que, disons-nous, le christianisme était dans sa ferveur, et les chrétiens pleins de foi, où l'on enrichissait les autels de la Divinité de pompeuses offrandes, sans négliger ceux des subalternes, des médiateurs sans nombre qu'on lui associe, nous voyons des mœurs affreuses, la dissolution portée à l'impudence, au milieu de la superstition la plus insensée et du fanatisme le plus sanguinaire. Qu'était-ce que la Cour dans ces temps-là ?.... Celle de nos jours est par comparaison le sanctuaire de toutes les vertus. Il y a maintenant, en général, plus de décence dans tous les rangs de la société, et en même temps plus de justice et de modération, parce qu'on est moins superstitieux et moins fanatique ; que l'on ne rachète pas le droit de tout faire au moyen de pompeuses offrandes et de longues prières que l'on faisait jadis, dans ces temps que des gens intéressés regrettent et voudraient rappeler encore. On courait alors du temple au crime, et du crime au temple ; on trouvait de suite, et comme à propos, des pratiques expiatoires : l'oncle égorge ses neveux pour ne pas avoir à partager avec eux ; il court au temple les mains tout ensanglantées ; il fait bâtir une riche chapelle ; il la dote en conséquence, sans oublier le chapelain, et le voilà parfaitement réconcilié. Les neveux, dans un autre temps, exposent leur tante aux railleries de la soldatesque, l'attachent ensuite à la queue d'un coursier indompté, et la livrent à sa fougue : elle est déchirée en lambeaux. Hé bien! ils rachetèrent toutes ces horreurs par de pompeuses

offrandes. Les plus grands criminels étaient les plus généreux, parce qu'ils étaient les plus riches. Nous avons une classe qui regrette beaucoup ces temps-là, parce que c'est de là que datent son opulence et son autorité dont elle conserve encore de grands restes, malgré ses cris et ses lamentations sur les temps présens. Je développerai ces pensées dans un autre ouvrage sur les causes du dépérissement du christianisme ; je ne fais ici que glisser sur cette matière.

Je viens d'exposer quel était le but du Christ, de réunir tous les peuples sous la même foi, la même profession ; il voulait qu'il n'y eût qu'un seul et même Dieu, reconnu sur toute la terre et de tous les peuples ; ils devaient lui rendre tous le même culte ; il coupait racine, par l'unité et l'identité de croyances, à toutes ces haines, ces divisions et ces guerres meurtrières qui prenaient leur source, au moins un prétexte spécieux, dans la multiplicité et la diversité des croyances.

Les peuples sont-ils entrés dans les vues du Christ? A-t-il réussi comme il le souhaitait? Les passions des hommes n'ont-elles pas paralysé son ministère? Dans quel état est le monde actuel, sous les rapports religieux et moraux? C'est ce que je vais examiner dans les chapitres suivans.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Le monde actuel sous le rapport de la religion.

Je ne crois pas que le lecteur, jusqu'ici, puisse m'accuser d'exagération ; encore moins serait-il fondé à m'accuser que j'ai cherché à lui en imposer. Je n'ai rien avancé que je n'aie prouvé, le flambeau de l'histoire à la main; j'ai fait parler les faits. Je me suis permis des réflexions analogues aux sujets que j'ai traités, et j'y ai mis toute la réserve et la discrétion que je m'étais imposées. Ma plume a été contrainte et gênée par la perspective des dangers inséparables de l'exposition de certaines vérités. C'est le cas d'appliquer l'*axiome* que toute vérité n'est pas bonne à dire ; cet axiome est vrai en fait de religion, beaucoup en ont fait la triste expérience. Il y a eu plus d'un Socrate qui ont été condamnés à boire la cigüe pour avoir dit leur façon de penser, et cherché à dessiller les yeux de leurs semblables qu'ils voyaient victimes de l'imposture : ils ne faisaient que dire des vérités, mais ces vérités blessaient les intérêts de quelques êtres nombreux et très-puissans qui ne manquaient pas de se déchaîner contre

le sage désintéressé et de bonne foi ; ils le sacrifiaient aisément et sans scrupule à leurs passions ; ils lui apprenaient ainsi que toute vérité n'était pas bonne à dire. Le judaïsme et le paganisme n'ont pas fait autant de victimes que le christianisme , parce que les peuples étaient trop ignorans et trop brutes pour en sentir l'absurdité et les ridicules. Le petit nombre de sages qui s'élevaient de temps à autre, ou ils étaient indifférens sur des erreurs dont la politique savait tirer parti , et qu'elle soutenait par le même esprit qui les avait enfantées ; ou bien , ces sages , renfermant en eux-mêmes l'opposition de leurs sentimens , se retiraient dans des lieux écartés , et abandonnaient la populace à des erreurs qui lui étaient devenues agréables , parce qu'elle y avait été élevée. L'esclave s'habitue à ses chaînes et à la verge qui le frappe , de même le peuple élevé dans une fausse religion en devient l'esclave de volonté et d'inclination ; il se tourne même contre celui qui voudrait lui faire apercevoir ses erreurs et leurs funestes conséquences ; il croira plutôt des maîtres imposteurs , qui exploitent son ignorance et sa crédulité , que le sage qui veut l'instruire , et gratuitement. Ce sage , au contraire , sera poursuivi et persécuté ; l'erreur qu'il veut attaquer est une enclume contre laquelle il ira se briser. Le *Christ* s'y brisa lui-même. En attaquant le judaïsme et le paganisme , il attaquait des erreurs qui comptaient des siècles , défendues par les prêtres intéressés à les maintenir, que la populace aimait parce qu'elles flattaient ses passions et récréaient son imagination. Le Christ

prédit d'avance ce qu'il retirerait de son zèle : des persécutions et la mort. C'est le cas de dire qu'*il mourut parce qu il le voulut bien*.... Il se sacrifia à l'instruction et à la réforme du genre humain ; il a acquis, sur la reconnaissance des amis de la vérité et de la saine philosophie, des droits qu'ils ne doivent jamais méconnaître.

Nous disons que les prêtres du judaïsme le poursuivirent avec tant de chaleur et le firent mourir, parce qu'il se disait fils de Dieu , ce qu'ils traitaient de blasphême , et parce qu'il se disait roi des Juifs , ce qu'ils traitaient d'usurpation. Si *toute vérité pouvait se dire ,* je dirais que les prêtres Juifs et Payens ne firent pas périr le Christ parce qu'il se disait fils de Dieu : on était alors assez habitué à voir des anges , des dieux et des demi-dieux sous une figure humaine. Le judaïsme et le paganisme en avaient assez vus et même reçus comme tels , parce qu'ils y trouvaient leur compte : ces imposteurs , ces fourbes en imposaient par un faux éclat ; ils faisaient grand bruit , et flattaient les passions de la populace ou de ceux qui la dirigeaient. Si le Christ en avait agi de même , qu'il eût répondu à l'idée que le judaïsme se faisait du sauveur promis , comme d'un dominateur, d'un conquérant pour délivrer les Juifs de l'oppression des Romains ; si , au lieu de vouloir retrancher aux sacrifices dont s'accommodaient si bien les prêtres , il les eût augmentés , qu'il leur eût prêché le faste , le luxe et l'esprit de domination , on lui aurait bien passé la qualité de fils de Dieu qu'il prenait , on en aurait au

contraire fait un Dieu comme malgré lui-même.....
Les prêtres l'auraient nommé leur roi ; ils auraient fait valoir les prophètes et les prophéties, sans oublier les oracles : il eût été celui que les patriarches avaient désiré, que toutes les nations avaient attendu....

Quel spectacle pour Jérusalem, si on l'y eût vu entrer monté sur une brillante voiture traînée par des coursiers écumant de vigueur et de jeunesse, et fiers de leur riche parure ! si on l'y eût vu entrer accompagné des grands, au son des instrumens, des cloches et du canon ! enfin s'il y fût entré avec tout l'attirail que traînent avec eux ceux de nos jours qui se disent ses successeurs, mais non ses imitateurs, comme le leur disait saint Jérôme dans son temps !

Il n'entrait pas dans les vues du Christ de sanctionner de son autorité des passions et des erreurs qui n'avaient traversé tant de siècles qu'à l'ombre de l'ignorance et de l'abrutissement des peuples ; ils ne sont restés si long-temps ensevelis dans les ténèbres que par le vice des institutions politiques et religieuses.

Les mêmes passions qui conduisirent le Christ à la mort la plus infâme ont paralysé son ministère et empêché que son plan ait été rempli au moins dans sa plus grande étendue.

Je l'ai dit, le plan que s'était proposé le Christ, embrassait tous les peuples ; il voulait qu'ils n'eussent que les mêmes idées de la Divinité, qu'ils lui rendissent le même culte. Où en sont les peuples de ce beau plan qui devait faire d'eux tous une seule et

même famille ? Ils en sont bien éloignés..... Je jette mes regards sur le globe et les peuples qui l'habitent, et je les vois tous divisés de croyances comme d'intérêts ; ils embrassent un instant le christianisme ; mais bientôt les uns l'abandonnent ; ils ne s'appelleront plus chrétiens, on les désignera sous le nom de Mahométans. Nous voyons comme le mahométisme a soustrait des peuples au christianisme ; les autres font mine de tenir au christianisme, mais ils veulent le modifier à leur manière et selon leurs vues. Voilà les chrétiens qui se divisent entr'eux, les voilà partagés sur la doctrine du Christ ; les uns l'interprètent d'une manière, les autres d'une autre ; ils citent à leur tribunal ses paroles et ses actions ; ils le font parler quand il garde le silence, et garder le silence quand il parle. Les uns veulent prendre à la lettre ses paroles et ses actions, les autres n'en veulent que l'esprit. Mais comment interpréter cet esprit ? Voilà une source intarissable de divisions ; chacun juge de l'esprit du Christ par le sien ; chacun lui prête ses idées et ses vues avec ses passions. Les uns lui font dire trop, d'autres pas assez. On lui prête des discours insignifians et souvent ridicules. L'*hoc est corpus meum*, en parlant d'un morceau de pain qu'il tenait dans ses mains, et qu'il présenta à ses disciples après l'avoir béni, que de diverses interprétations ne lui a-t-on pas données ? Les uns veulent prendre ses paroles à la lettre ; ils prétendent qu'il donna son propre corps à manger et son propre sang à boire à ses disciples, réellement et véritablement ; ce sont les Ca-

tholiques : d'autres prennent ces paroles d'une manière figurée, ce sont les Protestans, encore forment-ils deux partis, que nous appelons les Luthériens et les Calvinistes. Ils ont pris ces noms de leurs fondateurs, Luther et Calvin. Le premier était le fils d'un forgeron, le second d'un tonnelier; ils avaient reçu tous les deux de grands talens de la nature, et des sciences aussi étendues que profondes par le secours de l'étude. Ils prétendent tous les deux que le christianisme a dégénéré de l'esprit de son fondateur; ils veulent l'y rappeler. Le faste, le luxe, l'orgueil, l'ambition, la vie immortifiée de ses ministres leur donnent prise et leur mettent les armes à la main; ils commentent l'Evangile; ils en appellent aux instructions, aux actions du Christ; ils rappellent la fin qu'il s'était proposée, l'ordre qu'il avait donné à ses disciples et à leurs successeurs de marcher sur ses traces; ils prouvent qu'ils ont prévariqué et dans sa doctrine et dans ses exemples. Les apparences sont toutes pour eux; les peuples, dès le quinzième siècle, commencent à ouvrir les yeux et à s'apercevoir qu'ils sont dupes de leur crédulité; ils se mêlent de faire des rapprochemens, et le plus grand nombre se range du côté des nouveaux réformateurs : les uns se donnent à Luther, d'autres à Calvin, et se réunissent tous sous la qualification de Protestans. Ceux qui ne veulent suivre ni Luther, ni Calvin, se réunissent tous sous la qualification de Catholiques.

Développons encore les causes et les suites de ces divisions.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Les peuples divisés de croyances.

Mon lecteur ne croit pas, sans doute, que les Chrétiens n'aient commencé à se diviser qu'au quinzième siècle, et que les Luther et les Calvin aient été les premiers qui ont levé l'étendard de la révolte, il serait grandement dans l'erreur; je le renvoie à l'étude de l'Histoire Ecclésiastique; il se convaincra par lui-même que le christianisme a compté des divisions dans son sein dès son origine. Ainsi, après le Christ comme avant, nous ne voyons pas les peuples un seul instant réunis sous la même profession, encore moins depuis l'établissement du christianisme. L'on ne comptait auparavant que deux religions, le judaïsme et le paganisme; l'on n'en connaissait pas d'autres; Jupiter et Jéhovah étaient les deux dénominations les plus connues qu'on donnait à la Divinité. Il y avait beaucoup de rapprochement entre le judaïsme et le paganisme, pour le culte extérieur; c'étaient de part et d'autre des sacrifices, des purifications, etc. La circoncision n'était pas particulière aux Juifs, elle leur était commune avec les Perses et beaucoup d'autres peuples orientaux. Le judaïsme et

le paganisme différaient sous le rapport de certaines croyances dogmatiques, comme, par exemple, le Messie que les Juifs attendaient.

Maintenant nous comptons plus de deux religions : le judaïsme, le mahométisme, le calvinisme, le luthéranisme, le catholicisme, le dissidentisme ; le paganisme compte encore bien des sectateurs ; il y a bien encore d'autres sectes particulières ; mais je ne parle que de celles qui nous sont le plus connues. Hé bien ! toutes ces religions n'ont-elles pas une profession à part et bien distincte ? Les idées qu'elles se font de la Divinité sont-elles les mêmes ? Non assurément ; c'est parce qu'elles s'en font de différentes qu'elles sont divisées. Les divers sectateurs de ces religions se virent d'aussi mauvais œil que les Juifs et les Payens, et encore sont-ils plus courroucés ; car les Juifs et les Payens ne se sont pas fait la guerre pour cause de religion. Les Romains faisaient la guerre aux peuples, et non à leurs croyances ; si peu, qu'ils leur laissaient leur culte et leurs Dieux ; ils leur donnaient au contraire une place à côté des leurs. Mais les Chrétiens divisés se faisaient la guerre pour la diversité de leurs croyànces, et se la faisaient jusqu'au sang ; ils en ont fait couler des flots. Les vêpres siciliennes et les complies barthélémiques feront époque dans la suite des siècles. On ne croirait pas que ce soit le même Dieu que les Protestans et les Catholiques reconnaissent au milieu de ces désordres et dans cette égale fureur qui les anime. Quelqu'un qui dirait que ni les uns ni les autres ne re-

connaissaient pour Dieu que leurs passions, ne dirait qu'une vérité, mais une vérité qui n'est pas bonne encore à dire.

Un grand écrivain du dix-huitième siècle nous expose en peu de mots le principe et la fin de ces guerres.

L'on vit plus d'une fois, plein d'une sainte ivresse,
Plus d'un bon Catholique, au sortir de la messe,
Courir chez son voisin, pour l'honneur de sa foi,
Lui criant : « Meurs, impie, ou pense comme moi.. ».
Et, pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Il se console et prend son argent qu'il s'applique....

Ce que le philosophe dit du Catholique, il pouvait l'appliquer aussi au Protestant; pour moi j'en fais l'application, sans crainte d'être démenti par mon lecteur, s'il est juste et sans partialité. Le Christ n'était que le prétexte spécieux de ces guerres; mais, dans le fait, les passions en étaient le vrai mobile; je ne dis pas que dans le principe Luther et Calvin ne se proposassent une sage réforme dans les croyances, et qu'ils voulussent les ramener à l'esprit du Christ; mais diverses passions se mêlèrent bien par la suite à cette noble fin. Je pense que si Luther et Calvin avaient eu une connaissance anticipée des maux que devait produire la sage réforme qu'ils méditaient, je présume qu'ils auraient renoncé à la gloire de réformateurs; ils auraient laissé circuler les croyances contre lesquelles ils se soulevèrent; ils auraient laissé croire à la virginité de Marie, à la

manducation réelle et véritable du corps du Christ, mort depuis quinze siècles; ils auraient laissé les reliques, les images et les statues dans les églises, et les Chrétiens prosternés à leurs pieds, comme les anciens Payens. Il y avait moins de mal à cela que de s'égorger; ce n'est même pas une comparaison à faire. C'est le cas de dire, avec le même philosophe :

> Usages, intérêt, culte, lois, tout diffère;
> Soyons justes, il suffit, le reste est arbitraire....

Luther et Calvin ne prétendaient pas, sans doute, établir une identité de culte; ce phénomène n'a jamais existé et n'existera jamais, les passions s'y opposeront toujours; c'est le plus grand des miracles qui reste à faire à la Divinité; je ne doute nullement de sa puissance; je ne puis non plus rien assurer de ses volontés; elle n'en doit compte à personne; je ne fais que présumer de l'avenir par le passé. Jusqu'à ce moment je vois les peuples divisés de croyances comme d'usages, d'intérêts et de lois; s'ils étaient justes, on leur passerait encore cette opposition; mais dans les guerres meurtrières qu'ils se sont faites, et qu'ils se font, ils ne sont rien moins que justes. La Divinité se tient plus honorée des vertus des hommes que de leurs croyances dogmatiques, qui varient toujours, tandis que les notions de la vertu ne sauraient varier. Il faut se faire violence pour les méconnaître; nous en portons en nous le sentiment; mais il ne faut pas se faire violence pour reconnaître

la fausseté et l'absurdité des conceptions humaines, telles que certaines croyances que diverses religions ont professées.

Avec les croyances les plus absurdes, dont on fait tel cas que l'on juge à propos, on peut être juste; la justice est indépendante de ces croyances. N'y avait-il pas chez les Payens des hommes sobres, tempérans, équitables, chastes et justes, pratiquant enfin toutes les vertus jusqu'à l'héroïsme, malgré le dérisoire des croyances dogmatiques? Allait qui voulait se prostituer à la déesse impudique; les Lucrèce, les Virginie, les Clélie n'y allaient pas.

Jupiter et ses demi-dieux ne trouvaient pas accès auprès de toutes les femmes, malgré qu'on fît profession de croire que la Divinité, sous divers noms et diverses métamorphoses, pouvait bien visiter les simples mortels, et qu'elles ne devaient pas refuser de telles visites... La femme honnête savait bien distinguer l'humanité de la Divinité, et le séducteur sous une figure empruntée.

Ces croyances étaient le surtout de ceux qui voulaient s'en servir pour couvrir leurs faiblesses, et souvent leurs vices...

Les fausses croyances ne sont dangereuses que pour la populace, parce qu'elle est ignorante et qu'elle en est dupe; mais elles vont échouer devant l'homme instruit, et qui a été bien élevé dès son enfance par des parens sages et prudens; il en reçoit une religion toute naturelle et toute de vertus (si je puis m'exprimer ainsi).

Je ne prétends pas que les croyances dogmatiques ne puissent venir à l'appui des mœurs et de la vertu ; je prétends au contraire qu'elles peuvent en être le principal appui, et une des raisons les plus fortes d'en faire des actes et de se donner aux bonnes mœurs ; mais il faut que ces croyances soient rédigées en conséquence. Or, nous voyons qu'elles ne pouvaient produire cet effet dans le judaïsme et le paganisme ; elles favorisaient au contraire la licence ; elles abrutissaient l'homme, l'avilissaient à ses yeux, en le mettant au rang des animaux, le faisant sortir comme eux de la boue, etc. Une pareille origine n'est pas de nature à flatter l'homme et à le porter à aimer un Dieu qui le traite avec tant de mépris, qui ne présente à ses yeux à chaque instant que la verge flétrissante d'un despote. Il perd tout le genre humain pour la faute d'un seul, et pour une faute très-légère par elle-même, et surtout du côté de celui qui l'a commise ; c'est un enfant sans expérience comme sans malice. Qu'étaient nos premiers pères, sinon des enfans qui se laissent séduire par un serpent ? Leur faute et ses suites funestes réjaillissent sur toute leur postérité. Quelle croyance désespérante !... L'homme s'oublie un instant ; il offense son Dieu sans le savoir, et le voulant encore moins. Hé bien ! il sera livré à l'éternité de sa fureur...... Quel dogme affreux ! et que ses suites sont funestes à la vertu ! L'homme ne peut rien faire de méritant sans le secours de la grâce de Dieu ; c'est lui qui doit aider à commencer et à finir une bonne œuvre pour qu'elle soit méritoire. Hé bien ! il refuse

très-souvent cette grâce ; s'il accorde l'initiale il refusera la finale ; c'est tout comme s'il n'en accordait aucune. L'homme sera damné pour n'avoir pas fait ce qui n'était pas en son pouvoir de faire. Le nombre des élus est à peine sensible, et celui des réprouvés est infini : les chaires retentissent de ces belles consolations........ On nous représente des anachorètes dans les déserts, qui ont tout fait pour plaire à la Divinité, jusqu'à se déchirer le corps comme les fanatiques du paganisme. Hé bien ! ces malheureuses victimes de l'erreur le seront encore de la colère de Dieu, parce qu'elles n'ont pas fini comme il le souhaite, et si elles n'ont pas fini comme il le souhaite, c'est parce qu'il leur a refusé la grâce de bien finir....... S'il ne trouve pas en lui-même des ressources ; s'il n'en trouve pas dans son éducation ; s'il prend à la lettre ces croyances, comme on l'ordonne, il est sûr que l'homme doit se livrer au désespoir et abandonner la vertu par les difficultés dont on l'environne.

Que ces croyances et diverses autres aient trouvé de l'opposition, ce n'est pas surprenant ; on les a combattues autant pour la gloire de Dieu que pour la consolation de l'homme.

De tous les réformateurs qui se sont élevés dans le christianisme, un des plus sages, qui avait les vues les plus justes, les idées les plus saines de la Divinité, et les plus consolantes pour l'homme, c'est Pélage que le Christ n'eût pas méconnu pour son disciple. Je vais donner une idée de ses sentimens, que j'appuierai de quelques réflexions.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Du pélagianisme.

Le pélagianisme est une profession dogmatique, une religion qui chercha à s'introduire dans le quatrième siècle. C'était une réforme du christianisme dans ses dogmes ; il prend son nom de Pélage. C'était un Breton de naissance, et religieux de profession ; il joignait les lumières les plus profondes à la pureté des mœurs ; sa vie était irréprochable, et ses plus grands ennemis n'ont pu lui refuser ce double éloge de la science et des mœurs : il avait donc tout ce qu'il faut pour donner du crédit à ses sentimens, et inspirer la confiance. Un homme de ce caractère devait bien apprécier les croyances dogmatiques, et en sentir les conséquences ; il faisait tous les jours l'expérience de leur funeste influence ; il vivait au quatrième siècle. Long-temps avant lui le dogme du péché originel et de ses suites révoltait les esprits et soulevait les cœurs ; les âmes faibles et timides se désespéraient et croyaient ne pouvoir jamais se sauver sous l'obéissance d'un Dieu si sévère et si capricieux. Il paraît que le désespoir gagnait les âmes très-fortement du temps de Pélage ; le dogme du péché origi-

nel produisait deux effets également funestes : il encourageait le vice et désespérait la vertu.

Pélage encourageait tous ceux qui l'approchaient, les rassurait contre ces terreurs de la religion. Il disait au vicieux que la nature n'était point corrompue en lui par la désobéissance de nos premiers parens; que leur faute était personnelle, et que la postérité n'avait point péché en eux. Il disait au vicieux qu'il ne prétextait la prétendue dégradation de l'homme et l'impossibilité de faire le bien que pour se livrer avec plus d'impudence aux désordres; qu'il pouvait tirer de son fonds autant de vertus qu'il en faisait éclore de vices.

Il disait à l'âme faible et timorée qui chancelait dans le chemin de la vertu, à la seule pensée de la sévérité de Dieu, comme un esclave tremble devant la verge qui le frappe, il disait que la nature n'était pas aussi gâtée qu'on voulait bien le dire, et que le péché du premier homme ne lui avait rien ôté de son aptitude à faire le bien; qu'elle ne demandait que quelques efforts et une volonté déterminée; que la nature de l'homme était un fonds inépuisable de bonnes œuvres; que c'était une mine d'où l'on pouvait exploiter toutes sortes de vertus.

Pélage donnait dans le principe ses leçons en secret à quelques personnes qui allaient le consulter, ou qu'il avait occasion de trouver sur ses pas. Il ramena bien des pécheurs, et fixa bien des âmes à la vertu; mais qu'était-ce auprès de ceux qui se perdaient par suite de l'enseignement de ce dogme? Le

zèle dont était animé Pélage le porta à éclater ; il enseigna ouvertement ses sentimens sur la dégradation de l'homme. En admettant que la manducation d'une pomme fût un grand crime pour nos premiers pères, il disait qu'ils étaient eux seuls criminels, et que leur postérité ne devait nullement souffrir de leur faute ; que Dieu était trop bon pour punir tout le genre humain pour la faute d'un seul ; que la nature était telle que Dieu l'avait créée dans son principe, et qu'il n'avait pas touché à son ouvrage pour le dégrader, ni permis qu'un serpent eût dérangé ce qu'il avait fait de bien ; que l'homme pouvait disposer de son cœur et de son esprit, et les porter au bien ; il disait enfin, en dernière analyse, que la conduite de nos premiers pères n'avait eu aucune influence sur le genre humain.

Pélage professait bien d'autres sentimens opposés à diverses croyances du christianisme qui étaient des conséquences des premiers. Il disait que les commandemens de Dieu étaient faciles à remplir par les seules forces de la nature ; que les Juifs pouvaient se sauver par l'observation de leur loi ; il disait aussi, je crois, que Dieu ne refuse jamais ses grâces à l'homme pour le conduire au salut, etc. Tels sont les sentimens les plus connus de Pélage, qui tournent tous à faire ressortir les principaux attributs de la Divinité, sa bonté, sa justice et sa sagesse ; ils ne visent tous qu'à rassurer l'homme contre de vaines terreurs d'une religion mal conçue et mal enseignée.

L'on ne peut pas contester que l'esprit de la doc-

trine de Pélage ne fût bon, et qu'il ne se proposât une bonne fin. Jusqu'à ce moment la Divinité avait été présentée à l'homme comme un maître inexorable, dur, cruel et injuste ; il punissait une faute légère par des châtimens sans fin, et il étendait les effets de sa fureur des pères aux enfans. Sa vengeance s'exerce pendant des milliers de siècles, et elle est toujours la même ; elle ne doit pas avoir d'autre terme que son existence, c'est-à-dire qu'elle n'en doit pas avoir du tout.

Pélage voulait rappeler les idées qu'on avait de la Divinité, qu'il croyait fausses, à des idées plus saines, et qui paraissaient plus vraisemblables ; l'homme y trouvait aussi plus de consolation. L'on ne saurait trop relever la Divinité aux yeux de l'homme pour la lui rendre aimable et respectable ; l'on n'y parviendra jamais tant qu'on professera de pareilles croyances ; c'est un contre-sens que l'on a fait dans toutes les religions. La Divinité n'était-elle pas tournée en ridicule dans le paganisme? Et comment était-elle représentée dans le judaïsme ? Nous en avons emprunté les dogmes qui ont soulevé tant de discussions dans le christianisme, et provoqué des divisions parmi ses sectateurs, et qui en feront tôt ou tard la ruine......

L'on ne saurait trop encourager l'homme, et lui faire concevoir de nobles sentimens de lui-même, pour le porter à de belles actions, à la pratique de la vertu. Il ne doit trouver dans la religion que des motifs d'encouragement et de consolation ; elle doit lui représenter dans l'Être-Suprême un père tendre

et compatissant pour les faiblesses de ses enfans : c'est là où en voulait venir Pélage ; cependant, le croirait-on, il fut vivement persécuté ; et par qui ? Par ceux qui avaient établi ces croyances, et qui étaient intéressés à les soutenir. La doctrine de Pélage reçue, ils devenaient moins nécessaires : la distribution de la grâce finale et initiale allait leur échapper, et avec elle leur fortune et leur opulence. La fureur continuelle de l'Être-Suprême était le prétexte spécieux des présens, des riches offrandes qu'on faisait à ses autels, et qu'ils s'appropriaient. Cette même fureur avait rendu nécessaires mille et mille médiateurs, qui n'accordaient leur protection qu'autant qu'on offrait de riches présens à leurs autels ; ceux qui les desservaient en faisaient leur profit, etc.

Toutes les passions intéressées se soulevèrent contre le généreux Pélage et ses adhérens, parmi lesquels on comptait des évêques très-respectables. Leurs ennemis furent assez puissans, au moyen de l'autorité temporelle, pour les faire exiler. Le malheureux Pélage, malgré son grand âge, ses lumières et ses vertus, alla mourir aux environs de Jérusalem, dans une parfaite résignation, malgré l'excès de ses misères et les humiliations dont il fut abreuvé.

Pélage mourut ; mais le pélagianisme ne périt pas avec lui ; il laissa beaucoup de partisans parmi toutes les classes de la société ; mais pas assez nombreux pour lutter contre leurs ennemis. Ils résistèrent pendant longtemps ; mais à la fin ils furent forcés de reculer devant les excommunications, les anathêmes d'usage

alors, et devant les persécutions qui étaient le partage de tous ceux qui osaient attaquer des croyances défendues par de puissantes passions. Les partisans du pélagianisme ne laissèrent plus éclater leurs sentimens ; la plupart firent des confessions dissimulées pour échapper aux persécutions, ce qui arrive souvent dans ces circonstances. On cache sa façon de penser quand il y a trop de danger à la professer; on la renferme dans soi-même comme dans un sanctuaire impénétrable. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir une force de caractère à braver les humiliations et les supplices pour dessiller les yeux d'une multitude qui, se laissant guider par des imposteurs, se tourne souvent contre ceux qui veulent lui apprendre la vérité et l'instruire sur ses plus chers intérêts.... Elle a bien fait des victimes de son ingratitude et de son ignorance!

On n'entendit plus parler de pélagiens, mais le pélagianisme n'existait pas moins dans les cœurs de ceux qui l'avaient professé ouvertement. On ne revient pas si aisément d'une opinion qu'on a embrassée en matière de religion.

Quelque temps après, des ruines du pélagianisme sortit une autre secte appelée le semi-pélagianisme ; c'étaient des pélagiens qui croyaient, en faisant des concessions à leurs adversaires, en obtenir de leur part ; ils leur abandonnaient la grâce initiale, ils ne se réservaient que la finale. Ils accordaient à leurs adversaires qu'ils avaient besoin de la grâce initiale pour commencer une bonne œuvre, pour la rendre méri-

toire, mais ils se faisaient fort de la finir par eux-mêmes ; ils croyaient à ce prix obtenir la paix, mais ils se trompaient; ceux qui s'étaient réservé la distribution de la grâce initiale, voulurent être les canaux de la finale. Les semi-pélagiens furent encore persécutés avec fureur ; ils comptaient aussi des évêques qui ne furent pas épargnés ; il y eut des exils et différentes persécutions. Le pélagianisme rentra d'où il était sorti, dans le plus profond des cœurs. Les partisans du péché originel et de ses suites obtinrent un éclatant triomphe, non par la force de leurs raisons, mais bien par la terreur des persécutions et de l'autorité temporelle qui se mêlait alors de ces sortes de disputes. Les rois, les empereurs prenaient parti pour ou contre; le parti le plus fort était celui qui pouvait mettre de son côté un Constantin, un Charlemagne, etc.

Quand ces princes s'étaient prononcés pour un parti, il fallait être bien téméraire pour aller contre; ils avaient des argumens auxquels il n'était pas aisé de répondre, ni même prudent de le tenter; ils étaient tranchans....

Il faisait beau voir ces puissans potentats présider les conciles ! Ils mettaient dans la balance leur majesté imposante et la terreur de leurs armes ; il fallait bien qu'elle penchât. Et puis l'on nous dira que le christianisme s'est établi sans violence. Cette assertion ne peut être reçue que d'un ignorant qui n'a pas lu l'histoire de l'Eglise et de l'établissement du christianisme, ou bien qui l'a lue sans réflexion.

Une nouvelle religion ne saurait s'établir sans vio-

lence ; elle est une innovation , une rivale qui veut s'élever sur les ruines d'une autre qui oppose résistance ; la plus forte , la mieux soutenue l'emportera, ce ne sera que par la violence. Chacun tient à sa religion par enthousiasme , par habitude , par orgueil et quelquefois par la croyance de son excellence ; c'est par une de ces raisons que les Juifs et les Payens tenaient à leur religion respective ; nous ne saurions leur en faire un crime ; nous blâmerions nos ancêtres qui professaient les uns le judaïsme , les autres le paganisme.

L'intervention de l'autorité temporelle était devenue nécessaire dans le conflit des diverses opinions qui se croyaient toutes fondées, et qui ne voulaient se faire aucunes concessions. Si elle n'était intervenue pour faire pencher la balance , nous serions encore à nous disputer sur la procession du Saint-Esprit , sur la consubstantialité du fils avec le père ; nous serions encore à savoir que le fils peut être aussi ancien que le père ; que Marie , une simple mortelle , pouvait enfanter la Divinité , un être qui serait Dieu et homme tout ensemble , sans cesser d'être vierge. Enfin , nous serions encore à nous disputer sur tous les articles du symbole ; il fallait une puissance prépondérante pour terminer la dispute. C'est dommage que les Alexandre aient usé si souvent du glaive pour trancher des nœuds qu'ils auraient pu dénouer s'ils avaient voulu y mettre un peu de patience et de modération ; mais la puissance des Alexandre , leur orgueil , ne voulaient pas s'abaisser à de tels ménagemens , ils vou-

laient tout emporter de vive force. C'est ce que je développerai dans mon analyse de l'histoire de l'Eglise.

J'ai parlé ici du pélagianisme, parce que, de toutes les réformes, celle que voulait effectuer Pélage m'a paru la plus sage et la mieux conçue, et parce que son auteur m'a paru de tous les réformateurs le plus estimable par ses vertus et ses lumières; il soutenait sa doctrine par ses exemples; il prouvait par lui-même que la nature est capable de produire les plus héroïques vertus; qu'elle est un fonds inépuisable de mérite pour celui qui veut le faire valoir; mais elle est un fonds stérile pour celui qui se persuade qu'on n'en peut tirer rien de bon, et il fait le mal par le seul désespoir de ne pouvoir faire le bien. Ce dogme de la nature corrompue, de l'impossibilité pour l'homme de faire rien de méritoire sans la grâce initiale et finale de la part de Dieu, avec la croyance qu'il peut refuser l'une ou l'autre, même toutes les deux, et qu'il les refuse en effet; ce dogme, dis-je, ne peut que désespérer l'homme en lui représentant dans le Dieu qu'il sert un maître dont il lui est impossible de prévoir les caprices et d'éviter la fureur.

Ce n'est pas là ce que nous avait appris le Christ; il ne parlait que de la bonté, de la douceur de l'Être-Suprême, dont il se disait le fils; il exaltait sa clémence et sa commisération pour les faibles humains. Mais toutes ces instructions ont été heurter, comme ses exemples, contre les passions qui ne pouvaient s'accommoder d'une si belle doctrine, et qui demandait de généreux efforts pour faire le bien. Les persé-

cuteurs du Christ le furent aussi de Pélage, qui était de tous ses sectateurs le plus fidèle et le mieux pénétré de son esprit. Les persécuteurs du Christ étaient des hommes vains, orgueilleux et sensuels ; ceux de Pélage étaient des hommes fastueux qui ne respiraient que puissance, richesses et plaisirs, contre lesquels on a crié continuellement à la réforme, et qui n'ont jamais voulu se réformer d'eux-mêmes ; ils ont fait valoir leur puissance pour perdre leurs censeurs ; mais à la fin, dans le quinzième siècle, il s'en est élevé en si grand nombre, qu'ils en ont été presque accablés. Mais ne voulant point faire de concessions, ils ont mieux aimé voir les deux tiers des chrétiens rompre avec eux, et se donner d'autres maîtres en faisant un parti à part : de là au quatrième siècle, le pélagianisme, le semi-pélagianisme, et tant d'autres sectes ou partis qui se sont élevés dans tous les siècles jusqu'au quinzième où le protestantisme a pris naissance, s'est accru et s'accroît tous les jours. La philosophie viendra à l'appui de la simplicité de son dogme et de son culte extérieur qui n'emprunte rien du paganisme ; le Christ y reconnaîtrait ses vues et son esprit. Cependant il faut avouer que son culte extérieur est un peu trop nu.....

Je me fais ici une question, que je crois intéressante, et que je tâcherai de résoudre le mieux qu'il me sera possible ; je me demande si tous les réformateurs avaient des vues pures et saines, et s'ils ne travaillaient pas quelquefois plutôt pour eux-mêmes que pour le bien public ?

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Quel doit être l'esprit d'un réformateur ?

QUE doit se proposer un réformateur ? Quelles doivent être ses vues ? Un réformateur, en fait de religion, doit se proposer le bien public et non le sien propre. Comme tout culte doit être un tribut d'hommages de la part des hommes envers la Divinité, le réformateur doit examiner si la Divinité n'est pas plutôt outragée qu'honorée par le culte qu'on lui rend. Un réformateur doit examiner si les croyances qu'il veut réformer sont préjudiciables au repos de la société, aux bonnes mœurs et à la propagation des lumières ; il doit examiner s'il pourra opérer ses réformes, en supposant leur utilité, sans provoquer de grands désordres dans la société, et si sa réforme ne provoquera pas plus de maux que les croyances et les abus qu'il veut attaquer. Un réformateur doit être sans retour sur lui-même, ne point envisager ses intérêts et sa gloire personnelle. Un réformateur doit être un homme franc, de bonne foi, qu'il soit sûr de ce qu'il veut apprendre aux autres, de manière qu'il ne remplace pas une erreur par une plus grande.

Que faut-il pour qu'un réformateur mérite créance?

Il doit être connu pour un homme de bonne foi, incapable de donner lui-même dans l'illusion et de tromper les autres ; il doit être désintéressé dans la réforme qu'il veut produire ; il faut qu'il en impose par ses lumières et ses vertus et par la maturité de son jugement ; il faut qu'un réformateur procède par des voies simples, qu'il commande la conviction par de fortes preuves à la portée de ceux qu'il veut persuader; qu'il n'affecte pas des manières singulières, qu'il ne prenne pas des airs mystérieux ; il faut qu'un réformateur n'affecte pas de s'adresser à la populace ignorante et crédule pour faire valoir ses idées, qu'il ne cherche pas à se faire un parti chez les femmes qui prêtent tant à la séduction ; ce sont là les démarches d'un imposteur et d'un fourbe. Il doit s'adresser de préférence aux personnes instruites, et commencer par elles sa réforme ; il est sûr de la populace s'il a pour lui la classe éclairée.

Voilà ce que doit être un réformateur ; s'il n'a pas toutes ces qualités, à quelque chose près, il ne mérite aucune confiance ; on doit le rejeter, ou comme un insensé, ou comme un fourbe ; nécessairement il est un des deux. Si le monde a vu de sages réformateurs, il en a vu peu ; pour un de ce genre, il en compte mille qui n'étaient que des insensés, des ignorans, sans esprit comme sans jugement, qui n'agissaient que par enthousiasme, par superstition ou par fanatisme, qui se perdaient et perdaient les autres : ils se faisaient un parti d'insensés comme eux.....

Ce que le monde a vu, beaucoup de fourbes et

d'imposteurs qui se sont dits revêtus d'un caractère qui n'était pas le leur, pour faire passer leurs conceptions ; employant les prestiges pour en imposer à la multitude. Ils l'induisent en erreur, sous le spécieux prétexte de l'instruire ; on les voit ne viser qu'à leurs intérêts, qu'à se faire une réputation ; ils se donnent des missions extraordinaires pour mieux tromper une multitude qu'il est si aisé d'induire en erreur. Les voies de séduction ou la violence, sont les moyens ordinaires dont ils se servent pour réussir dans leurs projets. Tout en ayant l'air de faire la guerre aux croyances établies et de vouloir en établir de plus saines, ils ne la font en effet qu'aux biens de ceux qui les professent ; ils cherchent à s'élever sur leurs ruines pour s'établir une domination spirituelle ou temporelle, et quelquefois l'une et l'autre.

Je parle ici en général, je ne fais pas d'application ; je ferai des citations seulement qui ne tirent pas à conséquence. C'est le cas d'appliquer l'axiome : *Toute vérité n'est pas bonne à dire*. Je citerai Mahomet ; il suffit qu'il soit le fondateur d'une religion que nous désapprouvons, pour qu'on me tienne compte et qu'on me sache bon gré du mal que j'en dirai.

Je n'apprendrai rien de nouveau à mon lecteur en lui disant que Mahomet est un réformateur du sixième siècle ; il était d'une naissance très-obscure ; son père conduisait une caravane de chameaux. Il avait donné de l'éducation à son fils, qui d'ailleurs avait reçu de la nature un caractère vif et entreprenant ; il l'a bien prouvé, puisque lui seul, par les ressources de

son esprit, a su se faire le chef d'une domination sans bornes. Il est bien parvenu à établir une religion qui compte des sectateurs sans nombre : la Turquie et presque toute l'Asie ont embrassé sa profession, en même temps qu'elles se sont soumises à son empire.

Hé bien ! comment s'y prit ce séducteur, cet imposteur ? Il commença par les voies de la séduction avant de passer à celles de la force et de la violence. Il se disait envoyé du Très-Haut ; c'est là ordinairement que le plus grand nombre des réformateurs allaient prendre leurs lettres de créance ; il était difficile de les convaincre de faux. Pour comparer ces lettres il faudrait en avoir de pareilles, ou bien s'adresser à celui de qui ils disaient les tenir, ce qui n'est pas possible. Celui qui fait valoir de telles lettres, de semblables missions, sait bien qu'on ne pourra le convaincre de faux ; d'ailleurs il commence par s'adresser à la multitude, qu'il n'est pas difficile de tromper par des prestiges ; il lui fera croire tout ce qu'il voudra, pour peu qu'il soit adroit et insinuant ; au surplus, il forcera les croyances s'il a la puissance en main. C'est par ces deux moyens que Mahomet a si bien réussi ; moyens efficaces, qui n'ont jamais manqué et qui ne manqueront jamais, surtout parmi des peuples tels qu'étaient ceux du sixième siècle, et principalement dans les pays que parcourut Mahomet. C'étaient des peuples ignorans et esclaves, ou faits pour le devenir.

Mahomet employa d'abord la séduction et toutes les ressources d'un fourbe et d'un imposteur ; il se

disait l'envoyé de l'Être-Suprême, chargé de réformer le genre humain ; il s'annonçait comme un homme à miracles ; ses prestiges passaient pour tels auprès de la populace ; il disait avoir des relations avec la Divinité et ses émissaires ; il contrefaisait les oracles du paganisme ; il excitait en lui des mouvemens convulsifs ; il disait que c'était la Divinité qui se communiquait à lui ; il avait dressé un pigeon à venir se percher sur sa tête, à lui bequeter l'oreille ; il disait que c'était le Saint-Esprit qui venait lui communiquer ses dons ; il mettait à profit les convulsions épileptiques auxquelles, dit-on, il était sujet ; il les faisait passer pour des inspirations du Saint-Esprit ; les miracles ne lui coûtaient rien. S'il en faut croire l'alcoran, il en a fait de toutes les espèces ; l'homme sage en fait tel cas qu'il juge à propos ; mais la populace s'y laissait prendre ; elle regarde vraiment Mahomet comme un envoyé du ciel, comme un homme à miracles : aussi fit-il des conversions sans nombre. Les peuples se soumettaient à lui ; il leur promettait monts et merveilles, c'est tout ce qu'il faut pour charmer la multitude ; il fit agir parfois la force, mais les armes de la séduction lui réussirent mieux que celles de la terreur. Il employait celles-ci pour conquérir des pays, celles-là pour faire des conversions ; il visait à être le chef temporel et spirituel des peuples qu'il voulait se soumettre.

Les progrès rapides de Mahomet ne me surprennent pas, surtout dans son temps et chez les peuples auxquels il s'adressa. L'établissement d'une reli-

gion chez un peuple ne saurait en démontrer l'excellence. Toutes celles que nous traitons d'absurdes se sont bien établies, telles que le paganisme et le mahométisme. Hé bien ! les mêmes moyens les ont établies, la séduction et un peu de violence. Il faut l'une et l'autre auprès du peuple, même quand on veut lui faire du bien et l'instruire sur ses vrais intérêts ; il faut le prendre et le traiter comme un enfant à qui on veut donner un remède : on lui fait des promesses engageantes, on lui donne d'abord des douceurs pour lui faire avaler les amertumes. On lui présente des colifichets qu'il prend pour quelque chose de merveilleux ; les mêmes objets l'effraient et le rassurent tour à tour; on n'a qu'à les lui présenter sous divers aspects. Tels ont été les peuples pendant bien des siècles, qui prêtaient tant à la séduction.

Nous avons vu des hommes de rien faire dans ces temps-là de vives sensations, donner des croyances aux peuples, et établir des cultes qui ont duré plus ou moins, selon l'empire des circonstances. Il ne leur fallait pour cela que quelque chose de singulier et d'original dans la conduite, dans leurs airs et leurs manières ; cela suffisait pour attirer la foule. Nous le voyons encore de nos jours. Les empiriques, il y en a de tous les genres, qui roulent les villes et les campagnes, se déguisent, se défigurent, ont des airs, des manières que les autres hommes n'ont pas, même ceux du même métier. Hé bien ! la populace court après eux ; ce sont des hommes extraordinaires ; ils font des prodiges, des miracles mêmes ; ils rendent

la vie aux morts, et empêchent les vivans de mourir ; ils débitent des secrets, des je ne sais quoi, qui ont des vertus toutes extraordinaires. Les boiteux seront redressés, les aveugles y verront clair, les sourds entendront, les fiévreux ne trembleront plus, etc. On pourra tomber dans la mer sans se noyer, du cinquième étage sans se faire du mal.

De pareils miracles ne sont pas rares ; on en *cite à tort et à travers* ; mais toujours on les suppose arrivés au loin et à de très-longs intervalles. Le peuple attroupé autour de la voiture sur laquelle est assis l'empirique déguisé, l'écoute avec admiration et surprise, et finit par se rendre à ses discours enchanteurs ; voilà en peu de mots l'histoire de Mahomet, et comment il s'y prit pour établir sa puissance et son symbole.

L'empirique, à figure empruntée, attire toujours la populace, et l'homme sage s'y laisse prendre parfois ; c'est ce qui donne du crédit au fourbe et à l'imposteur.

Dès qu'une croyance, aussi absurde qu'elle soit, est établie, elle prend de la consistance à mesure qu'elle vieillit ; cependant elle a un temps de décadence ; elle a son époque où elle doit faire place à une autre.

Je vais développer ma pensée dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Les raisons du dépérissement des cultes en général.

Tous les fondateurs des cultes ont cru travailler pour l'éternité, c'est-à-dire, élever un édifice sur des fondemens inébranlables. Ceux dont les conceptions étaient les plus absurdes, ne portaient pas moins loin leurs prétentions ; au contraire, ils les élevaient plus haut que n'élevaient les leurs ceux qui procédaient avec esprit et vérité.

Mais les prétentions des uns et des autres n'ont pas été jusqu'ici justifiées par l'événement.

Toutes les religions qui ont précédé le Christianisme ont bien disparu : le judaïsme, le paganisme n'existent plus, généralement parlant. Ils étaient auparavant les deux religions dominantes des peuples. On ne connaissait que le judaïsme et le paganisme. Hé bien ! leurs divers sectateurs croyaient assurément, et c'était un article de foi, que leur religion devait durer autant que le ciel et la terre, et même leur survivre, s'il était possible...... C'étaient là les prétentions de Moïse et de Numa qui fonda le paganisme. Ils croyaient l'un et l'autre donner à leurs peuples une religion qui devait durer toujours. Oui, le paganisme et le judaïsme auraient duré toujours si les

peuples n'eussent changé de mœurs, s'ils fussent restés toujours au même point d'ignorance et d'abrutissement : il est possible que le judaïsme et le paganisme auraient toujours dominé les peuples ; mais comme ils ont changé d'état et de position, leur religion respective devait changer aussi. Je m'explique : un fondateur de culte doit s'accommoder nécessairement aux temps, aux lieux et aux circonstances où il se trouve. Il doit accommoder sa religion aux mœurs et au degré de lumières des peuples qu'il veut asservir à ses conceptions ; s'il en agissait autrement, il manquerait d'esprit et de jugement, et ne saurait jamais réussir. Rarement les fondateurs de cultes ont fait ce contre-sens ; mais ils ne travaillaient que pour le temps ; ils ne pouvaient se proposer de travailler pour toute la postérité à venir. Il fallait qu'ils crussent que les peuples resteraient au même point d'ignorance, tels qu'étaient les Juifs et les Payens ; ils joignaient à l'ignorance les mœurs les plus agrestes et les plus dissolues : les peuples se laissaient conduire comme de vils troupeaux ; on les vendait et on les achetait de même.

Si les Juifs avaient été moins incultes, qu'ils eussent eu tant soit peu l'usage de leur esprit et de leur raison, Moïse serait-il jamais parvenu à leur faire croire que Dieu les avait créés avec de la boue, comme les animaux, et encore après eux ? Serait-il jamais parvenu à leur faire croire la perdition du genre humain pour une pomme mangée par nos premiers pères, et encore à l'instigation d'un serpent ? Aurait-il

pu jamais faire passer la donation de la terre de Chanaan, et tant d'autres croyances?..... Si les peuples qui vivaient sous le paganisme n'avaient été si profondément ignorans et si abrutis, aurait-on jamais pu leur faire croire les divers rôles qu'on faisait jouer à Jupiter, toutes ses métamorphoses, ses incarnations, ses progénitures?.... Comment pouvait-on faire passer toutes ces déesses, ces demi-dieux, ces demi-déesses, sinon à l'ombre de l'ignorance crasse des peuples? C'était à l'ombre de cette ignorance qu'on faisait passer tous ces divers sacrifices qu'on offrait à la Divinité, et aux divers partisans ou subalternes qu'on lui supposait.... Les prêtres faisaient croire aux peuples que la Divinité, représentée sous diverses figures, se nourrissait de graisse et s'abreuvait de sang. C'est un des plus vifs reproches que leur faisait le Christ. Il se moquait de tous les sacrifices et les tournait en ridicule. La Divinité n'a que faire de ces sacrifices; elle ne mange ni ne boit, disait-il...

Isaïe, un des prophètes du judaïsme, nous convainc que les prêtres payens faisaient croire aux peuples que les statues et les images qui étaient dans les temples, représentant la Divinité et ses subalternes, buvaient et mangeaient; il veut nous convaincre que non-seulement le peuple le croyait, mais même un empereur. Il voulut prouver à cet empereur que ses prêtres étaient des fourbes et des imposteurs, et que les simulacres ne mangeaient point les mets qu'on leur offrait, ni ne buvaient les vins exquis qu'on leur servait, mais que c'étaient les prêtres. L'empereur

fut tout étonné de ce propos ; il ne pouvait y croire. Il avait toujours été persuadé que c'étaient les statues qui buvaient et mangeaient ce qu'on leur offrait de bons vins et de mets exquis. Isaïe, pour le convaincre du contraire s'y prit de cette manière. C'est le cas de dire :

« Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots ?....

Il conseilla à cet empereur de faire jeter de la cendre fine dans le temple, et surtout autour des statues, quand on les aurait bien servies, et de fermer ensuite le temple, où il n'y avait personne que les prêtres qui étaient cachés dans des souterrains, ou dans le creux des simulacres.

Le lendemain matin Isaïe conduisit l'empereur au temple. Les mets avaient disparu comme de coutume : mais Isaïe fit remarquer à l'empereur des traces d'hommes dans le temple et autour des statues ; il lui fut aisé de prouver que c'étaient les traces que les prêtres avaient laissées sur la cendre, quand ils étaient venus desservir les autels, lécher les plats et vider les bouteilles.

L'empereur, honteux et confus d'avoir été si longtemps la dupe de ses prêtres, entra dans des transports de colère ; il les manda tous, au nombre de quatre cents, et les fit tous périr en présence d'Isaïe : c'est un triomphe dont on lui fait honneur ; quoiqu'il ne l'honore pas beaucoup ; car, en mettant au jour les supercheries des prêtres du paganisme, il y mettait en même temps celles des prêtres du judaïsme, qui ne

se nourrissaient pas moins des sacrifices qu'offraient les peuples. C'était bien le cas de dire dans ces temps-là :

« Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
» Et sa crédulité fait toute leur science ».

Les mêmes abus se sont communiqués de siècle en siècle, et n'ont fait que changer de formes et de noms... Les prêtres se sont nourris et enrichis à l'ombre des autels............ Ils ont sanctionné ces abus par cet axiome : *il faut que le prêtre vive de l'autel;* passe encore d'y vivre, mais non de s'y enrichir et d'y mener une vie oisive et sensuelle......

Mais une religion peut-elle durer toujours avec de tels abus ? Non, à moins que les peuples restassent toujours aveugles.

Le judaïsme et le paganisme ont duré des siècles, il est vrai, parce que les peuples sont restés pendant autant de siècles dans la plus profonde ignorance, et gémissant sous le despotisme politique et religieux. Cependant le judaïsme et le paganisme ont fini de dominer les peuples dès qu'ils ont commencé tant soit peu à ouvrir les yeux. Quand le Christ parut, il y avait cinq cents ans environ que les prophètes et les oracles gardaient le silence ; et pourquoi ? Sinon parce que les peuples n'y croyaient plus ; et ils y croient moins à proportion qu'ils font des progrès vers la civilisation et les lumières. Un peuple éclairé et libre ne saurait croire ce qu'il croyait quand il était ignorant et esclave. C'est une vérité qu'on ne saurait méconnaître, sans heurter le bon sens et la saine raison.

Les institutions politiques changent bien avec la

position des peuples, pourquoi les religions ne changeraient-elle pas ?.....

Pense-t-on que les Mahométans suivront toujours l'Alcoran, qu'ils croiront toujours à Mahomet et à tous ses prétendus miracles ? Oui, tant qu'ils seront menés la verge à la main, et qu'ils resteront dans l'ignorance et dans l'avilissement. Le mahométisme favorise la brutalité des passions, comme le judaïsme et le paganisme : aussi, les Mahométans sont-ils brutaux, incontinens et cruels, comme les Juifs et les Payens. Cette religion durera tant que les peuples qu'elle asservit resteront incultes, sous un gouvernement de fer ; mais je suppose, ce qui est probable, que la civilisation et la philosophie s'introduisent parmi eux ; ils demanderont un gouvernement plus doux et qui les laisse jouir des bienfaits de la liberté ; ils briseront le glaive du despotisme politique, et ils finiront par celui de leur religion.

L'alliance que Mahomet se flattait avoir faite avec l'Éternel, et qui ne devait jamais se rompre, sera rompue, et le changement de gouvernement amènera celui de la religion ; on la rapprochera de la raison et des vertus morales.

Si j'étais initié dans les affaires politiques, et que je fisse une étude particulière des journaux, je dirais, à un siècle près, combien de temps le mahométisme doit exister, et je prophétiserais juste. Mais je ne fais ici qu'établir des principes généraux.

Si j'étais à Constantinople, je me garderais bien d'avancer sur la place de pareilles assertions : la populace, fanatisée par les prêtres, me déchirerait en

lambeaux. Le sacerdoce et la politique se partageraient mes restes ensanglantés. Je serais une victime dévouée au grand prophète, à l'insigne imposteur. Plus une religion est absurde, plus elle est intolérante; et par une conséquence nécessaire, l'intolérance produit la férocité chez un peuple ignorant et agreste. Mais la superstition et le fanatisme deviennent la ruine d'une religion après en avoir été le plus ferme soutien. Le peuple se venge tôt ou tard d'avoir été si long-temps la dupe de sa simplicité et de son ignorance. Il se tourne tôt ou tard contre ceux qui l'ont induit en erreur. Je pourrais citer des exemples à l'appui de mon assertion; j'en laisse le développement à la sagesse de mon lecteur.

Les raisons que je viens de donner de l'affaiblissement et de la ruine des faux cultes, par le changement de mœurs chez un peuple, et lorsqu'il passe des ténèbres de l'ignorance à la lumière du savoir; ces raisons seront adoptées, je pense, du plus grand nombre de mes lecteurs. Ils ne seront pas surpris que je prophétise la ruine du mahométisme; mais quelle sera leur surprise, lorsque je dirai qu'une religion, aussi sage et aussi vraie qu'elle puisse être, n'est pas à l'abri de tout changement, et n'a pas moins à craindre de faire place à une autre qui sera absurde, ou bien elle éprouvera tant de changemens et de réformes, qu'elle ne sera plus reconnaissable à son auteur, ce que je vais tâcher de développer dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME.

Une religion, pour être vraie et bien conçue, est-elle assurée pour cela d'une éternelle durée ?

Les raisons qui établissent la ruine d'un culte absurde par le changement de position chez ses sectateurs, servent à établir mon assertion pour une religion vraie et bien conçue. Elle est susceptible de changement, et en danger d'être abolie par le passage de ses sectateurs de la lumière aux ténèbres, de la civilisation à des mœurs dures et agrestes. Il ne faut qu'une révolution pour éteindre chez un peuple le flambeau de la philosophie, et le rendre barbare.

Nous en avons un grand exemple sous nos yeux. Quel est l'état des Grecs de nos jours ? Ils étaient jadis les dépositaires des arts et des sciences : quelle douceur ! quelle aménité dans leur caractère ! Hé bien ! nous les voyons aujourd'hui plongés dans l'ignorance et l'abrutissement ; et pourqui, par suite des révolutions qui les ont fait passer sous le honteux gouvernement des Turcs qui, pour mieux les asservir, les ont condamnés à l'ignorance, leur ont fermé autant qu'ils ont pu la carrière des sciences. Hé bien ! les Grecs ont contracté des mœurs presque aussi barbares que celles des Turcs. L'espèce de christianisme qu'ils professent ne les rend pas plus doux ni plus

traitables, parce que leur religion se sent de leur ignorance et de la brutalité de leurs mœurs.

Le christianisme a dégénéré comme eux et avec eux. Les religions marchent avec les temps et en suivent les révolutions. C'est un fait que les fastes historiques nous apprennent, et qui est confirmé par l'expérience.

Une religion peut être sagement conçue dans son auteur, dans son principal fondateur; mais ordinairement ses successeurs, n'étant pas animés du même esprit, gâtent toujours son ouvrage, ou dans le dogme, ou dans la morale, et quelquefois ils corrompent l'un et l'autre.

Il est rare qu'une religion se maintienne telle qu'elle a été conçue et enseignée par son fondateur: ses successeurs y ajoutent ou y retranchent; chacun suit ses idées et ses vues. L'un y ajoute trop d'austérité, l'autre trop de relâchement. Ils veulent tous empiéter les uns sur les autres; chacun veut y mettre du sien et se distinguer de ses prédécesseurs; de manière qu'un ouvrage bien commencé, finit par un ouvrage le plus informe. Si le fondateur d'une religion revenait seulement vingt ans après sa mort, il reconnaîtrait que son successeur y a mis du sien, et qu'il s'est éloigné de son esprit; que serait-ce donc s'il revenait cent ans après? Que serait-ce plusieurs siècles?..... Il ne reconnaîtrait plus son ouvrage; il méconnaîtrait ses successeurs et les accuserait de prévarication dans sa doctrine et ses exemples. Ainsi, les Confucius, les Zoroastre, auraient trouvé des Lama, des Brachmane qui fanatisaient les peuples. Croit-on que les

Moïse, les Numa auraient trouvé toutes leurs institutions, telles qu'ils les avaient laissées et dans le même esprit? Non, assurément : penserions-nous que les autres fondateurs de cultes aient été plus heureux ? Croirions-nous que l'ouvrage du Christ ait été plus respecté ? Que sa religion n'ait pas perdu de son esprit par le laps du temps ? Celui qui le croirait ne ferait pas preuve de savoir ni de jugement. Les innombrables divisions qui ont éclaté dans le christianisme, depuis la mort de son fondateur, jusqu'au dix-septième siècle environ, parmi ses successeurs, nous prouvent qu'ils n'étaient pas tous animés du même esprit, qu'ils ne comprenaient pas tous, dans le même sens, les paroles et les actions du Christ. Ses disciples immédiats qui disent l'avoir vu et entendu, ne s'accordent pas pour en écrire la vie. On a fait des *in-folio* pour les accorder, pour les commenter. L'on est encore à en avoir le vrai sens.

Entendez les Protestans, ils vous diront qu'ils ont raison dans leurs interprétations ; entendez les Catholiques ils vous diront qu'ils ont deviné juste; cependant, les Protestans et les Catholiques ne sont divisés que sur le sens qu'ils donnent à l'Évangile. Ce sont les disciples du même maître, mais qui n'en ont pas reçu les mêmes leçons ; il paraîtrait même qu'ils en auraient reçu d'opposées, et sur les mêmes sujets ; car voilà les conséquences qui résultent de leurs divisions, et qui font chanceler la foi la plus ferme, ou plutôt qui ont enfanté l'indifférence en fait de religion, que nous voyons se communiquer de plus en plus dans tous les

rangs de la société , malgré les déclamateurs et leurs déclamations.......

L'anéantissement d'un culte chez un peuple est toujours précédé de divisions parmi ses sectateurs ; à force de disputer , ils finissent par ne plus s'entendre , et se retirent fatigués de leurs longues et inutiles disputes qui ne font qu'obscurcir une matière qui n'était pas déjà trop claire ; et voilà la source et la raison principale de l'indifférence chez les deux partis. L'expérience vient à l'appui de mon assertion. On crie à Genève , comme à Rome, contre l'indifférence en matière de religion; et cette indifférence va toujours croissant. Les peuples sont comme dans un état d'attente ; ils paraissent conserver une espèce de neutralité , jusqu'à ce qu'ils auront des raisons suffisantes pour se décider pour l'un ou pour l'autre parti.

Je crois en grand danger une religion qui est aux prises avec ses sectateurs : elle a tout à craindre d'en être abandonnée , et qu'ils ne se réunissent à son détriment, en avouant son insuffisance, et le besoin d'en établir une autre. C'est une chose à remarquer, que le christianisme a été contesté depuis son origine, pendant dix-huit siècles........ Les portes de l'enfer ont assez prévalu pour en détacher une partie des peuples , et pour établir l'indifférence chez les autres; n'est-il pas à craindre qu'elles finissent de prévaloir ?........

A qui faut-il attribuer les divisions qui ont déchiré le Christianisme, et qui l'ont conduit si près de sa ruine ? C'est ce que je vais examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Le christianisme aux prises avec son sacerdoce.

C'EST une chose à remarquer que les prêtres dans toutes les religions, en ont été l'appui et la ruine; qu'ils en soient l'appui, et la principale cause de leur durée, c'est une vérité qu'on ne saurait contester. Ils ne font que soutenir leur ouvrage : un le commence et les autres le continuent. Le premier qui met la pierre fondamentale décide, et quelquefois ne décide pas de l'ouvrage. La confection dépend de ceux qui doivent le continuer. Il faut qu'ils s'entendent; qu'il n'y ait pas parmi eux confusion d'idées, et qu'ils suivent tous ensemble le plan et le niveau tirés par le premier fondateur : sans cela, ils élèveront un édifice irrégulier, et qui ne saurait tenir long-temps.

Pourquoi le judaïsme et le paganisme ont-ils duré si long-temps ? C'est parce que les prêtres ne trahissaient pas leur ministère, et qu'ils s'entendaient bien à conserver l'illusion parmi les peuples. Nous ne voyons pas parmi eux ce que nous appelons de nos jours, schismes, hérésies, toutes ces divisions meurtrières. Ils n'ont point divisé les peuples des croyances. Aussi, dit-on, le paganisme n'a point fait ver-

ser des flots de sang, comme le christianisme ; la raison en est toute simple. Les peuples qui vivaient sous le paganisme avaient tous les mêmes croyances, parce que leurs prêtres ne leur en prêchaient pas d'opposées.

D'ailleurs les prêtres du paganisme étaient tolérans pour les peuples, par la raison qu'ils avaient eux-mêmes besoin de tolérance : ils étaient en cela conséquens; ils ne voulaient pas imposer aux peuples un joug trop fort qu'ils ne pouvaient porter eux-mêmes. Ils avaient établi des fêtes de réjouissance, où il était permis aux peuples d'oublier un instant qu'ils étaient malheureux. On dansait beaucoup dans le paganisme, comme dans le judaïsme : huit jours à la célébration d'un mariage, et quelquefois plus long-temps. On aimait beaucoup célébrer les fêtes par des libations. On buvait à longs traits à la santé de Bacchus, de Saturne, ou de quelqu'autre Dieu, sans oublier les déesses. Ces jours de réjouissance passés, le peuple se retirait content de son Dieu et de ses ministres. Il y avait aussi des fêtes établies pour honorer la Divinité par des sacrifices, et d'autres pratiques. Il fallait être pur alors pour se présenter devant elle ; on se purifiait le corps, on faisait des actes de vertu. Le paganisme comptait grand nombre de dévots qui l'étaient parfois jusqu'au fanatisme. Ils se retiraient dans des déserts pour mieux honorer la Divinité; ils pratiquaient des austérités, des mortifications sans nombre, et très-pénibles, que nos dévots ont eu de la peine à imiter dans les temps où cette frénésie ré-

gnait avec tant de force chez quelques âmes faibles et mal dirigées...... Cette erreur fanatique a été le vice de toutes les religions ; elle règne encore beaucoup chez les Mahométans ; elle n'a pas régné avec moins d'empire dans le christianisme ; elle a rempli les bois et les déserts de dévots qui croyaient honorer la Divinité en se donnant une mort lente, et se privant d'une vie que la Divinité leur avait donnée pour la conserver jusqu'à ce qu'il lui plût de la leur ôter.

Nous avons vu dans le christianisme une secte appelée de Circoncellions qui allaient presque nuds dans les rues, se donnant fortement la discipline ; ils se déchiraient le corps horriblement. Ils croyaient honorer la Divinité dans le même temps qu'ils manquaient à la décence, même à la charité et à la justice ; car ils voulaient forcer tout le monde à les imiter. Ils allaient dans les villes et les campagnes armés de bâtons et de fouets, prêchant leur genre de piété à grands coups sur ceux qu'ils rencontraient. Les femmes qui tombaient entre leurs mains étaient à plaindre : ils les fustigeaient d'une manière aussi indécente qu'horrible, etc... Cette secte fut dissipée avec peine : elle avait commencé par le fanatisme ; il y entra par la suite plus de libertinage que de piété, toute fausse qu'elle pût être..... Les fausses idées de la Divinité ont produit dans tous les temps et dans toutes les religions des extravagances et des ridicules parmi quelques-uns de leurs sectateurs. Les sages du paganisme en gémissaient et s'en plaignaient ouvertement sur les tribunes. Cicéron, le plus éloquent des

orateurs romains, disait que le peuple avait donné dans toutes sortes d'extravagances religieuses; il n'en exceptait qu'une que je ne juge pas à propos de définir. (C'est ici que toute vérité n'est pas bonne à dire). Mais toutes ces extravagances prenaient toujours leur source dans une autorité imposante qui en faisait tout le crédit. Il n'y a point eu de religion sans sacerdoce; mais toujours le sacerdoce n'était pas composé d'hommes éclairés, judicieux et animés d'un bon esprit. Il y a eu dans toutes les religions de bons prêtres, comme il y en a eu de mauvais: ceux-ci gâtaient souvent l'ouvrage des autres; ils favorisaient la superstition et le fanatisme, ou par ignorance, ou par le mobile de diverses passions; c'étaient des extravagans qui attiraient à eux une foule d'insensés. Le judaïsme et le paganisme ont eu leurs Dominique, qui se donnaient chaque jour des coups de fouet par milliers, pour expier leurs péchés et ceux des autres. Ils ont eu leurs Siméon, qui se faisaient attacher à une colonne tout nuds; ils se chargeaient de chaînes et marchaient tout courbés vers la terre: c'était à qui pousserait plus loin l'extravagance, ce qu'ils appelaient piété, amour de leur salut, zèle pour la gloire de Dieu. Ils allaient dans les bois disputer aux animaux leurs tanières et leurs repaires. Ils se traînaient dans la cendre, se vautraient dans la boue et finissaient par devenir des spectres horribles qui faisaient peur même aux animaux. Qui ne connaît les excessives austérités des Bonzes de la Chine? Ce sont cependant des prêtres, des religieux

qui donnent ces exemples d'extravagance et de fausse piété !........ Que le peuple les ait suivis parfois, ce n'est pas surprenant ; il est accessible à l'erreur comme à la vérité : c'est dommage qu'on lui apprenne si rarement celle-ci !... Le peuple suit toujours celui qui sait le mieux lui en imposer par des discours étudiés et des manières composées. La vérité toute simple ne lui plaît pas : il préfère les prestiges, les enchantemens de l'erreur..... Il préfère ce qu'il ne comprend pas à ce qu'il peut comprendre ; il court après le merveilleux, sans se douter que c'est par là qu'on le trompe et qu'on le séduit. Il laissera celui qui lui prêche la vérité sans fard en plein jour, pour courir après tel autre qui se cache sous un manteau, derrière un voile, qui parle un langage ambigu, mystérieux. C'est ainsi qu'il courait jadis après les Paul, les Antoine, parce qu'ils vivaient dans des souterrains, au milieu des bois, dans les déserts avec quelques pénitentes, ou pas bien loin d'elles. Ils avaient souvent occasion de se rencontrer dans leurs pieuses courses ; ils se racontaient leurs extases, leurs visions, leurs combats avec certains mauvais esprits qui venaient parfois les tenter.... Les déserts qu'ils habitaient recélaient souvent des serpens...... Hé bien ! on allait consulter ces anachorètes, qui n'avaient d'imposant qu'une longue barbe, un extérieur sale et dégoûtant. Ils proféraient quelques paroles mystérieuses parce qu'elles étaient inintelligibles, et c'est ce qui en faisait tout le mérite. On n'en eût pas voulu si on les eût comprises trop aisément ; il y en avait même qui

ne parlaient pas du tout ; ils faisaient des signes ; on ne les voyait même pas ; ils faisaient entendre des sons discordans et confus ; hé bien ! c'étaient ceux-là qui avaient le plus de vogue. Que dis-je, on a vu jusqu'à des empereurs les envoyer consulter, leur écrire des lettres très-suppliantes, les priant instamment de les aider de leurs conseils ; et ils n'en obtenaient pas toujours réponse..... Ils étaient mandés à la cour ; ils n'y allaient pas toujours ; c'était souvent l'esprit d'orgueil, de fierté et d'indépendance qui les éloignait du monde et les conduisait dans les déserts. La vie monacale était alors à la mode ; elle entrait dans les mœurs du temps. On a vu des rois, des empereurs qui se faisaient un honneur de pratiquer quelques austérités monacales. Ils croyaient racheter par là leurs sottises et effacer les taches de leur vie qui n'était pas toujours régulière. Les plus mauvais princes ont été les plus fanatiques et les plus superstitieux. C'est ce que nous remarquons dans le judaïsme, le paganisme et le christianisme. Les Néron, les Dèce, les Caligula, les Julien dans le paganisme ; les Constantin, les Clotaire, meurtriers de leur propre famille, les Louis XI, dans le chistianisme, étaient très-dévots ; l'histoire nous a transmis leurs pratiques minutieuses avec leur vie, qui faisait un grand contraste avec leur prétendue dévotion.

Dans tous les temps la fausse dévotion a perdu la vraie ; elle est ordinairement le fruit de l'ignorance, d'une imagination exaltée, d'un esprit faible, que le jugement ne dirige point. Le faux dévot ne suit que

ses caprices et sa mauvaise humeur. Il ne cherche qu'à se singulariser ; il ne veut pas des voies ordinaires ; on ne le remarquerait pas assez. Il se fait des pratiques à part, des vertus qui ne sont pas comme celles des autres. Il a une morale à lui, des principes qui lui sont particuliers, et il arrive presque toujours que le faux dévot n'est rien moins que ce qu'il devrait être. Il est entêté dans ses opinions, extrême dans toutes ses passions. Les dévots de ce genre sont le fléau des sociétés et insupportables à ceux qui les environnent : ce sont des censeurs importuns ; rien n'est bien que ce qu'ils font, rien n'est bien conçu que ce qu'ils conçoivent, etc.

Ces dévots inquiets ont parfois fait des brêches irréparables au christianisme, et l'ont mis dans l'état où nous le voyons, et où le Christ ne se reconnaîtrait plus lui-même ; il verrait tout son ouvrage à refaire, les peuples à réunir sous la même profession, ses ministres à rappeler à l'esprit de sa doctrine, à l'imitation de ses vertus. Quel compte n'aurait-il pas à leur faire rendre des divisions parmi les peuples ? De cette pluralité, de cette diversité de cultes, qui sont les conséquences de la diversité de symboles parmi eux !... Dans tous les temps le culte que les hommes ont rendu à la Divinité s'est ressenti des idées qu'ils s'en faisaient ; et comme elles étaient diverses chez les peuples, la Divinité était diversement honorée, et souvent par des actes contraires. C'est ce que nous apprend l'histoire des cultes.

La diversité dans le dogme a produit toujours la

différence dans le culte. Chacun honore la Divinité comme il la conçoit et comme il y croit. Tel est l'état actuel du genre humain sous le rapport de la religion : chaque peuple a la sienne, comme s'il avait un Dieu à part. Que dis-je ? Dans un même État on voit plusieurs cultes qui s'excluent les uns les autres. Je cite pour exemple la France. Combien de cultes différens y remarqué-je ? Cinq au moins : le catholicisme, le luthéranisme, le calvinisme, le dissidentisme et le judaïsme avec ses synagogues. Les quatre premiers portent le nom de chrétiens, et se croiraient déshonorés et insultés si on ne les regardait pas comme tels; et cependant ils s'excluent réciproquement, ils se sont poursuivis et condamnés dans les temps. Les sectateurs de ces diverses religions se sont poursuivis avec fureur, parce que leurs divers ministres se haïssaient et se poursuivaient les uns les autres. Les peuples n'ont été et ne sont encore qu'imitateurs ; ils marchent sur les traces de ceux qui doivent les conduire en fait de religion.

Développons ceci dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Même sujet. — Le christianisme aux prises avec le sacerdoce.

Les peuples, dans tous les temps, n'ont cru que sur parole, soit sous le rapport de la religion, soit sous le rapport de la politique. La différence, c'est que dans l'ordre politique les peuples ont l'avantage de ne croire que ce qu'ils voient et ce qu'ils conçoivent, parce qu'on ne propose à leur croyance que des choses qui tombent sous leurs sens, et qui frappent plus ou moins leur esprit; c'est ce qui fait la durée et la stabilité des lois : quand elles sont bien rédigées et sagement conçues, elles traversent des siècles toujours vénérées des peuples. Ainsi les croyances politiques des Romains sont venues jusqu'à nous, comme les nôtres iront à la postérité qui les recevra comme autant de monumens de sagesse et de prudence.

Pourquoi les lois d'un gouvernement sont-elles unanimement reçues de vingt-cinq à trente millions d'hommes? C'est parce qu'elles sont adaptées à leurs lumières et à leurs besoins, et qu'elles commandent le respect avec l'adhésion par leur sagesse. C'est que ceux qui ont dicté et rédigé ces lois ont visé à être

clairs et précis autant que les matières le leur ont permis. Ces lois sont entre les mains de tous ceux qui savent y lire ; ils peuvent s'en procurer les commentaires ; ils voient qu'ils se rapportent tous à quelque chose près, dans certaines conséquences éloignées, dans certains cas non prévus et très-difficiles Les raisons, de part et d'autre, sont exposées avec sagesse, prudence et modération. La différence de sentimens n'engendre pas des rixes, des divisions, des haines et des meurtres parmi les divers commentateurs. On prend une décision qui paraît la plus vraisemblable, la mieux assortie aux circonstances ; et cette décision servira de lumière pour des cas semblables.

Pourquoi les fondateurs des cultes, les rédacteurs des croyances religieuses n'ont-ils pas procédé de même? Pourquoi ont-ils affecté tous de parler un langage mystérieux, c'est-à-dire inintelligible? Pourquoi se sont-ils pour ainsi dire entendus pour faire la guerre au bon sens et à la raison? Ils veulent absolument que ceux qu'ils gouvernent ne comprennent rien à ce qu'ils leur enseignent, comme s'ils avaient quelque intérêt à n'en être pas compris. Les réflexions que je fais ici ne sont pas applicables au seul christianisme; toutes les religions qui l'ont précédé s'enveloppaient aussi dans les ténèbres. Le paganisme comme le judaïsme disait aux peuples : Croyez et n'examinez pas..... C'est ainsi qu'on faisait passer toutes les sottises qu'on attribuait à la Divinité sous le nom de Jupiter, de Jéhovah, etc. Les sacrifices sans nombre

qu'on offrait à la Divinité pour désarmer sa colère ou mériter ses faveurs, passaient à l'ombre des mystères, avec toutes les absurdités que nous reprochons au paganisme ; elles n'ont traversé tant de siècles que parce qu'il était défendu aux peuples de les citer au tribunal de la raison ; elle était esclave de l'autorité qui commandait ou qui défendait telles ou telles croyances. Le philosophe qui aurait voulu soulever le voile mystérieux, se fût attiré des persécutions ; il était même obligé de suivre le torrent de l'erreur, de présenter ses offrandes et d'offrir ses sacrifices à son tour ; la crainte, le respect humain lui en faisaient un devoir. Le nombre des sages et des philosophes a été dans tous les temps le moins fort, celui des ignorans et des insensés l'a toujours emporté. Ne soyons donc pas surpris si nous voyons de grands philosophes, à Athènes et à Rome, aller dans les temples et y payer leur tribut de superstition : dans le fait, ils ne le payaient qu'à la contrainte...

Sous le paganisme, les livres qui renfermaient les mystères, les dogmes religieux, n'étaient pas abandonnés à la curiosité publique ; ils étaient toujours écrits dans une langue inconnue à la populace : les prêtres seuls les possédaient ; ils les expliquaient au peuple comme ils le jugeaient à propos, et selon les temps, les lieux et les divers besoins. Les intérêts de la politique fixaient le sens des sibylles et dictaient les réponses aux oracles, et c'était toujours la sibylle ou la Divinité qui avait parlé. Le peuple n'ayant pas les livres à sa disposition, ne pouvait pas aisément

convaincre les prêtres de suppositions ou de fausses interprétations. Les prêtres n'avaient qu'à s'entendre, et c'est ce qu'ils faisaient très-bien ; ils ne se démentaient pas les uns les autres : c'est par cet accord d'interprétations et d'actions ; c'est par leur adroite politique qu'ils ont fait durer si long-temps leur religion, et qu'ils ont maintenu les peuples pendant des milliers de siècles dans la même profession.

Le christianisme a éprouvé un sort tout différent, parce que ceux qui étaient chargés de le fonder ou bien de le soutenir, ne s'y sont pas pris comme ils le devaient, et n'ont pas suivi les instructions de leur divin Maître ; ils se sont éloignés de son esprit comme de ses exemples ; ils ont manqué d'esprit et de jugement en livrant au public leurs livres mystérieux écrits en langue vulgaire et à la portée d'être lus par le public ; ils ont mis par-là au grand jour leurs inconséquences et le contraste de leur vie. Ces livres, disons-nous, ont été inspirés, dictés par la Divinité : je n'en doute pas, quoique le paganisme en ait autant dit des siens ; mais ceux qui les ont écrits à la dictée de la Divinité, ne la devançaient-ils pas ? Prêtaient-ils bien l'oreille ? Et de crainte de faire trop souvent répéter, n'y mettaient-ils pas du leur ?........ Chaque scribe en faisait autant, et voilà la principale raison de leur discordance ; il n'est pas surprenant qu'il y en ait eu dans l'interprétation. Chacun a voulu soutenir sa copie et son interprétation, de manière qu'ils faisaient tomber la Divinité en contradiction avec elle-même : elle avait inspiré une chose aux uns, et une

toute différente aux autres ; c'est ce que nous avons vu dans les divers conciles qui ont été tenus ; ils étaient opposés les uns aux autres ; ils se condamnaient réciproquement et tour à tour, et cependant ils se disaient tous assemblés au nom du Saint-Esprit, qui ne leur inspirait pas, il paraît, les dons de sagesse, d'intelligence et de bon conseil, puisqu'ils ne s'entendaient pas entr'eux Rarement s'entendaient-ils eux-mêmes... Ils ne recevaient pas du Saint-Esprit la vertu de charité, puisqu'ils s'injuriaient mutuellement et se poursuivaient avec fureur. C'est ce que je développerai dans mon *Analyse de l'Histoire de l'Eglise*, où je parlerai des conciles et de la manière dont ils se tenaient. J'exposerai les passions qui en étaient les mobiles ; le peu de bien, ou plutôt le mal réel qu'ils ont produit ; j'appelle ce mal réel, puisque c'est à ces diverses assemblées où l'on portait des décisions contradictoires, que nous devons rapporter les schismes et les hérésies qui ont divisé les peuples et paralysé le ministère du Christ. Encore si les ministres du christianisme avaient caché leurs dissensions aux yeux du public, qu'ils eussent mis à l'extérieur quelque ménagement ; mais, point du tout, leurs assemblées étaient publiques et très-nombreuses ; ils y mettaient de l'ostentation et un grand appareil ; elles n'étaient composées que de prêtres, évêques, archevêques, cardinaux, etc. ils se disaient tous assemblés au nom du Saint-Esprit, et chacun y apportait ses prétentions et son propre esprit, avec la ferme résolution de les faire valoir ; de manière que ce n'était dans le fait qu'un

conflit de passions qui se heurtaient les unes contre les autres. Chacun cherchait à se faire un parti ; les uns s'appuyaient du roi, d'autres de la reine ; ceux-ci de l'empereur, ceux-là de l'impératrice. C'est ce que je développerai dans l'ouvrage que je viens d'annoncer. Chacun cherchait à attirer à lui le plus de peuple qu'il pouvait, et à perdre son adversaire. De là des évêques, des archevêques exilés, rappelés ensuite et exilés de nouveau.....

Et c'étaient d'autres évêques, des archevêques qui les poursuivaient ainsi avec une fureur qu'on ne concevrait pas, et qu'on croirait encore moins, si l'histoire de l'Eglise ne les mettait dans tout son jour. Aussi je ne ferai que la copier dans mon analyse ; je ne ferai que l'assortir de mes réflexions, et exposer sans partialité les torts de part et d'autre, et leur diverse inflence sur les divisions des peuples, et la ruine du christianisme.

Je me borne à dire dans cet ouvrage que les divisions des peuples ont été le résultat de celles de leurs ministres. Ils ne pouvaient y rester neutres puisqu'on les y faisait entrer. Le troupeau est bien obligé de suivre celui qui doit le conduire : les évêques réglaient la foi des curés *lorsqu'ils étaient bien unis entr'eux ;* chaque curé réglait la foi de ses paroissiens ; et comme les évêques n'étaient pas d'accord sur les articles de foi, il s'ensuivait que les peuples ne pouvaient l'être entr'eux ; aussi ne l'ont-ils pas été et ne le sont pas encore. Je souhaite qu'ils se réunissent par la suite !..... Mais j'en doute, le mal a trop pris racine, il est de-

venu incurable, et le christianisme ne se relèvera jamais de ses pertes et des maux que lui ont faits les divisions de ses ministres. Il a été aux prises avec eux dès son origine ; il le sera toujours, jusqu'à ce qu'ils se pénètrent de l'esprit de son fondateur, et qu'ils en suivent les exemples, au moins de loin....

Quels ont été les résultats de ces divisions en fait de croyances religieuses ? N'en ont-elles pas eu de tristes dans l'ordre politique ? C'est ce que je vais examiner en peu de mots dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE - QUATRIÈME.

Les tristes résultats des divisions de croyances parmi les peuples.

Il me semble, et le lecteur sera peut-être de mon avis, il me semble que les peuples pouvaient être divisés de croyances dogmatiques sans l'être de cœur et d'affection ; sans rompre pour cela les liens de la charité, ni les rapports réciproques que la nature avait mis entr'eux tous. Il devait y avoir une grande différence entre professer des croyances opposées qui n'avaient aucun rapport avec les intérêts politiques, et se battre et s'égorger. Ces croyances par elles-mêmes ne devaient et ne pouvaient produire d'aussi tristes effets ; elles en ont été le prétexte et l'occasion ; ceux qui les ont fournis, en suscitant ces divisions de croyances, ne sont pas les moins coupables aux yeux des hommes bien pensant ; ils le sont d'avoir exalté, fanatisé l'imagination des peuples, de leur avoir mis les armes à la main pour soutenir l'incompréhensibilité de leurs conceptions ; ils en ont fait les instrumeus de leurs passions. Le peuple se battait en aveugle pour ce qu'il ne comprenait pas, et que ne comprenaient pas mieux ceux qui les conduisaient au meurtre, au massacre de leurs propres frères, et quelquefois de leurs

pères et mères. Ces diverses croyances ont été jetées parmi les peuples comme autant de torches de discorde et de divisions ; elles sont devenues comme les instrumens de toutes les passions.

La haine, la rancune, la vengeance, l'ambition, s'en servaient comme d'un prétexte spécieux pour se satisfaire. On avait l'air de faire la guerre à la croyance d'un individu ; et dans le fait c'était à sa fortune, à sa place qu'on en voulait ; le débiteur payait souvent ses dettes en égorgeant son créancier, sous le prétexte spécieux qu'il ne croyait pas comme lui. Les Jacob poursuivaient les Esaü pour leurs croyances ; mais, dans le fait, c'était pour avoir le droit d'aînesse ; le meilleur moyen était bien de les faire périr....

L'épouse dégoûtée de son époux, prétextait la différence de croyances pour se séparer ; c'était quelquefois l'époux qui ne voulait plus de son épouse. On faisait la guerre au comte, au duc pour leurs croyances ; mais, dans le fait, c'était pour dépouiller, l'un de son comté, et l'autre de son duché. La différence de croyances armait les princes les uns contre les autres ; l'histoire nous apprend comme ils se poursuivaient, et avec quelle fureur ils se faisaient la guerre, et de part et d'autre, au nom de Dieu, du vrai Dieu que chacun prétendait avoir de son côté.

Que ces guerres nous rappellent d'horreurs et d'abominations ! que d'injustices commises ! que de princes chassés de leur trône ! que d'empereurs humiliés devant un évêque de Rome qui disposait des royaumes et des empires, qui tenait en ses mains la vie des rois

et des empereurs, la leur faisant souvent racheter au prix de leur honneur ou d'une partie de leurs possessions pour en enrichir leur famille ; il tirait parti de la crédulité de l'un et de l'incrédulité de l'autre.... C'est ce que je développerai dans mon *Analyse de l'Histoire de l'Eglise,* et l'on ne pourra me rien répliquer, parce que je ferai parler les faits.

Oui, oui, je le répète et le répèterai toujours, les passions entraient pour tout dans les guerres de religion. Jamais la Divinité n'a été moins honorée et moins bien servie que dans ces temps où l'on ne parlait que de l'intérêt de son culte ; c'était une profanation aussi bien du côté des catholiques que des protestans, que de prononcer seulement son nom au milieu de toutes ces horreurs. Jamais la Divinité n'a été aussi méconnue que dans ces temps-là ; jamais elle n'a été outragée par plus de désordres. Malheureux Indiens ! infortunés habitans du Pérou ! vous avez éprouvé par une bien triste expérience de quel zèle était animé ce catholique quand il vint vous faire part de ses croyances dont il était si orgueilleux !.... Les mines d'or et d'argent que vous méprisiez, étaient l'aimant qui l'attirait plus que le zèle de votre instruction.... Vous avez appris par une bien triste expérience quelles étaient les mœurs de ces chrétiens, de ces prédicateurs armés, qui venaient vous apprendre une religion, ne recommandant rien tant que l'amour de la pauvreté et la pratique de toutes les vertus ; et ils viennent vous égorger pour avoir vos dépouilles. Votre pays, s'il faut les en croire, leur avait été donné com-

me le Chanaan aux Juifs : ils avaient sans doute aussi reçu l'ordre de vous exterminer, de faire brûler vos chefs à petit feu, pour découvrir, quoi? non leur incrédulité, mais bien leurs trésors!.... Je tire le rideau sur tant de désordres et d'abominations. Le souvenir en fait frémir tout homme sensible, et qui a quelque principe d'honneur.

Fasse le ciel que ces temps, que des déclamateurs inconséquens osent regretter encore, *parce que la foi*, disent-ils, *était si vive qu'elle faisait traverser la mer*, fasse le ciel que ces temps ne reviennent jamais!....

Nous avons imité en tout les Juifs dans toutes nos guerres dites de religion; nous prétextions de part et d'autre la gloire de Dieu.

C'était le zèle de son culte, d'en étendre l'empire, qui animait les combattans, et ce n'était dans le fait que les passions dont étaient animés les Juifs, le désir, l'ambition de s'enrichir des dépouilles des Chananéens.....

Les Judith ont bien trouvé des imitateurs dans ces temps de désordres... Un prince, que le parti opposé voulait faire assassiner, était désigné d'avance sous le nom d'Holoferne, d'ennemi de Dieu. Les Henri III, les Henri IV étaient désignés sous cette qualification. C'est ainsi qu'on aiguisait les poignards; c'était à qui des deux partis immolerait plus de victimes.

On aurait dit que d'un côté on reconnaissait Moloch, et Apis de l'autre; chacun immolait à son Dieu autant de victimes qu'il pouvait : les plus illustres étaient celles qu'il lui offrait de préférence, comme

lui étant plus agréables. C'est ainsi que les Juifs en agissaient; ils s'attachaient toujours aux chefs de leurs ennemis ; ils disaient que leur Dieu Jéhovah les choisissait ; aussi ne manquaient-ils pas de les lui offrir quand ils étaient assez forts. Les rois Acab, les reines Athalie étaient jetés par les croisées, traînés dans les rues et livrés aux chiens. Ils se croyaient répréhensibles auprès de leur Dieu quand ils mettaient quelque borne à leur fureur, ou que quelques victimes leur échappaient..... Rappeler les vêpres Siciliennes, les complies Barthélémiques, les horreurs de la ligue, nos conquêtes dans les Indes, c'est rappeler en un mot l'histoire des Juifs, puisque nous en avons été les fidèles imitateurs dans toutes leurs guerres. Ce n'est pas surprenant si nous les soutenons dans toutes leurs entreprises et dans les croyances qui les sanctionnaient... On cherche toujours à s'appuyer de quelques exemples imposans qui puissent faire autorité : les Juifs nous en ont présenté dans tous les genres, et nous les avons tous suivis, à quelque chose près ; et tant que nous soutiendrons leurs croyances, et que nous les professerons, la société se verra toujours exposée aux mêmes désordres. Tant que nous dirons que les Juifs ont bien fait d'égorger les enfans mâles des Egyptiens, de voler leurs effets, de piller et de massacrer les Chananéens ; tant que les Judith, les Esther, les Mardochées, etc. seront les héros de nos croyances, je dirai que nous ne connaissons pas ce que c'est que la vertu ; que nos idées de la Divinité sont fausses, et qu'elle est aussi méconnue chez nous

que chez les payens..... Je défendrai mon assertion envers tous et contre tous.

Pourrais-je me flatter de paralyser un peu la funeste influence de l'opposition des croyances parmi les peuples, et de les engager à vivre heureux et tranquilles entr'eux? C'est ce que je vais me proposer dans les chapitres suivans. Je conclurai mon ouvrage par des conseils de paix et d'union ; je ferai peut-être, par mes réflexions, que les désordres que je viens de dépeindre avec quelque indignation, ne puissent plus arriver à l'occasion de la diversité de croyances. C'est le tribut d'utilité le plus précieux que je puisse payer à mes contemporains, peu importe leurs croyances, et c'est par des réflexions que je croirai sages et nécessaires ; que je terminerai mon ouvrage.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

La diversité de croyances peut s'allier avec la vertu, et ne point lui nuire auprès de la Divinité.

Il y a des croyances dogmatiques qui ne peuvent que produire des désordres, ou en être l'occasion ; telles que la plupart de celles du judaïsme et du paganisme que j'ai énoncées dans cet ouvrage. Je mets de ce nombre la croyance que la Divinité permettait à un peuple de dépouiller son voisin, parce qu'il avait une manière différente de l'honorer, et qu'elle lui permettait même de l'égorger, et puis de s'élever sur ses ruines. Cette croyance favorisait les pillages, les meurtres et toutes les horreurs qui les accompagnent. Elle favorisait les prétentions du plus fort, qui ne manquait pas de dire que la Divinité lui avait donné ce dont il s'emparait, ou voulait s'emparer. C'était armer les peuples contre les peuples, les particuliers entre eux. Une croyance dangereuse était celle qui admettait les visites fréquentes de la divinité ou de ses subalternes, chez les femmes des simples mortels ; elle favorisait la licence : c'était le surtout de l'infidélité, etc. Beaucoup de femmes jetaient sur le compte de Jupiter les suites de leur inconduite.....

Des croyances de ce genre ne peuvent que produire de très-mauvais effets, surtout chez un peuple grossier et ignorant, tel qu'étaient les Juifs du temps de Moïse et de ses successeurs.

Ces croyances ne devaient pas entrer dans le christianisme. Son fondateur, le Christ, les en avait exclues ; et c'est en cela que consistait l'excellence de sa réforme. On les y a fait entrer depuis qu'on a méconnu son esprit. Les méchans en avaient besoin pour sanctionner leurs entreprises injustes et criminelles.

Je renvoie toutes ses croyances au judaïsme et au paganisme, où elles ont pris naissance ; j'en fais abstraction. Il ne pouvait y avoir de vertu ni de mérite avec elles. Je n'entends parler ici que des autres croyances, professées par les catholiques et les protestans ; elles diffèrent entre elles plus ou moins. Mais elles ne sauraient produire de mauvais effets par elles-mêmes, si d'autres passions ne s'y mêlaient pas........ Je ne parle ici que des croyances professées par les catholiques et les protestans, parce qu'il y a plus de rapport et d'affinité entre elles. Les uns en professent plus, d'autres moins, et celles qu'ils professent tous ensemble, comme par exemple le baptême et l'eucharistie, ils ne diffèrent entr'eux que dans la manière de les concevoir et de les exposer ; là-dessus les uns peuvent avoir raison et les autres ne pas avoir tort ; ce sont, de part et d'autre, des mystères incompréhensibles aux uns comme aux autres. Les protestans sont moins sévères sur la nécessité du baptême ; ils présument plus de la bonté divine. Quant à l'eucharis-

tie, ils disent que la Divinité est renfermée figurément sous le pain et le vin qu'ils reçoivent pieusement quand ils font la cène. Ils ne croient pas à la virginité physique de la Vierge; ils craindraient d'être idolâtres, s'ils se prosternaient devant des images, des statues, à l'exemple des payens ; il n'y a pas là, je pense, de quoi les faire égorger par les catholiques ; et parce que les catholiques pensent différemment, il n'y a pas là de quoi les faire égorger par les protestans. Mais ils sont les disciples du Christ, les uns et les autres, au moins ils se disent tels. Comment peuvent-ils donc se méconnaître jusqu'à ce point ? Ils ne sont pas d'accord sur sa doctrine ; il y a dans les sentimens des uns et des autres plus ou moins de vraisemblance ; pour la vérité, chacun croit l'avoir de son côté ; il est dans la bonne foi, qu'on l'y laisse. Si le catholique veut inquiéter le protestant sur ses croyances, il donne au protestant le droit de l'inquiéter sur les siennes : et quelles raisons donneront-ils l'un et l'autre de leurs croyances, pour les faire valoir ? Aucune ; elles sont incompréhensibles ; ils les professent comme telles. Est-il aisé de raisonner sur des matières qu'on ne comprend pas, et qu'on a rendues exprès inintelligibles ? Non assurément : encore si les protestans et les catholiques n'avaient fait que se disputer ; mais ils en sont venus jusqu'à se battre et à s'égorger ; de manière qu'ils se battaient pour des incompréhensibilités !

L'histoire transmettra ces guerres et ces combats meurtriers à la postérité, comme elle nous les a transmis ; elle se fera violence pour les croire. Elle

concevra difficilement que, dans les siècles qui ont précédé le nôtre, et dans le nôtre même, on ait fait consister tout le mérite à croire des incompréhensibilités, sans égard pour la régularité de la conduite. On ne considérait, dans ces temps des frénésie religieuse, que les croyances, que les professions dogmatiques. Le catholicisme était un titre de proscription pour le protestant ; le protestantisme en était un pour le catholique. C'est un protestant, donc il faut le dépouiller de ses biens, de sa place et même l'égorger. C'est d'après ces conséquences que les diverses passions tiraient, que nous avons vu des flots de sang couler en France, en Angleterre. Les Marie, les Élisabeth, ces deux furieuses dévotes en ont-elles fait couler en Angleterre !...... Que de victimes n'ont-elles pas sacrifiées à leur ambition !...... Elles trouvaient cependant, l'une dans ses églises, l'autre dans ses temples, des hommes qui bénissaient leurs forfaits religieux !...... C'étaient ceux-là mêmes qui avaient divisé les peuples de croyances pour les faire égorger ensuite les uns par les autres !.....

Les uns poussaient Marie, les autres Élisabeth.

On raconte un trait particulier de Marie. Elle avait condamné un certain nombre de protestans à être brûlés ; il y en avait de tout âge et de toute condition. Il se trouva, parmi ces malheureux, une jeune dame de condition, qui était sur le point d'accoucher : près du bûcher elle accouche en effet. Les exécuteurs ne purent se refuser à l'attendrissement ; ils sentirent leurs entrailles émues. Ils furent trouver Marie pour

lui faire part de la triste position de cette dame. Elle était alors aux pieds des autels ; elle leva les yeux au ciel comme pour le consulter. Elle interrompit son silence par ces paroles que ma plume transcrit ici avec peine : « Qu'on jette, qu'on jette la mère et » l'enfant dans les flammes ; le feu purifiera l'un et » l'autre de leur maudite hérésie » ! ..... Je pourrais bien citer d'autres faits de ce genre, si je ne craignais de faire horreur à ceux qui me liront.

Que penseraient-ils si je leur représentais un cardinal dont je ne me rappelle pas le nom, assistant, dans le Languedoc, au massacre des Vaudois, des Albigeois, criant : égorgez, égorgez tout sans distinction, Dieu saura bien distinguer les siens !...... Le comte de Toulouse fut brûlé à petit feu en présence de sa femme et de ses enfans, qui furent forcés à manger de sa chair à demi-rotie !... Je ne puis plus continuer de pareilles citations. D'ailleurs je n'apprendrais rien de nouveau à mon lecteur, pour peu qu'il connaise l'histoire. J'ai lu ces deux traits, je crois, dans Fantin Desodouard.

J'en ai assez dit pour faire voir jusqu'à quel point le fanatisme dogmatique a porté ses fureurs. La conduite la plus régulière, la vertu la plus pure ne mettaient pas à l'abri de ces persécutions du côté des catholiques, non plus que du côté des protestans ; car la fureur était égale de part et d'autre.

La plume la plus abondante, l'imagination la plus exaltée ne sauraient jamais dépeindre les fureurs du fanatisme religieux. Les plus grands crimes ont à ses

yeux un mérite tout particulier. Jacques Clément, aux pieds de sa victime, croyait voir tous les anges lui ouvrir les portes du Ciel ; il reçut la mort avec tout le calme de la vertu et toute la résignation de l'innocence... Cet assassin de son roi était un des saints de son temps ; il était préconisé sur toutes les chaires, même sur celle de Saint-Pierre !

Le mérite, dans ces temps-là, consistait à charger son esprit d'incompréhensibilités et non à orner son cœur de vertus, les seules dont l'Être-Suprême tient compte envers les mortels. Le Christ prêchait peu de croyances et beaucoup de vertus ; il savait bien que les Juifs et les Payens n'étaient pas plus sages pour avoir un symbole si compliqué, et des pratiques si pénibles ; ils n'en étaient pas moins licencieux, gâtés et corrompus ; mais aussi c'étaient de bons croyans !.... Je ne sais quel compte la Divinité fera de ces croyances sans vertu et sans bonnes mœurs ; elle traitera ces dévots, ces croyans comme des profanateurs de son nom, comme ne l'ayant reconnue que pour couvrir de son ombre leurs crimes et leur licence.

Oui, oui, je le répète, la Divinité ne tiendra compte que des croyances, quelles qu'elles soient, qui auront contribué à rendre l'homme doux, humain, charitable, compatissant et modéré dans ses passions. C'était-là la doctrine du Christ qui a été si méconnue dans les temps dont je viens de parler, et qui ne l'est pas moins dans celui où j'écris.

Quelle religion que celle qui professerait qu'elle

est la seule vraie, qui prétendrait offrir seule à l'Être-Suprême un encens qu'il agrée! que ses sectateurs sont les seuls objets de sa prédilection! qu'eux seuls méritent ses faveurs et ses bontés, et que leurs bonnes actions sont seules méritoires, parce qu'elles sont assorties de certaines croyances!

Quelle que soit l'étendue de cette religion; quel que soit le nombre de ses sectateurs, elle ne peut qu'occuper un certain espace, réunir un certain nombre de sectateurs. N'étant pas unique sur la terre, elle ne saurait en occuper l'étendue : tous les peuples ne sont pas ses sectateurs; elle n'en domine qu'une partie, le quart tout au plus. Le christianisme catholique qui est, de toutes les diverses religions existantes, la moins répandue, ne domine peut-être pas la dixième partie des peuples. Le christianisme dans sa généralité, y compris le catholicisme et le protestantisme, compte.... 175,000,000
Le judaïsme........ 9,000,000
Le mahométisme... 160,000,000
Le paganisme....... 656,000,000
de sectateurs.

Qu'une de ces religions condamne toutes les autres et leurs divers sectateurs, elle proscrira au moins les trois quarts des peuples qui habitent le globe, qui se portent à mille millions environ; et si c'est le catholicisme, une des branches du christianisme la moins étendue, qui professe des doctrines exclusives, il condamnera presque tous les habitans de la terre. Cependant telles sont ses prétentions, mais qui lui sont contestées par les autres; il n'est pas jusqu'au

mahométisme qui ne prétende être exclusivement la seule et vraie religion, reconnaître le vrai Dieu, et lui présenter un encens qu'il agrée. Après Dieu, il n'y a que Mahomet sur la terre et dans le ciel. Détruire, exterminer tous les sectateurs des autres religions, tel est le cri de guerre du Mahométan ; ce sont ses vœux et ses désirs ; c'est un sacrifice qu'il offrirait volontiers à son grand prophète. Les autres religions lui rendent haine pour haine, mépris pour mépris.

De toutes les religions, la moins intolérante pour les principes, c'est le protestantisme ; mais seulement envers le catholicisme. Les Protestans accordent qu'on peut se sauver dans le catholicisme ; mais ils ne sont pas payés de retour des Catholiques, qui prétendent qu'on ne peut se sauver dans le protestantisme. Dieu ne tient pas compte des bonnes actions qu'on y peut faire, parce qu'elles ne sont pas assorties de certaines croyances que les Protestans professaient jadis, mais qu'ils ont jugé à propos d'abandonner ou de modifier ; ainsi, d'après les principes du catholicisme, un Protestant mourrait comblé de bonnes œuvres après avoir mené une vie régulière et édifiante, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, dans quelque religion que ce soit ; hé bien ! ce protestant doit être damné : toutes ses bonnes œuvres sont perdues et de nul mérite auprès de l'Être-Suprême, quoiqu'il se soit proposé de lui plaire, et qu'il ait eu le désir de se préparer une place auprès de son trône. Dieu n'entrera pas en considération ni de ses bonnes œu-

vres, ni de la pureté de ses intentions : ce sont des œuvres mortes; elles ne pouvaient prendre un germe de vie surnaturelle que dans la profession de certaines croyances qu'il n'a pu ou n'a pas voulu connaître ni professer; des croyances qui ne comptent que dix-huit siècles sur six mille ans que nous donnons d'existence à la terre ; des croyances qui ne sont professées que par la plus petite partie de ses habitans.

Ainsi, en supposant que, hors du catholicisme, il n'y a pas de salut à espérer, voilà donc bien des damnés : 9,000,000 de Juifs, 160,000,000 de Mahométans, 656,000,000 de Payens et 100,000,000 de Protestans.

Ce n'est pas surprenant si, d'après le christianisme catholique, le nombre des élus est si petit, qu'à peine est-il sensible, tandis que celui des réprouvés est immense ; à peine peut-on en faire le dénombrement. Ces doctrines exclusives sont de toutes les religions ; mais le catholicisme les professe d'une manière plus affirmative, et dans la théorie et dans la pratique. Les chaires du catholicisme en retentissent. Les sectateurs des autres religions sont des hérétiques, des schismatiques, des frères errans : toutes ces qualifications répondent à celles de damnés et de réprouvés.

Ces sentences exclusives, que professent les religions d'une manière plus ou moins formelle, sont le langage de l'orgueil, ou l'expression de toutes les passions, de la malveillance, de la haine, de la fureur; elles ont armé leurs divers sectateurs dans les temps, et fait verser des flots de sang. A la moindre com-

motion politique, ils se servent de la diversité de croyances dogmatiques comme d'un prétexte pour se livrer à toutes sortes de désordres et commettre toutes sortes d'excès. Ils s'excluent les uns les autres de ce monde en attendant que l'Être-Suprême les exclue du ciel ; ils veulent que la Divinité leur prête sa fureur, ou bien ils veulent lui prêter la leur ; ils lui supposent leurs caprices et leurs diverses passions. Quelles peuvent être les prétentions d'une religion qui condamne toutes les autres? De dominer exclusivement l'univers entier!...... C'est un phénomène qu'on n'a jamais vu, qu'on ne voit point, et dont l'existence est impossible, comme je le prouverai dans la suite de cet ouvrage. L'univers est dans l'ordre de la religion ce qu'il est dans l'ordre politique. Il y a eu toujours plusieurs religions par la même raison qu'il y a eu toujours plusieurs gouvernemens ; il n'a jamais été soumis à un seul et même potentat, parce qu'un seul et même potentat ne saurait le gouverner : il en est de même d'une religion.

La pluralité et la diversité de religions ne sauraient nuire à la paix, à la tranquillité des peuples, ni rompre les liens par lesquels la nature les a unis, si elles étaient bien conçues, et que le bon esprit, celui de la vérité et du bonheur des peuples, eût présidé à leur organisation, et que la seule morale en fût le fondement et le but.

Si au lieu de dire : Hors de mon église point de salut, chaque religion disait : Hors de la vertu point de salut, point de paix avec Dieu, point de repos

avec soi-même ; les seules bonnes œuvres nous rendent agréables à la Divinité, utiles et intéressans auprès de nos semblables ; que la Divinité nous demandera plutôt ce que nous aurons fait de bien que ce que nous aurons cru ; si les religions, dis-je, s'occupaient plutôt de la morale pratique des peuples et des individus entre eux, que de conceptions abstraites, leur diversité dans le dogme ne nuirait nullement à la tranquillité des peuples ; elles seraient toutes unies par les principes fondamentaux de la morale, et par les principaux dogmes, tels que l'admission d'un Dieu, l'immortalité de l'âme, et celui des peines et des récompenses. A ces trois dogmes près, les autres croyances, les pratiques diverses, les rits, les usages ne tireraient point à conséquence ; chaque religion suivrait là-dessus son esprit et ses vues sans se croire en droit d'inquiéter sa voisine, si elle ne voulait pas en être inquiétée.

Toutes les religions devraient faire une alliance entre elles, qu'on appellerait alliance sacrée ; il devrait régner entre elles cette noble émulation à qui fournirait les meilleurs sujets dans l'ordre des mœurs, enfanterait plus de vertus, offrirait à la Divinité, n'importe sous quel nom et sous quel symbole, l'encens le plus pur, qui serait toujours les fruits de la sagesse, les seuls qui lui soient agréables. L'Être-Suprême tolérant la diversité des cultes et des croyances, nous devons penser qu'il ne fait attention qu'aux œuvres.

Si toutes les religions de la terre ne pouvaient pas

entrer dans cette alliance, au moins celles d'un même état devraient-elles la former, telles qu'en France le calvinisme, le luthéranisme, le catholicisme et le dissidentisme, qui sont trois sœurs reconnaissant la même mère, qui sont unies par les principes fondamentaux. A quoi tiendrait cette alliance? A rien, si les diverses passions ne s'y opposaient au détriment de la gloire de Dieu, de la tranquillité des peuples et de la saine morale. Le fanatisme a jusqu'à ce moment-ci aveuglé leurs divers sectateurs, parce qu'ils ont été mal dirigés et mal conduits. C'est ce que je développerai dans un des chapitres suivans.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Les peuples de nos jours divisés d'esprit et d'affection par suite de l'opposition des croyances religieuses.

Dans les temps actuels l'opposition de croyances ne produit pas les tristes effets dont je viens de faire mention. L'on ne s'égorge plus ; le protestant croit ce qu'il juge à propos; il professe la foi de ses pères sans crainte et sans alarmes, sous la protection et la sage tolérance des gouvernemens, au moins en France. Les catholiques, à plus forte raison, sont libres dans leurs croyances : leur religion est celle de l'État, elle est la dominante en France; dans d'autres états, c'est le protestantisme, parce qu'il y est le plus nombreux. D'ailleurs, la religion des princes est toujours la dominante dans leurs états, et la plus protégée ; l'homme sage et judicieux ne doit point être surpris de cette préférence ; il en doit sentir les raisons.

Les autres cultes ne sont point fondés à se plaindre, dès qu'ils sont libres aussi, et leurs ministres sur le même budget.

Un prince sage et politique doit, à l'exemple de l'Éternel qu'il représente ici bas, ne faire compte que

des œuvres et non des croyances de ses sujets ; il ne doit tenir compte que de leur respect et de leur attachement pour sa personne et pour sa famille, que de leur fidélité à garder ses lois, à se prêter aux besoins de l'état. Il ne doit pas être indifférent sur leurs croyances dans ce sens : il doit examiner si, parmi les diverses croyances de ses sujets, il n'y en a point qui sanctionnent le mépris pour sa personne et son gouvernement, qui soient de nature à produire le désordre dans ses états, à rompre l'union, la paix et la concorde entre ses sujets. Si quelques - uns d'entre eux professent des croyances de ce genre, il est de son intérêt de les chasser de ses états, à moins qu'il se croie assez fort pour les contenir, ce qui est toujours difficile. Mais si les croyances de quelques-uns de ses sujets ne lui paraissent que dérisoires et même absurdes, sans détourner cependant leurs sectateurs des vertus morales et civiques, il doit les laisser libres dans leurs croyances, s'il les y voit fermement attachés ; il n'est pas mieux fondé à les persécuter, qu'il l'est envers ceux qui croient que c'est le soleil qui tourne, par opposition au système reçu de nos jours qui fait tourner la terre. La plupart des croyances dogmatiques ne tirent pas plus à conséquence pour lui, pourvu d'ailleurs que ses sujets soient ce qu'ils doivent être. Si dans tous les temps les princes avaient ainsi raisonné, ils auraient paré à bien des désordres.....

Enfin, grâce à la philosophie, les princes sont devenus tolérans ; mais leurs sujets de diverses croyances le sont-ils entr'eux ? L'expérience me prouve le

contraire. Je me suis transporté tout exprès dans le pays où j'écris, à la Rochelle, et maintenant à Rochefort : là je vois des catholiques et des protestans qui ne forment pas le plus grand nombre. Je ne remarque pas, il est vrai, entr'eux ces haines et ces dissensions meurtrières qu'on a vues jadis ; les uns et les autres sont fatigués, je pense, de s'égorger pour des incompréhensibilités. Mais je remarque qu'il n'y a pas entr'eux cette cordialité, cette confiance réciproque qui rapprochent les individus qui s'aiment; je remarque entr'eux une certaine froideur, une morgue qui décèlent des cœurs ulcérés. Il n'y a pas entr'eux assez de bienveillance, assez de charité. Qu'un protestant commette un crime, qu'il donne dans quelque désordre apparent, les catholiques ont l'air d'en triompher, et l'attribuent sottement à sa religion, comme si sa religion lui avait commandé tel crime, tel désordre. Qu'un catholique tombe dans quelque désordre, les protestans en triomphent ; c'est bien un catholique qui vient d'assassiner cette dame ; c'est encore un catholique qui vient de se suicider, de faire banqueroute, de violenter cette fille, etc. Ils ont l'air d'attribuer ces désordres à sa religion. J'ai entendu une dame protestante s'exprimer ainsi, à l'occasion de pareils désordres qui venaient d'avoir lieu ; je n'ai pas eu bien de la peine à lui prouver qu'il y a dans toutes les religions de bons et de mauvais sujets, des hommes au-dessus comme au-dessous de leurs croyances. Je lui ai dit que celui qui se livrait au mal ne pensait pas à sa religion, non plus qu'aux lois pénales qui

devaient l'atteindre ; que l'homme devenait criminel par la force des passions et l'empire des circonstances malheureuses, par le vice de son éducation, etc.

Cette dame a approuvé mes réflexions en rougissans des siennes......

Ces récriminations réciproques se trouvent principalement entre les dévots des deux partis. L'esprit et le jugement étant rarement leur partage, ils ne savent pas rapprocher les effets de leur cause. Ils épousent les préventions de ceux qui les dirigent, sans se douter qu'ils n'épousent souvent que leurs diverses passions.

Je ne crains pas de le dire : si les catholiques et les protestans se sont si cruellement poursuivis dans les temps, et s'ils s'aiment si peu de nos jours, il faut l'attribuer aux déclamations furieuses, aux inconséquences des ministres des deux partis. Nous voyons, du temps de la ligue, comme ils les poussaient de part et d'autre. Ce sont eux encore qui entretiennent la mésintelligence qui règne entr'eux, et qui font que le feu se cache sous la cendre ; il ne faut qu'une étincelle pour produire un incendie; ils déclament en chaire contre la religion opposée et ses sectateurs. Je ne puis pas bien l'assurer des ministres protestans. Je n'ai été dans leurs temples qu'une seule fois dans ma vie, à la Rochelle. La curiosité, je l'avoue, m'y conduisit en partie ; je voulais me convaincre si les ridicules qu'on jetait sur le culte protestant étaient fondés. Je choisis un jour que le ministre devait prêcher. En effet, j'en vis un montant en chaire. Il pré-

luda par des prières et le chant des psaumes de David, etc. Tout cela me parut édifiant ; il lut ensuite l'Évangile du jour ; il en tira une instruction sur la mission divine des apôtres ; il essaya de prouver que le christianisme était une religion divine ; il n'insista pas beaucoup sur les preuves, parce qu'il supposait parler à un auditoire déjà convaincu. C'était très-adroit de sa part. Les Massillon, les Bourdaloue en ont fait autant avant lui. Il se livra ensuite à des réflexions morales et pratiques qui étaient très-bien. Ce que j'admirai dans ce jeune ministre, ce fut son air simple et modeste ; il me parut avoir des talens pour la chaire ; il ne se permit pas la moindre réflexion sur aucune autre religion. J'admirai ici sa prudence et sa discrétion, d'autant plus que le sujet y prêtait ; j'en fus surpris, parce que j'avais entendu plusieurs fois des prêtres catholiques prêchant sur le même sujet, qui ne pouvaient dire un mot en faveur du catholicisme, sans en dire deux contre le protestantisme. Je n'entendais parler que de schismatiques, d'hérétiques, de frères errans, etc. Il fallait les fuir, il fallait les éviter

C'est surtout dans les confessionnaux que ces diatribes éclatent, qu'on fait ces défenses expresses, surtout d'entrer dans les temples protestans, même pour entendre prêcher quelqu'orateur qui fait du bruit, et qui ne prêche d'ailleurs que l'Evangile ; il est défendu d'y assister sous peine de refus d'absolution à Pâques.

J'y suis allé une fois, comme je viens de le dire ; hé bien ! je ne trouverais pas un prêtre sur douze qui

voulût m'absoudre..... Vous êtes tombé dans un cas réservé ! vous avez commis un péché mortel ! vous avez abjuré votre religion, etc.; de là à la damnation éternelle il n'y a qu'un pas...... Je sais bien tout ce qu'ils pourraient me dire, comme aussi ce que j'aurais à leur répondre.....

Je n'entends pas dire par là qu'un catholique ferait bien s'il affectait d'aller indifféremment dans ses églises et dans les temples protestans; chacun doit tenir à sa religion comme à son gouvernement : les raisons qui en rendent les changemens plausibles et nécessaires sont rares; on a peu d'estime en général pour celui qui change de religion. Ces changemens sont le résultat ordinairement d'une faiblesse d'esprit ou de quelque passion impérieuse. La violence, la séduction, la nécessité des circonstances, la complaisance, le respect humain, l'intérêt, la crainte, et mille autres considérations expliquent en général les changemens de religion.

Je ne vois qu'une raison qui pourrait légitimer le changement de religion : ce serait dans le cas qu'elle ne professât pas les croyances fondamentales de la saine morale, telles que la croyance d'un Dieu, l'immortalité de l'âme et le dogme des récompenses et des peines, et qu'elle sanctionnât le mal dans bien des circonstances, comme le paganisme, le judaïsme du temps de Moïse et de ses successeurs, et même le mahométisme de nos jours, qui abrutit ses sectateurs et les rend féroces contre ceux des religions opposées. Le changement de religion dans ce cas est

nécessaire pour l'homme qui n'est pas instruit et muni d'ailleurs d'une bonne éducation ; mais pour l'homme instruit et bien élevé, il sait toujours se mettre au-dessus des fausses croyances; il ne voudra pas donner l'éclat d'un changement de religion, s'il n'y est mu par quelque forte passion.

Le protestantisme et le catholicisme ne nécessitent pas ces changemens parmi leurs sectateurs respectifs, parce que ces deux religions ont une certaine affinité dans leurs croyances fondamentales, qu'elles professent la même morale et reconnaissent le même fondateur. C'est ce qui me rend incompréhensible la mésintelligence ou plutôt cette antipathie qui existe parmi leurs sectateurs respectifs. Mais, ainsi que je l'ai insinué et que j'aurai occasion de le dire, ce sont les ministres de part et d'autre qui alimentent ces passions haineuses par leurs déclamations publiques et leurs insinuations secrètes.....

J'ignore si les ministres protestans prêchent aussi fortement de leur côté la malveillance à leurs fidèles contre les catholiques. Je pense qu'un zèle mal entendu doit bien les rendre parfois inconséquens; je ne crains pas de trop avancer en disant que les ministres, de part et d'autre, ne contribuent pas peu à alimenter parmi les peuples ces sentimens haineux, ce zèle fanatique toujours prêt à se porter à des excès. Les ministres entr'eux ne s'aiment pas et se respectent encore moins ; ils sont jaloux les uns des autres, et se critiquent mutuellement ; les ministres protestans reprochent aux prêtres catholiques leur ostentation dans

le culte extérieur; ils disent que ce n'est qu'un paganisme déguisé dont ils font une mine d'exploitation ; qu'ils se sont enrichis à l'ombre de leurs simulacres; qu'ils favorisent l'idolâtrie parmi les peuples, etc.; ils reprochent surtout au haut clergé, ce qu'ils lui ont reproché dans tous les temps, son orgueil, son luxe, sa vie mondaine et sensuelle, avec son ambition pour les honneurs et les places qui produisent les richesses ; ils mettent au grand jour le contraste d'une pareille vie avec celle du Christ. Les prêtres catholiques reprochent aux ministres protestans leur rupture, leur séparation, et ceux-ci s'en font gloire ; ils leur reprochent leur mariage, et ceux-ci leur répondent qu'il vaut mieux vivre dans le mariage en s'y comportant bien, que de vivre dans les désordres du célibat, et de faire crier à la réforme.... Ces reproches des protestans ont été fondés dans les temps; mais ils ne le sont plus dans les temps présens ; le clergé de nos jours est généralement décent, et se respecte beaucoup mieux qu'il ne faisait jadis. C'est ce que je développerai dans un autre ouvrage sur l'état actuel du clergé. Je dirai le pour et le contre ; il paraîtra immédiatement après celui-ci.

Les ministres des deux cultes se poursuivent donc comme ils se sont poursuivis dans les temps : aujourd'hui par les paroles, jadis par les effets. Leurs querelles deviennent celles des peuples, parce qu'ils veulent les y faire entrer ; ils leur en inspirent toute la fureur. Ce sont eux qui ont divisé les peuples, et ce sont eux qui les tiennent divisés ; ils devraient par

leurs exemples prêcher la paix, la concorde et l'union aux peuples, travailler à les guérir de ce fanatisme religieux qui les porte à tous les crimes, dès qu'il a rompu son frein. L'expérience du passé doit toujours faire craindre pour l'avenir ; il n'est rien de plus terrible que la populace déchaînée, et qui croit qu'elle fait une chose agréable à Dieu en tuant ses prétendus ennemis ; elle contente ses fureurs, satisfait ses vengeances, tout en ayant l'air de venger la cause de Dieu ; elle méconnaît les droits de la nature, elle foule aux pieds les lois divines et humaines. L'histoire des siècles passés vient à l'appui de mon assertion ; il n'y a pas encore quarante ans qu'elle nous a prouvé ce dont elle est capable..... O ministres inconséquens ! vous êtes insensibles à l'expérience ! Voulez-vous donc, pour soutenir l'orgueil de vos conceptions, soulever les peuples les uns contre les autres ? Voulez-vous encore voir des flots de sang couler et finir de ruiner le christianisme ? Le Christ vous demandera compte de son esprit que vous avez méconnu, des exhortations qu'il vous avait faites, des exemples qu'il vous avait donnés, et que vous avez foulés aux pieds ! Il vous imputera les divisions des peuples et leurs suites funestes !

Ministres des cultes ! le sort des états, la paix des peuples, le maintien des bonnes mœurs, tout est entre vos mains ! L'influence de votre ministère est connue parmi le peuple..... L'histoire nous apprend ce que vous avez pu dans les temps, et ces souvenirs ne vous sont pas flatteurs..... Tâchez de les effacer par

une conduite tout opposée ! Soyez des anges de paix, et les peuples seront pacifiques ! Soyez indulgens et tolérans entre vous, et les peuples le seront à votre exemple ! Soyez des flambeaux allumés, à la lueur desquels les peuples puissent marcher avec sécurité dans la voie que vous leur avez tracée ! Justifiez l'excellence de vos croyances par l'éminence de vos vertus et la pureté de vos mœurs ! Les peuples, se piquant de marcher sur vos traces, vous suivront, au moins de loin, et la société vous sera reconnaissante de la réunion de tous ses membres en une seule famille dont elle vous considérera comme les pères et les tuteurs ! Puissent mes vœux s'accomplir !

La réunion de tous les peuples sous la même profession, sous les mêmes croyances, est-elle possible ? l'est-elle au moins entre les sujets d'un même prince, vivant sous le même gouvernement, dans le même pays ? C'est ce que je vais examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Impossibilité de réunir tous les peuples sous la même profession.

C'EST un beau rêve que la réunion de tous les peuples sous la même profession ; mais ce n'est qu'un rêve, on doit tenir compte à celui qui l'a fait, de ses bonnes intentions. Ce rêve ne peut pas plus se réaliser maintenant qu'il ne s'est jamais réalisé.

Il en est de celui qui voudrait réunir tous les peuples sous le même gouvernement religieux, comme de tel autre qui voudrait les réunir tous sous le même gouvernement politique. Nous avons vu des ambitieux qui ont eu cette prétention, mais qui n'ont obtenu que de faibles succès ; ils ont été obligés de rétrograder et de se renfermer dans les limites d'où ils sont sortis ; encore heureux s'ils n'y ont pas été plus concentrés, et s'ils n'ont pas tout perdu pour avoir cherché à tout avoir. Sans aller fouiller dans l'histoire des exemples, tels que les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les Salomon, les César, etc., je me borne à citer Napoléon qui est tombé si bas pour avoir voulu s'élever si haut. Il en est d'un ambitieux comme d'un arc qui casse quand il est trop tendu.

Ce qui est impossible dans l'ordre politique, l'est également dans l'ordre de la religion : les sectateurs d'une religion qui sont si nombreux et loin de celui qui doit les diriger, finissent par l'oublier ou apprennent à s'en passer par l'impossibilité où ils se trouvent d'avoir recours à lui. Il faudrait qu'ils en eussent rarement besoin ; ce qui ne peut arriver dans le christianisme conçu et enseigné comme il l'est ; le recours à son premier chef est trop pénible pour être si fréquent ; il faut aller à Rome (dans un temps on y allait) pour obtenir des dispenses, pour se faire relever de certains cas réservés ; il fallait jadis peu de chose pour tomber dans un de ces cas ; il fallait souvent faire le voyage de Rome, et bien prendre garde d'y aller les mains vides ! Les rois, les empereurs n'étaient pas à l'abri de ces voyages ; ils avaient toujours des absolutions à demander pour quelque excommunication mineure ou majeure ; ils y ont fait souvent des voyages aussi humilians que dispendieux... Et les jubilés qu'il fallait gagner, et les indulgences qu'il fallait obtenir !...... Les jubilés, dans le principe, n'avaient lieu que tous les cent ans au plus ; les évêques de Rome jugèrent à propos de les rendre plus fréquens, ainsi que les indulgences, afin d'attirer plus souvent les peuples avec leurs deniers. On y allait en foule dans le principe, on finit par y aller moins fréquemment, parce qu'il fallait y aller trop souvent. Les peuples qui étaient à une distance infinie de Rome, s'en éloignèrent peu à peu, et finirent par rompre absolument avec elle. Le christianisme a demandé dans tous les

temps trop de peine et de dépenses ; il faisait, dans les temps, de ses sectateurs autant d'esclaves, sans excepter les rois et les empereurs ; quelques-uns de ceux-ci ont commencé par s'apercevoir qu'ils étaient dupes de leur crédulité, et qu'ils se donnaient des maîtres et des despotes même, qui s'élevaient à proportion qu'ils s'abaissaient, qui s'enrichissaient de leurs défaites comme de leurs victoires ; ils finirent par rompre avec Rome chrétienne, qui voulait usurper l'empire universel, à l'exemple de Rome payenne. Les peuples marchèrent avec plaisir sur leurs traces ; le joug pesait bien autant sur eux que sur leurs chefs. Quelquefois des royaumes entiers étaient interdits, des peuples excommuniés. Fallait-il faire des voyages, des démarches pour faire lever ces interdits, ces excommunications ? Que d'alarmes ! que de désordres dans ces temps-là ! Ah ! que d'inconséquences, que de procédés indignes les évêques de Rome n'ont-ils pas à se reprocher ! J'en ferai ressortir l'étendue et leurs tristes effets dans mon *Analyse critique de l'Histoire de l'Eglise*. L'homme judicieux pouvait prévoir toutes les pertes qu'a faites le christianisme ; les schismes et les hérésies qui lui ont enlevé les deux tiers de ses sectateurs ; il était impossible que le christianisme, tel qu'il était avant la réforme opérée par le protestantisme, pût durer long-temps, et s'étendre au loin : je restreindrais de beaucoup mon assertion, si le christianisme eût été toujours ce qu'il est maintenant dans la réforme : la simplicité de son culte, sans préjudice de sa morale, qui est celle de l'Evangile ; le peu de

dépense qu'il demande de ses sectateurs ; la facilité d'en remplir les devoirs sans tant de voyages dispendieux ; la sécurité, la confiance qu'il offre dans l'ordre du salut ; la vie simple de ses ministres, tout concourt à favoriser les progrès du christianisme protestant. Il est déjà très-étendu et s'étend tous les jours dans ses ramifications, tandis qu'il est à craindre que le christianisme catholique ne perde au contraire, par les raisons que je viens d'énoncer seulement.

Mais je reviens toujours à ma proposition principale, qu'une seule et même religion ne peut dominer tous les peuples, au moins d'une manière efficace. Il faut à une religion, comme à toute société, un centre, un point de ralliement où viennent correspondre tous ceux qui la composent. Si le centre est trop éloigné, cette correspondance, ce recours est impossible ; voilà alors des membres qui, ne pouvant communiquer avec le corps, doivent nécessairement périr. Voilà des brebis égarées et sans pasteur qui vont à l'aventure ; elles seront au premier occupant.

Ne remarquons-nous pas que les ordres religieux ont perdu à proportion qu'ils se sont étendus, et qu'ils n'ont produit parfois que des sujets indignes dans ceux de leurs membres qui vivaient éloignés du centre ! Ils se faisaient à eux des doctrines à part, et ont fini par donner dans la licence.

C'est le trop grand nombre de sujets et leur éloignement qui ont perdu deux corps bien respectables dans le principe, celui des jésuites et des dominicains. Ils ont produit des membres pourris qui ont mortel-

lement nui à tout le corps. Si ces deux ordres s'étaient moins étendus, qu'ils eussent eu moins d'ambition, ils auraient mieux choisi leurs sujets et les auraient mieux surveillés. Plus une société est restreinte, plus elle est forte, parce que le tout répond mieux aux parties, et les parties au tout. C'est une vérité reconnue en fait de gouvernement religieux et politique.

Une des plus fortes raisons qu'on puisse donner de l'impossibilité d'identité de culte parmi tous les peuples, ce sont les rapports et l'union qui doivent exister entre une religion d'un pays et son gouvernement : si cette intelligence ne règne pas entre les deux, il faut que l'un des deux succombe, ou bien ils se nuiront réciproquement. Or les lois, les usages, les mœurs et les intérêts de tous les peuples ne sont pas les mêmes ; il y a de la différence dans les gouvernemens, la même religion ne peut donc pas convenir à tous les peuples ; le christianisme n'a éprouvé des réformes dans bien des pays que pour les raisons que je viens d'insinuer.

Si on voulait considérer le christianisme comme un arbre à plusieurs branches, une source à plusieurs ruisseaux, dans ce sens, le christianisme s'étend très au loin ; c'est de toutes les religions dominantes la plus répandue. Mais il faut, sous la qualification de christianisme, comprendre le catholicisme, le luthéranisme, le calvinisme et le dissidentisme ; et encore, dans ce sens, le christianisme ne serait pas une religion universelle ; le judaïsme, le mahométisme et le paganisme s'opposent à cette universalité ; le maho-

métisme et le paganisme surtout, qui dominent presque les deux tiers des peuples du monde connu. Le judaïsme est très-borné, ses sectateurs sont disséminés dans tout l'univers, mais d'une manière à faire peu sensation. Le christianisme, considéré dans ses diverses ramifications, l'emporte sur le judaïsme et le mahométisme par son étendue; mais il faut alors qu'il reconnaisse comme lui appartenant le catholicisme, le luthéranisme et le calvinisme, en y comprenant les Grecs. Dans ce sens, c'est un grand arbre qui couvre beaucoup d'étendue à l'ombre de ses rameaux, c'est une source qui arrose de vastes pays par ses divers ruisseaux. Les branches d'un arbre ne tiennent pas moins à la même tige, ne se nourrissent pas moins de la même sève quoiqu'elles diffèrent entr'elles : j'en dis autant des ruisseaux qui découlent de la même source. Hé bien ! le catholicisme, le luthéranisme, le calvinisme, sont, par rapport au christianisme, ce que sont les branches à l'arbre, les ruisseaux à leur source. Mais ces trois religions voulant avoir chacune une tige, il s'ensuit qu'elles font trois religions à part. Par là même le genre humain est partagé entre plusieurs religions comme il l'a été dans tous les temps, et il le sera toujours. J'ai donné les principales raisons de cette assertion.

Voyons la seconde question. S'il n'est pas possible qu'il n'y ait qu'une seule religion dans un même état, j'y ajoute : s'il ne serait pas utile et nécessaire qu'il n'y en eût qu'une.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

De la possibilité de réunir tous les sujets d'un même gouvernement sous la même profession. — L'utilité de cette réunion.

Je viens d'exposer en peu de mots les raisons qui s'opposent à la réunion de tous les peuples sous la même profession et le même culte ; je n'ai fait que les énoncer, pensant que ceux qui me feront l'honneur de me lire seront à même de les sentir et de les développer. J'ai osé conclure que cette réunion était impossible pour l'avenir comme elle l'avait été jusqu'à nos jours, sauf le plus grand miracle qui puisse échapper à la toute puissance divine. Je ne fais que raisonner ici d'après la connaissance que je crois avoir du caractère des peuples et de leurs passions : mais je vois moins de difficultés à réunir tous les sujets d'un même gouvernement sous la même profession.

Les sujets d'un même gouvernement ont en général les mêmes mœurs, les mêmes intérêts ; ils sont soumis aux mêmes lois. La réunion de tous les sujets d'un gouvernement sous la même profession ne pourrait donc trouver les raisons d'opposition qu'elle trouve

dans l'universalité des peuples. Une religion doit aller de pair avec les intérêts politiques ; ces intérêts n'étant pas les mêmes chez tous les gouvernemens, il arriverait alors qu'une seule et même religion ferait le bien de l'un, tandis qu'elle nuirait à l'autre. Il faut que la religion s'accommode aux intérêts du temps, ou bien que les intérêts du temps s'accommodent à ceux de la religion. Il faut que l'un des deux plie, de la religion ou du gouvernement. Quand une religion n'a à faire que des concessions sur des croyances dogmatiques, autres que celles que nous regardons comme fondamentales, telles que la croyance d'un Dieu vengeur du crime et rénumérateur de la vertu, et l'immortalité de l'âme, etc., une religion ne doit pas refuser de faire des concessions sur certaines croyances dogmatiques, quand le bien d'un gouvernement le demande, et quand la paix et la tranquillité de ceux qui le composent le réclament; elle fait alors le bonheur de ses sectateurs. Eh! quelle autre fin une religion peut-elle se proposer que le bonheur de la société? Elle doit commencer par rendre ses sectateurs heureux ici bas, en leur présentant une perspective qui les rassure pour l'avenir; c'est le but que se propose tout bon gouvernement. La religion ne saurait s'en proposer un autre; il faut que tous les deux aillent de pair Si cette union avait toujours existé, nous n'aurions pas vu tant de désordres et des flots de sang couler.

De toutes les religions qui ont partagé le monde, le christianisme est celle qui a le plus contrarié les

gouvernemens, et qui en a été le plus contrariée à son tour. L'histoire fait mention de leurs débats réciproques et des maux qu'ils ont provoqués. Le christianisme visait à l'empire absolu par le despotisme le plus outré ; il voulait s'asservir jusqu'aux rois eux-mêmes. Je ne parle pas ici du christianisme selon le Christ, mais selon ses successeurs. Le christianisme, selon le Christ, ne cherchait qu'à dominer les esprits par la vérité et la simplicité de sa doctrine, et sur les cœurs, par la pureté et la sage tolérance de sa morale. Il ne se mêlait nullement du temporel ; mais le christianisme, selon ses successeurs, voulait dominer despotiquement les hommes au moral et au physique. Ses ministres voulaient faire le monopole des biens temporels et spirituels ; ils voulaient tout avoir pour eux ou pour leur famille ; l'homme était tout entier dans l'esclavage. Les sages du paganisme disaient, pour justifier leur résistance au christianisme, qu'il ne pouvait s'allier avec aucune bonne institution, ni marcher avec un gouvernement qui voudrait le bien et rendre ses sujets heureux ; que ses croyances étaient dangereuses, sa morale outrée, et qu'il n'offrait aucune sécurité, etc.

Quand on examine bien le dogme du christianisme, et qu'on le suit dans toutes ses conséquences, on ne peut disconvenir que les réflexions des sages du paganisme ne fussent justes. On n'a qu'à examiner le dogme de la grâce initiale et finale, comme il est difficile de les obtenir et facile de les perdre, avec le dogme de l'enfer et le petit nombre des élus.

Peut-on avoir la moindre sécurité avec de tels dogmes ? N'est-ce pas prêcher le désespoir ? Mais ce qui n'a pas moins révolté dans tous les temps, c'étaient les prétentions de ses ministres, leurs usurpations du pouvoir temporel, l'orgueil de leur domination, leur ambition démesurée, l'oubli de ce qu'ils se devaient comme ministres d'une religion qui leur prêchait, à eux principalement, l'humilité, l'amour de la pauvreté, la fuite des honneurs, et de tout ce qui pouvait les distinguer du siècle. On savait ce qu'avait été le Christ, et l'on voyait ce qu'étaient ses successeurs contre les instructions de leur divin maître. On voyait que les ministres du christianisme prêchaient aux autres l'humilité, l'amour de la pauvreté, la fuite des dignités, et que leur conduite était en opposition avec leurs leçons. Ils voulaient être les dominateurs exclusifs sur la terre, en même temps qu'ils se réservaient pour eux seuls le paradis, puisque, d'après leur dogme du petit nombre des élus, ils envoyaient tous les autres en enfer. La conduite des ministres du christianisme était une conséquence de leur doctrine exclusive. Les sages du paganisme avaient raison quand ils disaient qu'aucun État ne pourrait tenir avec le christianisme, puisque ses ministres voulaient être tout dans l'ordre spirituel et temporel.

Les gouvernemens n'ont pas voulu céder leurs droits; pour les maintenir, ils ont été obligés de lutter contre des gens qui n'auraient dû lutter contre personne, et qui se sont défendus avec opiniâtreté. Grégoire VII voulait que son épée fût toujours ensanglantée....

Nous ne pouvons pas juger les ministres du temps passé par ceux de nos jours ; maintenant ils sont renfermés dans les limites de leurs fonctions. Ils feraient des efforts inutiles pour en sortir.

Ils n'ont plus de puissance temporelle ; ils ne portent plus l'épée ; ils se contentent de la faire porter par un de leurs valets, mais sans conséquence.......

Les princes, faisant un retour sur eux-mêmes, ont secoué le joug ; ils ont appris aux ministres du christianisme, ce qu'ils étaient et ce qu'ils devaient être. Ils leur ont arraché des concessions ; ils ont mis au jour la vanité de leurs prétentions ; et l'assemblée de 1682 a élevé une ligne de démarcation que les ministres du christianisme franchiraient difficilement, et ce serait encore pour le malheur des peuples et à l'entière ruine du christianisme.

Maintenant, les gouvernemens forts par eux-mêmes peuvent marcher seuls jusqu'à un certain point.

Car celui qui avancerait qu'ils n'ont pas besoin de l'appui de la religion, ne ferait pas preuve de sagesse ni de jugement.

On n'a jamais vu de peuple avec un seul gouvernement ; il en a toujours eu deux, le temporel et le spirituel ; parce qu'on n'a jamais vu de peuple qui n'ait reconnu un Dieu et qui ne lui ait rendu un culte quelconque.

Une religion entre dans les intérêts de la saine politique. Je suppose un instant que la religion ne soit qu'une institution purement humaine, elle serait de toutes les institutions la plus indispensable. C'est là

le cas de dire avec le philosophe du dix-huitième siècle :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Mais il faut qu'entre les deux gouvernemens, il n'y ait pas confusion de pouvoirs, encore moins usurpation ; alors les deux gouvernemens s'entravant l'un l'autre, se nuiraient réciproquement, et les plus grands maux naîtraient de ce désordre, comme il en est beaucoup résulté ; l'histoire vient à l'appui de mon assertion. Il faut qu'il y ait entre les deux puissances une ligne de démarcation, un mur de séparation qui soit respecté de part et d'autre. Les ministres du christianisme ont bien eu des reproches à se faire dans un temps sur ce point !..... Mais, enfin, on oublierait le passé, si ceux de nos jours, mieux pénétrés de leurs devoirs, essayaient de réparer les brèches que leurs devanciers ont faites au christianisme : quelle gloire pour eux s'ils s'occupaient de réédifier ce qu'ils ont détruit, je veux dire de réunir les peuples qu'ils ont divisés. Rien de plus facile, surtout en France, au moins pour le catholicisme, le calvinisme, et le luthéranisme. Ce sont trois branches qui appartiennent à la même tige, malgré tous les efforts qu'elles font pour s'en séparer ; elles sont alliées et très-proches, malgré qu'elles se méconnaissent et se traitent d'étrangères. Ces trois religions se piquent d'appartenir au christianisme ; elles sont d'accord sur les principes fondamentaux, sur ce qui fait le fond de la religion : le Christ y est reconnu de part et d'autre. Chez

toutes les trois la licence est proscrite et la vertu préconisée.

Il n'y a aucune différence pour la morale. Chez toutes les trois, le vice a ses partisans, comme la vertu a ses héros. Sur quoi donc les sectateurs de ces diverses religions sont-ils divisés, surtout sous un même governement? Ils le sont pour des croyances dogmatiques, pour des incompréhensibilités. C'est une lutte entre la transubstantiation et l'impanation, entre une présence réelle, véritable et sensible d'un Dieu esprit dans l'eucharistie, et une présence figurée. Les protestans et les catholiques ne sont pas d'accord sur l'état de Marie après son enfantement : ceux-là prétendent qu'elle conserva sa virginité morale, mais qu'elle cessa d'être vierge physiquement après qu'elle eut mis au monde le plus accompli des enfans; que c'était une femme comme les autres, mais une femme d'une vertu intacte. Les catholiques prétendent qu'elle conserva, avec sa virginité morale, la virginité physique; ceux-ci affectent d'accumuler les incompréhensibilités, et pour vouloir dire trop, ils s'exposent à ne rien dire du tout; ils font profession de violenter l'esprit et la raison, et c'est par-là qu'ils ruinent de leur côté le christianisme. Les protestans veulent que le christianisme ne soit qu'esprit et vérité; ils ne veulent rien qui sente le paganisme; point d'images, de statues, de simulacres dans leurs temples; ils se regarderaient comme des idolâtres, s'ils se prosternaient à leurs pieds. Les catholiques veulent, au contraire, que leur culte extérieur ne frappe que les sens,

et qu'il réunisse tous les abus du paganisme, et peut-être davantage, etc.

Mon lecteur voit à quoi tiendrait la réunion, à beaucoup de choses : je crois que j'ai trop avancé quand j'ai dit qu'elle serait facile ; à peine est-elle possible, vu l'irritation des esprits et l'effervescence des passions.

Les protestans se croient en possession de la vérité ; ils en ont au moins la vraisemblance. Ils ne voudraient rien céder de leur réforme : les catholiques, de leur côté, n'entendent pas faire la moindre concession à l'esprit et à la raison ; ils veulent être toujours mystérieux et aux pieds de leurs divers simulacres.

Cependant, deux partis divisés ne peuvent se réunir que par des concessions réciproques ; il faut pour cela qu'ils soient animés tous les deux d'un esprit de paix ; qu'ils veulent le bien, et de la même manière ; il faut que l'amour-propre soit foulé aux pieds, et que l'orgueil n'empêche pas de faire cet aveu : *je me suis trompé ;* je n'ai fait jusqu'à ce moment que suivre mon esprit particulier ; je lui ai sacrifié le bien public, la Divinité même a souffert de mon opiniâtreté à soutenir mes conceptions ; j'ai nui à l'établissement de son culte ; c'est moi qui ai provoqué ces divisions ; j'ai tout sacrifié à mes passions, l'honneur et la gloire de Dieu, la paix et la tranquillité des peuples ! Hé bien ! maintenant je veux me sacrifier tout entier à réunir ce que j'ai divisé, à réédifier ce que j'ai détruit, à éclairer ceux que j'ai précipités dans les ténèbres.

Un pareil aveu est bien humiliant, j'en conviens; il coûte bien à l'amour-propre, en matière surtout de religion. L'on ne veut pas avouer qu'on a été dupe, ou qu'on a fait des dupes ; l'on persiste dans son sentiment. Quand on erre en fait de religion, ou c'est par ignorance, ou de mauvaise foi, parce qu'on est intéressé à l'erreur : dans l'un et l'autre cas, le retour à la vérité et l'aveu de son erreur sont difficiles à obtenir. L'ignorant, en fait de religion, est ordinairement fanatique, et le fanatisme rend toujours entêtées et opiniâtres les âmes qu'il domine. C'est le fanatisme qui a commis les plus grands désordres et les plus cruels excès dans les guerres dites de religion ; mais la mauvaise foi lui a disputé souvent ses succès. Mettons de côté le fanatisme et la mauvaise foi, et nous verrons bientôt les peuples divisés de croyances, se réunir sous la même profession. Je dis les peuples, sont-ce les peuples qui s'opposent à cette réunion ? Non : comme ils ne se sont pas séparés d'eux-mêmes et de leur propre mouvement, ils ne peuvent pas non plus d'eux-mêmes se réunir. C'est ce que je vais examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

De quel côté viennent les obstacles à la réunion des peuples sous la même profession ?

Que les peuples ne se soient pas divisés d'eux-mêmes en matière de religion, c'est une vérité reconnue et professée dans l'histoire. Les peuples sont en matière de religion ce qu'ils sont en fait de politique. Ils ne font que suivre les lois qu'on leur donne ; ils se sont soumis à un ou à plusieurs de leurs semblables pour les diriger et les conduire : les circonstances, leurs propres besoins, leur ont donné des supérieurs, et ils leur obéissent. Les sociétés se sont formées de cette manière ; elles sont parfaites quand l'obéissance suit le commandement, et que tout va selon la raison ; qu'il n'y a pas excès de part et d'autre. Les religions se sont formées de même : les peuples ont reçu des croyances dogmatiques et un culte, et ne se les sont pas données ; un de leurs semblables, ou un être extraordinaire, qui se disait envoyé de Dieu, s'est emparé de leur esprit et de leur raison, et s'en est établi le maître.

Ainsi, les Chinois reçurent leur religion de Confucius ; les Perses reçurent la leur de Zoroastre ; les

Juifs, de Moïse ; les Romains, de Numa ; les Chrétiens, du Christ ; les Mahométans, de Mahomet, etc. Ce sont là les fondateurs des cultes. Leurs successeurs les ont ensuite modifiés, chacun à sa manière, selon les temps et les diverses circonstances.

Nous remarquons que tous les fondateurs de cultes ont été des hommes savans, des philosophes qui avaient tous des vues plus ou moins sages. Ces diverses religions avaient une bonté relative aux circonstances, à la différence de caractère de mœurs et de lumières des peuples à qui elles étaient présentées ; elles se sont conservées plus ou moins intactes pendant des siècles ; mais elles ont fini par éprouver quelque changement. Celle qui en a éprouvé le plus, c'est le christianisme, comme je l'ai fait remarquer dans cet ouvrage.

Il a été assez généralement embrassé par tous les peuples dans le principe ; il est venu dans les temps que le judaïsme et le paganisme étaient sur leur déclin : leurs sectateurs commençaient à n'y plus croire. Quand les poulets sacrés refusaient de manger, on les jetait dans l'eau pour les faire boire ; acte d'incrédulité dans ce temps-là....., profanation formelle des divins mystères ! Le judaïsme comptait diverses sectes, les Pharisiens, les Essémiens, les Hérodiens, etc. Le christianisme s'établit dans ce temps de division, où les peuples ne savaient plus que croire. La plupart se jetèrent dans le christianisme, qui méritait assurément leur confiance, considéré dans son principal fondateur. Mais, ainsi que je l'ai fait re-

marquer, ses successeurs ne s'entendant pas entre eux pour commenter ses paroles et saisir le plan qu'il s'était tracé, déviant ensuite de la voie qu'il leur avait tracée, ils se divisèrent et divisèrent les peuples avec eux, chacun cherchant à se faire un parti à part. L'homme judicieux et qui connaît l'histoire de l'église, sait bien que les successeurs du Christ ne se sont divisés sur sa doctrine qu'après avoir dévié de ses exemples ; ils voulurent justifier leur conduite par leurs préceptes. Dès qu'ils ne voulurent plus (et ils ne tardèrent pas) imiter l'amour du Christ, pour la pauvreté, pour une vie humble et retirée, qu'ils donnèrent dans le faste, qu'ils ambitionnèrent les dignités et l'éclat de l'opulence, alors ils ne furent plus d'accord sur sa doctrine, parce qu'elle ne favorisait point ces prétentions ni ce genre de vie.

Nous remarquons dans l'histoire de l'église que le sacerdoce dégénéra de l'esprit du Christ, à proportion qu'il devint riche et puissant dans l'ordre temporel ; et ce furent les richesses et cette puissance qui engendrèrent les divisions parmi les ministres du premier étage. Le gouvernement ecclésiastique était monarchique. Le chef était établi à Rome ; les autres évêques dépendaient de lui ; ils étaient comme ses vassaux, mais très-puissans et très-riches sur leurs siéges ; cet état de dépendance du successeur de Saint Pierre les gênait. Quelques-uns d'entr'eux voulurent se rendre indépendans.

Photius, un des grands archevèques de Constantinople, donna le premier le signal. Il prétendait *très-*

humblement être autant, pour le moins, que celui de Rome. Il se qualifiait d'évêque universel ; celui de Rome prétendait l'être de tout l'univers ; il attaqua vivement les prétentions de l'autre. De-là ce grand démêlé entre les deux, où l'esprit d'humilité et de désintéressement n'entrait pour rien, ce que je développerai dans mon *Analyse de l'Histoire de l'Église*.

L'évêque de Constantinople ne voulut rien céder de ses prétentions, et il finit par rompre avec celui de Rome ; il fit entrer tous ses diocésains dans son démêlé, et les entraîna avec lui : voilà ce que nous appelons le schisme des Grecs. Les successeurs de Photius se trouvant trop bien de cet état d'indépendance, suivirent son plan et son exemple. Le peuple y gagnait aussi ; il était dispensé de faire le voyage de Rome pour aller chercher des absolutions, gagner des indulgences et des jubilés, etc. Il avait tout cela sous sa main. Cet état de choses plut si bien au peuple grec et à ses directeurs dans l'ordre spirituel, qu'il a duré jusqu'à ce jour, et qu'il durera, je crois, jusqu'à la fin des siècles. Les empereurs de Constantinople épousèrent la querelle de Photius, et ils rompirent aussi avec Rome. Voilà une des grandes plaies du christianisme, et ce sont ses ministres qui la lui ont faite......

Le schisme des Grecs fait époque dans l'histoire, et n'est pas ce qu'elle offre de plus édifiant. On y voit deux ministres disciples du maître le plus humble, se disputer la prédominance sur tous les sectateurs du christianisme. C'était à qui des deux se ferait le plus

de partisans. Ils s'intriguaient auprès des empereurs et des impératrices qui prenaient parti dans leur querelle : les uns tenaient pour l'évêque de Rome, d'autres pour celui de Constantinople. Enfin, l'Occident resta à l'un et l'Orient à l'autre. L'évêque de Rome eut la meilleure part, le christianisme étant beaucoup plus répandu du côté de l'Occident.

Le schisme des Grecs se consomma dans le neuvième siècle. Il ne fallait rien moins qu'un homme tel que Photius, le plus savant, en même temps le plus astucieux de son siècle. Nicolas, son antagoniste et son émule, n'était pas de force à lutter avec lui. S'il avait son ambition, il n'avait pas ses talens ni son savoir. Photius a laissé des ouvrages qui le rendront immortel dans les siècles des âges. Il était à la fois grammairien, poète, orateur, critique, philosophe, médecin, astronome, etc. Il joignait à ces avantages ceux d'une naissance distinguée ; il sortait d'une des plus illustres maisons de Constantinople. Avant d'être élevé au patriarcat de Constantinople, il avait été grand écuyer, capitaine des gardes, ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état. Toutes les sciences trouvaient accès auprès de lui, et lui étaient familières. Il ne fut inaccessible qu'à l'humilité et au désintéressement, deux vertus surannées dans tous les premiers ministres du sacerdoce. Nous voyons par la suite trois évêques à la fois se disputer la chaire de Saint Pierre; aucun d'eux ne méritait d'y monter, s'il faut les mesurer au pied de l'humilité et du désintéressement, etc.

J'insisterai beaucoup sur ce schisme dans mon *Analyse*, où je prouverai que le siége de Rome, celui de Constantinople, d'Antioche, d'Alexandrie, ont été emportés au bout de l'épée, parce que ceux qui les ambitionnaient faisaient valoir la puissance séculière; ils mettaient ou un roi, ou un empereur dans leur parti, et le sang coulait pour nommer un évêque, comme pour nommer un empereur.

Ainsi, je ne crois pas avoir avancé une fausse assertion en disant que ce sont les premiers ministres du christianisme qui ont divisé les peuples, ou qui y ont contribué. Ce qu'il y a de plus scandaleux dans les démêlés de leur ambition, c'est la fureur avec laquelle ils se poursuivent. Nous voyons un évèque de Rome faire déterrer son prédécesseur, et jeter son corps dans le Tybre. Je les citerai dans mon *Analyse*.

Les premiers siéges ont toujours été le but de toutes les passions, de l'orgueil et de l'ambition. S'ils eussent offert moins de puissance, de fortune et d'éclat, on les eût moins ambitionnés. On ne donnait pas le temps à celui qui les occupait, de rendre le dernier soupir; les prétentions s'élevaient déjà : il n'y en avait qu'un de vacant, et quatre prétendans s'intriguaient auprès des empereurs et des impératrices pour l'obtenir...... De-là les débats dont l'histoire de l'église est toute salie. On ne voyait dans ces temps-là, comme de nos jours, que des succursales vacantes; les petits bénéfices n'étaient point recherchés; ils ne le sont pas non plus de nos jours; mais les évêchés, les archevêchés, le cardinalat.......

Cependant, il faut avouer que les démarches pour y parvenir sont moins bruyantes de nos jours; mais il faut toujours savoir se tenir sur la voie qui y conduit. Enfin, grâce à la divine Providence, ces places sont toujours pourvues..... Celui qui désire l'épiscopat, dit Saint Paul, désire une bonne chose, et il a raison. Aussi, beaucoup la désirent-ils.... Mais il est arrivé souvent que le mérite n'allait pas de pair avec le désir; le moins digne y parvenait le premier, parce qu'il était le plus intrigant et le plus audacieux.

Si ces grands siéges avaient présenté moins d'éclat et de puissance, ils auraient éloigné bien d'indignes sujets, parce qu'ils auraient moins piqué les désirs de l'ambitieux. L'humilité recherchée les aurait acceptés pour y faire le bien, et n'en aurait pas voulu au prix de la paix des peuples et de la perte du christianisme....

Quels autres effets pouvaient produire ces démarches ambitieuses de la part des ministres du christianisme, pour parvenir aux premières places? Des débats entr'eux pour les conserver, pour s'y maintenir, la perte du christianisme, et ces divisions dont il a eu tant à gémir et dont il gémit encore.

Ceux de mes lecteurs qui souhaiteront avoir une connaissance plus détaillée des divisions des Chrétiens et de leurs causes, je les renvoie à une lecture réfléchie de l'Histoire de l'église. Ils verront qu'elles se ratachent toutes aux ministres du christianisme, comme à leur source.

Je ne parle ici que du luthéranisme, du calvinisme,

du catholicisme, du dissidentisme, parce que leur réunion serait plus aisée par l'affinité qui existe entre ces religions dans certaines croyances, et les principes de la morale.

Je ne parle pas du judaïsme, du paganisme, ni du mahométisme, ces trois religions n'ont aucun rapport avec le christianisme, ni ne veulent pas en avoir; il y aurait trop à faire pour les réunir au christianisme : encore cette réunion dépendrait-elle seulement des ministres respectifs de ces religions. Leurs divers sectateurs ne croient que sur leur parole; ils ne font que ce qu'on leur fait faire; ils suivent les pratiques, les usages que leurs maîtres ont établis, ou qu'ils autorisent. Le payen ne recevait ses Dieux pénates que de la main de ses prêtres. Le catholique reçoit des siens, ses reliques, ses images, ses statues; ce sont eux qui en décorent les temples, après les avoir bénites, et qui commandent les prostrations qui composent les diverses prières adressées à telle image, à telle statue, avec l'intention qu'ils suggèrent aux dévots. Je pourrais en dire autant de toutes les religions. Leurs divers sectateurs ne font qu'obéir avec une aveugle confiance à leurs ministres respectifs, et cela doit être; il en est de la religion comme d'un gouvernement politique; il y a des chefs qui font les réglemens, rédigent et dictent les lois. Un gouvernement n'est que la réunion d'un certain nombre d'individus sous l'autorité d'un seul ou de plusieurs. S'il n'y avait pas une supériorité quelconque, ce serait un vrai désordre, une vraie confusion. Il en est

de même de la religion ; il y a un centre d'autorité qui règle les croyances, organise le culte extérieur, qui prescrit et qui commande : il doit en être ainsi, autrement ce serait une vraie confusion. Ainsi, toutes les religions sont entre les mains de leurs ministres respectifs. Ils peuvent y faire des changemens comme un prince législateur dans ses États. Ainsi de même, si les ministres du catholicisme, du calvinisme, du luthéranisme, du dissidentisme, qui sont quatre branches qui tiennent à la même tige, quatre ruisseaux qui sortent de la même source, si leurs ministres, dis-je, convenaient d'un point de réunion, d'une unanimité de sentimens, d'une identité de profession et de culte, tous les peuples embrasseraient le symbole revu et corrigé ; les protestans et les catholiques se mêleraient ensemble dans la même église, comme deux armées ennemies qui se battent aujourd'hui, et qu'une trève seulement de quinze jours réunit : les soldats se mêlent et se réjouissent ensemble. Leur accord est le fruit de la réunion des chefs ; ils se battaient à leur commandement ; ils se réconcilient à leur ordre et volonté.

Voilà les peuples en fait de religion. Les protestans, les catholiques, les dissidens, s'ils étaient prêchés par des ministres de paix, qui les prépareraient un an d'avance à cette réunion, par des instructions solides, dans un bon esprit, qui seraient sans retour sur eux-mêmes, tous ces divers sectateurs verraient avec plaisir cette réunion annoncée d'avance, comme devant mettre fin à bien des haines, des rancunes, et tarir

une source de malveillance et de mille maux. L'époux et l'épouse, ayant la même religion, offriraient le même encens à l'Être-Suprême : la mère réunirait tous ses enfans, ses domestiques, pour remercier, le soir, le souverain bienfaiteur des biens qu'ils en auraient reçus pendant le jour, ou pour le prier de détourner les maux qui les auraient affligés. L'identité de culte dans bien des familles produirait des biens infinis, tandis que la diversité de croyances y engendre des rixes et des querelles, et très-souvent l'indifférence générale en fait de religion. L'époux se moque de l'épouse, les enfans entr'eux se rient les uns des autres, etc. Je demande à mon lecteur comme la Divinité doit être bien servie dans ces familles ? Elle y est méconnue de part et d'autre. Hé bien ! les ministres seuls pourraient, par leur accord et leur réunion entr'eux, accorder et réunir les divers sectateurs sous une seule et même profession. La société leur tiendrait compte des bienfaits infinis de cette réunion, qui feraient époque dans l'histoire des siècles. Elle s'effectuerait sans la moindre révolution ; tout ce que la société possède d'hommes instruits et judicieux, catholiques ou protestans, célébreraient cette réunion, l'objet de leurs vœux et de leurs désirs.

Je me fait fort de répondre aux objections qu'on pourra présenter à mes réflexions. Je prouverai toujours que les ministres ont autant d'autorité et d'influence pour réunir les peuples, qu'ils en ont eu pour les diviser. Il ne dépend que d'eux, et d'eux

seuls de réparer les brèches que leurs divisions ont faites au christianisme.

Mais ils aiment mieux s'entendre à dire que ce sont tels et tels philosophes qui ont contribué au dépérissement du christianisme. Les chaires retentissent de vaines déclamations contre les philosophes du dix-huitième siècle, les Voltaire, les Rousseau, les d'Alembert, les Helvétius, etc. Le peuple toujours ignorant, et se laissant conduire en aveugle, croit à ces déclamations, dont il n'entrevoit pas le vide et le faible.

Je vais prouver, dans le chapitre suivant, que les philosophes du dix-huitième siècle n'ont influé en rien dans le dépérissement du christianisme ; le mal date de plus loin, et provient d'une toute autre cause. C'est ce que je viens de prouver et que je vais confirmer par de nouvelles réflexions.

CHAPITRE QUARANTIÈME.

Les philosophes du dix-huitième siècle ont-ils contribué au dépérissement du christianisme?

L'ON charge beaucoup les philosophes du dix-huitième siècle. Les déclamateurs, sans jugement comme sans bonne foi, leur imputent tous les maux qui nous ont affligés, et dont nous nous sentons encore dans l'ordre politique, religieux et moral; ils jettent donc sur leur compte la révolution et ses désastres, l'immoralité et ses excès, l'impiété et son audace. Ils ne manquent pas d'élever fort haut cette immoralité et cette impiété de nos jours : à les entendre, notre siècle est de tous ceux qui l'ont précédé le plus impie et le plus immoral. Ce sont là toutes les consolations qu'ils donnent à ceux qui veulent bien aller les entendre, et ils sont crus : on répète après eux que les philosophes du dix-huitième siècle ont amené la révolution, l'immoralité et l'impiété de nos jours....

L'on se déchaîne surtout contre Voltaire et Rousseau, qu'ils appellent les coryphées du parti; ils en veulent à eux de préférence, parce que leurs écrits sont lus avec une espèce d'avidité, qu'ils deviennent

plus célèbres à proportion qu'ils vieillissent. Leur style est un style modèle ; Voltaire est le Massillon, et Rousseau le Bourdaloue de la philosophie. On ne peut contester qu'ils n'aient été deux grands hommes par l'étendue de leurs sciences et de leurs talens. Mais est-il vrai qu'ils en aient abusé, comme on le dit? qu'ils aient amené la révolution, l'immoralité, l'impiété? C'est ce qu'il faut examiner. Je dirai le pour et le contre; je ne puis pas me flatter de parler bien savamment de Voltaire et de Rousseau ; je les ai peu lus ; leurs ouvrages ne parent ni ne déparent ma bibliothèque, parce que je n'en ai point : j'ai toujours vécu d'emprunt ; mais je les connais assez, au moins leur esprit, pour que je puisse me permettre quelques réflexions sur leur compte. D'ailleurs, si je puis prouver que la révolution, l'immoralité, l'impiété ont été amenées par des causes antérieures au dix-huitième siècle, j'aurai prouvé par-là même que les Voltaire et les Rousseau n'y ont eu aucune part. Je parle de ces deux principalement, parce que ce sont ceux dont on parle et contre lesquels on se déchaîne le plus ; les autres n'ont fait que les appuyer.

Nous disons donc qu'ils ont amené la révolution ; cette assertion me paraît évidemment fausse. La révolution de 93 a été le résultat de plusieurs causes qui ont précédé le dix-huitième siècle, au moins la naissance des Voltaire et des Rousseau. Elle a été le résultat de la licence et des dilapidations qui minaient le trône depuis long-temps. Il chancelait de tous les côtés lorsque le vertueux Louis XVI y est monté ; il

a payé les sottises de ses prédécesseurs ; l'arc trop tendu a cassé entre ses mains. On lui présente à gouverner, à l'âge de vingt ans, un peuple fatigué du despotisme qui l'avait si long-temps asservi, et qui n'entrevoyait pas un meilleur sort. Le malheureux Louis XVI n'est point soutenu dans cette position critique ; il n'a que ses vertus pour appui, avec les meilleures intentions de soulager son peuple ; il ne respire que pour son bonheur, mais le peuple, comme s'il n'eût pas été accoutumé à voir de vertus réelles sur le trône, ne pouvait pas croire à celles de Louis XVI : il avait été si long-temps amusé par des promesses et des protestations d'un meilleur sort, qu'à la fin il en perdait toute espérance, à moins qu'il ne s'agitât lui-même pour secouer son joug. Le trop confiant Louis XVI ne s'aperçut pas que les esclaves qu'on lui avait confiés à gouverner, sentaient le poids de leurs chaînes ; qu'ils se disposaient à les briser. Les dépositaires de sa confiance lui disaient au contraire que l'habitude avait rendu les esclaves familiers avec leurs chaînes ; qu'ils n'en sentaient ni la honte ni le poids ; qu'on pourrait au contraire les leur appesantir ; qu'il leur restait assez de force pour les porter ; et, sans le consulter, ils les appesantissaient eux-mêmes. Ils engagèrent le plus savant et le meilleur des princes dans des démarches dont on ne lui donnait pas le temps d'entrevoir les conséquences. Ainsi ils le conduisirent peu à peu sur le bord de sa ruine, et finirent par l'y précipiter, les uns par leurs inconséquences, les autres par leur malice...... Je ne fais que toucher ce trait d'histoire

qui glace d'horreur et d'effroi tout ce que la postérité produira d'âmes honnêtes et vertueuses.

Je dis que si Louis XVI avait voulu être moins le père de son peuple que son dominateur, à l'exemple de ses prédécesseurs, il aurait peut-être encore pendant son règne contenu ses esclaves ; ils n'auraient rompu leurs chaînes que plus tard.

Ou bien, faisons une autre supposition : si Louis XVI avait été mieux environné, qu'il eût eu pour dépositaires de sa confiance des hommes animés d'un bon esprit, qui eussent réuni l'expérience à la science des affaires, qui se fussent bien entendus entr'eux pour faire entrevoir au peuple que Louis XVI n'avait point forgé les chaînes dont il se plaignait ; que ce n'était pas lui qui les lui avait imposées ; qu'il s'occupait au contraire de l'en décharger, et qu'il y parviendrait par la sagesse de ses vues, il n'y aurait eu qu'une réforme, mais non une révolution.

Louis XVI a eu le malheur de bien des princes, d'être mal servi, mal environné.....

Je ne crois pas devoir insister davantage sur cette matière, *horresco referens;* j'en ai dit assez pour faire entrevoir que les philosophes du dix-huitième siècle n'ont influé en rien dans les malheurs de la révolution. Ce ne sont pas eux qui avaient fait les dettes, imposé les charges qui ont provoqué les murmures et les plaintes du peuple à qui il fallut offrir des victimes pour l'apaiser, comme on lui en a offert dans tous les temps Le peuple une fois poussé à bout est semblable à une bête féroce ; si on ne peut s'en rendre

maître, il faut désarmer sa fureur en lui offrant une proie qui la contente; encore si on lui offrait celle qui l'a provoquée; mais il arrive souvent que l'innocent expie les fautes du coupable.

En quoi les philosophes du dix-huitième siècle ont-ils contribué à la révolution dont nous parlons, et que nous n'oublierons jamais? Ils y contribuèrent peut-être dans ce sens qu'ils aidèrent les peuples à développer les idées qu'ils avaient déjà confusément d'égalité et de liberté. Ils levèrent la ligne de démarcation qui était entre les Néron, les Caligula et les peuples qu'ils traitaient avec tant de mépris et de cruauté; ils firent des rapprochemens d'homme à homme, en mettant de côté les honneurs, les dignités, le faste de l'opulence et tous les préjugés de la naissance. Ils considéraient tous les hommes au berceau et près du tombeau; de ces considérations, ils crurent pouvoir conclure la liberté et l'égalité absolue parmi tous les hommes. Ils ne pouvaient être en cela hérétiques ni schismatiques. Il est bien reçu qu'aux yeux de la nature tous les hommes sont libres et égaux; elle les traite tous de même, et les soumet tous aux mêmes lois. Mais les philosophes du dix-huitième siècle n'entendaient pas assimiler les hommes aux bêtes et les envoyer errer dans les bois; ils voulaient les maintenir en société. Ils savaient bien qu'une société ne peut se maintenir s'il n'y a un dépôt d'autorité pour en diriger les membres. Les philosophes, tels que Voltaire et Rousseau, ne voulaient pas détruire le commandement en défendant l'obéissance,

ils n'en voulaient qu'aux abus du pouvoir, au despotisme, à la tyrannie ; ils ne voulaient pas que celui qui s'était constitué ou qu'on avait institué le chef de plusieurs milliers de ses semblables, oubliât qu'il leur ressemblait, qu'il était homme comme eux, et qu'il n'avait pas droit de les traiter comme des animaux, avec le même mépris, les faisant servir à ses caprices, comme s'ils ne devaient vivre et mourir que pour satisfaire ses vues ambitieuses et ses diverses passions. Nous ne pouvons pas disconvenir que les premiers chefs des nations n'aient traité pendant bien des siècles, dans certaines parties de l'Europe, les peuples comme une réunion de plusieurs animaux destinés à leurs usages et à leurs plaisirs. Or ce sont ces abus, ces indignités que les philosophes attaquaient ; et s'il s'en est trouvé parmi eux qui aient voulu rappeler l'homme à l'état de simple nature (on met de ce nombre Rousseau), ils n'ont parlé que comparativement. Rousseau, comme les autres, entendaient dire qu'il valait mieux que les esclaves du despotisme et de la tyrannie fussent réduits à l'état de simple nature, errans dans les bois en liberté, que d'être soumis aux caprices et à la fureur d'un maître sans pitié et sans aucun égard pour eux. Dans l'état de simple nature, l'homme n'aurait qu'à songer à ses propres besoins, il serait libre ; mais sous un maître dur et capricieux, l'homme est esclave de ses volontés ; il faut qu'il les prévienne, et s'il ne les prévient pas, il est sujet aux traitemens les plus indignes, et à la mort avant que la nature en ait prescrit le terme. Le despote anticipe

sur ses droits. Que de milliers de sujets les Néron, les Caligula n'ont-ils pas fait périr à la fleur de l'âge, sans qu'ils pussent se rendre raison de leur cruauté ! Ils ne suivaient que leurs caprices et les mouvemens d'une aveugle fureur. Que faisaient-ils des peuples qui avaient le malheur de tomber en leur puissance? Ils les vendaient comme des bêtes ; ils les faisaient servir à leur triomphe et puis à tous leurs caprices. Les philosophes disaient que les dominateurs des sociétés n'avaient pas droit de traiter ainsi les peuples ; qu'ils devaient considérer dans leurs sujets autant d'images, autant de ressemblances d'eux-mêmes ; qu'ils devaient les rapprocher d'eux comme la nature les rapprochait d'elle, sans en faire exception, et que l'abus qu'ils faisaient de leur autorité méritait qu'ils en fussent privés par ceux-là même qui la leur avaient confiée ; ils disaient que la nature ne fait pas plus un tel empereur, que tel autre berger ; que c'étaient les hommes entr'eux qui se donnaient des chefs, mais qu'ils n'entendaient pas se donner des maîtres pour les opprimer ; qu'ils pouvaient revenir sur leur choix quand ils s'étaient trompés ; mais ils prêchaient d'ailleurs respect et obéissance pour les chefs des sociétés qui ne se méconnaissaient pas et qui se regardaient comme les pères des peuples qui s'étaient confiés à leur direction : ils devaient les regarder comme des dépôts de sagesse, de bons conseils, de protection, comme des juges pour fixer leurs droits respectifs et les maintenir. Telle est la doctrine que les philosophes prêchaient aux peuples ; mais lorsqu'ils parlaient

de despotisme, de tyrannie, ils n'entendaient pas appliquer ces qualifications au bon Louis XVI qui n'était pas encore sur le trône, et qui promettait en y montant d'y porter la science d'un philosophe et toutes les vertus d'un sage. La bonté était son caractère distinctif; elle devint un défaut en lui, parce qu'il la porta trop loin, et qu'elle fut funeste à lui le premier, à sa famille, et l'on peut dire à son peuple; et s'il avait eu parfois les volontés d'un despote, il se fût sauvé.... Mais il aima mieux pécher par trop de bonté.

Les philosophes du dix-huitième siècle n'en voulaient qu'au despotisme et à la tyrannie, et ils ne pensaient pas qu'en 93 les Français fissent une si fausse application de leurs pensées et de leurs réflexions. Si on avait pu donner à Voltaire et à Rousseau une connaissance auticipée des catastrophes et des malheurs qui ont eu lieu pendant la révolution, et que nous obtiendrions à ce prix cette sage égalité, cette liberté mesurée dont nous jouissons; si on leur eût dit que leurs écrits produiraient un tel embràsement, je doute s'ils les eussent mis au jour : ils ne pensaient pas qu'il fallût une telle révolution pour trancher tant d'abus. Mais la leur imputer inclusivement, c'est avouer qu'on ne connaît pas les antécédens de cette révolution et les causes qui la rendaient indispensable. Les dettes dont l'état était chargé, le collier de quinze cent mille francs ne sont entrés dans la révolution que comme des accessoires, ou plutôt comme des prétextes; tout cela ne suffisait pas pour produire une

révolution aussi désastreuse. La France, pour peu qu'elle s'efforçât, pouvait couvrir ces dettes ; elle pouvait bien offrir à sa reine un collier que Louis XV destinait à sa *Manon Dubarri ;* mais je doute si la reine, dont les sentimens étaient si grands, aurait voulu de ce collier qu'elle savait bien avoir été destiné à une vile courtisane. Le *Cardinal* et la *Marquise* ont compromis sa majesté et offert des prétextes aux attentats sur son auguste personne.....

Ce qui provoqua la révolution, ce ne fut point les philosophes du dix-huitième siècle; on ne pensait pas à eux dans ce moment d'effervescence ; le peuple savait lire à peine ; et beaucoup qui ne se disaient pas peuple, ne savaient pas mieux lire qu'ils ne savaient signer.....

Les Voltaire et les Rousseau n'y sont pour rien, sinon pour avoir dit des vérités *qui n'étaient pas bonnes à dire,* de l'avis d'une classe qui était intéressée à ce qu'on ne les dît pas ; mais ces vérités auraient échappé à d'autres ; elles ne pouvaient pas toujours rester dans les ténèbres. Les trois quarts et plus du peuple gémissaient sous la férule de quelques petits-maîtres dont l'obéissance lui était aussi à charge que celle du roi lui eût été agréable, s'il n'eût eu affaire qu'à lui seul, comme de nos jours. Si deux classes, l'une sacrée et l'autre profane, eussent voulu partager avec le peuple qu'elles méprisaient tant, les charges de l'état, être moins exigeantes envers ce peuple, si elles se fussent ralliées autour de leur roi, au lieu d'aller combattre ailleurs pour leurs immunités, il est probable

que la révolution n'eût pas eu lieu. Si toutes ces raisons, sur lesquelles je ne fais que glisser, n'avaient existé, les Voltaire et les Rousseau n'auraient pas produit la révolution, non plus qu'ils ne la produiraient de nos jours, malgré qu'on les lise plus qu'on n'a jamais fait. Une révolution est préparée des siècles d'avance ; il n'est pas toujours aisé d'en bien connaître les causes.

Mais, dit-on, ils ont amené l'incrédulité dont les déclamateurs se plaignent de nos jours ; nous allons examiner ce second chef d'accusation.

CHAPITRE QUARANTE ET UNIÈME.

Les philosophes n'ont influé en rien dans la prétendue incrédulité de nos jours.

Les déclamateurs ne sont pas mieux fondés à attribuer l'incrédulité à Voltaire et à Rousseau, que les désastres de la révolution. Ils n'auraient jamais vécu, que l'incrédulité, ou plutôt l'indifférence en fait de religion, existerait comme elle existe ; la source en est bien antérieure à eux ; le mal était fait quand ils ont commencé à raisonner ; l'indifférence, l'incrédulité, si l'on veut, en matière de religion en général, prend sa source dans les disputes et la conduite du clergé qui ont divisé les peuples et fait chanceler leur foi.

Voltaire et Rousseau ont attaqué, non l'essence de la religion, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, ils n'ont attaqué que les abus, les excès que la superstition et le fanatisme y avaient introduits, et contre lesquels on avait crié long-temps avant eux. Il y avait plusieurs siècles qu'on criait à la réforme de ces abus et de la conduite du clergé. Le protestantisme a été le résultat de ces cris, c'est une réforme de ces mêmes abus. Assurément le protestantisme est bien antérieur aux Voltaire et aux Rousseau.

Voltaire ne pouvait pas prêcher l'incrédulité, puisqu'il n'était pas incrédule lui-même ; un vrai incrédule , à mes yeux , et d'un exemple funeste , est celui qui nierait l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme ; il serait à mes yeux un monstre, et ne méritant pas une place dans une société bien ordonnée. Or Voltaire n'était pas incrédule dans ce sens ; ses écrits respirent la croyance de ces deux principaux dogmes ; il ne se couchait jamais qu'il ne se recommandât à l'Être-Suprême.

Un jour qu'il se sentit dangereusement malade , il adressa cette prière à l'Être-Suprême , en présence de Laharpe et de quelques-uns de ses amis ; elle est l'expression de sa foi :

O Dieu qu'on méconnaît ! ô Dieu que tout annonce,
Reçois le dernier mot que ma bouche prononce !
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi ;
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi !
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours répand tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints , les tourmente à jamais !

Livrons-nous à quelques réflexions sur ces sentimens de Voltaire.

Voltaire se fait ici de la Divinité des idées telles que s'en étaient faites d'autres avant lui , et qui n'étaient pas les moins sages. Il se représente la Divinité comme un être bon et compatissant pour ses créatures , comme un père plein d'indulgence pour ses

enfans ; il les punit, mais ses châtimens ont une borne comme les fautes qui les provoquent.

> S'il est infini, c'est dans ses récompenses ;
> Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
> Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans,
> Ici, comme un bon père, il punit ses enfans.
> Il modère les traits de sa main vengeresse ;
> Il ne punit pas des momens de faiblesse,
> Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
> Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Ces idées de Voltaire ne sont pas celles qui étaient reçues de son temps et qui le sont encore de nos jours; l'éternelle fureur qu'on a supposée à Dieu, était le fondement et la seule raison de la durée non interrompue des sacrifices chez le judaïsme et le paganisme ; elle a été la seule raison des riches présens, des pompeuses offrandes qu'on lui faisait ; ces sacrifices étaient donc le résultat des fausses idées qu'on se faisait de la Divinité. Celles de Voltaire étaient saines, aussi honorables pour elle que consolantes pour l'homme ; elles le rassuraient contre les horreurs de la mort, et les terreurs d'une religion mal conçue et défigurée par les passions de quelques hommes dont la conduite a toujours fait suspecter la foi. Ils ont dans tous les temps traité d'incrédules tous ceux dont une aveugle crédulité ne leur offrait pas une mine à exploiter. Il est sûr qu'un homme d'esprit, tel que Voltaire, n'allait pas embrasser aveuglément des croyances dont il voyait le vice et l'inutilité pour lui et toute

la société, et qu'il jugeait frappées de l'absurdité la plus palpable, et dont la plupart entravaient la vertu.

Les croyances de l'homme d'esprit qui avait du jugement et du savoir, n'ont jamais été et ne pouvaient être celles d'une populace ignorante qui donne dans toutes les sottises et les erreurs, suivant de préférence le fourbe et l'imposteur qui lui en imposent par des paroles mystérieusement étudiées, et par un extérieur emprunté ; leurs prestiges vont échouer contre l'esprit et le raisonnement de l'homme instruit : aussi n'en est-il pas aimé.

Qu'était-ce que le paganisme, sinon la religion de la populace ? Elle seule y croyait et en suivait scrupuleusement les pratiques superstitieuses ; l'homme d'esprit forçait son caractère à s'y plier parfois pour n'être pas en butte aux persécutions des prêtres et à la fureur de la populace mutinée par eux. Il y a des cas où il vaut mieux se faire violence soi-même que de se la laisser faire. On a vu cependant et l'on voit encore des hommes à grand caractère qui ont agi différemment, mais ils sont rares. Voltaire et Rousseau n'étaient pas de ce nombre, ils ont beaucoup sacrifié au respect humain et à la crainte des persécutions. Les persécuteurs étaient encore trop puissans par eux-mêmes et par l'opinion ; ils disposaient encore du bras séculier ; les philosophes n'entrevoyaient que coupes de ciguë, que bûchers, qu'exils, etc. Nous voyons qu'ils ne vont qu'en biaisant ; leur plume est timide. Voltaire fait passer ses réflexions sur le christianisme à l'ombre du paganisme ; il se rejette

toujours sur les croyances en général ; il laisse aux lecteurs les applications ; il ne s'exprime formellement que dans des lettres particulières à ses amis , encore étaient-elles anonymes ; il fait même la cour à ceux qu'il a sujet de craindre ; il n'attaquait qu'indirectement l'erreur ; il n'avait pas assez de courage pour défendre de front la vérité. Aussi disait-on qu'il allait *nasiller* chez les dévots ; il aimait mieux se faire violence que d'attendre qu'on la lui fît ; cependant il n'en a pas été toujours à l'abri.

Rousseau tint la même conduite : *il nagea tant qu'il put entre deux eaux*. La crainte lui a fait souvent chanter la palinodie. Il n'achetait le droit de dire du mal de l'erreur, qu'en en disant quelque bien ; il n'attaquait que de loin , et il ne savait se défendre de près. Il demande excuse des vérités qui lui sont échappées. Nous voyons comme il répond à l'archevêque de Paris, Monseigneur de Beaumont ; il s'excuse très-humblement devant Sa Grandeur. Il s'est bien fait des violences dans ses écrits , dans ses paroles et dans toutes ses démarches , sans qu'on lui en tienne compte , non plus qu'à Voltaire des siennes ! Malgré toute leur circonspection , ils ne furent pas moins persécutés de leur temps ; on ne les accuse pas moins aujourd'hui d'avoir amené la révolution de 93, la prétendue incrédulité de nos jours , et même l'immoralité dont on se plaint. Il n'est pas difficile de les justifier sur ces trois points : pour le premier, j'ai dit en peu de mots ce que je devais dire. Depuis que les hommes se sont réunis en société, il y a eu toujours

des révolutions qui ont fait disparaître les empires et les empereurs, les royaumes et les rois ; assurément les Voltaire, les Rousseau, etc., n'ont pas été de tous les temps. Les hommes étaient en 93 ce qu'ils ont été et ce qu'ils seront, des hommes dominés par trop de passions pour qu'ils en soient toujours les maîtres. Une société est toujours exposée à se dissoudre, ou par la faute de ceux qui la gouvernent, ou de ceux qui sont gouvernés ; souvent la faute est réciproque......

Il y a mille causes qui peuvent amener une révolution ; nous n'apercevons souvent que celles qui y ont influé le moins ; leur enchaînement échappe souvent à l'œil le plus pénétrant. Attribuer la révolution de 93 aux philosophes du dix-huitième siècle, c'est l'attribuer à une des causes qui y ont influé le moins.

Les révolutions prennent quelquefois leur source dans la forme des gouvernemens ; il y en a qui prêtent plus aux commotions politiques que d'autres : le représentatif, par exemple, peut en produire beaucoup par l'empire de mille et mille circonstances. Un gouvernement exclusif et sagement absolu offrirait plus de sécurité à l'universalité de ses sujets, qu'une réunion de trois pouvoirs. Il faudrait un miracle pour que la démocratie, l'aristocratie et la monarchie s'entendissent ensemble et marchassent long-temps de pair avec le même esprit et les mêmes vues. Elles n'offrent souvent qu'un conflit de diverses passions qui se heurtent, s'entrechoquent dans tous les sens. Les peuples en sont les malheureux instrumens, et

presque toujours les victimes. La position d'un prince me paraît bien triste et environnée de dangers quand il faut qu'il lutte contre deux puissances qui, tout en se disant ses subordonnées, ne lui font pas moins sa part de pouvoir et d'autorité. Vous irez jusque là et ne passerez pas outre, etc... Voilà votre *nec plus ultrà*. Si le prince est faible, il sera en butte aux caprices des deux rivales, la démocratie et l'aristocratie qui, ne s'entendant pas entre elles, le feront l'enjeu de leurs diverses passions. Il faut qu'un prince qui est à la tête d'un pareil gouvernement ait une grande force de caractère pour se faire entendre au milieu de cette confusion, pour en imposer à tant de partis divers qui oseraient lui disputer ses droits et le dépouiller de toute son autorité. Il faut qu'il s'administre de temps en temps une dose d'absolutisme, même pour faire le bien. Il faut qu'il s'expose à être sacrifié s'il veut défendre sa dignité, se faire craindre et respecter.

Je renvoie mon lecteur à l'histoire ancienne et moderne, et il verra quels ont été, dans tous les temps, les résultats des gouvernemens représentatifs; qu'il s'arrête ensuite à Louis XVI; qu'il réfléchisse sur sa position, et il verra si les Voltaire et les Rousseau ont amené la révolution et ses désastres : il reconnaîtra s'ils sont bien fondés en raisons ceux qui les leur attribuent.

Je fais ici une supposition qui n'est pas tout à fait chimérique. L'expérience du passé doit toujours faire craindre pour l'avenir. L'homme sage et réfléchi porte toujours ses vues au loin. Je suppose que ce

conflit des trois pouvoirs, dont nous sommes témoins de nos jours, amène par la suite une révolution. *Talem Dii avertite casum!* Hé bien! il y aurait des déclamateurs qui diraient que c'est Voltaire et Rousseau qui ont amené cette révolution. Je demande comme on s'occupe bien d'eux dans ce moment-ci; on n'a pas le temps de les lire; les journaux absorbent toute l'attention; on ne parle que de chambres électorales, d'électeurs, d'éligibles et d'élus.....

D'autres déclamateurs ignorans ou de mauvaise foi diraient que c'est Dieu qui nous a envoyé cette révolution pour nous punir de nos péchés; ils rejetteraient, comme de coutume, sur la Divinité les maux que nous nous faisons à nous-mêmes, etc. (1).

Reprenons encore le second grief, que les philosophes ont amené l'incrédulité de nos jours. Il faudrait auparavant que les déclamateurs nous dissent ce qu'ils entendent par incrédules? Entendent-ils par là le mépris, ou bien l'oubli de toute croyance dogmatique, des croyances fondamentales des mœurs et des gouvernemens, telles que la croyance d'un Dieu, l'immortalité de l'âme, le dogme des récompenses et des châtimens dans l'autre monde, mais accommodé à des idées saines de la Divinité? Dans ce sens il n'y a point d'incrédules; je ne crois pas qu'il y ait en France beaucoup d'hommes qui nient ces vérités, à

---

(1) Je viens de faire ici une digression qui n'a aucun trait au sujet énoncé dans ce chapitre : les circonstances me l'ont inspirée. Je la mettrai à son lieu et place dans la seconde édition, avec des développemens.

moins que ce ne soient des fous ou des scélérats déterminés ; ils sont très-rares, s'il y en a : ces exceptions confirmeraient mon assertion par leur rareté.

Si l'on entend par incrédules ceux qui ne veulent pas admettre aveuglément tout ce que leur débitera l'esprit faux, superstitieux et fanatique ; qui ne veulent pas admettre des croyances qui leur paraissent dérisoires, insultantes pour la Divinité et désolantes pour l'homme ; il est sûr qu'il y a beaucoup d'incrédules, mille fois plus qu'on ne pense, si l'on se faisait une idée de ceux qui ne sacrifient qu'au respect humain, à l'intérêt et à la crainte. La classe des hypocrites est si nombreuse ; celle des lâches ne l'est pas moins....... Dans tous les temps on a adoré les faux Dieux pour plaire aux hommes.... La crédulité restreinte n'a jamais été du goût des prêtres : ceux du paganisme s'en plaignaient comme ceux de nos jours ; ils voulaient qu'elle fût sans bornes ; ils raisonnaient dans leurs intérêts. Si l'on cessait de croire à un demi-dieu ou à une demi-déesse, c'étaient des sacrifices de moins ; il fallait sacrifier à Jupiter, à ses enfans et à toute sa sequelle ; la populace y croyait bien, mais l'homme judicieux n'en était pas dupe ; il était avare envers Jupiter, parce qu'il ne voulait pas prodiguer ses libéralités à ses ministres ; il mettait sur sa table les mets que la populace servait aux simulacres. Un prêtre payen se plaignait à un riche ; il lui reprochait de ne point sacrifier aux simulacres. « Je sacrifie, lui répondit-il, aux pauvres ; ils sont à mes yeux les images de la Divinité ; elle me tiendra

compte du bien que je leur ferai : j'abandonne au peuple ignorant les superstitions qui vous enrichissent..... ».

Ce riche était un incrédule du temps, mais un incrédule dont la Divinité se tenait plus honorée que de la crédulité des autres.

Les Voltaire et les Rousseau étaient incrédules dans le sens de ce riche du paganisme. Ils avaient tous les deux des âmes sensibles et généreuses ; leur incrédulité n'était nullement dangereuse pour les mœurs. Leurs ouvrages bien conçus ne sauraient produire l'athéïsme ni l'irréligion ; ils ne sont dangereux qu'entre les mains de la jeunesse et de l'homme irréfléchi. Des ouvrages vraiment dangereux pour tout lecteur, ce sont, par exemple, des ouvrages tels que *l'Origine des Cultes, le Système de la Nature*, etc. Que des ouvrages de ce genre enfantent l'incrédulité proprement dite, je n'en serais pas surpris ; ils sentent l'athéisme tout pur : ceux qui les ont mis au jour n'ont pas mérité de la société : ils tendaient à la dissoudre. Un gouvernement sage doit proscrire de pareils ouvrages ; ils ne tendent pas seulement à détruire la croyance d'un Dieu, l'établissement de tout culte, mais à rompre tous les liens de la société. On a tout à craindre d'un homme faible d'esprit, qui n'a qu'une demi-éducation ; s'il a lu ces ouvrages, ils le conduiront trop loin. Tous les siècles ont enfanté des hommes qui ont abusé de leurs talens ; ils n'ont cherché qu'à faire parler d'eux par leurs systèmes dangereux.

Mais je ne regarderai pas comme dangereux des

ouvrages qui ne visent qu'à éclairer l'homme, à le préserver d'une crédulité aveugle qui le rend dupe de la fourberie et de l'imposture, qui rétrécit les lumières de son esprit et de sa raison, le rend esclave du premier occupant. Je ne regarderai pas comme dangereux des ouvrages où les principales croyances sont maintenues et même préconisées, mais sagement limitées dans leurs conséquences, qui ne visent qu'à établir un juste milieu entre une crédulité sans bornes et une incrédulité sans limites, exposant les dangers de l'une et de l'autre.

Une crédulité aveugle, en fait de religion, est très-dangereuse dans un homme qui n'est pas instruit et sans éducation ; toutes les passions s'en serviront et le feront concourir à leurs excès. On n'a qu'à lui dire qu'il sert la Divinité, les plus grands crimes ne lui coûteront rien. Pourquoi les guerres dites de religion ont-elles été si meurtrières? ont-elles enfanté tant d'horreurs? Parce que les peuples étaient trop crédules; ceux qui les dirigeaient leur faisaient faire tout ce qu'ils voulaient au nom de la Divinité et sous le prétexte de défendre son culte ou de l'établir : ils se servaient des croyances religieuses comme d'un levier pour les faire mouvoir.

Je préfère un incrédule solidement instruit, et qui a reçu une bonne éducation de ses parens, et de la nature un bon caractère, qui tient à l'estime de ses semblables, je le préfère à un crédule privé de ces avantages : je fuis sa compagnie. Je suis fondé en raison dans ma position présente, et après avoir mis au jour cet ouvrage. Il n'a cependant rien qu'on puisse

reprendre, si on en saisit bien l'esprit et le sens; je n'ai en vue que de relever les fausses idées que les peuples ont eues dans les temps de la Divinité. J'en ai fait entrevoir les funestes conséquences. Mais ces fausses idées qui nuisaient aux uns étaient profitables à d'autres; et dans le temps que j'écris, il est une classe qui se croira lésée par quelques réflexions que je me suis permises, parce que je les ai crues nécessaires : d'ailleurs je les soumets au public. Mais ces réflexions, pour être justes et sages, ne blessent pas moins les intérêts de quelques individus très-puissans par l'opinion sur l'esprit et la raison de ceux qui les approchent. Ils n'ont qu'à dire à un homme d'une imagination exaltée, ignorant, et par-là même crédule, que je suis un ennemi de Dieu; que mon existence doit faire tomber son culte; que mon influence est un fléau ici bas; que j'y attire les tempêtes et les orages, etc. (Je sais bien ce qu'ils peuvent dire dans pareils cas). Hé bien! cet homme crédule croira, d'après les insinuations de mes ennemis, qu'il fera une chose agréable à la Divinité en m'assassinant, et il m'assassinera de gaîté de cœur, sans se douter qu'il n'est que l'instrument de leurs passions. Le fanatisme pourrait le porter jusqu'à un tel point de fureur et de démence, qu'il verrait la potence dressée et prête à le recevoir après son crime, qu'il ne reculerait pas un instant; il croirait qu'il y aurait au contraire plus de mérite dans ce pressant danger. De pareilles insinuations ont fait assassiner des rois; je demande si un forfait sur ma personne coûterait beaucoup à un homme fanatisé par d'indi-

gues insinuations? Moi, simple particulier, sans appui, sans protection comme sans ressources.......

Ne fallait-il pas que la crédulité fût grande chez les Juifs et les Payens, pour qu'un père pût croire que le Dieu qu'il adorait demandait le sacrifice de son fils ou de sa fille, et pour qu'il lui offrît, de gaîté de cœur, son Isaac, sa Jephté ou son Iphigénie?.... C'est cependant ce que nous voyons dans le judaïsme et le paganisme. On ne peut pas m'accuser d'en imposer : je parle le flambeau de l'histoire à la main. Si, à la demande d'un Calchas, un père avait refusé d'immoler sa fille ou son fils, on l'aurait traité d'incrédule, de rebelle à la volonté de Dieu; il fallait qu'il obéît, ou bien on l'eût sacrifié lui-même. Il était défendu de raisonner sur de pareilles demandes, sur de tels sacrifices; on les couvrait d'un voile mystérieux qu'il était défendu de percer, de crainte qu'on ne vît derrière les abus, les abominations qui s'y commettaient. Le moindre raisonnement, la moindre curiosité, en fait de religion, était punie des plus grands supplices. Coré, Dathan et Abiron furent enterrés tout vifs, parce qu'ils osèrent contester le choix que Moïse avait fait d'Aaron, son frère, pour le souverain pontificat. Ils disaient, je crois, qu'il ne méritait pas d'être élevé à cette sublime dignité, parce qu'il avait fait adorer le veau d'or au peuple juif, etc. Nous disons que ce fut Jéhovah qui les engloutit sous terre; il faut avoir toute la crédulité exigée, mais non exigible, pour y croire. Dix mille Schichimites furent frappés de mort, pour avoir voulu regarder dans l'arche! Ils furent punis de leur curiosité. S'il

est défendu de raisonner sur les mystères, encore plus d'essayer d'y voir.... Nous disons encore que ce fut la Divinité, sous le nom de Jéhovah, qui fit périr ces dix mille Schichimites; c'est comme si l'on disait dans deux mille ans d'aujourd'hui que c'est la Divinité qui fit périr les Catholiques aux vêpres siciliennes, et les Protestans aux complies barthélémiques, sans compter les Albigeois, les Vaudois, et tant d'autres prétendus hérétiques qu'on a égorgés si inhumainement. Nous ne pouvons pas méconnaître cependant que ce ne soit les passions humaines qui aient provoqué ces divers massacres. La fureur était égale de part et d'autre, et je ne puis croire que la Divinité l'alimentât également pour faire massacrer les frères entre eux. Les Schichimites furent égorgés par les Juifs, comme les Catholiques l'ont été par les Protestans, et les Protestans par les Catholiques; la religion n'était que le vain prétexte de ces horreurs; il faudrait être bien crédule pour croire le contraire; il faudrait absolument se résoudre à méconnaître la Divinité et les attributs qui doivent composer son essence. Voltaire s'est récrié beaucoup sur ces fausses idées de la Divinité, et les indignes opérations qu'on lui prêtait dans le judaïsme et le paganisme; c'est en cela qu'on le traite d'incrédule, et qu'on l'accuse d'avoir favorisé l'incrédulité, parce qu'il a prouvé en outre que nous n'avions pas toujours des idées bien saines de la Divinité. Il n'était pas incrédule dans ce cas; il était, au contraire, sagement crédule; il ne voulait croire de la Divinité que ce qui pouvait tourner à sa gloire: tel était son esprit; j'aime à le croire ainsi.

Ne comparons pas Voltaire et Rousseau à tant d'autres philosophes du dix-huitième siècle, tels que les auteurs du *Système de la Nature* et de *l'Origine des Cultes*, et plusieurs autres de ce même siècle et des précédens, qui n'attaquaient pas seulement les fausses idées qu'on avait de la Divinité, mais la Divinité elle-même, dont ils niaient et voulaient faire méconnaître l'existence, livrant les peuples aux funestes conséquences de l'athéisme. Voltaire admettait l'existence d'un Dieu, et il disait, dans l'intérêt de la morale et de la société, que

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer;

pensée sublime, pleine de sens et d'expression, qui suffirait pour immortaliser son auteur, et lui acquérir des droits à l'estime des peuples. Les pères de l'Église n'en ont pas dit davantage dans leurs in-folio en faveur de la Divinité, de l'utilité et de la nécessité de son existence et de son admission. Un culte à rendre à la Divinité est la conséquence nécessaire de son existence Voltaire l'admettait; mais il voulait que le culte qu'on lui rendait fût adapté aux saines idées qu'il s'en faisait, qu'il fût raisonné, parce qu'il serait raisonnable : il n'entend attaquer des cultes que les ridicules superstitions et les abus qui s'y sont commis au préjudice des peuples. Il n'attaquait que l'absurdité de certaines croyances, et leurs dangereuses conséquences. Je ne crois pas que ce soit là être incrédnle et prêcher l'incrédulité.

Rousseau n'était pas plus incrédule que Voltaire;

il faisait, au contraire, la guerre aux philosophes de son temps et des temps passés. Il traitait leurs systèmes d'anti-religieux; ils n'étaient, disait-il, que le fruit de leur orgueil et de leur vanité. Il disait que ce n'étaient que des philosophes avortés; aussi n'en était-il pas aimé : il les avait tous à dos. Sa condition fut toujours très-triste; il sut se faire des ennemis de tous les côtés. Les philosophes lui faisaient la guerre : ils redoutaient la *causticité* de sa plume et la force de ses raisonnemens. Il s'attira la haine des grands parce qu'il ne respectait pas leurs préjugés; il les rapprochait trop de la simple nature et du malheureux qui gémissait à leur porte. Il osa ensuite s'adresser au clergé, entrer en lice avec lui, relever ses abus pour les corriger, comparer sa misère avec son opulence, etc. Il osa critiquer les mandemens de M. l'archevêque de Paris, qui était capable alors de perdre dix mille Rousseau : il en eut peur; aussi lui fit-il des excuses....... Il osa s'élever en homme systématique, donner ses idées de réforme, dont le clergé ne pouvait pas s'accommoder........ Il voulait qu'on ne parlât aux enfans de religion qu'à l'âge de vingt ans, à l'âge où ils pourraient apprécier les croyances qu'on leur enseignerait, où ils prêteraient moins aux prestiges de l'erreur, où l'on ne pourrait imbiber leur esprit de sottes croyances. Le clergé aimant mieux prendre les enfans au berceau, ne pouvait s'accommoder de pareilles idées, et voilà mon malheureux Rousseau en butte à ses poursuites, et poursuivi de tous les côtés. On ne lui tint pas compte

de l'éloge pompeux et bien mérité qu'il fit du Christ, quoiqu'on le citât avec emphase, et on le cite encore.

Rousseau ne fut pas aussi heureux que Voltaire, du côté de la fortune, et il éprouva de plus grandes persécutions. Toute l'histoire de sa vie est renfermée dans cette épitaphe, qu'un de ses amis mit sur sa tombe. Je vais la rapporter avec quelques réflexions qu'elle me suggérera ; elle se ressent un peu, ce me semble, de l'enthousiasme de son auteur.

Jean-Jacques prit toujours la nature pour maître,
Fut de l'humanité l'apôtre et le martyr.
Les mortels qu'il voulut forcer à se connaître
S'étaient trop avilis pour ne l'en pas punir.
Pauvre, errant, fugitif et proscrit sur la terre,
Sa vie à ses écrits servit de commentaire.
La fière vérité, dans ses hardis tableaux,
Sut, en dépit des grands, montrer ce que nous sommes ;
Il devait parmi nous trouver des échafauds :
Il aura des autels quand il naîtra des hommes.

Voilà un pompeux éloge. Si Rousseau, dessous la tombe, pouvait lire ce qu'il y a dessus, je crois qu'il en serait content. J'avoue qu'il mérite en partie cet éloge ; il fut l'apôtre de l'humanité, mais de l'humanité populaire ; il avait trop à se plaindre des grands pour qu'il en fût l'apôtre. Mais en tout il est un milieu. La passion entrait bien pour quelque chose chez Rousseau ; si les circonstances l'avaient fait naître, non le fils d'un cordonnier, mais le fils d'un riche comte, il eût été moins partisan de la simple nature ; il aurait mieux aimé habiter dans un beau château

que d'aller de porte en porte ou errer dans les bois ; mais Rousseau, pauvre et d'une naissance obscure, devait tenir un tout autre langage ; le sentiment de sa misère et de sa naissance obscure, les humiliations qu'elles lui provoquaient, excitaient bien un peu sa bile. Le rare talent dont la nature l'avait abondamment pourvu, la science profonde qu'il avait acquise par de bonnes études, tous ces avantages le rendaient fier et orgueilleux, et parfois insolent. Il voyait aussi, du côté des grands, un peu trop de morgue et de dédain pour ce qu'ils appelaient la classe roturière ; le clergé, de son côté, qui faisait une classe à part, joignant la fortune et l'opulence à l'éclat des dignités et des honneurs, toutes ces considérations n'ont pas peu contribué à remuer la bile de Rousseau : le dépit a souvent dirigé sa plume.

Je vais continuer mes réflexions sur Jean-Jacques dans le chapitre suivant.

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIÈME.

Réflexions sur le système d'éducation religieuse de Jean-Jacques Rousseau. — Combien il est défectueux.

Il n'est pas difficile de bâtir des systèmes, de dresser des plans d'éducation en matière de religion : le difficile est de les réduire en pratique

Jean-Jacques nous dit qu'il ne faut parler de religion à un enfant, que quand il a atteint l'âge de vingt ans. Son système a quelque chose de très-spécieux et de raisonné ; mais la pratique en est difficile. Il faudrait faire mille suppositions pour l'effectuer. Il est sûr que l'âge de vingt ans serait celui qui conviendrait pour faire embrasser une religion à un enfant. Il serait à même de sentir jusqu'à un certain point les raisons de crédibilité qu'on lui exposerait, et de les apprécier ; c'est très-bien : mais voilà bien des difficultés qui s'élèvent. Tous les jeunes gens, à l'âge de vingt ans, n'ont pas le même degré de capacité, la même pénétration, en les prenant même sortant des mains de la nature ; que sera-ce donc encore, lorsque les uns auront reçu de l'éducation, et que d'autres n'en auront point reçu du tout ? Assurément il doit y avoir une grande différence entr'eux : l'un aura

bien plus d'intelligence que l'autre. Voilà déjà un grand embarras pour élever les jeunes gens de vingt ans. L'un regardera comme dérisoires et ridicules des croyances que l'autre ne pourra comprendre ; ils n'en voudront ni l'un ni l'autre. Il se trouvera des jeunes gens lâches et indifférens, qui embrasseront telles croyances qu'on leur enseignera, sans les tirer à conséquence dans leur conduite.

D'ailleurs, ou la religion qu'on enseignera aux jeunes gens à l'âge de vingt ans, gênera leurs passions, violentera leur esprit, ou non ; dans le premier cas, les jeunes gens ne voudront pas se soumettre à un joug qu'ils regarderaient comme insupportable ; dans le second, une religion leur serait inutile.

Un jeune homme, parvenu à l'âge de vingt ans, pratique rarement la religion dans laquelle il a été élevé dès l'enfance ; pourquoi ? Parce qu'il s'aperçoit qu'elle violente ses passions et qu'elle ne s'accommode pas à ses conceptions. Il ne craint pas de dire : telle croyance est dérisoire, telle autre est absurde ; il décide avec un ton tranchant....... Les religions n'auraient pas beaucoup de sectateurs, si on n'en instruisait les jeunes gens qu'à l'âge de vingt ans, surtout rédigées comme elles le sont.....

Les religions enseignent des croyances mystérieuses, avec défense de les sonder ; il ne faut pas raisonner avec elles ; il faut entendre et croire sans examen et sans discussion. A quoi bon attendre l'âge de raison à vingt ans, pour en parler à un jeune homme ? Il ne serait que plus revêche, que plus opiniâtre ; il

ne voudrait pas se rendre. A cet âge, un jeune homme est fier de sa raison ; il sent ses forces ; ayant joui jusque-là de sa liberté de penser, il voudra toujours en jouir.

Encore, s'il n'y avait qu'une seule et même religion, en supposant qu'elle fût bien conçue, bien lumineuse, la difficulté ne serait pas si grande, si embarrassante, on pourrait la faire goûter à un jeune homme ; mais ce qui le mettrait dans un grand embarras, c'est la pluralité et la diversité de religions, qui sont toutes plus mystérieuses les unes que les autres, qui prennent à tâche de violenter l'esprit et la raison, et qui se violentent entr'elles, s'excluent mutuellement, et se condamnent de même. Comment se décidera ce jeune homme ? Il faudra donc qu'il entre dans toutes ces discussions ; qu'il examine toutes ces diverses croyances ; mais sur cent jeunes gens de vingt ans, il n'y en aura peut-être pas deux qui soient à même et qui veuillent se charger d'un pareil examen : que feront les autres ?.....

Voilà ce jeune homme à l'âge de vingt ans, dans l'effervescence des passions, obligé de choisir entre plusieurs religions qui sont opposées entr'elles, se poursuivent et se condamnent, et qui cependant se flattent, chacune en son particulier et exclusivement, de posséder la vérité. Il faut qu'un jeune homme de vingt ans discute ces diverses prétentions. En lui supposant la science nécessaire, aura-t-il assez de maturité, de réflexion et de jugement? Voudra-t-il prendre tant de peine, pour s'imposer un joug ? Je ne le

crois pas. D'ailleurs, la crainte le retiendra; il faudra qu'il consente à être en butte aux railleries, aux invectives des sectateurs de la religion qu'il n'embrassera pas. Qu'il se fasse catholique, les protestans le traiteront de superstitieux, d'idolâtre, etc. Qu'il se fasse protestant, les catholiques le traiteront d'hérétique, etc.; ils lui diront formellement qu'il est damné sans ressource. Qu'il se fasse juif, toutes les autres religions le verront avec horreur; elles le traiteront de déicide, etc.

Ces railleries, ces récriminations diverses auxquelles il ne pourrait échapper, quelque parti qu'il prenne, suffiront pour le détourner du choix d'une religion. S'il est forcé à se déclarer pour une, il sera indifférent pour le choix; il suivra celle de ses père et mère par complaisance et par respect pour eux....

Ainsi, le système de Jean-Jacques est défectueux; attendre l'âge de vingt ans pour parler à un jeune homme de religion, c'est vouloir ne lui en parler jamais et qu'il n'en prenne aucune. Ce système n'est nullement praticable en fait de religion. Il le serait, s'il n'y avait qu'une seule religion, et qu'elle ne fût que l'expression de la loi naturelle, qui n'admettrait d'autre dogme que celui de l'existence d'un Dieu. Ce dogme bien conçu et bien développé dans ses conséquences, entrerait aisément dans l'esprit du jeune homme. Tout parle en faveur de l'existence d'un Dieu. Le dogme des châtimens et des récompenses se déduit naturellement du premier. Ces deux dogmes, mieux conçus et mieux expliqués qu'ils ne le sont, et qu'ils

ne l'ont été jusqu'à ce moment, formeraient tout le dogme de la religion, auquel on rattacherait toute la morale. Celle-ci serait goûtée volontiers du jeune homme ; mais il faudrait qu'elle fût mieux développée qu'elle n'a été jusqu'à ce moment ; il faudrait qu'elle fût aussi éloignée du grand relâchement que de l'extrême sévérité ; il faudrait..... il faudrait tant de choses !....

Mais en attendant qu'elles puissent avoir lieu, conformons-nous aux usages reçus, à la méthode adoptée de parler de religion aux enfans avant l'âge de vingt ans. Le système de Rousseau n'a jamais été reçu chez aucun peuple ni dans aucune religion, et ne l'est pas encore de nos jours. Toutes les religions ont pris l'homme au berceau, à l'âge où elles pouvaient plus aisément s'insinuer dans son esprit, et y glisser leurs doctrines vraies ou erronées. L'habitude, les préjugés de l'enfance, les insinuations de l'autorité, finissaient par les lui rendre familières : tant mieux, quand il est élevé dans de saines doctrines ; tant pis, quand il a été bercé dans de fausses : il reste aussi attaché à l'erreur qu'à la vérité. C'est par là que nous pouvons expliquer les folles superstitions de certains peuples et leur zèle fanatique pour les maintenir ; c'est parce qu'ils y ont été élevés. Jamais religion n'a inspiré plus d'enthousiasme, plus de dévoûment à ses sectateurs, que le paganisme ; ils ne s'apercevaient pas de l'absurdité de leurs croyances. On les leur avait données dès l'enfance, comme autant de vérités utiles et nécessaires. On leur disait que c'étaient

autant de mystères ; que tout le mérite consistait à les croire sans les examiner. Comment revenir sur de pareilles instructions qu'on a reçues dès l'enfance ? Cela n'est pas possible, d'autant que dans toutes les religions il y a des prêtres qui tiennent de près leurs sectateurs et ne cessent de les endoctriner et de leur inspirer de l'horreur et du mépris pour les croyances opposées. C'est ce qui rend les changemens de religion si rares, parce qu'ils ne sont pas aisés. Celui qui est dans l'erreur y reste, parce qu'il ne lui est pas loisible d'apprendre la vérité. Il a à craindre de ses parens, de ses amis, de ses protecteurs et de ses ministres surtout; il s'attirera mille maux, mille malédictions de leur part.

Plaignons donc ceux que nous savons engagés dans une religion que nous croyons fausse, et dans laquelle ils ont été élevés; mais ne les condamnons pas, encore moins ne les persécutons pas. Mettons-nous à leur place, et traitons-les comme nous voudrions être traités nous-mêmes ; ils croient, comme nous, professer la vérité ; laissons-les dans leur croyance, lorsqu'elle ne nous nuit point. Comme il arrive souvent de certaines croyances dogmatiques, qui ne peuvent produire aucun mal, pas plus que la croyance du mouvement du soleil autour de la terre. Il y a des croyances dans certaines religions aussi indifférentes que les divers systèmes de la nature.

Il y a des erreurs qu'il n'est pas toujours bon de détruire, comme il est des vérités qu'il n'est pas toujours bon de dire. Quelquefois une erreur chez un

peuple a une utilité réelle dans certaines circonstances. Les empereurs de Russie faisaient croire à leurs peuples, d'accord avec le sacerdoce, que les soldats qui périssaient sur le champ de bataille en combattant courageusement, ressuscitaient pour aller dans un autre régiment, où ils auraient double paie et des décorations : c'était une erreur dont les peuples étaient bercés dès leur enfance, mais qui tournait à l'avantage de la patrie, et favorisait les vues ambitieuses des empereurs. Un philosophe fut condamné à mort pour avoir voulu dissuader les Russes de cette erreur. Quelques prêtres, mécontens du grand czar Pierre, osèrent prêcher contre la prétendue résurrection des Russes morts sur le champ de bataille; ils furent exilés. Je pourrais citer bien d'autres erreurs de ce genre dans plusieurs religions, qu'on ne soutient que parce qu'elles sont utiles.

Selon Chardin, les Mahométans croient qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer au pont appelé Poul-Serrho, qui est jeté sur le feu éternel, pont qu'on peut appeler, disent-ils, le troisième et dernier examen, et le vrai jugement final, parce que c'est là que se fera la séparation des bons d'avec les méchans, etc.....

Les Persans, continue le même historien, sont fort infatués de ce pont : et lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par aucune voie et dans aucun temps, il ne peut obtenir justice, sa dernière consolation est de dire : Hé bien ! par le Dieu vivant, tu me le paieras au double au dernier jour; tu ne passeras pas

le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste et me jetterai à tes jambes

Chardin nous dit qu'il a vu très-souvent des personnes de l'un et de l'autre sexe, et quelques-unes de distinguées, se jeter à ses pieds et lui demander pardon de quelque faute qu'elles croyaient avoir à se reprocher à son égard; elles ne voulaient pas se relever qu'il ne les eût rassurées contre leurs vaines terreurs, tant elles craignaient que Chardin ne les arrêtât sur le Poul-Serrho.......

Voilà ce qu'on appelle de pieuses fictions dont la politique et la religion savaient tirer parti. Je pense qu'elles n'attendaient pas à l'âge de vingt ans pour les insinuer dans l'esprit de leurs sujets; elles les berçaient dans ces croyances. D'ailleurs, qu'étaient-ce que les Russes, les Mahométans, les Perses dans ces temps-là, et que sont-ils encore de nos jours, les gens du peuple sur-tout? Ils ne sont pas encore parvenus à l'âge de raison, et ils y parviendront difficilement; la politique trouve ses intérêts à les tenir dans un état d'enfance et dans l'ignorance et la crédulité qui l'accompagnent; ils ne sont pas encore parvenus à l'âge que demande Rousseau pour leur parler raison.

Je viens d'exposer le faible et les conséquences de son système; il ne saurait être mis en pratique dans aucune religion. Je pense qu'on ne lui élèvera jamais des autels pour l'avoir mis au jour, non plus que pour son *Contrat social*, etc.

il a avancé parfois des systèmes qui n'étaient pas plus sensés que ceux de tant d'autres philosophes dont il se moquait tant. Il visait bien un peu, comme eux, à se singulariser par des systèmes hardis, où l'on voyait qu'il faisait violence au bon sens et à la raison. Avec le meilleur raisonnement, il n'a pas toujours raisonné juste ; on pourrait bien dire quelquefois de lui :

Censeur un peu fâcheux, mais souvent téméraire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

C'est par-là que je finis ce que j'avais à dire de Jean-Jacques. D'ailleurs, il est mieux connu de mes lecteurs que je ne le connais ; je puis me dispenser d'en parler plus au long. Jean-Jacques a fait comme tous les hommes à systèmes : voulant viser au mieux, il a passé à côté du bien. Il a critiqué les systèmes des autres pour faire parler des siens. Mais il a souvent erré dans ses conceptions. On a souvent à regretter qu'avec une logique aussi serrée, il ne soit pas parti d'un bon principe, il en eût bien suivi les conséquences ; mais il voulait se singulariser par la hardiesse de ses plans et de ses conceptions. Quand on veut trop s'éloigner des chemins battus, on court risque de s'égarer, et l'on s'égare souvent.

Venons à la troisième imputation que l'on fait à Voltaire et à Jean-Jacques, d'avoir produit l'immoralité de nos jours.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

Peut-on attribuer l'immoralité de nos jours à Voltaire et à Rousseau ?

AVANT d'examiner si les coryphées du dix-huitième siècle ont produit l'immoralité de nos jours, il faut examiner si cette immoralité a le caractère de perversité et toute l'étendue qu'on lui attribue.

S'il faut en croire certains déclamateurs, le dix-neuvième siècle est de tous ceux qui l'ont précédé, le plus corrompu. Il n'y a plus de probité ni de justice, plus de sobriété ni de continence ; il n'y a plus de vertu, le vice comme un torrent entraîne tout ; il s'insinue dans toutes les classes, dans tous les rangs de la société. A entendre ces déclamateurs, la corruption date du dix-huitième siècle, parce que c'est ce siècle qui a enfanté le plus de mauvais philosophes, tels qu'un Voltaire, un Jean-Jacques, etc. ; de ce siècle partent les révolutions, l'incrédulité et l'immoralité. Avant cette funeste époque, les peuples vivaient en paix, les princes étaient tranquilles sur leur trône au milieu de leurs sujets ; les sujets se réunissaient autour de leurs princes, comme des enfans autour d'un père qu'ils aiment et qu'ils chérissent ;

la religion florissait sans contradiction de la part des peuples; elle régnait en souveraine sur les esprits et sur les cœurs; on ne contestait pas avec elle, non plus qu'avec ses ministres; on ne connaissait pas alors d'incrédules : la foi était vive chez tous les chrétiens, l'espérance ferme, et la charité ardente ; les prêtres parlaient, et ils étaient écoutés comme des oracles; ils voyaient les peuples humblement soumis à leur voix : comme leur piété était généreuse ! Elle enrichissait les autels et leurs ministres !....

O temps heureux et trop tôt écoulés !..... Maudit dix-huitième siècle, tu en as interrompu le cours !.. Et que dirons-nous des mœurs avant cette maudite. époque ? Comme elles étaient pures !... Comme elles étaient innocentes !.....

L'innocence régnait avec sa candeur et sa pureté ; les regards n'étaient pas offensés de la laideur du vice, il n'y en avait pas alors. La vertu seule régnait dans tous les cœurs; on ne voyait pas, dans ces heureux temps, des meurtriers, des assassins, des époux infidèles, des mauvais pères, des enfans ingrats, des maîtres durs, des domestiques rebelles; on n'y voyait pas de filles-mères, ou qui se mettaient dans le cas de le devenir ; il n'y avait pas de voleurs, de faussaires, d'usurpateurs, de banqueroutiers ; tous ces désordres et divers autres que je ne juge pas à propos de décliner, étaient alors inconnus ; ils ne datent que du dix-huitième siècle et du nôtre; ils vont toujours en augmentant; ils sont le prélude de la fin du monde qui ne tardera pas. L'abomination, la déso-

lation de la désolation qui doivent la précéder, règnent sur toute la terre. C'en est fait, tout est perdu : et pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus de foi. Nos pères avec la foi possédaient toutes les vertus !. ..

Voilà ce que l'on entend répéter à chaque instant sur toutes les chaires de la chrétienté, par des hommes qui font profession de prêcher le désespoir aux peuples, de mentir à l'histoire et à l'expérience qui en imposent à l'homme ignorant, à l'âme faible, mais dont l'homme judicieux se moque, retenant avec peine son indignation ; il sait bien que les hommes, dans tous les temps, ont été de faibles mortels dominés par des passions impérieuses qui les entraînent souvent malgré eux. Ils ont toujours eu à combattre contre eux-mêmes ; tantôt contre les promptitudes de l'esprit, tantôt contre les faiblesses de la chair : s'ils ont remporté parfois des victoires, ils ont bien aussi essuyé des défaites ; si la vertu a eu dans tous les temps quelques héros, le vice a bien eu des partisans

J'ai une faible idée de l'histoire universelle des peuples ; je ne m'en rapporte pas à ce que j'en sais ; j'en appelle à ceux de mes lecteurs qui l'ont lue et parcourue avec réflexion : pourraient-ils me citer une seule époque, un seul peuple où la vertu ait été seule en honneur ? où le vice n'ait pas eu son empire à côté de celui de la vertu ? Je ne crois pas qu'ils me fassent une pareille citation. Ce peuple est aussi difficile à trouver, que la pierre philosophale, que la quadrature du cercle. Une telle époque, un tel peuple, sont des rêves de nos déclamateurs. On peut ex-

cuser la plupart d'entr'eux sur leur ignorance; ils ne connaissent guère que le siècle où ils vivent, si toutefois ils le connaissent bien; mais combien d'entr'eux qui sont très-instruits, qui connaissent l'histoire du genre humain, de ses vices et de ses vertus !..... On peut leur reprocher de parler contre leur conscience, de se donner à eux-mêmes un démenti formel dont ils doivent rougir intérieurement.

Transportons-nous un instant à l'origine du monde; jetons un coup-d'œil sur tous les peuples; commençons par nos premiers pères : qu'ont-il fait au sortir des mains du Créateur ? Ils lui ont été rebelles! Comment se sont comportés leurs descendans? L'histoire nous l'apprend : je l'ai déjà fait entrevoir à mes lecteurs, depuis le commencement de cet ouvrage; je n'en répéterai que deux mots, de crainte de les fatiguer par de longues répétitions.

Citer le déluge universel que nous attribuons à la corruption du genre humain, dont l'Être-Suprême aurait tiré vengeance par cette lessive générale, c'est dire en peu de mots où en étaient les hommes, de la vertu, et s'il n'y avait pas de vices parmi eux? L'Être-Suprême abandonnant le genre humain après l'avoir créé une seconde fois, parce qu'il est plus corrompu qu'auparavant, et se choisissant un peuple exprès pour le dédommager s'il était possible de la dépravation de tous les autres peuples, c'est encore là une preuve que les hommes ne valaient rien aux yeux de l'Eternel. Il se sert de ce peuple pour poursuivre tous les autres; il en fait l'instrument de ses vengeances

contre tous les peuples qui vivent sous le paganisme ; il fait la guerre aux diverses divinités qu'ils reconnaissent : c'est comme si l'on disait que l'Être-Suprême se la faisait à lui-même, vu que les peuples reconnaissaient tous le même Dieu sous diverses qualifications. Ce sont ces diverses qualifications et leurs diverses manières de l'adorer, qui ne lui plaisaient pas. J'abonde ici dans le sens des déclamateurs de nos jours; mais ce même peuple privilégié provoqua aussi la fureur et la colère de l'Eternel ; il fut poursuivi à son tour. Les juifs lui devinrent odieux, comme les payens ; il regarda du haut du Ciel tous les peuples qui habitaient la terre ; il vit que tous avaient dévié du chemin de la vertu : *Omnes declinaverunt.* Ils sont devenus tous inutiles : *Omnes inutiles facti sunt.* Ils sont tous corrompus : *Omnes corrupti sunt.* Ils sont devenus autant d'objets abominables : *Omnes abominabiles facti sunt.* Il n'en est pas un seul qui fasse le bien : *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

Voilà en deux mots l'histoire de tous les hommes qui ont vécu avant l'établissement du christianisme.

Je pense que nos déclamateurs ne regrettent pas ces temps-là ; ils crient au contraire contre les Juifs et les Payens.

Le judaïsme et le paganisme ne pouvaient enfanter rien de bon : c'est une vérité reconnue. La Divinité n'aurait pas détruit les peuples par le déluge, ne les aurait pas poursuivis ensuite avec tant de fureur, si elle en eût été tant soit peu satisfaite. Sa fureur,

disons-nous, n'était provoquée que par les désordres des peuples en général.

Venons maintenant aux peuples vivant sous le christianisme; examinons s'ils ont des mœurs plus pures.

Je pense que Voltaire et Rousseau, et tous les philosophes du dix-huitième siècle, ne sont en rien ni pour rien dans l'immoralité des peuples anciens, puisqu'ils ont vécu plusieurs milliers de siècles après.

Jetons un coup-d'œil rapide sur tous les siècles du christianisme qui ont précédé leur naissance et leurs écrits.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Des peuples du christianisme dans l'ordre des mœurs, jusqu'au dix-huitième siècle.

Nous voyons dans l'histoire les peuples changer assez souvent de croyances, et les religions se succéder; mais nous voyons aussi que les mœurs sont toujours les mêmes chez tous les peuples, à quelque chose près. Elles étaient pures chez quelques-uns, dans une certaine classe surtout, comme je l'expliquerai dans le chapitre suivant, en donnant les raisons qui rendent l'homme honnête et moral, et celles qui enfantent l'immoralité : elles étaient peu réglées, et parfois tout à fait impures dans la lie du peuple en général. L'histoire nous apprend que les religions ne changeaient rien aux mœurs. Les Juifs ne valaient pas mieux que les Payens sous ce rapport, si toutefois ils valaient autant.

Il y aura toujours une grande différence entre les Athéniens, les Romains et les Juifs, sous le rapport des mœurs; les premiers ont laissé des monumens qui les honorent; les seconds font époque dans l'histoire par leur corruption. Ils étaient gourmands et sensuels à l'excès; ils murmuraient toujours s'ils n'étaient pleinement rassasiés : *Si non fuerunt saturati*

tunc murmurabunt. Nous savons jusqu'à quel point ils ont porté la licence. Les Juifs étaient en horreur aux Payens mêmes; il n'y a point de crimes, d'abominations qu'on ne leur ait reprochés dans le temps. Ils avaient beau changer de Dieu, quitter Jéhovah pour Apis, pour Moloch, etc., ils étaient toujours les mêmes pour les mœurs. Nous attribuons leur ruine à leur dissolution.

Le christianisme a-t-il réformé les mœurs? C'était bien le but du Christ. Quelques fondateurs de culte avaient, dans le principe, cette intention, mais leurs vues ont échoué contre mille circonstances qui ont paralysé leur ministère. Cependant le Christ est celui de tous dont les vues étaient les plus pures : c'était le modèle des sages; il ne pouvait que prêcher la sagesse; mais pour qu'il eût réussi à faire des hommes autant d'imitateurs de ses vertus, il eût fallu qu'il les eût réformés au physique et au moral; qu'il eût étouffé en eux le germe de la pomme, qui ne peut produire, après lui, que ce qu'elle a produit dans les temps, de mauvais fruits. L'homme porte en naissant un germe de corruption que les circonstances développent avec plus ou moins d'activité. Quelles ont été les mœurs des premiers chrétiens dans les premiers siècles? Elles sentaient le judaïsme et le paganisme. Ils se sont tués, égorgés entr'eux, après avoir tué et égorgé les autres peuples d'une religion opposée. Il n'y a point d'excès auxquels ils ne se soient portés par fanatisme ou par superstition. Pour la licence, elle a été portée à son comble; elle régnait dans tous les rangs de la

société. Qu'était-ce que la cour pendant bien des siècles? Pouvait-elle offrir plus de désordres chez les Juifs et les Payens? Non, c'est impossible. La licence, les meurtres, les assassinats ont souillé tous les trônes de la chrétienté! Les cours, de nos jours, sont le sanctuaire de toutes les vertus auprès de celles qui les ont précédées pendant dix-huit siècles. Que devaient être les peuples avec de pareils exemples? Que ce qu'ils ont été, très-dissolus. La postérité ne distinguera pas les peuples chrétiens, des Juifs et des Payens, sous le rapport des mœurs; elle verra qu'il y avait de part et d'autre licence sans frein et fureur sans bornes. Nos guerres dites de religion, c'est-à-dire, dont la religion était le prétexte, ont enfanté des crimes de toute espèce. La postérité croira avec peine ce qui s'est passé entre les catholiques et les protestans, lors même qu'elle en lira l'histoire. Nous qui sommes plus rapprochés de cette terrible époque, nous croyons à peine toutes les horreurs, les abominations qui s'y sont commises. Et que dirons-nous des massacres horribles que les chrétiens catholiques ont fait des Albigeois, des Vaudois et d'autres sectaires? Quels exemples nos pères ont-ils apportés en Asie, lorsqu'ils allaient conquérir la Terre-Sainte? Ils ont scandalisé les Musulmans. L'Être-Suprême leur a donné un démenti formel, et des preuves qu'il n'approuvait pas leur conduite ni leurs entreprises. Ils ont été chassés de ce pays comme les Juifs de Chanaan. Notre Moïse a succombé sous les murs de Damiette, comme celui des Juifs

devant Chanaan. Ces troupes de dévots armés ont inspiré de l'horreur pour le christianisme dans tous les pays où ils ont passé. Depuis ces temps-là, les Mahométans sont plus animés que jamais contre le christianisme et ses sectateurs.

Tous ces croisés, en général, étaient des hommes chargés de dettes et de vices; ils croyaient payer les unes et expier les autres par ces pélérinages et ces guerres qu'ils allaient faire au loin chez des peuples qui se sont récriés contre leurs désordres. Quels exemples nos pères ont-ils apportés dans les Indes? Toutes sortes de scandales; ils ont appris à ces peuples innocens des abominations qu'ils n'auraient jamais connues, si l'ambition et l'avidité n'avaient conduit chez eux de prétendus dévots qui se croyaient tout permis à l'ombre de leur Dieu, et sous le spécieux prétexte qu'ils voulaient le faire connaître à ces peuples et établir son culte parmi eux; mais ils voulaient leur faire acheter ces nouvelles croyances, ce nouveau culte au prix de leurs mines d'or et d'argent, au prix de l'honneur de leurs femmes. Tirons le rideau sur tant d'abominations. L'Être-Suprême a donné un démenti formel à ces dévots licencieux; ils ont perdu, comme les Juifs, ce qu'ils avaient injustement conquis. Le christianisme n'a jamais pu prendre de fortes racines dans les pays que nos missionnaires armés ont parcourus; il en a été repoussé dans bien des endroits. Les peuples indiens, comme les sectateurs de Mahomet, ne pouvaient pas croire qu'une religion qui enfantait des monstres d'impudicité, des êtres

avides de conquérir des pays pour en exploiter les mines, en recueillir les richesses, des hommes sanguinaires et féroces de sang-froid; ces peuples, dis-je, ne pouvaient pas s'imaginer que cette religion fût bonne; ils pensaient que ceux qui venaient la leur prêcher l'avaient inventée tout exprès pour les soumettre par elle. Ils se faisaient un devoir de la rejeter de crainte de devenir semblables à ceux qui la leur annonçaient. En supposant que les Indiens, les Mahométans fussent dissolus dans leurs mœurs, ils conclurent qu'il ne valait pas la peine de changer de religion, puisque les sectateurs de la nouvelle n'étaient pas mieux réglés qu'eux dans les leurs. Ils conclurent à rester comme ils étaient, à persévérer dans leurs croyances. Mettons-nous à leur place, nous en aurions fait de même. C'est ce que firent les Chananéens quand ils virent comme les Juifs étaient pillards, voleurs, féroces et licencieux. Ils eurent en horreur leur Dieu et le culte qu'ils lui rendaient; ils croyaient que c'était leur Dieu qui leur commandait de telles horreurs et leur permettait une telle conduite; ils jugeaient de leurs croyances par leurs mœurs. Ce raisonnement est juste. Quand il s'agit de quitter une religion pour en prendre une autre, on juge si elle est bonne ou mauvaise par ceux qui en sont les prédicateurs. Quand même la nouvelle religion paraîtrait bonne, si ceux qui la prêchent ne conforment pas leur conduite à ses préceptes, ils sont regardés comme des imposteurs et des gens de mauvaise foi : de là, la méfiance et l'éloignement de cette nouvelle religion. Ainsi les mœurs des chrétiens ont

nui à l'établissement du christianisme, et la conduite irrégulière de ceux qui le prêchaient a fait naître l'incrédulité, au moins l'indifférence parmi ceux qui l'ont embrassé.

Je n'entreprends pas ici de parcourir tous les siècles depuis l'établissement du christianisme, et d'entrer dans un long détail, les parcourant chacun en particulier, pour prouver qu'il n'en est aucun où les mœurs aient été plus pures que de nos jours : un tel développement demanderait un ouvrage de longue haleine; d'ailleurs l'histoire des peuples chrétiens est là pour venir à l'appui de mon assertion; le plus grand nombre de mes lecteurs la connaissent, et ils jugeront de mes réflexions : je les leur soumets. Je chanterai la palinodie si on peut les taxer de fausses et prouver qu'elles le sont.

Ainsi, les Voltaire et les Rousseau n'ont pu influer en rien dans l'immoralité des siècles qui les ont précédés; et d'ailleurs ils auraient existé, que leurs écrits n'auraient eu aucune influence, parce que les peuples dans ces temps-là, ou ne savaient pas lire, ou lisaient peu. Mais, me dira-t-on, maintenant les peuples savent lire, et lisent beaucoup : leurs écrits ont donc influé sur l'immoralité de nos jours.

Je vais prouver deux choses : que nous avons des mœurs plus pures que celles de nos pères (je parle ici en général), et que les Voltaire et les Rousseau n'influent en rien ou très-peu dans ce que notre siècle possède d'êtres immoraux.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Le dix-neuvième siècle sous le rapport des mœurs.

Je viens d'énoncer, dans le chapitre précédent, que les mœurs étaient plus pures de nos jours que dans aucun des siècles précédens. Je tire cette induction des progrès de la civilisation et des lumières. La dureté et la licence des mœurs sont ordinairement le partage des hommes incultes et ignorans, parce qu'ils ne savent pas s'apprécier ni apprécier leurs semblables ; il n'y a chez eux ni honneur ni respect humain. Ils suivent, comme les animaux, leur appétit sensitif, l'instinct de la simple nature et le cours de leurs divers penchans. Ils se livrent à la fureur de leurs passions ; la civilisation rend l'homme honnête ; les saines lumières en font un honnête homme. Il est accessible aux nobles sentimens, aux charmes de la vertu. Il tiendra à se présenter aux yeux de ses semblables sous un aspect favorable. Assurément un homme, tant soit peu civilisé, qui aura reçu quelque éducation, ne se permettra pas des propos, des actions que ne craindra pas de se permettre l'homme agreste et inculte. Il y a toujours une grande différence entre l'habitant des bois et celui des villes, entre l'homme qui a été bien élevé

et celui qui ne l'a pas été du tout. Or, la civilisation et les lumières ne datent pas de la création : l'homme ne les a pas trouvées dans son berceau. Il a resté long-temps dans les ténèbres de l'ignorance ; il sentait la boue de son origine ; créé comme les animaux, formé au même moule et de la même matière, il a vécu comme eux ; leur disputant de férocité et d'intempérance dans toutes ses passions. Nous voyons ce qu'ont été les peuples pendant des milliers de siècles, si l'on n'excepte quelques êtres privilégiés qui paraissaient comme autant de phénomènes de la nature, qui s'établissaient les maîtres, les dominateurs des autres. C'étaient des flambeaux qui luisaient çà et là à des distances infinies. Les peuples ne pouvaient pas en être éclairés, ils en étaient trop éloignés. D'ailleurs beaucoup de dominateurs, dans le principe, se croyaient intéressés à laisser les peuples dans l'ignorance et l'abrutissement, pour en tirer meilleur parti : c'est ce que nous apprend l'histoire. Pourquoi distingue-t-on les Athéniens parmi les anciens peuples pour l'aménité de leurs mœurs? C'est parce qu'ils étaient plus éclairés, plus civilisés que les autres. Pourquoi ont-ils contracté des mœurs aussi féroces, aussi licencieuses que celles des Mahométans? C'est parce que la carrière des sciences est obstruée pour eux ; c'est parce qu'ils ont cessé d'être le flambeau de l'univers entier, comme ils l'étaient jadis.

Et dans le moment que j'écris, je demande à mes lecteurs dans quelle classe de la société se trouve l'immoralité proprement dite, les vols avec violence, les meurtres, les assassinats, les infanticides, les parri-

cides, etc. ? C'est dans la classe ignorante et inculte. La carrière des sciences est ouverte à tout le monde, au moins en France, où les princes sont jaloux de commander à des sujets à même d'apprécier ce qu'ils font pour les rendre heureux ; mais tous ne peuvent entrer dans cette carrière. Le flambeau luit pour tous, mais tous ne sont pas à portée de sa lueur pour en profiter. Il faut un concours de plusieurs circonstances pour qu'un homme puisse recevoir l'éducation et les lumières qui le rendront honnête homme, et qui poliront ses mœurs. Il faut qu'il soit pris, pour ainsi dire, au berceau ; qu'il appartienne à des parens à même de l'instruire, ou qu'ils aient des moyens pour lui donner de bons maîtres pendant le temps suffisant ; il faut que ses parens ne lui présentent que de bons exemples, qu'ils ne lui inspirent que des paroles, des actions honnêtes ; il faut, en outre, qu'il ait reçu de la nature un esprit droit et un cœur porté au bien ; il faut ensuite que l'état qu'il embrassera ne soit pas pour lui une occasion de chute, et qu'il ne soit lancé dans le monde que lorsqu'il sera à même de marcher seul sans le secours de la lisière. Hé ! que ne faudrait-il pas encore ? Je ne fais que citer ici ce qui est de toute nécessité pour former l'homme. Or, je demande si le nombre de ceux qui peuvent se le procurer n'est pas le plus petit ; et c'est le défaut de ces ressources qui produit l'immoralité chez la plupart de ceux de nos semblables qui sont immoraux ; ce n'est pas Voltaire ni Rousseau, comme je vais l'insinuer dans la suite de ce chapitre et du suivant.

Je sais bien que mon assertion admet des excep-

tions ; je sais bien qu'il y a parfois des hommes très-instruits, qui ont appartenu à des parens vertueux, et qui donnent dans l'immoralité ; mais parmi les êtres immoraux, ils forment le plus petit nombre ; le plus grand se tire toujours de la classe ignorante , et qui est comme abandonnée à elle-même. Que peuvent devenir des jeunes gens qui sont comme chassés hors de la maison paternelle dès l'âge de dix ans, et qui vont courant le monde? Seraient-ils plus âgés, la plupart n'ont aucun principe d'éducation ; ils sont obligés de se suffire à eux-mêmes. Est-il surprenant que parmi eux il s'en trouve qui donnent dans le mal ? Nous devons être surpris qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre. Les mauvaises occasions naissent sous leurs pas ; partout ils trouvent des serpens séducteurs. Il n'y a pas de religion , pas de gouvernement qui puisse parer à cet inconvénient, et empêcher que cette classe de la société ne produise des membres corrompus dans la plupart de ceux qui la composent. Quelques progrès que fassent les lumières et la civilisation , cette classe se sentira toujours plus ou moins de sa position , et l'homme judicieux n'en sera jamais surpris.... Un gouvernement, aussi sage qu'il soit, ne peut l'améliorer que jusqu'à un certain point. Cette même classe a mille moyens, des raisons même forcées d'éluder l'influence de la religion , aussi bonne, aussi bien conçue qu'elle soit; les prêtres ne peuvent pas l'avoir toujours sous leurs yeux , et la tenir comme renfermée dans les églises , attachée au pied de la chaire pour les entendre prêcher : et encore quel profit tirerait-elle de leurs instructions?

Aucun. L'homme qui n'a pas un certain fonds, un commencement d'érudition, un recueil de bons principes, ne voit que le prédicateur et n'entend rien à ce qu'il dit : s'il l'entend, c'est tout de travers; il n'en tire que de fausses conséquences. Sur six cents auditeurs, il en est à peine trente qui soient à même de suivre un prédicateur, de bien saisir ce qu'il dit, et d'en tirer de justes conséquences.

Ainsi je ne crois pas avoir avancé une fausse assertion en disant qu'il n'est point de religion aussi bonne, aussi bien conçue qu'elle soit, qui puisse empêcher qu'il n'y ait parmi ses sectateurs des êtres immoraux; les uns par une crasse ignorance, par le défaut d'éducation, par l'empire de mille circonstances malheureuses, et quelques-uns par une mauvaise foi insigne. Or, je demande si le gouvernement et la religion peuvent empêcher que ces causes de désordres n'agissent et ne produisent leurs effets : elles ont été de tout temps; elles ont exercé leur influence dans tous les siècles; ce n'est que du plus au moins.

Ainsi, ceux qui attribuent à Voltaire et à Rousseau ce que notre siècle enfante d'êtres immoraux, ne connaissent pas l'histoire du genre humain, ou font preuve de mauvaise foi. Ces philosophes n'auraient jamais existé que nous en serions au même point sous le rapport des mœurs. Je mets en fait que leurs ouvrages ne font pas commettre deux mauvaises actions sur mille qui se commettent. Je me transporte en idée dans toutes les prisons de France; je suppose qu'il y ait cent prisonniers dans chacune. Hé bien!

je me fais fort de prouver qu'il y en a soixante qui ne savent pas ce que c'est que Voltaire et Jean-Jacques. Sur les autres quarante, mettons qu'il y en ait trente qui les connaissent de nom ; si j'accorde que les dix qui restent les aient lus, c'est gratuitement ; car je doute si sur cent prisonniers il y en ait dix qui les aient lus ; et encore, en supposant que ces dix les aient lus et relus, et appris par cœur, si l'on veut, je doute s'ils se sont rendus criminels par suite de cette lecture. Si ces prisonniers sont des voleurs, des faussaires, des violateurs, des assassins, des empoisonneurs, des adultères, etc., on ne peut pas dire que ces philosophes les aient rendus tels, vu qu'ils ne préconisent pas ces crimes, et qu'ils n'en ont jamais commis eux-mêmes. Leurs ennemis les plus déclarés ne sauraient leur en imputer un seul ; d'ailleurs, si Voltaire et Rousseau sanctionnaient l'immoralité dans leurs écrits, je pense que les gouvernemens les proscriraient ; ils les tolèrent, malgré qu'ils n'ignorent pas qu'ils sont entre les mains de tout ce que la société possède d'hommes tant soit peu instruits. Les potentats auraient plutôt quelque intérêt à s'opposer à la publication de leurs ouvrages, vu qu'ils exaltent l'imagination des peuples pour la liberté et l'égalité ; c'est ce que l'on reproche principalement à Jean-Jacques. Leurs écrits peuvent être dangereux entre les mains de l'homme peu judicieux et d'un cœur chancelant dans la vertu, qui ne sait pas en saisir l'esprit, qui les prend à la lettre, qui croit que ces philosophes entendaient établir une liberté sans bornes, une liberté de tout faire, même le mal ; de

suivre ses passions sans honte comme sans pudeur; une égalité de fortune, de condition, de titres et de naissance; où le vice serait mis en parallèle avec la vertu, la folie avec la sagesse, l'inconduite la plus déréglée avec la conduite la mieux réglée; où il n'y aurait plus d'ordre; où tout serait désordre et confusion; liberté et égalité qui détruiraient toute société et réduiraient l'homme à la condition des animaux qui mènent une vie sauvage dans les bois et les pays inhabités; liberté, égalité qui n'entraient pas dans les vues de ces philosophes. Ils ne visaient qu'à relever les abus du commandement, les excès du despotisme; qu'à abaisser de quelques pieds le mur de séparation qui existait dans les temps d'une manière trop humiliante et trop oppressive pour une partie du genre humain.

Maintenant, la liberté et l'égalité sont ce qu'elles doivent être, renfermées dans certaines bornes que demande le bien de la société; elles ont toute l'étendue qu'elles doivent avoir, non pas au gré de certains êtres mal organisés, qui ne se plaisent que dans le désordre, qui ne respirent que révolution, pour se donner la liberté qu'ils désirent, de faire le mal impunément, et d'établir l'égalité dont nous avons fait un triste essai il y a environ quarante ans.

Qu'on ne croie pas que ce soit dans Voltaire et Rousseau qu'ils vont puiser ces idées de liberté et d'égalité; c'est dans leur propre cœur, dans leurs désirs d'une entière et pleine indépendance.

Quels étaient les prédicateurs de cette liberté, de cette égalité des êtres qui déshonorent la société, en temps de

paix, qu'elle peut contenir à peine ? C'était la lie de la populace qui ne connaît ni Voltaire, ni Rousseau. Cette sentine était mue par une cause morale qui n'en était que plus criminelle, parce qu'elle ne péchait pas par ignorance : c'étaient quelques êtres d'une ambition sans bornes, partisans zélés de l'inégalité, lors même qu'ils ne prêchaient que liberté et égalité. Ils voulaient posséder exclusivement le droit de tout faire, et rappeler à eux seuls titres, honneurs et fortune; ils prétextaient d'attaquer des abus, et ils les remplaçaient par des désordres crians. Je demande s'ils suivaient bien en cela les leçons des Voltaire et des Jean-Jacques ?...

Qu'on ne me dise donc plus que les philosophes ont produit l'immoralité, et qu'ils la produisent encore : elle a sa source dans le cœur de ceux qui s'y livrent ; elle a infecté plus ou moins tous les siècles et toutes les sociétés; elle ne commence qu'à reculer un peu devant la philosophie et la civilisation, qui avancent bien lentement.

On peut reprocher à Voltaire et à Rousseau d'avoir déposé parfois le manteau de la philosophie, de n'avoir pas conservé toujours cette gravité qui sied si bien à des philosophes. Ils ont égayé leur plume dans des pièces fugitives, et même licencieuses, où ils donnent des preuves de leur esprit, mais non de leur prudence. Ces ouvrages sont déplacés entre les mains de la jeunesse, et encore ne lui apprennent-ils que ce qu'elle saurait tôt ou tard. Le jeune homme qui ne les a pas lus, finit par en savoir autant que celui qui les connaît à fond : la nature et l'expérience sont ses maîtres...

Il faut que les lumières de la raison et une sage éducation paralysent un peu leur enseignement et leur donnent des bornes.

Les ouvrages les plus impies, les écrits les plus licencieux doivent échouer devant la raison de l'homme solidement éclairé, et qui a des principes. Cependant il est prudent de ne les confier qu'à des personnes mûres, qui soient hors d'atteinte de toute mauvaise impression. L'homme ne saurait trop se tenir en garde contre tout ce qui peut faire germer le pepin de la pomme empoisonnée....

Si nos déclamateurs étaient conséquens, ils rapporteraient à cette pomme tous les vices qui souillent le genre humain, depuis qu'il est sorti du berceau de la création. Ils disent eux-mêmes à chaque instant que cette pomme a porté le désordre dans toutes nos facultés physiques et morales, et puis ils viendront nous dire que ce sont les écrits périssables de quelques mortels qui démoralisent le genre humain. C'est ainsi qu'ils sont inconséquens dans leurs enseignemens, et qu'ils se démentent eux-mêmes.

Ils disent, en outre, que les philosophes du dix-huitième siècle ont enfanté l'incrédulité, source de l'immoralité. Je vais discuter en peu de mots cette assertion : je l'ai déjà touchée dans les chapitres précédens; je vais la'ssortir de quelques nouvelles réflexions.

CHAPITRE QUARANTE-SIXIÈME
ET DERNIER.

Source de l'incrédulité.

L'INCRÉDULITÉ, en matière de religion, est une résistance de la raison contre les croyances dogmatiques et leurs conséquences. L'incrédulité ne s'attaque jamais à la saine morale : l'homme le plus pervers lui rend hommage lors même qu'il en enfreint les principes ; il en reconnaît l'excellence, et il rougit en lui-même de n'y être pas fidèle. Il n'est guère d'hommes qui ne puissent dire parfois : *Video meliora, deteriora sequor*.

Toutes les religions ont compté des incrédules, et en plus grand nombre qu'elles ne s'en doutaient; pour deux qui éclataient, il y en avait deux mille qui tenaient cachés leurs sentimens, par crainte, par respect humain, par intérêt et mille autres considérations. Je ne suis point surpris qu'il y ait eu des incrédules dans toutes les religions, parce qu'elles ont toutes affecté de faire la guerre à la raison, et de lui commander une adhésion aveugle à tout ce qu'elles enseignaient, et qui paraissait évidemment absurde et dérisoire. Je me borne à citer le paganisme, qui ne commandait pas moins une aveugle adhésion à ses

croyances. Les religions, en général, n'ont pas assez ménagé la raison de l'homme ; tout en la méprisant, elles la craignaient; elles se sont trop enveloppées dans de profondes ténèbres, et c'est par là qu'elles se sont perdues, et qu'elles se perdent encore : elles se ruinent par elles-mêmes. Nous voyons comme le christianisme a été attaqué dès son origine : l'incrédulité lui a fait la guerre sous tous les points; les divisions de ses sectateurs en sont des monumens bien sensibles, qui comptent des siècles, et qui ne feront jamais place à la réunion des peuples. Ce n'est point Voltaire ni Rousseau qui ont élevé ces monumens et opéré ces divisions, l'ouvrage de l'incrédulité ; elles se sont consommées au quinzième siècle ; et ces philosophes n'ont vécu et n'ont été connus qu'au milieu du dix-huitième. Ce sont les propres ministres du christianisme qui ont refusé une adhésion aveugle à l'enseignement du Christ ; ils se sont disputés entre eux dans des assemblées publiques ; ils se sont séparés, divisés de croyances, et ils ont divisé les peuples : maintenant qui croire? L'incrédulité ne trouve-t-elle pas prise dans ces divisions, dans l'obscurité des croyances? Toutes ces disputes, ces divisions les ont embrouillées. Les philosophes n'ont fait que s'exercer sur ces divisions, sur ce que les croyances leur montraient d'absurde et de dérisoire, et ils parlaient en général. Ils n'ont parlé du christianisme que d'une manière indirecte : Rousseau faisait grand cas de son fondateur; il en parle en termes sublimes dans son *Émile*.

Les vrais philosophes qui joignaient un esprit droit à des lumières profondes, et qui n'avaient pas des passions désordonnées, n'ont dans tous les temps attaqué que les croyances qu'ils regardaient comme fausses et dangereuses dans leurs conséquences pour la société. Ils n'attaquaient point l'existence de Dieu ni ses divins attributs, mais les fausses idées, les portraits ridicules que quelques hommes s'en faisaient, et qu'ils communiquaient à leurs semblables pour les tromper. Ces philosophes étaient incrédules; on les traitait comme tels; mais leur incrédulité est l'expression de leur amour pour la vérité, et un généreux effort pour la découvrir; c'est ce qu'on peut présumer quand ils ont des mœurs pures, qu'ils remplissent bien les devoirs de leur état. La société n'a rien à craindre de cette sorte d'incrédules; ils en sont les lumières et les bienfaiteurs; mais elle leur rend rarement la justice qu'ils méritent. Elle les a poursuivis souvent à l'instigation de mille fourbes, de mille imposteurs qui se font un plaisir de tromper leurs semblables après s'être emparés de leur esprit et de leur raison, dont ils leur interdisent l'usage. Nous voyons comme ils ont traité les Socrates chez les Payens, le Christ chez les Juifs. Le premier se moquait des faux Dieux du paganisme; le second des fausses idées que le judaïsme se faisait de la Divinité; c'étaient deux incrédules de leurs temps; l'astucieuse crédulité les a poursuivis comme préjudiciant à ses divers calculs. L'incrédulité réfléchie et raisonnée, qui n'en veut qu'aux croyances absurdes et dérisoires, respectant d'ailleurs celles qui sont la base fondamentale des

mœurs, telles que la croyance d'un Dieu juste et compatissant pour les faiblesses de ses créatures, qui mesure ses bontés à l'immensité de son essence, et ses vengeances à la faiblesse de la nature humaine, etc.; cette incrédulité, dis-je, ne saurait produire l'immoralité, puisque nous supposons qu'elle n'en est pas le fruit, et qu'elle est la compagne des mœurs.

Quelle est l'espèce d'incrédulité qui peut produire l'immoralité dans bien des individus qu'elle domine? C'est celle qui s'attaque aux vérités fondamentales, telles que la croyance en un Dieu, ou bien l'admission d'un Dieu qui ne voit pas du même œil le vice et la vertu, le dogme de l'immortalité de l'âme, et des récompenses, etc. Celui qui combat ces croyances a quelque intérêt qui le porte à les combattre; il cherche à se faire illusion sur les preuves de l'existence d'un Dieu, parce qu'il a des sujets de le craindre; ou bien, s'il admet un Dieu indifférent pour les vices et les vertus des hommes, c'est qu'il n'a pas des vertus dont il ait lieu d'attendre la récompense, et qu'il a des vices qui lui font redouter l'existence d'un Dieu qui serait juste pour le punir : alors il le suppose indifférent. Il y a beaucoup d'incrédules de ce genre; c'est dommage pour eux que les choses n'aillent pas selon leurs désirs, qu'il y ait un Dieu, et qu'il ne s'accommode pas à leurs volontés....

Ou ces incrédules ont des moyens, ou ils n'en ont pas : dans l'une et l'autre hypothèse, leurs sentimens ne doivent pas surprendre, dès que nous avons établi qu'ils n'ont pas de mœurs. L'incrédulité absolue est, chez eux, le langage des passions qui les dominent

pour le moment ; rarement est-il celui de la conviction : une preuve, c'est ce qu'ils se dédisent la plupart quand ils sont malades, et qu'ils deviennent crédules jusqu'à la superstition, quand ils se voient sur le point de mourir. Ils ressemblent aux matelots qui ne croient pas au bon Saint-Nicolas dans le calme, et qui l'invoquent pendant l'orage. L'incrédulité de ces esprits légers, de ces hommes sans caractère, de ces âmes aussi lâches qu'elles sont vicieuses, ne doit pas tirer à conséquence contre les vérités qu'ils nient, ni pour celles qu'ils admettent. Quand même ces incrédules auraient des mœurs très-pures, une conduite très-régulière, ce qui est rare, (cependant on en a vu parfois), leurs sentimens ne doivent pas faire chanceler la foi de l'homme judicieux ; il doit penser qu'il y a chez eux plus de jactance et d'orgueil que de conviction. La vertu d'un homme qui ne croirait pas à un Dieu, ou qui admettrait un Dieu indifférent, voyant du même œil les bonnes et les mauvaises actions, est sujette à caution, et demande de fortes garanties.

Si les sentimens d'un incrédule, malgré ses lumières et ses vertus apparentes, ne doivent pas tirer à conséquence contre les vérités fondamentales, à plus forte raison doit-on faire peu de cas des propos vagues et confus d'un homme ignorant, ou qui n'a qu'une lueur de savoir, et surtout quand il est de mœurs dissolues. Les incrédules de ce genre ne manquent pas, même dans notre siècle ; on en trouve jusque dans la lie du peuple : assurément ils ne se sont pas formés à l'école de Voltaire et de Rousseau.

L'ignorance, un esprit peu droit, un jugement faux, voilà la source de l'incrédulité chez les uns; la corruption en est le principe chez les autres.

Il faut avouer cependant que les religions en général ont bien donné prise à l'incrédulité de l'homme réfléchi, avec de bonnes mœurs, et de l'homme irréfléchi et corrompu.

Si le judaïsme avait été mieux rédigé dans ses croyances dogmatiques, dont nous avons emprunté quelques-unes, si son culte extérieur avait été mieux ordonné, si l'Ancien-Testament ne renfermait que des traits, des exemples édifians, il est sûr que Voltaire n'aurait pas égayé sa plume aux dépens du judaïsme; il n'aurait pas provoqué les sarcasmes et les plaisanteries de l'ignorant et de l'homme corrompu; c'est une vérité qu'on ne saurait me contester.

Si le christianisme n'avait rien emprunté du judaïsme dans ses croyances dogmatiques, et du paganisme dans son culte extérieur; s'il eût été conçu et enseigné unanimement par tous ses ministres, selon l'esprit de son fondateur, et qu'ils en eussent suivi les exemples, au moins de loin, il est sûr que les philosophes du dix-huitième siècle et ceux qui les avaient devancés, ne trouvant pas prise dans le christianisme, n'auraient pas mis au jour tous ces volumes qui ont obtenu créance depuis qu'ils ont paru, et qui en obtiendront toujours dans la suite des siècles. Je ne parle pas du paganisme, il n'était fait que pour récréer l'imagination et flatter les sens; il n'est pas surprenant que l'incrédulité y ait trouvé prise dans tous les temps et qu'elle y en trouve encore.

Mais que l'on me donne une religion simple dans ses dogmes, qui n'enseigne que les croyances fondamentales des mœurs et de la tranquillité publique ; qu'elle enseigne la morale d'une manière simple, claire et précise, tenant un juste milieu entre le relâchement et une trop grande sévérité ; je mets en fait que cette religion réunira un nombre infini de sectateurs dont elle sera respectée et chérie, parce qu'elle s'accommodera à leurs conceptions et à leurs besoins. Que cette religion donne de la Divinité des idées grandes et sublimes que l'homme instruit et judicieux puisse approuver, et qui ne prêtent pas aux railleries de l'homme ignorant et irréfléchi ; je mets en fait que la Divinité bien conçue et bien définie, dans cette religion, n'aura pas à lutter contre la raison de l'homme ; elle la trouvera docile et soumise à la lueur dont elle la frappera. Pourquoi a-t-elle éprouvé tant de résistance de l'homme judicieux dans toutes les religions qui ont dominé les peuples ? Pourquoi en trouve-t-elle encore de nos jours ? C'est, comme je l'ai fait observer dans cet ouvrage, parce qu'elle y est défigurée d'une manière frappante dont la raison la moins éclairée se sent révoltée ; de là ses résistances et parfois ses sarcasmes ; de là le peu de fruits de cette principale croyance et de toutes les autres, parce qu'elles sont mal conçues et mal enseignées.

Quand je dis qu'une religion doit être simple, claire et précise dans ses croyances dogmatiques, je n'entends pas dire par-là qu'elle doit être sans mystères ; elle serait alors une religion sans intérêt et sans

majesté : il est impossible de concevoir une religion qui ne soit obligée de professer des mystères.

Mais, qu'entends-je par mystères ? Ce qu'on n'a pas entendu jusqu'à ce moment, au moins dans bien des religions : j'entends par mystères dans une religion, des croyances qui sont au-dessus de la raison, mais non contre ; si elle ne peut les concevoir, qu'elle n'en soit pas révoltée ; si elle n'en démêle pas la vérité ; qu'elle les reconnaisse vraisemblables ; il faut que la raison soit, par rapport aux mystères de la religion, ce qu'elle est par rapport aux mystères dans l'ordre physique ; elle ne les conçoit pas, cependant elle y croit et elle les révère. Il en serait de même des mystères d'une religion, si ceux qui l'ont fondée ou qui la soutiennent et l'enseignent, n'avaient visé à faire des mystères avec des absurdités et des contradictions ; ils ont confondu entre s'élever au-dessus de la raison de l'homme, et aller contre elle, ce qui est une grande différence ; et la raison la sent bien. Tant qu'on ne fait que s'élever au-dessus d'elle, elle se soumet ; mais, va-t-on contre, elle se révolte.... Qu'on lui présente l'existence d'un Dieu à admettre, elle ne s'y refuse pas si on lui en donne des idées justes, grandes et sublimes ; elle ne les comprend pas, cependant elle y adhère parce qu'elles lui commandent le respect, et qu'elles lui paraissent vraisemblables ; elle aimera ce Dieu si on le lui présente sous des traits qui le lui rendent aimable ; mais si l'on cherche à brouiller ses faibles idées sur la Divinité, à lui faire violence en les forçant à admettre ce qu'elle regarde, non pas seule-

ment comme au-dessus de ses conceptions, mais comme absurde et contradictoire, c'est alors qu'elle se rebutera, elle refusera de se rendre, et ne se rendra pas; l'homme, dans ce cas, ne cédera qu'à la violence.

La raison de l'homme juge de ce qu'elle ne comprend pas par ce qu'elle comprend; elle compare les mystères de la religion à ceux de la nature; ceux-ci, dit-elle, ne me révoltent pas, j'y crois sans les comprendre : si la vérité m'échappe, j'y vois de la vraisemblance, j'y vois quelque chose qui me plaît, qui me ravit, qui entraîne ma conviction et mon adhésion!..... Dans les mystères de la religion, au contraire, tout m'y fait violence; je voudrais me rendre, et je ne le puis; j'y trouve quelque chose qui me révolte sans me surprendre. Quand je rapproche ces croyances de mes faibles conceptions, j'y trouve un certain vide; bien plus, j'y trouve de la contradiction et de l'absurde!..... Elles ont conspiré pour me dominer et m'asservir; je conspirerai aussi pour m'élever au-dessus d'elles....

Tel a été le langage de la raison dans toutes les religions, quand elles ont trop affecté de la heurter de front.

Il faut qu'une religion se rapproche le plus qu'elle peut de la raison de l'homme, tout en lui en imposant par sa majesté et par la vraisemblance de son enseignement. C'est ainsi que l'Être-Suprême lui commande l'admiration dans le mystérieux spectacle de la nature.

La religion est aussi un spectacle, et en même temps une école pour l'homme; tout doit y paraître

grand, mais non de cette grandeur qui tient des prestiges et de l'enchantement, et qui ne vise qu'à séduire. Tout doit être ordonné dans une religion pour l'instruction, le bonheur et la consolation de l'homme ; elle ne doit offrir qu'esprit et vérité à ses sectateurs. Une saine morale fondée sur des bases fixes et inébranlables, où l'homme puisse y lire ses devoirs sans crainte de se tromper, telle doit être la fin d'une bonne religion.

Donnons à cette religion un sacerdoce éminent en vertu et profondément éclairé, qui soit sans retour sur lui-même, ne respirant que l'instruction et le bonheur des peuples dont la direction lui est confiée ; ne les nourrissant que de doctrines vraies et saines ; soutenant ses leçons par ses exemples ; qu'il se montre irréprochable autant que la faiblesse humaine peut le permettre, et qu'il étende sur les autres la tolérance, l'indulgence dont il sent le besoin pour lui-même ; je soutiens qu'une religion ainsi conçue et enseignée par des ministres conséquens, verrait fuir devant elle l'incrédulité et ses suppôts ; elle verrait prosternés devant ses autels, tout ce que la société réunit d'âmes honnêtes et sagement éclairées, tandis que le vice la respecterait et lui rendrait hommage comme malgré lui-même ; il ne ferait que différer pour se rendre à son aimable empire.....

Que cette religion descende au plus tôt du ciel parmi les humains pour les éclairer et les consoler en même temps ! C'est par de pareils vœux que je conclus mon ouvrage.

FIN.

Apcher,
Antoine